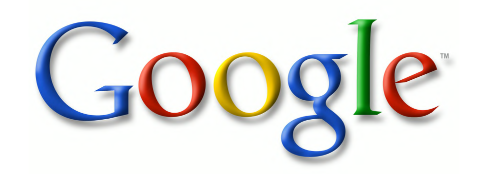
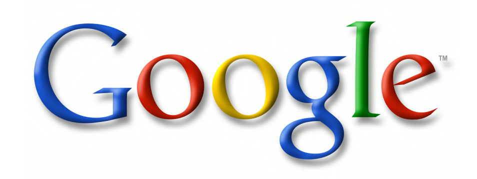
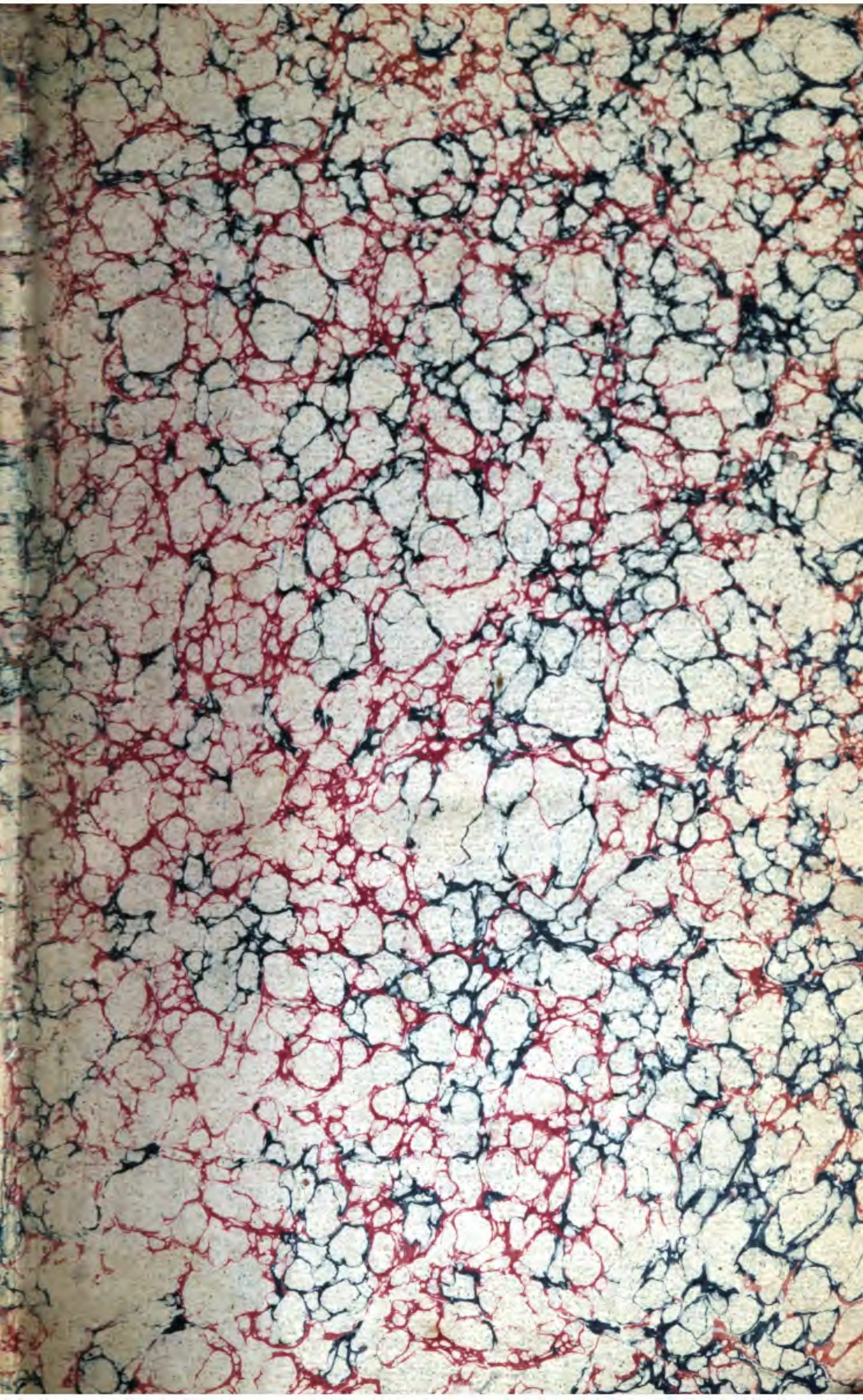





ANDOVER-HARVARD LIBRARY
AH 245J E
Harvard
Depository


Universalist Historical Society.
101
UHCAP 298
HARVARD DIVINITY SCHOOL
ANDOVER-HARVARD THEOLOGICAL LIBRARY
From the collection of the
UNIVERSALIST HISTORICAL SOCIETY



uncat 298

HISTOIRE

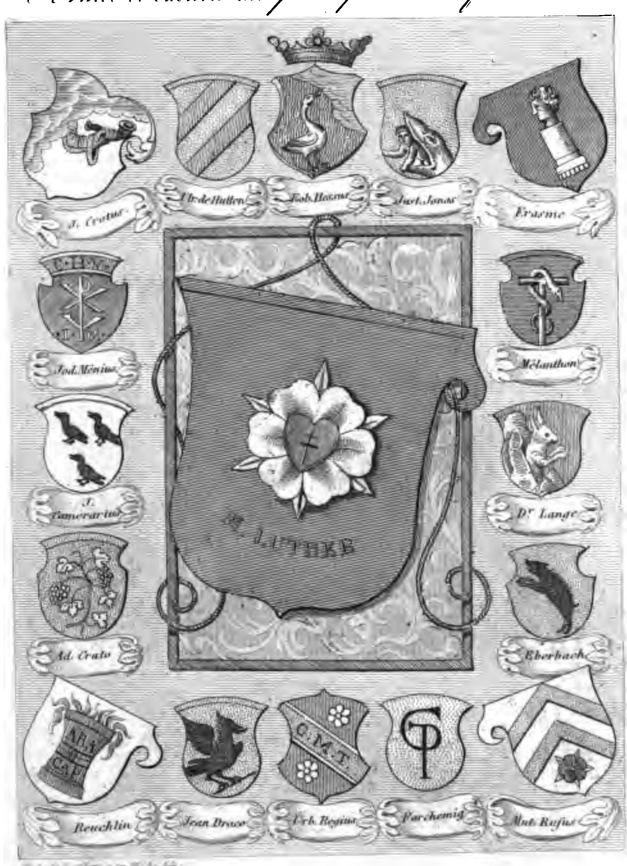
DE

MARTIN LUTHER.

II.

PARIS. — IMPRIMERIE DE FAIN ET THUNOT,
RUE RACINE, 28, PRÈS DE L'ODÉON.

Armes et cachets des principaux Réformateurs.



HISTOIRE

DE LA VIE, DES ÉCRITS ET DES DOCTRINES

DE

MARTIN LUTHER

PAR M. AUDIN,

MEMBRE DES ACADÉMIES ROYALES DE LYON, TURIN,
ET DE L'ACADÉMIE TIBÉRINE DE ROME;
CHEVALIER DES ORDRES DE SAINT-GRÉGOIRE LE GRAND, DE SAINT-MAURICE
ET SAINT-LAZARE.

CINQUIÈME ÉDITION,

REVUE ET CONSIDÉRABLEMENT AUGMENTÉE.

AVEC UN ATLAS

DE CARTES, GRAVURES, FAC-SIMILE, ETC.

Non unius diei, fortuitique sermonis, sed plurimorum mensium, exactæque historiæ.
BRANDOLINI, *Dialog.*

TOME DEUXIÈME.

PARIS.

L. MAISON, LIBRAIRE-ÉDITEUR,

Quai des Augustins, 29.

1845

HISTOIRE

DE LUTHER.

CHAPITRE PREMIER.

LÉON X.

En montant sur le trône, Léon X songe à l'achèvement de l'église de Saint-Pierre. — Il charge Raphaël de cette grande œuvre. — Lettre de l'artiste au pape. — Michel-Ange et Jules II. — A Michel-Ange Léon X préfère Raphaël, et pourquoi. – Culte du pontife pour les arts. — Sansovino.—Jules Romain.—Protection que le pape accorde aux lettres et aux sciences. — Machiavel, Paul Jove, Guicchardin, Valeriano, Celio Calcagnini. – L'Italie sous Jules II et Léon X, asile des lettrés. – Érasme veut la visiter. – Accueil qu'il reçoit du cardinal Raphaël de Saint-Georges et du cardinal Jean de Médicis. — Souvenir qu'il a conservé de Léon X. — Correspondance du pape et du philosophe. — Une réception au Vatican sous Léon X. — Les peintres, les poëtes et les lettrés. — Bienfaisance du pape. — Combien il est à regretter que Luther n'ait pas écouté la voix de Léon X, et ne se soit pas rendu à Rome.

Quittons un moment l'Allemagne et transportons-nous en Italie. Il nous tarde de voir si Rome est semblable à l'image qu'en a tracée Luther ; si Léon X est un Daniel au milieu des lions, un Ézéchie parmi les scorpions ; si dans le sacré collége on ne compte que trois ou quatre cardinaux, hommes d'intelligence et de foi. Nous allons savoir si ces dangers d'embûches et de mort dont Sickingen

et Hutten voulaient tourmenter Luther, étaient chimériques ou réels. Il faut que nous connaissions ces natures méridionales qui faisaient rire l'homme du Nord, quand elles ne l'effrayaient pas.

Entrons à Rome, par cette porte du Peuple, sous laquelle, dix ans auparavant avait passé Luther; allons au Vatican, et voyons à quoi s'occupe la papauté.

En montant sur le trône pontifical, Léon X comprit la nécessité d'achever la plus belle œuvre architecturale qu'on eût encore tentée, un autre temple de Salomon, comme on disait alors, Saint-Pierre de Rome.

Et Léon X écrit à Raphaël :

« Mon cher Sanzio, le plus ardent de tous mes désirs est que cette basilique soit bientôt terminée, et avec toute la magnificence possible. Vous êtes jeune, Raphaël; c'est le moment de jeter les fondements de votre immortalité, de vous rendre digne de la confiance que j'ai mise en vous, de l'affection que je vous porte, de l'œuvre que vous êtes appelé à terminer (1). »

Raphaël était grand architecte. Bramante,

---

(1) Fra i nostri desiderii questo oper così dire, il maggiore, che sia fabbricato con somma celerità e magnificenza, qual tempio. Al fine ti esorto ad imprender così questa cura che all' eseguirla habi rispetto del nome, e dell' onor tuo di cui ti convien gettare buon fondamento in giovinezza; e della fiducia nostra e dell' affezione di nostro padre verso di te; e della dignità e celebrità del tempio medesimo, il quale fu sempre di gran lunga il più santo e il più magnifico di tutto il mondo, et della divozione che noi debbiamo al principe degli apostoli.—Bref de Bembo à Raphaël.—Pallavicini, Storia di concilio di Trento, t. I, p. 90.

l'homme de Jules II, venait de mourir : qui choisir pour continuer son œuvre? Trois concurrents se présentèrent : Balthasar Peruzzi, Raphaël et Fra Giocondo, ce moine versé dans les langues anciennes, qui fit deux belles choses presque à la fois : *Jules* Scaliger et le pont de Notre-Dame à Paris. Mais Raphaël était le bien-aimé de Bramante. Sur son lit de mort, près duquel Léon X était confondu avec les princes de l'Église, Bramante avait regardé le peintre, lui avait tendu sa main défaillante en lui disant : « Tu seras mon successeur. » Léon ne répudia pas le testament. Il donna l'or à pleines mains pour l'exécuter, et tout le marbre des environs de Rome, et toutes les ruines qu'on découvrait et qu'on était obligé, sous peine d'amende, de restituer au préfet de Saint-Pierre, qui les achetait en les payant des fonds du trésor pontifical. Ce qui n'était en apparence qu'un honneur envers Raphaël, fut la cause des plus admirables bonnes fortunes. Pendant quelques mois on se mit à creuser *la terre*, à la fouiller d'un œil avide pour y trouver des trésors, et on en trouvait en abondance. Autour du Vatican, sur la place de Saint-Pierre, s'éleva bientôt un musée que visitait chaque matin Raphaël, qui touchait une pierre et disait : « Pour le temple, — une frise, pour servir d'étude ; — une colonne, pour Fra Giocondo ; — une inscription, pour Chigi, le Lombard qui invitait à sa table Léon X, et le repas fini jetait dans le Tibre l'or et l'argenterie de service (1). A Marc-Antoine Raimondi, ces

(1) Voy. Bayle, article *Chigi*. — Roscoë, Vie et Pontificat de Léon X, t. IV, p. 273. — Paul Jove, Vie de Léon X.

bas-reliefs; au peintre André del Sarte, car Raphaël ne connaissait pas l'envie, cette statuette grecque. » Alors ce fut à qui interrogerait le sol pour y découvrir des ruines. Rome, un moment, fut transformée en un vaste atelier, où dieux et empereurs, se heurtaient pêle-mêle. Que de merveilles du ciseau hellénique sortirent de terre et reparurent radieuses au soleil, qui sans Léon X y seraient longtemps restées ensevelies ! Représentons-nous Rome en proie comme la Saxe aux discordes religieuses; peut-être en était-ce fait de la peinture et de la sculpture ! Toutes ces belles images, promenées en triomphe, devaient ensuite décorer les églises, les édifices profanes et les palais des grands seigneurs, où l'on peut aller les étudier aujourd'hui.

Le soir, Raphaël, après avoir veillé avec un amour d'artiste à cette exhumation de l'Olympe païen, se rendait au palais du Vatican, où Léon X dissertait sur l'art ancien, et étonnait par sa science et son goût exquis. C'est dans un de ces entretiens, où la majesté de la tiare s'effaçait à dessein, où le vicaire de Jésus-Christ, redevenait l'élève de Marsile Ficin, où la parole passait et repassait de l'un à l'autre sans que personne songeât à la demander, comme dans un simple atelier, que Léon X conçut un grand projet : c'était de ressusciter en quelque sorte la vieille Rome, de la relever dans toute sa gloire passée, dans toute sa splendeur d'édifices, de palais d'or et de marbre, de théâtres et de jardins; plus belle que la Rome d'Auguste; telle qu'elle était sous Néron.

C'est à Raphaël que le pape confie cette grande tâche qui sourit à l'architecte : « Car, dit l'artiste, dans une lettre à Léon X où l'on retrouve le peintre des madones, c'est un chagrin de cœur pour moi, de contempler ce cadavre d'une ville, jadis la maîtresse du monde, abattu et déchiré. Si la piété est un devoir envers la patrie, c'en est un pour moi d'user mon peu de force à redonner comme un souffle de vie à cette terre chérie de tout ce qui porte le nom de chrétien ; à cette Rome, si puissante, qu'un moment on la crut à l'abri des coups du sort, et destinée, contre toutes les lois de l'humanité, à vivre éternellement. Mais vint le Temps qui, ne se fiant pas à sa puissance, appela le sort et les barbares ; et l'on vit tous ces conjurés réunis, le Temps avec sa dent de fer, et sa bouche empoisonnée, les barbares, avec le glaive et la flamme, déchiqueter cette grande cité. Alors sous les coups de la barbarie tombèrent les œuvres brillantes du génie : il n'en resta que le squelette (1). »

(1) E grandissimo dolore, vedendo quasi il cadavero di quella nobil patria che è stata regina del mondo, così miseramente lacerato. Onde se ad ognuno è debita la pietà verso i parenti e la patria, tengomi obbligato di esporre tutte le picciole forze mie, acciocchè più che si può resti vivo un poco della imagine, e quasi l'ombra di questa, che in vero è patria universale di tutti li cristiani, e per un tempo è stata tanto nobile, e potente che già cominciavano gli uomini a credere, ch'essa sola sotto il cielo fosse sopra la fortuna, e, contro il corso naturale, esente dalla morte, e per durare perpetuamente. Però parve che il tempo, come invidioso della gloria de' mortali, non confidatosi pienamente delle sue forze sole, si accordasse con la fortuna e con li profani, e scellerati barbari, li quali alla edace lima e venenato morso di quello aggiungessero l'empio furore, e 'l ferro, ed il fuoco, e tutti quelli modi che bastavano per ruinarla, etc.—Raffaello

Quand Raphaël parlait ainsi, Carlstadt, en Saxe, s'apprêtait à briser les images.

Malheureusement la mort surprit Raphaël avant qu'il trouvât Rome dans Rome (1), « avant qu'il pût rappeler à la vie ce vieux cadavre ; au moment, dit Paul Jove, où grâce à l'instrument qu'il avait imaginé, il allait montrer la ville latine aux regards des hommes (2). » La pensée de Léon X dut rester incomplète ; personne ne vint, qui voulût continuer l'œuvre du grand artiste. Mais la terre fouillée avait rendu trop de richesses archéologiques, pour que les travaux d'exhumation fussent interrompus. On les continua donc, et l'on vit bientôt combien l'idée du pontife était heureuse.

Mais gardons-nous d'être injuste envers la mémoire de Jules II, insulté par Luther. Ce mouvement des intelligences qui se manifeste en Italie vers la fin du XV[e] siècle, bien longtemps avant que la réforme ait pris les lettres sous sa protection, était dû aux Médicis qui avaient accueilli les Grecs fugitifs (3).

---

d'Urbino, a papa Leone X. Cette lettre admirable se trouve en entier dans l'ouvrage de Roscoë, Vie et Pontificat de Léon X, appendice, t. IV, p. 474.

(1) Nunc Romam in Româ quærit reperitque Raphael.
Quærere magni hominis, sed reperire Dei est.
— *Celio Calcagnini.*

Atque urbis lacerum ferro, igni, annisque cadaver
Ad vitam, antiquum jàm revocasque decus. — *Castiglioni.*

(2) Periit in ipso ætatis flore, cùm antiquæ urbis ædificiorum vestigia architecturæ studio, metiretur, novo quidem ac admirabili invento, ut integram urbem architectorum oculis consideratam proponeret. — Jovii, Vita Raph.

(3) C'est à Raguse qu'ils débarquèrent. La première tragédie ré-

Rome ne fut pas la dernière à entrer dans la sainte croisade contre la barbarie, et elle y apporta les munificences et les splendeurs de ses souverains. Jules II surtout a droit à notre reconnaissance : à lui l'honneur d'avoir deviné Bramante, Michel-Ange et Raphaël, trois diamants qu'il sut faire briller. Et voyez quelles œuvres il commande à ces trois artistes : à Bramante, la basilique de Saint-Pierre; à Michel-Ange, la chapelle Sixtine et son tombeau; à Raphaël, la dispute du Saint-Sacrement, l'école d'Athènes et le Parnasse de la poésie (1). C'est dans cette dernière fresque que vous apercevez tous les favoris des muses : le vieil Homère avec sa face majestueuse; Virgile qui dit à Dante : « Voilà le chemin lumineux que tu dois suivre; Sannazar et Tebaldeo, et dans un coin du tableau, et comme illuminé du reflet de toutes les gloires épiques, le peintre lui-même, le front ceint d'une couronne de lauriers, près du Mantouan qu'il comprenait si bien. Car, dit Bellori, celui qui enfant s'était *abreuvé* aux eaux de l'Hippocrène, le nourrisson des Muses et des Grâces, avait bien droit de se placer sur le Parnasse (2). A son exaltation, Léon X n'oublia pas qu'il était de la race des Médicis, l'héritier de Pierre et de Laurent le magnifique. Le Bramante mort, il en lègue l'héritage à Raphaël,

---

gulière, imprimée à Venise en 1500, est du Ragusain Menze; le premier livre de commerce, imprimé également à Venise, est d'un autre Ragusain, nommé Gothugli.

(1) Voir Carlo Fea, Notizie intorno Raffaele Sanzio da Urbino. Roma, 1822, in-8.—Passavant, Rafael von Urbino. Leipzig, 1839, t. I, in-8°.

(2) Bellori, Descrizione delle Imagini dipinte da Rafaello, p. 53.

car il a deviné que Sanzio est architecte. Michel-Ange, par ses ordres, est chargé d'élever à Florence l'église Saint-Laurent, toute pleine de la majesté de ce grand génie; et plus tard d'achever la colossale figure de Moïse, son œuvre adorée, pour le tombeau de Jules II (1). Michel-Ange sympathisait beaucoup plus avec Jules II qu'avec Léon X. A lui les natures homériques. Jules II qui caracolait à cheval avec son armure brillante; qui marchait suivi de soldats et d'archers, qui, au lieu d'excommunier ses ennemis, prenait son épée et sa cuirasse, et se battait comme un soldat pour la nationalité italique, était une de ces âmes vers lesquelles il se sentait entraîné. Il aimait cet œil de feu sortant d'une orbite osseuse, cette figure amaigrie par les soucis de la royauté, cette parole brève et coupée. Un pape qui lui demandait: « Quand finiras-tu cette chapelle? » et auquel il pouvait répondre: « Quand je pourrai, » et qui, rouge de dépit, ajoutait: « Tu veux donc que je te fasse jeter en bas de ton échafaud (2)! » sans envie de tenir sa parole, était l'homme de Michel-Ange. C'était un type méridional par excellence. Raphaël, s'il eût pu donner la tiare, ne l'eût pas décernée à d'autre qu'à Léon X. On comprend l'attraction de ces deux natures de pape et d'artiste, en les contemplant telles

(1) Cicognara, Storia della Scultura. Prato, 1833, t. I.

(2) Il papa dimandandolo un giorno quandò finirebbe quella capella, e rispondendo egli quandò potrò: Quandò potrò, egli soggiunse: Tu hai voglia ch'io ti faccia gittar giù di quel palco.—Condivi: Vita di Micael Agnolo, ap. Bottari. — Roscoë, t. IV, p. 253.

que le peintre les a représentées; — le peintre d'abord, dans presque tous ses tableaux, avec sa figure de jeune fille, pâle et mélancolique, ses beaux cheveux tombant en boucles sur ses épaules, son cou *nu*, sa main toute grecque, sa toque de velours *bleu* coquettement rabaissée sur l'oreille, son pourpoint serré sur la hanche, sa jaquette collante et ses souliers ornés de rubans : — Léon X comme dans le cadre de la tribune de Florence, le front large et sans aucun pli, l'œil plein d'une douceur céleste, et le visage empourpré de vives couleurs qui le chagrinaient, et qu'il essayait en vain de faire passer dans de violents exercices. A voir cette tête de pape, calme comme celle d'une statue antique, on devine que ce n'est pas là le Jules II de Michel-Ange. Buonarroti, toutefois, n'eut point à se plaindre de Léon X; seulement Raphaël resta le favori du pontife. Cette prédilection, bien loin d'être funeste à l'art, lui imprima une direction nouvelle, et lui ouvrit un nouvel horizon. C'est *sous Léon* X que finit le règne de l'école florentine, et que commença l'ère de l'école romaine, qui brilla par la savante réunion de la couleur et du dessin, mais qui malheureusement sacrifia trop au naturalisme païen; sous le rapport du coloris, peut-être Venise n'a-t-elle rien à opposer à l'Incendie du Bourg, par Raphaël (1).

Après Raphaël, c'est André del Sarte qu'allèrent chercher les faveurs de Léon X; del Sarte, le peintre de tant de madones, reflet affaibli de la madone

(1) Passavant, l. c., t. I, p. 263.

tombée du pinceau de l'Urbinate comme une inspiration céleste. La mort vint lui enlever cet artiste ; mais elle lui laissa tout le temps de jouir du triomphe d'André Contucci, si connu sous le nom de Sansovino : grand sculpteur, mais à d'autres titres que Michel-Ange, et qui, après avoir étudié Raphaël avec passion, fit passer dans ses bas-reliefs quelque chose de la suavité, de la morbidesse et de l'angélique harmonie du peintre ombrien. Vasari, lorqu'il eut vu les travaux de la chapelle de Notre-Dame-de-Lorette, que Sansovino avait reçu l'ordre d'exécuter après la mort de Bramante, fut émerveillé ; et tout enthousiaste qu'il est de Michel-Ange, il confessa pourtant que c'étaient les œuvres de sculpture les plus belles qui fussent sorties de la main des hommes (1). Il faut avouer que Léon X est heureux ! jette-t-il les yeux sur un artiste, souvent obscur, ignoré, perdu au milieu de la foule : cet artiste s'exalte, grandit, et tout fier du regard du pape, enfante des prodiges. Voyez Marc-Antoine qui vit sans gloire à Venise, obligé de tromper le public en signant ses œuvres du nom d'Albert Durer. A peine est-il arrivé à Rome que Raphaël le présente au pape, et voilà Marc-Antoine qui élève le métier de graveur jusqu'à la hauteur de la peinture, et dont le burin donne à quelques-unes de ses figures des contours si purs, qu'on les croit tracés par Raphaël lui-même.

---

(1) Ma quanto in questa parte appartiene ad Andrea, questi suoi lavori sono i più belli e meglio condotti di scultura, che mai fossero stati fatti fino a quel tempo.

Mais la terre était aussi reconnaissante que l'art. Chaque fois que Léon X la faisait fouiller, il en sortait une merveille nouvelle : tantôt une médaille destinée à Sadolet qui la lisait sur-le-champ ; tantôt un camée qu'on enchâssait dans de l'or ; tantôt une statue qu'on promenait sous les fenêtres du pape, et qu'il saluait de la main ; tantôt un vase de porphyre qu'il faisait placer comme un diadème sur le front du Panthéon. Quels monarques que ces papes, qu'en Saxe on nomme des barbares ! Jules II donne à Félix de Fredis, qui avait trouvé près des thermes de Titus le groupe du Laocoon, et à ses enfants, une partie des revenus de la gabelle de la porte de Saint-Jean-de-Latran (1). Léon X fait entrer en grande pompe le Laocoon au Vatican, et nomme de Fredis notaire apostolique (2). Le jour où l'on déterra, sous Jules II, cette statue de Laocoon fut un jour solennel pour Rome ; on jetait des fleurs et des hymnes à la statue qui passait en triomphe dans les rues ; les dames étaient aux fenêtres applaudissant des mains ; les prêtres rangés en haie se découvraient à la vue du chef-d'œuvre, et Sadolet interrompait ses commentaires sur saint Paul, pour chanter le retour à la lumière du marbre grec, dans une ode que les humanistes savent par cœur (3).

---

(1) Introitus et portionem gabellæ portæ S. Johannis Lateranensis. Voyez Carlo Fea, l. c., p. 22.

(2) Voy. Winkelmann, Histoire de l'art.—Richardson, sur la peinture, t. III, p. 711.

(3) Ecce alto terræ è tumulo, ingentisque ruinæ
Visceribus iterùm reducem longinqua reduxit

Quelquefois Léon dans sa joie d'artiste, voulait chanter en latin, comme lorsque étant cardinal on déterra la statue de Lucrèce. Alors il improvisait des ïambes sur l'exhumation du marbre. Avec lui Rome se prenait d'une fièvre poétique : hexamètres, pentamètres, ïambes, tombaient en doux concert sur la statue découverte, qui, réveillée au son de cette mélodie, semblait prêter l'oreille à un idiome qui avait dormi près d'elle pendant tant de siècles, et qui ressuscitait avec elle dans toute sa grâce primitive. Ce culte pour la langue des vieux Romains, que favorisèrent surtout Léon X et Jules II, contribua puissamment à réveiller le goût des lettres. Il est facile en étudiant les grands écrivains de cette époque, de voir combien la langue de Dante, en se fondant dans celle de Virgile, se nettoie, se purifie de ses vieilles souillures, et puise une limpidité de sons qui l'ont rendue l'idiome le plus musical que l'homme ait jamais parlé. Cette langue seule, et sans auxiliaire, devait tôt ou tard, véritable musique aérienne, réveiller les esprits paresseux. A l'époque des Médicis, pour parvenir il faut être artiste. Si, comme Bembo et Sadolet, la muse italienne parle grec et latin, alors les portes du Vatican s'ouvrent pour la recevoir, elle entre dans le conseil du prince,

---

Laocoonta dies; aulis regalibus olim
Qui stetit atque tuos ornabat, Tite, penates,
Divinæ simulacrum artis, nec docta vetustas
Nobilius spectabat opus, nunc alta revisit
Exemptum tenebris redivivæ mœnia Romæ.'
—Sadol. Opera. Veronæ, in-4°, 1738.

et en devient la confidente et le secrétaire. Heureux temps, que celui où chaque création de la statuaire ou de la peinture est saluée dans les langues de Dante, d'Homère et de Virgile, et où le sonnet qui célèbre le Moïse de Michel-Ange passe pour être aussi beau que la statue elle-même (1)! Laissons Pallavicini, avec son zèle de puritain, accuser Léon X d'avoir introduit dans le sanctuaire des écrivains pour qui les mythes grecs étaient plus familiers que les livres des pères (2). Il n'avait pas étudié suffisamment ce pape. Luther lui faisait un autre reproche (3). Au temps de Léon, tout ce qui s'était voué aux arts était poëte, et poëte latin. Qu'un grand événement arrive; que le Laocoon après quinze siècles, soit retrouvé; que Raphaël retrace sur la toile la transfiguration, ou le saint Jean dans le désert; que Michel-Ange commence l'ébauche de ses Parques, ou que Léonard de Vinci crayonne l'esquisse d'une sainte famille; alors il y a jusque dans la boutique de l'ouvrier comme un murmure de joie et d'admiration. Avant que les grands seigneurs, les princes ou les papes décernent à l'artiste de magnifiques

---

(1) Chi è costui, che in dura pietra scolto
Siede gigante, etc.

Sonnet de Jean-Baptiste Zappi.—Voir Roscoë, Vie et Pontificat de Léon X, t. IV, chap. XXII, p. 245. — Voy. aux PIÈCES JUSTIFICATIVES, n° I.

(2) Pallavicini, Storia di concilio di Trento, lib. I, cap. 2, p. 51.

(3) Bandini monum. ined., préface, p. 35. — Voir le chap. XII du t. II de notre Histoire de Léon X, où nous avons rappelé tout ce que ce pape fit pour la science théologique.

récompenses, le mètre virgilien se charge de célébrer les triomphes du peintre ou du sculpteur. Pour chanter on appelle un idiome que la foule ignore; il n'y a pas de gloire durable sans le laurier de Virgile, et ce laurier renaît chaque fois que quelque merveille paraît dans le monde. Raphaël, Sadolet, Bembo, Michel-Ange chantent en latin. Quand un poëte meurt, tout ce qu'on trouve à Rome, à Venise, à Florence, à Bologne, d'hommes illustres se réunissent dans sa demeure. Les cloches s'ébranlent, Saint-Jean-de-Latran, Saint-Marc, Sainte-Marie, Saint-Paul, resplendissent de lumières, la cité revêt des habits de deuil. Lorsqu'on le descend dans la tombe, un prêtre monte à l'autel et célèbre les travaux du mort en langue latine. Puis on referme la pierre, cette pierre qu'a décorée le ciseau de Sansovino ou de Buonarroti, et on lit, comme dans l'église de Saint-François à Mantoue, sur le sépulcre de Pomponace, le hardi penseur :

Mantua clara mihi genitrix fuit, et breve corpus
Quod dederat natura mihi, me turba Peretum
Dixit. Naturæ scrutatus sum intima cuncta.

ou sur la tombe de Béroalde, le grand latiniste :

Telsina te genuit, colles rapuere Quirini,
  Longum audita quibus musa diserta tua est.
Illa dedit rerum domino placuisse Leoni
  Thebanos latio dum canis ore modos, etc.

Et Luther disait qu'en Italie personne n'entendait le latin !

Entrez dans une de ces basiliques italiennes, élevées, sous les Médicis, à la gloire de Dieu et de

l'homme. Là, reposent dans des cercueils dont on vient admirer le travail, la plupart des gloires de ce beau siècle auquel Léon X a donné son nom; et toujours c'est la langue romaine qui s'est chargée de l'oraison funèbre. Quelquefois elle emploie cette *parole* lente, qui va pas à pas, comme dit Horace, et le plus souvent, c'est la parole qui a des ailes et qui vole, la langue des anciens Dieux.

Depuis Marsile Ficin, au temps de la fondation de l'académie platonicienne, sous Laurent de Médicis, jusqu'à Sadolet, au temps de Léon X et plus loin encore, pas un lettré qui n'ait chanté en latin; les papes eux-mêmes sont obligés de faire comme les autres; ils chantent donc, et souvent, ainsi que Léon X, aux applaudissements des humanistes. Qu'on juge où va cet amour du lyrisme! Le vieux Niphus, qui longtemps avant Spinoza enseigna le dogme de l'âme universelle, et qui peut-être eût couru quelques dangers, non pas de la part du pouvoir, alors si tolérant, mais de quelques professeurs indignés, si son évêque Barrozzi ne l'eût caché sous sa robe; *Niphus*, l'homme de l'enthymème et du syllogisme (1), à soixante-dix ans s'amusait à composer des élégies!

Ainsi donc, longtemps avant la réforme, « qui,

(1) Quid? Nyphus annon melleus
Perplexa suetus inter enthymemata
Et syllogismos frigidos
Narrare suaves, Atticasque fabulas,
Multumque risum spargere?
Latoni, Ap. Jovium, in Elog.

Niphus, depuis longtemps, avait rétracté ses erreurs.

selon Bacon (1), réveilla le culte des langues, » l'antiquité classique était en Italie l'objet d'un amour ardent et passionné. En Italie, la linguistique était protégée par les papes et en honneur chez les gens de lettres, qui, tantôt, comme Sadolet, se cramponnaient à la phrase cicéronienne, et finissaient par en deviner le secret ; tantôt, comme Bembo, calquaient la parole sentencieuse de Tacite ; tantôt, comme Thomæus de Padoue, rappelaient dans leurs dialogues la majesté de Platon (2). Étude toute plastique, qu'il faudrait bien se garder de mépriser, car elle enrichit la langue italienne d'une foule d'expressions, de tours et de tropes d'un rare bonheur ; travail de mots que ne dédaignaient pas les Latins, qui allaient, eux aussi, à la découverte sur le sol hellénique, où ils trouvaient des archaïsmes qu'ils faisaient entrer de force dans l'idiome natal, et dont l'origine finissant par se perdre avec le temps, aurait trompé l'oreille la plus exercée.

Nous avons vu avec quelle splendeur Léon X a traité l'architecture et la peinture ; on sait les faveurs qu'il répandit sur les élèves de Raphaël, sur Jules Romain entre autres, qui travaillait à côté de son maître et fit la plupart de ces arabesques du Vatican, dont les soldats du duc de Bourbon, presque tous hommes du Nord, et le temps, moins barbare peut-être, ont effacé les fantasques ornements.

---

(1) Of the Advancement of Learning, book 1, p. 18. — L'erreur de lord Bacon s'explique facilement : la littérature italienne n'était pas connue de son temps.

(2) Platonis majestatem, nostris hominibus jàm propè abditam, restituit. — Inscription de Thomæus, par Bembo, dans l'église de Saint-François, à Padoue. — Erasme le loue dans le *Ciceronianus.*

Quand la France, l'Allemagne, l'Angleterre, l'Espagne, ne comptaient aucun historien, l'Italie citait déjà Poggio Bracciolini, Léonard Arétin, Antoine Cocchi, Bernard Corio, froids annalistes, qui se contentaient de remuer la poussière des tombeaux, mais qui ne savaient pas donner le souffle de vie aux ombres qu'elle recouvrait. Enfin parurent Machiavel et Guichardin; Machiavel qui, dans son Histoire de Florence, a quelquefois le nombre, la période élégante, la phrase ornée de Tite-Live, et quelquefois la savante combinaison de mots et la profondeur de Tacite; esprit de trouble et de désordre; factieux qui devait, après avoir trempé dans la conspiration de Capponi et de Boscoli, mourir de la corde à laquelle il n'aurait échappé que par un miracle, si Léon X n'eût eu pitié de l'historien et ne l'eût dérobé à la justice du pays. Clément VII, un Médicis encore, accepta la dédicace de l'Histoire de Florence, et donna à l'imprimeur de Rome, Antoine Blado, un privilége pour l'impression du livre du Prince. Est-ce là un bel exemple de tolérance? Et Luther n'a pas plus ménagé Clément VII que Léon X.

Ce ne fut pas non plus un courtisan du pouvoir, que Guichardin, qui écrivit des mémoires où souvent il avait été acteur; maniant avec une égale habileté la plume et l'épée. Son épée, jusqu'à ce que la mort l'eût brisée, resta fidèle à ses maîtres; mais sa plume les peignit quelquefois avec une sévérité qui ressemble à de l'injustice. En 1515 il fut chargé de complimenter Léon X à son entrée à Florence (1). Le pape fût enchanté de

(1) Manni, Elog. Tosc., t. II, in-fol., p. 306.

la phrase patavinienne, de la parole cadencée, et de la grâce de l'orateur, et le lendemain Guichardin recevait le titre d'avocat consistorial. Dès ce jour il fut attaché à la fortune du pape, qui après son retour à Rome le nomma gouverneur de Modène et de Reggio (1). On l'a mis à côté des historiens antiques. Il est certain que son nom vivra dans la postérité. Il a du feu, de l'âme; il est dramatique et décrit admirablement un champ de bataille. C'est dommage qu'on sente en le lisant le rhéteur du jardin de Ruccellaï où il aimait à s'entretenir avec Pierio Valeriano, Bandello, Machiavel, Calcagnini, et que sa phrase ait un peu de l'exubérance monotone de ces beaux arbres sous lesquels il allait chercher des inspirations.

Paul Jove, qui fréquentait aussi l'Élysée de Ruccellaï, conçut le projet d'écrire l'histoire de son siècle. Il se mit à l'œuvre. Quand il en a terminé quelques fragments, il part pour Rome et demande une audience au pape. Le lendemain il est introduit au Vatican. Le pape était entouré de cardinaux. Paul commence la lecture de son œuvre historique, et Léon X lui donne le titre de Tite-Live italien (2) que la postérité n'a pas confirmé, le nomme chevalier, professeur au Gymnase romain (3)

(1) Molti furono i beneficj e gli onori che dalla santa sede ottenne il Guicciardini; ma forse non ne ottenne tutti quelli che a lui pareva di meritare. — Fontanini, Bibliot., t. II, p. 212.

(2) Tiraboschi, Storia della Letteratura italiana. Firenze, in-8, 1813, 7e vol., part. 2, p. 260.

(3) Lettera dell'abate Gaetano Marini... nella quale s'illustra il ruolo de' professori dell' archiginnasio romano. Roma, 1797, in-4°, p. 47.

et lui assigne sur le trésor une pension considérable. Plus tard Adrien VI le fait chanoine de Côme, et plus tard encore Clément VII le loge au Vatican, lui donne comme à un prince, une nombreuse suite de domestiques, et enfin l'évêché de Nocera. Tout cela était beau, trop beau peut-être, mais non pas pour Paul Jove qui mourut, dit-on, de douleur, parce que Paul III s'obstinait à lui refuser la barette de cardinal.

C'était une tête encyclopédique que celle de ce Valeriano que nous venons de citer : théologien, juriste, professeur d'éloquence, archéologue et l'émule d'Horace, ainsi que l'appelle Arsilli dans son poëme de *Poetis urbanis*. La pauvreté l'attache comme domestique au service d'un gentilhomme vénitien : Jean Lascaris et Marc-Antoine Sabellico sont ses premiers maîtres. A vingt ans il quitte sa patrie envahie par les troupes impériales et cherche une ville où il puisse se livrer en paix à l'étude. Rome se présente à son imagination : son premier protecteur fut Jean-François de la Rovère, qui logea l'exilé au vieux môle d'Adrien (1); et son ami, et son courtisan, fut Léon X. Pendant que ce pontife fouillait le sol romain, Valériano, initié aux langues de l'Orient, se prenait à l'Égypte, à cette terre mystérieuse que personne ne connaissait encore, et quelques obélisques récemment découverts étaient le livre où le savant essayait de lire l'alphabet du plus ancien peuple du monde. Sans doute la langue symbolique lui resta fermée, et il dut se

(1) Tiraboschi, l. c., t. VII, p. 862.

tromper sur la valeur de signes phonétiques ou idiographiques, et sur de mystérieuses allégories dont les voiles sont tombés depuis la découverte de la triple inscription de Rosette (1). Toutefois, quelque opinion qu'on ait des explications de Valériano, son grand ouvrage sur les hiéroglyphes est un beau témoignage d'imagination. S'il ne devina pas les éléments graphiques des Égyptiens, c'est qu'alors l'Égypte était une terre inconnue de l'étranger, et que pour construire un alphabet, on n'avait tout au plus que les colonnes de granit déterrées dans les fouilles de Rome, car la science des inscriptions était à peine connue. L'or de Léon X l'aida plus tard à rassembler une vaste bibliothèque composée de livres arabes et chaldéens.

Il est un autre savant que Léon X combla de bienfaits; Celio Calcagnini qui ne lisait pas seulement Homère, mais Isaïe et le thalmud; ardent admirateur de saint Thomas et des pères dont il avait pratiqué les écrits. Il eut l'honneur de complimenter Érasme à son passage à Ferrare dans un style « si pur, si coulant, que le philosophe resta muet et hors d'état de lui répondre (2). » Luther l'eut

(1) On sait que M. Broussard, en 1799, dans les fouilles faites près de Rosette, trouva une pierre où étaient tracées trois séries de caractères distincts, l'une en grec, l'autre en caractères du pays, l'autre en hiéroglyphes. Young, savant anglais, le premier, donna une valeur phonétique aux hiéroglyphes; mais ce fut M. Champollion qui, plus tard, forma l'alphabet égyptien, et écrivit la grammaire de l'hiéroglyphe

(2) Salutavit me summâ quidem humanitate, sed oratione tàm disertâ, tàmque fluenti, ut ego prorsùs viderer elinguis. — Erasm. Ep., lib. XXVIII, ep. 25.

pour adversaire, et le traita comme il avait traité Priérias, c'est-à-dire qu'il en fit un moine crasseux et idiot. Érasme était plus juste. Quand il reçut le manuscrit de Calcagnini *De Libero Arbitrio*, où la doctrine luthérienne sur la prédestination est combattue avec une grande force de logique, il en parut si enchanté, qu'il l'aurait fait imprimer « pour la gloire de votre nom, disait-il à l'auteur, sans un maudit passage où vous avez l'air de croire que je me complais à ce spectacle de dissensions religieuses, la langue enchaînée et les mains jointes en face du sanglier qui dévaste la vigne du Seigneur (1). »

« Oui, sans doute, mon cher Erasme, répondait Calcagnini, on vous accuse de favoriser les deux partis; d'une main de tendre du pain, de l'autre de cacher une pierre; de vous tenir sur la même corde, inclinant d'un côté, inclinant de l'autre, et toujours applaudi. Voilà ce que disent de vous les envieux. Savez-vous comment vous représentent des âmes plus généreuses? elles disent que vous regardez d'un œil immobile le vaste incendie que vous pourriez éteindre si vous le vouliez; que vous riez de tout ce qui survient; que vous voyez dans la tragédie luthérienne une véritable comédie, tranquille quand la flamme dévore et l'autel et le Dieu. Voilà ce qu'on va publiant sur votre compte. Mais je ne crois qu'à votre zèle, à votre piété, à votre sincérité. Donc, mon cher Erasme, si dans l'œuvre que je vous adresse vous trouvez quelque chose

(1) Erasmi Epistolæ, lib. 20, ep. 53.

qui offense votre oreille, qui prête à la méchanceté des mauvaises langues, rayez, effacez, changez, corrigez, qu'il n'y reste plus aucune tache (1). »

Au seizième siècle l'Italie était une véritable terre promise, que toute intelligence demandait à voir, avant de retourner à Dieu. Alors les Alpes s'abaissaient, non plus devant un nouvel Annibal, mais sous les pas de quelques hommes obscurs, qui venaient y étudier le mouvement des esprits, interroger des manuscrits récemment retrouvés, s'arrêter d'admiration en face des peintures de Giotto, entrer sous un des dômes sortis des mains d'Arnolfo ou de Brunelleschi, s'inspirer à la vue des ruines qu'étalait chaque ville, écouter des chants de poëte, quand ailleurs toute lyre était encore muette. Tout s'y réveillait à la fois, artistes, philosophes, grands seigneurs, monarque et peuple. Quand l'Allemagne se passionnait pour les thèses de Luther, il y avait longtemps qu'à Florence, le peuple, la tête nue, des branches d'olivier à la main, accompagnait processionnellement une Vierge de Cimabuë qu'on venait de retrouver; qu'à Ferrare et à Bologne s'élevaient des chaires où l'on expliquait la Divine Comédie de Dante. Au moment où, à Wittemberg, on osait imprimer que les papes étaient des barbares, Léon X achetait 500 ducats d'or des fragments inédits des annales de Tacite, et fondait un gymnase à Rome, où professaient les hommes les plus doctes du monde.

(1) Calcag. Epist. ad Erasmum. — Erasmi Epist., lib. XX, epist. 54.

Luther, comme nous l'avons vu, avait visité l'Italie (1). Il avait accompli ce pèlerinage, moins par obéissance que par cet instinct de curiosité qui tourmentait alors les esprits, et par cette aspiration vers le merveilleux répandu dans les récits de ceux qui venaient de cette terre lointaine. Il y vint donc comme tout ce qui avait foi dans l'avenir de l'humanité, et qui croyait que l'intelligence allait subir des épreuves prochaines et prendre part à une lutte qui changerait la forme sociale ; il y vint parce que la rumeur publique y plaçait l'étoile qui devait guider désormais tout entendement dans les voies nouvelles. Mais une fois en Italie, le moine ferma les yeux. Il passa sans émotion devant ces grandes créations du génie méridional, inspirations de la papauté, et dont l'image eût dû faire palpiter son cœur; il resta froid en face des merveilles du culte catholique ; sa poitrine n'eut pas un battement pour les vieux débris romains qui s'offraient sur son chemin. On le voit à regret marcher sans rien voir, sans vouloir rien apprendre ni retenir. Il n'emporte avec lui ni émotions des sens, ni souvenirs de la mémoire, ni joie de l'âme, ni consolation intérieure. Il ne rapporte de Rome que des contes de bonne femme ou de mensongers propos. A qui persuader qu'en 1510 des courtisans aient entendu, lors de la consécration du pain et du vin, prononcer par le célébrant cet horrible blasphème : Tu es pain et tu resteras pain;

(1) Voir t. I, chap. V, de cette histoire, le voyage de Luther à Rome.

tu es vin et tu resteras vin (1) ! Ce n'est pas l'impiété qui régnait à Rome sous Jules II ou sous Léon X. Et le fait reposât-il sur un témoignage moins suspect que celui que rapporte Luther, il ne faudrait pas, comme quelques biographes du moine augustin, chercher dans cette sacrilége moquerie la révélation des croyances de l'époque. Ponzetti, Paul Émile Cesio, Cajetan, Égidius de Viterbe, Mathieu Schinner, étaient des prélats dont la foi comme la science était admirée en Allemagne.

Érasme aussi voulut voir l'Italie, et Rome surtout, où il séjourna quelque temps. Luther, à force de chercher, avait trouvé dans le sacré collége trois à quatre cardinaux de quelque valeur littéraire; mais quelle autre idée nous avons de ces princes de l'Église en lisant la correspondance du Batave !

A peine Erasme s'était-il reposé de son long voyage, qu'il reçut un message du cardinal de Médicis, qui plus tard devait ceindre la tiare sous le nom de Léon X : le prélat l'invitait à dîner pour le lendemain. « Je n'oublierai jamais, raconte Érasme dans une de ses épîtres, la grâce, la beauté, l'élégance de manières qui me frappèrent d'abord dans le cardinal; son front noble et élevé, la bonté avec laquelle il m'accueillit; et

(1) Ego Romæ non diù fui. Ibi celebravi ipse, et vidi celebrari aliquot missas, sed ita ut quoties recordor, execror illas. Nam super mensam, inter alia audivi curtisanos quosdam ridendo gloriari, nonnullos sacerdotes in arâ super panem et vinum hæc verba pronuntiare : Panis es et panis manebis; vinum es et vinum manebis. — Op. Luth., t. VI. Ienæ; apud. Melch. Adam, in vitâ, p. 49.

ce charme de conversation que je ne saurais exprimer. A tous les dons qu'il avait reçus de la nature, il joignait ce que Politien lui avait inspiré, un vif amour pour les Muses. En lui brillaient ces trésors que Platon exige d'un prince : la bonté du cœur et le savoir. D'autres avant lui, couronnés de la tiare, s'étaient distingués par l'éclat des armes; Léon chercha son bonheur dans la paix et dans le culte des arts; personne à qui cette gloire ait coûté un soupir ou une larme (1). »

Pendant son séjour à Rome, rarement se passait une semaine sans qu'il eût quelque entretien avec le cardinal; ces entretiens roulaient toujours sur les lettres. Érasme quitta la capitale du monde chrétien charmé de tout ce qu'il avait vu. Plus tard commence entre le pape et le philosophe une correspondance qui les honore tous deux.

« Ah, que ne puis-je encore, écrit Érasme à Léon X, prosterné à vos pieds, y imprimer mes baisers (2)! Noble famille que celle d'où vous êtes issu, et d'où sortirent, comme d'un autre cheval de Troie, dans l'espace de quelques années, tant de Virgiles, de Platons et de Jérômes... C'est la providence qui vous réservait à ce monde : par vous ont refleuri les bonnes mœurs et les bonnes études (3). »

---

(1) Erasmi, lit. V, ep. 2.

(2) Familia ex quâ nobis, velut ex equo trojano, tot eximii in omni doctrinæ genere proceres paucis jàm annis exsilierunt, tot Cicerones, tot Marones, tot Platones, tot Hieronymi.—Ep. 174.

(3) Singularis quædam naturæ tuæ bonitas et incredibilis humanitas...mihi verò cùm olim agerem Romæ domestico etiam congressu

Il paraît qu'Érasme fut ébloui à la vue de l'Italie. Qu'on se représente le philosophe batave, transporté dans une atmosphère brillante de soleil et de lumière, entrant pour la première fois dans un palais de marbre, traversant de vastes salles étincelantes de mosaïques, d'arabesques, de peintures et de sculptures, vastes musées qui peuvent à peine contenir tous les chefs-d'œuvre antiques que la terre produit chaque jour ; s'égarant sous des voûtes décorées de la main de Raphaël et du Pérugin ; se mêlant parmi des cardinaux dont les vêtements reluisent de pierreries ; au milieu d'artistes, dont quelques-uns marchent entourés de pages, et placé en face de cette figure si belle et si noble de Médicis, objet de l'amour et des hommages de tout ce qui l'environne ! Mais c'est l'intelligence, et non pas la matière qui l'a séduit.

Il est un prélat romain dont le nom ne méritait pas l'oubli où il est plongé, c'est le cardinal Raphaël de Saint-Georges, qui n'apparaît pas une seule fois dans les querelles religieuses du seizième siècle, et qui, à l'ombre des beaux arbres de sa campagne pendante sur les eaux du Tibre, rêvait d'antiquité, et ouvrait les portes de son palais à tous les artistes. En Angleterre où il allait chercher les « montagnes d'or » que ses amis avaient fait briller à ses yeux (1),

---

degustata, tantùm addit fiduciæ, ut nec ipse, infimæ penè sortis homuncio, dubitarem sublimitatem tuam meis interpellare literis ; atque utinam liceat verè beatissimis istis advolutum pedibus, oscula figere, etc. Hieronymus libentiùs legetur ab omnibus, si tanto pontificis calculo fuerit comprobatus. — Erasm. Ep., lib. II, ep. 1.

(1) Sed quid facerem ? Montes aureos, imò plusquam aureos suis

tout à coup Érasme se ressouvient de Rome et de son noble ami. « En vérité, écrit-il au cardinal, l'image de votre ville me tourmente chaque fois que je me rappelle cette douce liberté, cette vive lumière, ces promenades charmantes, ces entretiens d'or et de miel, ces riches bibliothèques, ces princes si affables que j'ai laissés et auxquels j'ai dit adieu. Maintenant que Léon X a rendu la paix au monde, je brûle de revoir mes vieux amis : malheureux que je suis d'avoir perdu en vous un Mécène qui mettait toute sa joie à m'entourer d'hommages et d'honneurs! »

Écoutons la réponse du cardinal Raphaël :

« Reviens dans cette cité où tu trouveras et de la gloire et de l'or; de l'or que tu ne dois pas dédaigner, car c'est le viatique de tes vieux jours, et un dédommagement des morsures de l'Envie, la compagne de toute illustration. Reviens; tout ce qui brille dans les sciences vole vers Rome. Là, nous avons des couronnes pour les hommes de génie comme toi, et des distinctions pour ceux qui veulent s'élever. Rome et toutes les cités lettrées te disputent comme une conquête, ainsi qu'autrefois les sept villes se disputaient Homère ; et dans cette lutte Rome ne succombera pas ; Rome la patrie, la gloire, le piédestal de tout ce qui se nourrit de belles-lettres (1).

Érasme regrettait l'Italie : il aurait voulu, ne fût-ce qu'un seul jour, assister aux réceptions du

---

litteris pollicebantur amici. — Epist. 168, Lugd. Batav. 1703, t. III, p. 1.

(1) Epist. card. Raph. 1, 18 Jul. 1515.

Vatican (1). Il n'y en avait pas de pareilles à celles des Médicis, arrivés par le commerce au pouvoir souverain, les banquiers de l'Europe, les protecteurs des humanistes. Celles de Léon X au Vatican effacèrent toutes les splendeurs des cours les plus brillantes. Jamais aussi plus hautes intelligences ne s'étaient donné rendez-vous dans le palais d'un prince! — Nous allons en juger. Voici d'abord Louis Arioste, venu de Ferrare à Rome pour remercier le pape de l'excommunication qu'il a prononcée contre quiconque imprimerait les ouvrages du poëte sans son consentement; noble bulle dirigée contre la convoitise de quelques forbans qui avaient établi une véritable croisière pour saisir et vendre chaque vers qu'improvisait le chantre de Renaud (2). Léon X a lu l'Orlando dont

(1) Juvabit omnes fortunas meas ac felicitatis summam uni Leoni acceptas ferre. Est autem, meo quidem animo, nonnulla felicitatis pars debere libenter. Quid id sit, reverendus in Christo pater episcopus Wigorniensis, invictissimi Anglorum regis apud tuam sanctitatem perpetuus orator, coram exponet, et Andreas Ammonius, tuæ sanctitatis apud Anglos nuntius, literis significabit. Londini V. Id. Aug. MDXVI.

(2) On lit dans Richardson, écho de Bayle, qui le répétait d'après les protestants : « Léon X publia une bulle où il excommuniait quiconque entreprendrait de critiquer les œuvres du poëte Louis Arioste. » Richardson, Traité de la Peinture, t. III, p. 435.—Bayle, art. Léon X. — Warton's History of English Poetry, t II, p. 411. — On peut consulter, dans l'Orlando Furioso, Ferrare, 1516, la bulle de Léon X, ainsi que dans le Recueil des lettres pontificales, rédigées par Bembo, liv. X, ép. 40. On voit combien peu était fondée l'accusation portée par le protestantisme contre Léon X, qui, au rapport de Blondel, n'avait pas honte de publier une bulle en faveur des poésies profanes de Louis Arioste, menaçant d'excommunication ceux qui le *blâmeraient* ou empêcheraient le profit de l'im-

il aime à réciter quelques strophes, de cette voix si douce qui va jusqu'à l'âme (1). Au sortir de l'audience le poëte recevra des marques de la libéralité du pontife. Puis vient l'évêque de Fossombrone, Paul de Middelbourg, qui présente à sa sainteté le Traité *de rectâ Paschæ celebratione*, qu'un siècle plus tard on dirait échappé à quelque savant bénédictin (2) ; puis Basile Lapi, l'élève de Vespuce, qui veut lui dédier son livre *de Ætatum computatione et dierum anticipatione*. Léon X s'occupe de la correction du calendrier, et il a écrit aux pères du concile de Latran, aux savants de l'Italie, de lui adresser le résultat de leurs travaux sur cette réforme si désirée, qui ne put s'accomplir que sous le pontificat de Grégoire XIII. On annonce Celio Calcagnini de Ferrare, qui enseigna, malgré le texte apparent de la Bible, et longtemps avant Copernic, la rotation de la terre (3). Voici une députation de pauvres religieux de l'ordre de Saint-Dominique, qui viennent déposer aux pieds du père commun des fidèles, leurs plaintes douloureuses sur les souffrances que les conquérants du Nouveau-Monde font subir aux Indiens, qu'ils parquent, emprisonnent et vendent comme des esclaves. Le pape, au nom de l'Évangile

---

primeur, en même temps qu'il foudroyait Martin Luther de ses anathèmes. — Voir Roscoë, t. IV, p. 386.

(1) Sermo illius erat suavis et blandus. — Vita Leonis X ab anonymo conscripta.

(2) Fabron., in Vitâ Leon. X, in-4° p. 275.

(3) Quod cœlum stet, terra autem moveatur. — Tirab. Storia dell. Lett. ital., t. VII, p. 427.

et de la nature, flétrit ce honteux trafic (1)! Dans ces réceptions pontificales, tous les rangs sont confondus, et la robe blanche d'un dominicain effleure en passant la robe de pourpre de Castiglione, le courtisan le plus accompli de son siècle (2). Castiglione est l'auteur du *Libro del Cortigiano*, œuvre de moraliste, beaucoup moins futile que le titre ne semblerait l'indiquer, et où l'on peut étudier, à défaut de théâtre véritable, le côté comique de la société italienne au seizième siècle. Près de cet écrivain aux vêtements chatoyant d'or et de soie, voyez ce nain qui tâche de se grandir, se lève sur les pieds, et à la vue de ces flots mouvants de courtisans qui lui cachent Léon X, rit d'un rire satanique : c'est l'Arétin qui prendra le titre de *Divino*, de *Flagello dei principi*, et qui n'est encore connu que comme l'homme de la satire et de l'ironie ; l'Arétin qui, au rapport de Bandello, attire le stylet et la massue ainsi que l'aimant attire le fer, et dont le dos, véritable carte nautique, porte les stigmates de ses nombreux ennemis. Chassé d'Arezzo, sa patrie, pour quelques sonnets, il est arrivé à Rome presque sans vêtements. Léon X lui a fait de riches présents. Un jour entre autres il lui a donné une somme qu'on offrirait à un prince, non pas pour acheter son silence, il peut s'en

(1) Requisitus sententiam pontifex judicavit non modò religionem, sed etiam naturam reclamitare servituti. — Fabron., in Vitâ Leon. X, p. 227.

(2) Yo vos digo que es muerto uno de los mejores cavalleros del mundo ! s'écria Charles en apprenant la mort de Castiglione.

passer (1), mais parce que la renommée a publié jusqu'à Rome les talents de ce poëte qui s'était fait connaître par quelques légendes de saints, et qui plus tard devait être honteusement chassé de Rome par Clément VII. Suivons l'Arétin, lorsque après avoir baisé les mains du pape, il descendra les degrés du Vatican pour retourner à Ferrare. Il va se peindre dans un style étourdissant d'hyperboles: « C'est à mourir d'ennui; les grands seigneurs me rompent la tête avec leurs visites; mon escalier est usé par des visiteurs, comme les marches du Capitole par les roues des chars de triomphe. Non! Rome dans ses rues n'a jamais vu ce mélange de nations qu'offrent aux regards mes appartements. Il y a des Turcs, il y a des Juifs, il y a des Indiens, il y a des Français, il y a des Allemands, il y a des Italiens! Je vous laisse à penser si les Espagnols manquent au rendez-vous commun; je ne vous parle pas du peuple. Voyez-vous, impossible à moi de rester une minute sans avoir sur les bras des soldats, des écoliers, des *frères*, des prêtres. Je suis devenu l'oracle de la vérité: l'un vient me compter ce qu'il a à souffrir d'un prince, un autre les méfaits d'un prélat: je suis le secrétaire du monde: n'oubliez pas de me

---

(1) Dans une de ses lettres, l'Arétin, vol. III, p. 86, reconnaît avoir reçu une somme en beaux deniers comptants du pape Léon X; Dalla santa memoria di Leone danari in real somma. — Mazzuchelli, Vita di Pietro Aretino, p. 19. — Et, dans une autre, il dit de Léon X et de Clément VII (Jules de Médicis): Non d'altro lo pagaron, servendo loro, che di crudeltà ed injurie. — Lettere di Aretino, t. III, p. 16.

donner ce titre sur la suscription de vos lettres (1).

Mais il laisse sa lettre pour répondre à François Ier, qui vient de lui faire présent d'une chaîne d'or semée de langues sur lesquelles le prince a fait graver cette devise : *Lingua ejus loquitur mendacium.*

« Vraiment la libéralité est tellement dans votre nature, que vous feriez concurrence avec Dieu, si vous alliez aussi vite que lui : la vraie munificence trotte et ne boîte pas... Voilà trois ans que vous m'aviez promis une chaîne d'or et je commençais à y compter, comme les Juifs sur le Messie, lorsqu'elle arrive enfin avec cette devise : *Lingua ejus loquitur mendacium.* En vérité ! Donc, quand je dis que vous êtes à vos peuples ce que le Seigneur est à ses créatures, je mens : donc quand je proclame que vous réunissez les vertus les plus rares : le courage, la justice, la clémence, la magnanimité, je mens ; donc, quand j'affirme qu'à l'admiration du monde entier, vous savez vous-même, je mens ; donc, quand j'ajoute que ce n'est pas votre sceptre, mais vos bienfaits qui pèsent sur vos sujets, je mens.... Par exemple je mentirais, si je célébrais ce collier que vous m'avez envoyé, cela ne peut s'appeler un présent... Par Dieu ! j'en détacherai toutes les langues et je les ferai tinter de telle sorte, que l'oreille de vos trésoriers en sera assourdie : cela leur apprendra à envoyer sur-le-champ les dons du monarque : mais pas de

(1) Lettere, vol. I, p. 206. — Mazzuchelli, l. c. p. 57.

rancune. Je serai toujours l'humble poëte de votre royale munificence. »

On annonce un autre Arétin ; celui qu'a célébré l'Arioste :

Il gran lume Aretin, l'unico Accolti (1),

le fils de Benoît Accolti, auteur d'une histoire des croisades (2) qu'on lit encore en Italie. Frère de Pierre Accolti qui rédigea la bulle d'excommunication contre Luther, cette œuvre magnifique de latinité, Bernard Accolti était poëte. Rome, folle de ses vers, l'appelait le Céleste. Quand il devait chanter, les boutiques se fermaient, et les ouvriers de tout état accouraient pour l'entendre. Il marchait au milieu d'une haie de soldats suisses que Léon X lui avait donné en signe d'admiration, et l'auditoire était éclairé aux flambeaux. Quand le nom d'Accolti est prononcé par l'introducteur du Vatican, le saint-père se lève. — Ouvrez les portes, dit-il, et que la foule entre. Le peuple se précipite dans le palais du pape. Accolti récite un sonnet en l'honneur de la Vierge : les oreilles et les âmes sont émues ; on crie : Vive le poëte divin ! Vive le céleste Accolti (3) !

Mais attendez ! Tout à coup cette foule de courtisans qui se presse autour d'Accolti, qui l'interroge de la voix et du regard, s'émeut de nouveau et prête l'oreille. Il y a du bruit au dehors : l'esca-

(1) Orl. Fur., cant. XLVI, st. 10.

(2) Benedetto, Vie de Laurent de Médicis, t. I, p. 110.

(3) Lettere di Pietro Aretino. — Mazzuch. Scritt. d'Ital. t. I, p. 66.

lier du Vatican retentit de pas d'hommes ; le pape a souri. C'est Raphaël qui arrive, Raphaël tel que l'a peint Horace Vernet, Raphaël, plus grand seigneur que Chigi lui-même; devant lequel s'inclinent les gardes suisses du palais pontifical, et qui marche entouré d'un cortége de pages dans toute la fleur de la jeunesse et de la beauté. A peine est-il entré, qu'une double haie se forme, l'une de cardinaux et de princes Romains, l'autre de théologiens et de savants, au milieu de laquelle s'avance gracieusement l'artiste. Il fléchit le genou et baise l'anneau du pêcheur. Il n'y a pas six mois que le pape, voulant orner les murs du Vatican de tapisseries à l'imitation de celles que Florence exécute si habilement, a dit à son peintre de lui dessiner des sujets propres à inspirer l'ouvrier. Ce jour-là est arrivé. Sanzio apporte douze cartons où sont représentées les scènes principales des actes des apôtres ; chaque carton est entouré d'une bordure en clair-obscur où le peintre courtisan a placé quelque glorieux événement de la vie de Léon X. A la vue de ces merveilleuses esquisses où Raphaël, pour plaire à son protecteur, a dépensé tout ce qu'il a d'imagination et de génie, il se fait parmi les spectateurs un de ces grands silences où le cœur et le sang semblent arrêtés à la fois ; puis tout à coup les regards se portent des cartons sur le peintre, et le pape s'écrie : Divino ! et tous les assistants répètent l'exclamation ! On connaît l'histoire de ces cartons merveilleux, l'œuvre la plus parfaite de Raphaël, s'il faut en croire un juge éclairé comme Richardson : ils passent des mains d'ouvriers fla-

mands dans celles de Charles I[er], roi d'Angleterre (1); à la mort de ce monarque infortuné sont mis en vente, adjugés à Cromwell, puis oubliés comme la mémoire du roi martyr; puis le jouet sacrilége de quelques ouvriers qui les ont coupés, après l'avénement de Guillaume III, pour les copier plus aisément; et enfin sous un prince éclairé, sont placés sous verre et exposés à l'adoration des artistes qui viennent en pélerinage les visiter à Londres.

A Raphaël succède un homme à la tête chauve, qui vit de travail, et non d'inspiration, et qui, un moment, s'est posé le rival de l'Urbinate, dont plus qu'un autre il admire le génie : c'est Sébastien del Piombo, qui vient pour présenter au pape l'esquisse du Lazare, que Michel-Ange a dessiné, et que Sébastien doit revêtir de ce coloris dont il déroba le secret à l'école vénitienne. Deux hommes pour vaincre Raphaël, Michel-Ange et Sébastien del Piombo; l'un enfantant la pensée, créant le *sujet*, imaginant l'action; l'autre, lui donnant la couleur, c'est-à-dire la vie. Il est dit dans l'histoire de la peinture que Buonarroti, las d'entendre appliquer à Raphaël des louanges qu'on n'avait encore décernées qu'à la Divinité, voulut, lui dont la palette ne pouvait égaler celle du jeune peintre, recourir à Sébastien del Piombo, qui passait alors pour le rival de Raphaël dans l'art du

(1) Richardson, Traité de la Peinture, t. III, p. 459.—Bottari, note al Vasari. Anche in questi arrazzi l'arte ha tocco il più alto segno, nè dopo essi ha veduta il mondo cosa ugualmente bella. — Lanzi, Storia Pittorica, t. I, p. 101.

coloris. La Résurrection du Lazare, œuvre de deux maîtres, était le défi jeté au favori de Léon X. Sanzio se sentit le courage de lutter avec de tels hommes : il prit son pinceau, s'enferma durant quelques semaines, renonça au Vatican, au pape, à ses amis, pour travailler à son œuvre. Le jour vint bientôt de juger les deux compositions ; mais à la vue de la Transfiguration, Rome jette un cri de surprise et d'admiration, et répète avec Mengs : C'est là le type du beau idéal, le parangon de l'art, le chef-d'œuvre de la peinture, l'effort le plus sublime du génie de l'homme (1) ! Sébastien del Piombo s'avoua vaincu : mais quelle défaite ! Longtemps la France, à qui le cardinal Jules de Médicis avait fait don de l'œuvre de Sébastien, crut qu'elle avait possédé le chef-d'œuvre de la peinture. La victoire ne nous avait pas encore mis en présence de la page capitale de Raphaël.

Avions-nous raison de dire qu'il n'y avait rien alors de comparable aux audiences solennelles de Léon X ? Trouverait-on à cette époque en Allemagne des palais où l'épopée, l'histoire, la peinture, la sculpture, la grammaire, l'éloquence, la

(1) Il quadro della Transfigurazione è una chiara riprova che Raffaello avea acquistato maggior idea del vero bello ; poichè contiene assai più bellezze che tutte le altre sue anteriori. Ce tableau avait été destiné à l'église de Narbonne par le cardinal de Médicis, qui, ne pouvant en faire le sacrifice, le remplaça par celui de la Résurrection de Lazare. Nous ignorons comment le cadre de Sébastien del Piombo a passé en Angleterre dans la collection de M. Angerstein. La Transfiguration, placée dans l'église de Saint-Pierre-in-Montorio, fut cédée à la France par le traité de Tolentino, placée au Musée Napoléon, et rendue au pape en 1815.

théologie, tous les arts libéraux, et jusqu'à la musique, aient leurs représentants?

Les réceptions terminées, le pape va se promener dans Rome. Avant de descendre du Vatican, il prend des mains de son camérier cette grande bourse de soie rouge qu'il porte toujours à son côté, et où, chemin faisant, il puise sans cesse pour faire l'aumône à ceux qui implorent sa charité (1). En passant par le borgo nuovo, il s'arrête un moment devant l'habitation qu'il fait construire pour l'un de ses médecins.

Sur le pont Saint-Ange, Bianchi lui présente une supplique. Le pape se met à la lire, suivant sa coutume. Bianchi demandait une faveur que les canons défendaient au pontife d'accorder.— Et si je vous donnais le bénéfice, qu'est-ce que cela vous rendrait, dit le pape ?—Deux cents écus d'or, très-saint père.—Les voilà, dit Sa Sainteté, en déchirant la supplique (2).

Ailleurs on lui parle d'un poëte qui faisait les vers latins comme Virgile, et qui mourait de faim à Rome.—Comment, dit le pape, j'ai pu l'oublier, moi qui ai secouru tant de méchants versificateurs! Tenez: voilà pour Virgile II, et il donne sans compter.

On connaissait les habitudes du pontife, c'est à la Sapience, au Gymnase romain, qu'on le conduit; le gymnase est l'institution dont il est le plus fier,

---

(1) Purpuream crumenam quotidie aureis nummis sibi repleri jubebat ad incertas exercendi liberalitates occasiones. — Oldoini *Add.* ad Ciaconii Vit. et Gest. Rom. pont. Romæ, 1677, t. III, p. 326.

(2) Oldoinus, l. c., t. III, p. 327.

et il a bien raison. Au Gymnase, le pape se fait présenter tous les professeurs. Pour tous, il a des paroles d'encouragement et de bienveillance. L'un d'eux tombe-t-il malade ou a-t-il vieilli, il ne faut pas qu'il s'inquiète : le pontife est là qui lui donne un appartement au Vatican, des livres, un jardin, une pension; et le professeur, courtisan pour la première fois de sa vie, remercie dans une belle pièce de vers son bienfaiteur : c'est un tribut de reconnaissance poétique auquel le pape a toujours été sensible.

A l'université de Wittemberg, Luther avait par an cent florins, que l'électeur Frédéric ne payait pas toujours exactement; à Rome Parrasio touchait deux cents écus d'or pour dix mois de leçons, et une pension de 20 écus d'or par mois, quand il ne put plus monter en chaire; la pension était réversible sur Théodora, fille de Démétrius Chalcondyle, que le professeur avait épousée (1).

Léon X retourne au Vatican, mais sa bourse est vide, et il a trouvé le moyen de s'endetter dans ce voyage d'une lieue.

On conçoit le vif désir qu'avait Érasme de retourner à Rome pour voir Léon X. C'était Thomas Morus qui l'avait appelé en Angleterre : Érasme partit à cheval, suivant sa coutume, et traversa les Alpes. « Cette longue promenade par les montagnes, écrit le philosophe, remuait dans mon cerveau une foule d'idées; j'allais cheminant, rêvant, pensant, et

(1) Gaetano Marini, l. c., p. 7.— Voir le bref adressé par Sadolet à Parrasio. — Hist. de Léon X, t. II, p. 93.

charmant ainsi les longues heures de la route; rappelant à mon imagination tout ce que j'avais vu, tout ce que je voyais, et le souvenir de mes amis que je venais de quitter, et de ceux que j'allais retrouver : douces souvenances d'étude et de plaisir ! Alors me vint l'idée de mon Éloge de la folie : Μωριας Εγκώμιον, que je dédiai à Morus : son nom m'indiquait le patronage sous lequel mon livre devait se produire au grand jour (1).

Le pape n'avait point oublié son cher Érasme. Ses bienfaits le suivirent en Angleterre, à la cour de Henri VIII, que le philosophe avait voulu visiter, et où il était loin de trouver l'accueil qu'on lui avait fait à Rome. A peine était-il débarqué à Douvres, qu'une lettre du saint père le devançait à Londres. Elle était adressée à Henri VIII. Ce n'est pas seulement un gage précieux de bienveillance pour Érasme, c'est encore un beau témoignage en l'honneur des lettres, que cette bulle du pape.

« J'ai toujours aimé et les hommes doctes, et les bonnes lettres; cet amour est né avec moi, l'âge n'a fait que l'accroître, parce que j'ai tou-

(1) Superioribus diebus, cùm me ex Italiâ in Angliâ reciperem, ne totum hoc tempus, quo equo fuit insidendum, ἀμούσοις et illiteratis fabulis tereretur, malui mecum aliquoties vel de communibus studiis nostris aliquid agitare, vel amicorum, quos hìc ut doctissimos, ita suavissimos reliqueram, recordatione frui. Inter hos tu, mi More, vel in primis occurrebas, cujus quidem absentis absens memoria non aliter frui solebam, quâ, dispeream, si quid unquam in vitâ accidit mellitius. Ergo quoniam omninò aliquid agendum duxi, et id tempus ad seriam commentationem parùm videbatur accommodatum, visum est Moriæ encomium ludere, etc.—Eras. Ep.

jours vu que ceux qui cultivent les lettres sont attachés de cœur aux dogmes de notre foi, et qu'elles sont elles-mêmes l'ornement et la gloire de l'Église chrétienne (1). »

Terminons cette esquisse si décolorée du règne de Léon X. A ceux qui voudraient en connaître les merveilles, il y a Paul Jove et William Roscoë qui les ont décrites. Gloire surtout à l'historien anglais qui s'est montré reconnaissant envers la mémoire des Médicis ! Son livre, malgré quelques

(1) Leo X. Pont. dilecto filio Erasm. Rot. — Lætati admodum sumus, ex tuis ad nos litteris Londini datis. — Nos tum communi studio nostro, et amore erga bonas litteras, tum præcipuâ quâdam opinione virtutis et doctrinæ tuæ, desideramus admodum tuis ornamentis et commodis patere aliquâ occasione liberalitatem nostram. — Dat. Romæ X. Jul. MDXV, Ib. libr. II. Ep. 4.

Leo X, papa regi Angliæ Henrico, ejus nominis VIII.

Charissime in Christo, fili noster, salutem et apostolicam benedictionem.

Extat quoddam nostrum studium erga homines doctos et ejusmodi litteras, quæ et re sunt ipsâ et appellantur bonæ, ac animi affectio propè singularis innata quidem nobis à pueris, et domesticâ disciplinâ confirmata, sed ætate progrediente etiam judicio aucta : tum quòd homines hosce, qui optimas artes et litteras sectantur, minimè malos esse, integerrimâque fide præditos sæpe jam experti sumus : tum quòd ab hâc scientiâ, et sanctæ Ecclesiæ doctorum eloquentiâ, scimus maxima non adjumenta modò, verum etiam ornamenta in Christianam rempublicam profecta fuisse. His causis adducti, diligimus admodum in Domino dilectum filium Erasmum Roteradamum, quem inter primos hujus scientiæ atque artis esse judicamus : notum quidem nobis ex domestico congressu antea, cùm in minoribus essemus, sed deinde longe magis ex eis ingenii monumentis, quæ litteris mandavit non notum solùm, verùm etiam maximè probatum. Is ad nos ex Angliâ, ubi nunc commoratur, litteras misit plenissimas officii, hoc etiam nobis gratiores, quòd afferunt secum testimonium regiæ tuæ virtutis, etc.

taches inséparables d'un travail où perce encore une pensée de sectaire, est un bel hommage en l'honneur du restaurateur des lettres, une noble page dans la vie de l'écrivain anglais. Après avoir raconté longuement l'histoire de ce pontife, *qu'il* montre sous l'auréole que lui avaient faite les artistes, Roscoë nous le peint échappant au bruit et aux pompes du Vatican, aux fêtes de Rome, à l'odeur de l'encens qu'on brûlait pour lui de toutes parts en Italie; aux joies comme à l'esclavage de la papauté, et sans rien dire partant tout à coup en fugitif pour sa villa Magliana. A son approche, les clochers des villages s'ébranlent, les paysans accourent, jonchent la terre de feuilles, arrêtent la litière du pape et viennent lui offrir des fleurs. Léon X descend de sa chaise, leur prend la main, les interroge, aime à baiser les blancs cheveux des vieillards, caresse les petits enfants, dote les jeunes filles, et paye les dettes des indigents; car il a pour maxime qu'il est du devoir d'un prince de soulager *la* misère, et de renvoyer avec la joie dans le cœur et sur la figure quiconque veut l'approcher.

Bientôt une petite nacelle va quitter sans bruit la ville de Bâle : celui qui la monte salue la cité ingrate qui l'exile dans des vers latins que sa bouche laisse tomber quand son cœur est gros de chagrin : « Adieu, dit-il, adieu Bâle, toi qui fus longtemps pour moi si hospitalier et si tendre! adieu de cette barque qui va m'emporter à jamais! sois heureux de tous les bonheurs à la fois, et

puisses-tu n'avoir jamais d'hôte plus incommode que moi (1)! »

Celui qui chante ainsi, c'est Érasme, que les Bâlois conquis à la réforme chassent de sa maisonnette, que maçon, serrurier et vitrier, il a construite lui-même (2).

Nous connaissons Léon X. Qu'on nous dise maintenant qui, du pape ou de Luther, dut mettre obstacle à la paix de l'Église? Si cédant à de funestes préventions, Luther n'avait pas refusé d'obéir à la voix du pape qui l'appelait à Rome, l'Allemagne aurait gardé l'unité religieuse. Ne semble-t-il pas que la Providence ait placé sur le trône un pape comme Léon X, « un agneau, un Daniel, un Ezéchiel, » dont les mœurs sont si pures, que le souffle de la calomnie n'a pas même tenté de les ternir, afin que la révolte n'eût aucun prétexte pour se justifier aux yeux des hommes (3)? Et pourtant ne s'est-il pas trouvé des âmes, Hut-

---

(1) Jam Basilea vale, quâ non urbs altera, multis
Annis exhibuit gratius hospitium.
Hinc precor omnia læta tibi, simul illud, Erasmo
Hospes uti ne unquam tristior adveniat.

(2) Erasmus, qui hactenùs per omnem vitam omnia posthabuit otio litterario, factus est licitator, emtor, stipulator, cantor, ædificator, ac pro musis rem habet cum fabris, lignariis, ferrariis, lapidariis, vitrariis. Hæ curæ, mi Rinke, à quibus meus semper abhorruit genius, me tantum non exanimarunt tædio. — Erasmi Epist. Jo. Rinco, lib. 25. Bas., 1541, p. 953.

(3) Quid referam castos vitæ sine crimine mores?
And. Fulvio.

— Non extrà libidinem modò, sed extra famam libidinis. — Math. Herculanus.

ten par exemple, qui, après que Luther eut crié à l'Antechrist, ont répété: Antechrist! Léon X, l'Antechrist! Est-ce assez de folie? La Providence qui veillait sur son œuvre, voulut encore que ce pape, ange de douceur, fût aussi un ange de lumière, afin que la réforme ne pût être tentée de l'accuser de haïr ou de persécuter les dons de Dieu; et cependant n'a-t-elle pas imprimé que, sans Luther, le monde gémirait encore dans les ténèbres?

Quand Luther disputait sur les indulgences, l'Italie avait plusieurs épopées! et Léon X prenait sous sa protection le plus grand des poëtes épiques modernes, l'Arioste!

Voilà le Midi; voyons le Nord.

CHAPITRE II.

DIÈTE DE WORMS. — 1521.

Charles-Quint part d'Aix-la-Chapelle pour Worms. — Caractère du premier ministre, monseigneur de Croï, que le prince emmène avec lui.—État de l'Allemagne, où l'élément politique est troublé comme l'élément religieux. — Premières discussions à la diète. — Opposition de divers membres de l'assemblée, travaillés par l'appel de Luther à la noblesse allemande. — Double caractère de ce pamphlet. — Débats sur les annates. — Écrits nouveaux du moine destinés tout à la fois à troubler le sentiment religieux et le sentiment national. — Adversaires nouveaux de Luther. — Emser et Murner. — Habileté de Luther en soulevant une double insurrection. — Pouvait-il espérer d'entraîner Charles-Quint ? — Motifs politiques qui devaient empêcher l'empereur d'écouter Luther. — En favorisant le moine il courait risque de perdre à la fois l'empire et l'Espagne. — Ferments de révolution intérieure en Espagne. — Position que Charles faisait en Italie à François Ier en embrassant la cause de Luther. — Politique de Rome. — Léon X dans l'intérêt de la foi et de la nationalité italienne se rallie à Charles-Quint. — Il envoie à la diète de Worms, Aléandre comme nonce.

L'Allemagne regardait Charles-Quint, son jeune empereur, traverser les provinces rhénanes pour aller présider la diète de Worms. Elle cherchait à lire sur la figure du prince le sort à venir de ce mouvement révolutionnaire où Luther avait précipité la nation. Quel parti le prince allait-il prendre dans ce duel d'un moine avec Rome? Étoufferait-il la voix de ce nouveau Jean Huss qui grandissait chaque jour, et chaque jour conquérait de nouvelles sympathies parmi le peuple et les nobles? Les honneurs n'avaient pas changé l'em-

pereur des Romains ; c'était toujours l'adolescent que nous connaissons avec une couronne de plus, mais avec les mêmes habitudes sérieuses ; caracolant à cheval avec une grâce espagnole, mais toujours pâle et taciturne ; portant son écusson avec une certaine fierté, mais la tête fixe et l'air morne. Le monarque de l'Allemagne en ce momoment, c'était le premier ministre impérial, monté sur son petit cheval andalou, Monseigneur de Croï, auquel le prince semblait abandonner le soin et la fatigue des affaires (1).

Guillaume Croï, seigneur de Chièvres, originaire de la Flandre, avait été choisi par l'empereur Maximilien Ier pour présider à l'éducation du jeune Charles son petit-fils (2); c'était une véritable nature flamande, sobre, affable, aimant le travail et fort peu les lettres, goût et aversion qu'il sut inspirer à son pupille (3). Dès que Charles eut pris, en 1515, le gouvernement de la Flandre, le maître et l'élève se levaient de bonne heure, et sous l'œil et la direction de Chièvres, Charles assistait à toutes les délibérations de son conseil, prenait lecture de toutes les dépêches de ses ambassadeurs, étudiait sérieuse-

(1) Relatione di Francesco Corner, orator di la Cesarea cattolica Mtà. 1521. — Robertson, Hist. de Charles-Quint, in-12, t. I, p. 308 et suiv.

(2) Vita Adriani apud Analecta Gasp. Burmani de Adriano, cap. 10.— Barlandus, Chronic. Brabant.; p. 25. — Hæreus, Annal. Brab., t. II, p. 550.

(3) È homo di buon ingegno, parla poco, ascolta e benignamente risponde ; non dimostra esser colerico, ma più presto pacifico. — Relatione di Francesco Corner.

ment les projets qu'on lui soumettait, parlait peu, mais écoutait avec attention et gravité (1).

La figure du ministre était impassible comme celle de son royal élève : tous deux saluaient affectueusement la foule, sans embarras, comme sans faste : mais la multitude, qui d'abord s'était livrée à tous les élans d'une joie tumultueuse, ne tardait pas à se raviser, quand, autour de l'empereur et du ministre, elle apercevait une foule de seigneurs, dont les vêtements ainsi que les manières dénotaient des natures étrangères. Avant l'ouverture de la diète de Worms, la nation commençait à se défier de son prince (2).

Charles ouvrit la diète le 28 janvier 1521, le jour de l'anniversaire de la naissance de Charlemagne. Son discours était habile ; il y relevait en beaux termes la gloire de l'empire romain dont il était le chef élu ; c'est le titre qu'avait pris le prince, et auquel le monde entier avait autrefois obéi. De cet empire, il ne restait plus, disait-il, que l'ombre ; mais Dieu aidant et ses puissants vassaux et ses grandes alliances, il espérait lui rendre sa vieille splendeur. Ce langage dut flatter les électeurs (3).

Mais l'Allemagne avait été travaillée par Luther qui, en secouant le joug de l'autorité religieuse, avait donné aux grands vassaux des idées d'indépendance : l'élément politique devait être entraîné

(1) Mémoires de du Bellay, in-8. Paris, 1753, p. 11. — Pet. Martyr, ep. 569-655.

(2) Robertson, l. c., t. I, p. 327.

(3) Olenschlager, Erläuterung der goldenen Bulle. — Doc. n. VII, p. 15.

comme l'élément religieux. Dès les premières séances, le prince trouva une opposition systématique bien organisée, et cette opposition était d'autant plus forte qu'elle s'appuyait dans sa manifestation sur le sentiment national, et la lettre même de capitulations imposées au prince lors de son élection à l'empire. En effet, dans le troisième article de ces capitulations (1), l'empereur avait promis d'établir un conseil de régence de l'empire, composé, comme autrefois, d'hommes probes et intelligents, et d'électeurs et de princes. Le conseil, même durant le séjour de l'empereur en Allemagne, devait avoir le pouvoir de négocier, de traiter, de contracter des alliances, de vider les querelles en matière féodale; en d'autres termes, le conseil voulait être un état dans un état. Or, ni l'empereur, ni les ministres, ne parurent disposés à reconnaître ce pouvoir extraordinaire.

Sous Maximilien, ce tribunal se nommait conseil royal et du saint empire; Charles voulut qu'on l'appelât conseil de l'empereur dans le saint empire romain. Sous Maximilien il était permanent. Sous Charles, ses pouvoirs devaient cesser dès que le prince mettrait le pied en Allemagne. Mais de combien de membres serait-il composé? Après de longs débats, on convint d'abord qu'il serait formé de vingt-deux personnes : quatre au choix du prince, dont deux en sa qualité d'empereur, deux en sa qualité de souverain des pays de Bourgogne et

(1) Ranke, Deutsche Geschichte im Zeitalter der Reformation, Berlin, 1842, in-8. t. I, p. 464.

d'Autriche, les dix-huit autres à la nomination des États, savoir : une par chaque électeur, et les douze autres par les dix anciens cercles. Mais pendant le cours des discussions, on fit comprendre aux députés que la nomination des membres de ce tribunal était un droit essentiellement attaché à la dignité impériale. Là, comme dans les assemblées politiques, une parole haute et ferme finit par dominer toutes les volontés. Ce jeune prince aux traits efféminés a trompé tout le monde ; l'âme chez lui vaut mieux que la figure. Si Luther eût assisté à l'une des séances de la diète, il aurait bien vite compris que sa cause était perdue, si, pour être défendue, elle n'avait que ces chevaliers qui singeaient et ne représentaient pas la royauté populaire.

De vifs débats s'engagèrent entre les ordres et les conseillers du prince sur les annates, que les uns voulaient enlever, les autres conserver à la cour de Rome. Dans toutes les discussions qui se produisirent à la diète, on voit que la parole de Luther a fructifié. Le langage de certains électeurs n'est que la traduction affaiblie des idées répandues dans la Captivité de l'Église à Babylone (1) : le moine a surexcité la susceptibilité nationale. Quelques membres, sans vouloir rompre encore avec l'autorité ecclésiastique, lui dénient toute espèce de droit sur le régime politique de l'Allemagne ; le moyen le plus efficace qu'ils trouvent à cette heure, pour affaiblir le pouvoir spirituel de Rome, c'est de s'affranchir de tous les tributs qu'ils payaient an-

(1) Schmidt, Hist. des Allemands, l. c., t. VI, p. 207, 208.

nuellement à la chancellerie romaine. Il est évident que l'Empereur ne pouvait obéir à de semblables exigences : la raison d'État le lui défendait : mais cette raison d'État n'était guère comprise du peuple, qui ne dissimula pas sa mauvaise humeur contre le souverain, lorsqu'il vit augmenter les contributions de certaines villes, et porter celles de Nuremberg et d'Ulm à 600 florins annuels, quand elles n'en avaient payé que 100 jusqu'alors, et celle de Dantzig, de 70 à 100 florins (1). Dantzig, Ulm et Nuremberg, abjurèrent le catholicisme aux premières prédications des missionnaires luthériens, et cessèrent alors de payer les annates ; mais leur indépendance leur coûta quelques milliers de florins annuels : l'impôt avait changé de nom.

D'autres questions allaient s'agiter d'un ordre tout spirituel. La querelle de Luther avait mis aux prises les consciences. Un moine qui portait une soutane trouée aux coudes, avait créé au plus puissant empereur du monde, des embarras plus grands que ceux que menaçait de lui susciter en Italie François I[er], son rival malheureux à Francfort. Avec les canons de son arsenal de Gand, et les lances de sa ville de Namur, Charles pouvait espérer de triompher du roi de France, dans l'intervalle d'un lever à un coucher de soleil ; mais des lances et des canons étaient impuissants pour dompter la révolte religieuse, qui semblable à quelques-uns de ces glaciers qu'il avait traversés en

(1) Ranke, l. c., t. I, p. 470.

venant d'Espagne, gagnait chaque jour une parcelle de terrain.

Chacun des électeurs de l'Empire en partant pour Worms, emportait un exemplaire que Luther lui avait fait parvenir, de son « Appel à César *et à la nation allemande.* » Or quand s'agita la question des subsides que le prince demandait aux ordres pour son voyage à Rome, où le pape devait le couronner, les États pour la première fois, en lui accordant les troupes qu'il demandait, stipulèrent que l'empereur ne nommerait que les commandants des corps de troupes, commandants qu'il prendrait parmi les Allemands de nation; mais que le choix des capitaines, teutons aussi, appartiendrait à chaque escouade. Il est évident que l'esprit national irrité par le manifeste de Luther, imposait ses conditions au prince, en haine de ce pouvoir étranger que le moine avait réussi à rendre odieux aux populations. Ainsi s'assimilaient à la diète les deux éléments religieux et politique, pour se présenter réunis dans une lutte commune contre l'*autorité*, tout à fait comme dans le manifeste de Luther. Car, en même temps que le moine s'attachait par des arguments spécieux à prouver que Rome avait confisqué la liberté politique de l'Allemagne, il reprenait sa thèse de Leipzig, et continuait sa dispute contre la primauté de droit divin. Il veut bien reconnaître que dans l'administration des choses spirituelles, le pape est supérieur à l'empereur; mais comme peut l'être un évêque (1).

---

(1) Sufficere papam suprà imperatorem esse in rebus spirituali-

Or comme dans sa « Liberté chrétienne » il a formellement établi que pape, évêque ou laïque, nous sommes tous prêtres, tous les économes de la parole divine, il est clair que des deux puissances il n'en fait qu'une, et qu'à son point de vue, il n'y a pas plus de primauté divine que de primauté humaine.

C'est donc tout à la fois un manifeste politique et religieux que l'Adresse de Luther à César, et à la nation. Publiée d'abord en allemand vers la fin du mois de juin 1519, elle venait d'être traduite en latin. Du pamphlet original, trop sérieux pour être mis dans toutes les mains, on avait habilement extrait quelques pages incisives auxquelles on avait donné le titre de : les *Murs de séparation*, dont l'intelligence la plus vulgaire pouvait comprendre la pensée aussi bien que la lettre. Inspiration patriotique destinée à émouvoir contre Rome, les colères de ces chevaliers des grands chemins que Sickingen conduisait au pillage des couvents et des presbytères.

Ici ce n'est plus le théologien de Leipzig, moqueur de son métier, s'égayant aux dépens de son ennemi, et excitant les rires fous de son auditoire à robes noires. Il a pris un autre ton. Sa parole est grave et solennelle. C'est une âme malade, retirée du monde, et qui tout à coup vient à jeter de sa Thébaïde un regard sur l'état du christianisme en

---

tus, in doctrinâ et sacramentorum dispensatione, quâ tamen ratione quilibet episcopus et pastor superior esset. — Seckendorf, l. c., l. I, p. 127.

Allemagne, et qui pleure à la vue des maux de sa patrie. Le cœur du moine est gonflé d'amertume : sa voix renfermée dans sa poitrine éclate enfin : « Le temps du silence est passé, s'écrie-t-il, voici l'heure de parler... Que Dieu me soit en aide, c'est sa gloire, et non la mienne, que je cherche. Amen. »

Alors commence la peinture de ce qu'il nomme les attentats de Rome contre la nationalité allemande : Luther feint qu'elle a élevé trois murs pour retenir en captivité les princes et les peuples.

1er Mur. Rome dit : Le pouvoir civil ne peut rien contre le pouvoir spirituel : mais cela est faux, tous les chrétiens sont de condition spirituelle. Nous avons tous le même baptême, le même évangile, la même foi : nous sommes tous égaux. Le curé ressemble au bailli. Le curé est-il déposé, il redevient ce qu'il était, simple bourgeois. Caractères indélébiles, chimères ! D'où vient le pouvoir séculier ? de Dieu ! Donc il devrait s'étendre sur toute espèce de têtes ; tête de pape, tête d'évêque, tête de moine, tête de religieuse. Un prêtre a-t-il été tué, tout le pays est interdit, et quand un pauvre paysan a été tué, on ne dit rien ; d'où vient cette différence ? des lois humaines, et voilà tout.

2e Mur. Nous sommes tous prêtres : c'est l'Apôtre qui le dit (1 Cor. II) ; or le prêtre juge et n'est pas jugé, et cependant nous en savons autant et plus qu'un pape mécréant en fait de royaume des cieux.

3e Mur. Qui a convoqué le 1er Concile de Nicée ? L'empereur Constantin. Quand une ville est sur le point d'être surprise, et que quelque autre crie : aux armes, demande-t-on si c'est un ouvrier ou le

bourgmestre? Quand l'enfer s'avance, faut-il que celui qui fait sentinelle soit pape?

« Que Dieu nous soit en aide et nous donne une de ces trompettes qui renversèrent les murs de Jéricho, pour souffler sur ces murs de paille et de papier. Amen.

Puis il montre Rome et la cour du pape, et les cardinaux, « tout ruisselants de l'or qu'ils ont dérobé à l'Allemagne, avec leurs vêtements ornés de pierreries et de diamants, extorqués à l'aide de ces droits de pallium, de ces annates, de ces dispenses connues sous le nom de *pectoralis reservatio, unio et incorporatio, proprius motus;* de ce trafic des choses saintes à l'instar des Fugger, banquiers d'Augsbourg. »

« Plus de célibat, continue-t-il, plus d'interdit, plus de pélerinage, plus de ces fêtes d'église qui font autant de tort à l'âme qu'au corps, plus de dispenses ni d'indulgences, plus d'abstinence de viandes, plus de messes privées, plus de peines ecclésiastiques : que tout cela soit enterré à dix pieds sous terre! »

Surtout il demande au nom de l'Allemagne appauvrie qu'on chasse ces nonces du pape « qui viennent voler son argent, et qui la grugent en proclamant le pouvoir des clefs. »

« Pape de Rome, ajoute-t-il, entends-tu bien, tu n'es pas le plus saint, mais le plus pécheur : ton trône n'est pas scellé au ciel, mais attaché à la porte de l'enfer. Qui t'a donné le pouvoir de t'élever au-dessus de ton Dieu? de fouler aux pieds ses préceptes et ses commandements? »

Luther termine son terrible pamphlet par un appel contre Rome.

« Pauvres Germains, nous avons été trompés, nous étions créés pour être les maîtres, il nous a fallu courber la tête sous nos tyrans, et tomber dans l'esclavage ! nom, titre, insignes de la royauté, nous possédons tout cela. Force, puissance, pouvoir, droit, liberté, tout cela appartient aux papes qui nous l'ont volé. A eux le grain, à nous la paille. Il est temps que nous cessions de nous contenter du simulacre de l'empire, et que le sceptre nous soit restitué, et avec le sceptre, notre corps et notre âme, et nos trésors; il est temps que la glorieuse nation teutonne cesse d'être le jouet des pontifes romains. Parce que le pape couronne l'empereur, il ne s'ensuit pas que le pape soit supérieur à l'empereur. Samuel qui couronna Saül et David n'était pas au-dessus de ces rois, ni Nathan au-dessus de Salomon qu'il consacra. Que l'empereur donc soit un véritable empereur, qu'il ne se laisse voler ni son glaive ni son sceptre (1). »

Cet hymne de Tyrtée souleva la noblesse tout entière. Si l'empereur l'eût appelée, elle aurait en

(1) Sic nos Germani probè decepti, et cùm domini esse deberemus, tyrannidem injustam passi et mancipia facti sumus; nomen, titulum, insignia imperii habemus; opes, vim, potentiam, jus et libertatem pontifices invaserunt; hi nucleum edunt, nos in putamine hæremus. Justum est ut tandem non nuda simulacra, sed rem ipsam imperatores habeant verumque imperium, utque nobis reddatur libertas corporis, animæ et opum, etc. — Cæsari et nobilitati Germaniæ. — Opera Luth. Alt., t. I, p. 480 et seq.

ce moment traversé les Alpes et marché contre Rome, au chant de guerre de Luther.

Ulrich de Hutten écrivait au moine : « Courage, père ; que vous allez être glorieux ! on vous excommunie ; ô père heureux ! trois fois heureux ! les cœurs s'apprêtent à chanter : ils se ruent contre l'esprit du juste, et ils condamnent le sang innocent, — mais le Seigneur leur revaudra cette méchanceté, le Seigneur qui comblera nos espérances (1). »

Franz de Sickingen lui promettait, ainsi qu'à l'électeur Frédéric, son épée, ses paysans, ses trésors, et l'excitait à persévérer dans l'intérêt du pays (2).

Mais Érasme plus sage lui recommandait la modération en présence des ordres rassemblés à Worms où le moine allait bientôt comparaître (3). Tant que Luther s'était contenté de déchirer l'épiderme monacal, Érasme avait ri ; mais aujourd'hui que le sang de Latomus, de Hochstraet, de Catharin coulait, le philosophe se cachait, de crainte que la comédie ne se changeât en drame tragique.

L'Appel à la noblesse ne resta pas sans réponse, il y avait là tout à la fois des insultes au dogme ca-

---

(1) Dr. Martin Luther's Leben, von Pfizer, p. 147.

(2) Hutten hätte an Spalatin geschrieben, daß er den Kurfürsten ausforschen solle ob er ihm und Sickingen im Nothfalle in seinem Lande eine Zuflucht gestatten, und so ihre kriegerischen Plane begünstigen wolle. — De Wette, l. c., t. I, p. 543, note.

(3) Cette lettre inédite a été trouvée à Bâle dans les papiers d'Amerbach, un des héritiers d'Érasme. Elle fait partie aujourd'hui de la riche collection d'autographes de M. Alexandre Martin, à Paris.

Voir aux PIÈCES JUSTIF., n° 2.

tholique et des outrages à l'histoire. Deux hommes se présentèrent pour défendre la vérité : Emser que nous connaissons déjà, et Thomas Murner, frère gardien du couvent des Cordeliers à Strasbourg, moine qu'on dirait sorti du même germe que Rabelais ; comme le curé de Meudon, caustique et mordant, à table surtout où sa verve intarissable ne laissait pas un moment de repos aux convives ; fort peu soucieux de la grammaire, encore moins des oreilles qu'il offense à plaisir ; poëte, quelquefois étincelant de gaieté grossière (1). Il eut la gloire d'user la plume de Luther qui, ne sachant comment faire taire le cordelier, imagina de le traduire, à l'aide du crayon de Cranach, en animal fabuleux que le colporteur réformé vendait aux foires de Francfort ou de Nuremberg. Murner, en sa qualité de poëte, s'amusait à faire le prophète. Il avait lu dans les astres, disait-il, que Luther se marierait un jour, et qu'il aurait une fille que lui Murner prendrait pour maîtresse (2).

Or, de ces deux athlètes du catholicisme, chacun s'y prit pour défendre la vérité suivant la nature de son caractère : Emser en raisonnant, Murner en riant. Dans son livre, le docteur de Leipzig s'attache à démontrer les services que la papauté n'a cessé de rendre à la civilisation comme aux libertés de l'Allemagne ; il prouve, l'histoire à la

(1) Trausch, Chr. mss. de Strasbourg, t. II, part. II, p. 7[illegible]. — Wenker, Chr. mss., t. II, part. II, p. 31.

(2) Um sie ihm abzubuhlen. — Théod. de Bussière, les Premiers Novateurs à Strasbourg. (La foi de nos pères). Paris, 1844, in-8, p. 506.

main, que si l'Allemagne a quelque vie spirituelle, elle la doit à tous ces missionnaires que le Saint-Siége envoya pour défricher son sol et ses intelligences (1). Le cordelier dans son pamphlet s'amuse à faire le tableau d'une Allemagne, sortie du cerveau de Luther, et où, si la doctrine du moine de Wittemberg était appliquée, en coudoyant un paysan, on risquerait de heurter un pape (2).

Luther avait d'abord souri de pitié, haussé les épaules et annoncé comme toujours, quand il avait été blessé au cœur, qu'il mépriserait son adversaire (3); mais il ne tarda pas à se repentir, et écrivit en quelques heures une réponse au « bouc d'Emser et à son digne second Murner (4). »

Bientôt il laisse ces adversaires trop obscurs, selon lui, pour l'occuper longtemps, et il revient à cette grande majesté spirituelle qu'il a résolu de livrer aux moqueries de l'Allemagne. On pourrait croire, après avoir lu son anti-bulle, qu'il n'a plus de sarcasmes à trouver contre la sentence du pontife romain: il n'en est rien toutefois; il semble

---

(1) Wider das unchristliche Buch Martin Luthers, Augustiners, an den deutschen Adel ausgegangen, Vorlegung Hieronymi Emsers an gemeine hochlöbliche deutsche Nation. Leipzig, 1521, in-4°.

(2) An den großmächtigsten und durchleuchtigsten Adel teutscher Nation, daß sie den christ. Glauben beschirmen wider den Zerstörer des Glaubens Christi, M. Luther 1520.—Voyez Waldau, Murners Leben und Schriften. Nürnberg, 1775.

(3) Emser in me scribit magno animo : Murnerum contemno. — Dr. Martin Luther's Briefe, von D. Leberecht De Wette, t. I, p. 545.

(4) Auf das überchristlich, übergeistlich und überkünstlich Buch Bocks Emsers zu Leipzig, Antwort Dr. Martin Luthers, darin auch Murners seines Gesellen gedacht wird. Lieber Bock stoß mich nicht. Wittenberg, 1521.

que ce cœur de moine tienne enfermé tout ce que la nature mit de fiel sur les lèvres de tous les sectaires anciens. Il revient donc au pape qu'il poursuit en allemand et en latin dans sa « Défense des articles condamnés par Léon X. » Comme il a deux idiomes à lui, il a deux paroles. En allemand, sa parole est enveloppée de savantes obscurités, parce qu'elle est destinée à ce peuple qui va prier encore le soir à l'Église. En latin, sa parole est transparente comme le jour, parce qu'elle s'adresse à des princes qui sont plus souvent à la chasse qu'au sermon.

C'est Luther lui-même qui nous a donné le secret des dissemblances qu'on remarque dans la lettre des deux pamphlets (1), et il a bien fait, parce qu'on n'aurait pas compris ces contre-sens volontaires dont un écrivain travaille à gâter son œuvre.

Il continuait la rude guerre qu'il avait déclarée à la bulle et aux « bullistes » ; mais sa parole d'aujourd'hui ne ressemble plus à celle d'hier. Hier, à Augsbourg le rouge lui montait à la figure quand on comparait quelques-uns de ses enseignements à ceux de Jean Huss. Il s'était récrié d'indignation et avait répudié toute communauté d'idées avec le curé de Bethléem. Aujourd'hui, à Wittemberg, dans son livre « Contre les bulles nouvelles et les

(1) Assertio mea latina ad te missa priùs aliquot quaternionibus, nunc tota venit cum supplemento. Tu ne judices eam asperam, vernaculo erit planior et simplicior. Necesse fuit latinis stomachis aliquid interspargere salsamenti. — Spalatino, 16 jan. 1521. — De Wette, l, c., t. I, p. 543.

jongleries d'Eck (1) » il prend la défense du bohémien. — Si je le condamnais, dit-il, c'est que je n'avais lu aucun de ses ouvrages : je les connais aujourd'hui, et je dis que ce ne sont pas les paroles de Huss que vous avez frappées à Constance, mais le verbe du Christ, le verbe de Paul, le verbe d'Augustin.

Dans un autre pamphlet il annonce la ruine de la papauté : —... Oui, s'écrie-t-il, la ruine. Je ne suis pas prophète, il est vrai, mais je sais que j'ai pour moi la parole du Christ... que m'importe qu'ils me méprisent? Il y avait beaucoup d'ânes au temps de Balaam, et Dieu ne voulut parler que par l'ânesse du prophète.

L'Allemagne catholique était troublée : les prêtres ne voulaient pas donner l'absolution sans être certains que le pénitent livrerait aux flammes les livres de l'hérétique. Il faut voir comme le moine se rit des conseils des confesseurs.

« Si l'on te demande au confessionnal : as-tu quelque ouvrage du docteur Martin, en as-tu lu? Voilà ce que tu dois répondre humblement : cher père, je vous prie de ne pas ainsi me pourchasser; je ne suis pas venu ici pour être enlacé, mais pour être délié. Tu ajouteras, s'il est nécessaire : cher père, vous êtes un confesseur et non un geôlier; vous devez vous enquérir de ce qui trouble ma conscience et non des secrets de mon âme; vous finiriez peut-être par vouloir savoir combien j'ai de pfennings dans mon gousset (2). »

---

(1) Von den neuen Eckischen Bullen und Lügen.

(2) L'Allemagne accepta d'abord difficilement les idées de Luther

Il faut bien reconnaître l'habileté de Luther. C'est par la double insurrection de l'esprit religieux et de l'esprit politique du pays qu'il voulait pousser l'Allemagne à la révolte. Même dans ses livres ascétiques, qu'il multiplie à cette époque, Rome ne cesse d'apparaître comme la cause des souffrances de toutes sortes, auxquelles est en proie la Germanie. Dans ses moindres sermons, il sait toujours adroitement glisser quelques phrases qui s'adressent aux gantelets de fer. Dans ses plus petits billets on surprend d'ardentes effusions d'un cœur patriote, en faveur de sa chère Allemagne. Mais le double symbole de rebellion qu'il arborait devait nuire à sa cause, et en compromettre le succès. Quoi qu'on en ait dit, l'Allemagne n'aspirait pas à l'indépendance religieuse, elle n'avait ni besoin, ni désir de rompre avec le centre de l'unité catholique. Luther aurait eu plus de chance de triomphe, s'il avait appelé la nation à un duel contre le pouvoir temporel de Rome; depuis longtemps l'Allemagne était mûre pour cette lutte. On peut voir dans les diètes qui se sont succédé sous le règne de Maximilien, les mêmes griefs contre la cour de Rome se renouveler sans cesse, plus vifs et plus amers. Un moment Maximilien eut l'idée

---

sur la confession. Le moine écrit à Spalatin, le 27 février 1521 : Apud Misburgenses et Misnenses nihil prodest liber confessuris datus : plaustra librorum meorum exurunt. Ità insaniunt sancticuli illi. Rhadinum Emser esse nondùm dissuaseris, mi Spalatine, sunt et nobis argumenta. Quòd autem illi respondeo, amicorum, non meum est consilium : ego eam contempserim bestiam, sed illis omninò visum est stulto respondere.

de placer dans les serres de son aigle noir les clefs de saint Pierre; il voulait être pape et empereur; et ce projet n'avait pas même fait rire cette grave nation de buveurs de bière.

Mais comment Luther put-il espérer un seul moment de placer son jeune empereur à la tête du double mouvement qu'il prêchait? Le moine connaissait mieux l'intérieur de son couvent que le monde extérieur. Évidemment, ce mouvement n'aurait pu s'accomplir sans secousse intestine. Pendant que l'Allemagne se serait suicidée, François Ier s'emparait de l'Italie, répétait l'expédition de Charles VIII, et maître de Naples, menaçait l'Espagne, qu'il eût infailliblement arrachée à la domination de l'empereur. Rome abandonnée, délaissée, trahie par Charles-Quint, se serait associée à la politique de la couronne de France, et pour prix de quelques concessions du vainqueur, lui aurait abandonné le duché de Milan et peut-être Parme et Plaisance, ces deux diamants du patrimoine de saint Pierre comme les nommait Jules II. Au lieu de ces deux grandes maisons qui se disputaient le monde, une seule, celle des Valois, rendue plus formidable par son unité intérieure, eût alors absorbé une partie de l'Europe.

En obéissant à Luther, Charles-Quint perdait l'Espagne, qu'il avait laissée remplie de ferments révolutionnaires. Pour résister à l'esprit remuant de la population, Ferdinand le catholique s'était appuyé sur l'Inquisition. Après la mort de ce prince, la constitution de ce tribunal avait été fortement ébranlée par les cortès d'Arragon, qui, à force de

sollicitations, avaient fini par obtenir du pape un bref pour modifier les formes de cette institution politico-religieuse. Or, pendant l'absence de Charles-Quint, l'opposition aragonaise ne serait pas restée inactive, et avec la royauté du prince, l'inquisition aurait été brisée. Une chance de salut restait au jeune prince dépossédé, c'eût été d'abandonner l'Allemagne et de se placer en Espagne à la tête des provinces qui lui seraient restées fidèles; mais alors, il perdait l'empire qui devenait la proie des grands vassaux, déjà si puissants, et avec l'empire, les Pays-Bas que gouvernait Marguerite. Ainsi donc, si Luther eût pu connaître autrement que par la Bible, les nécessités de la politique de Charles-Quint, il n'aurait pas espéré de l'entraîner dans une croisade contre Rome. Ce n'est pas d'ailleurs quand on sort comme le jeune prince, des mains d'un professeur attaché autant qu'Adrien d'Utrecht à l'unité apostolique, qu'on va briser avec le centre de cette unité. S'il eût bien regardé, il aurait aperçu sous la cuirasse de Charles-Quint, deux ou trois pages de la Somme de saint Thomas. Or, pendant cette révolution religieuse qui doit agiter l'Allemagne, un seul thomiste fera défaut à Rome; ce sera Henri VIII, qui succombera non pas sous les assauts des dogmes nouveaux, mais sous les convoitises de la chair plus puissante que l'ange de l'école. Or, Charles n'écoutait pas la voix des sens.

La double symbolique de Luther devait trouver dans Rome, un adversaire naturel. Rome veillait sur les deux mondes religieux et politique. Léon X

avait prédit, il y avait longtemps, que l'Italie serait le théâtre où se heurteraient les deux grands empires de France et d'Allemagne. Élevé à l'école de Jules II, qui toute sa vie avait travaillé à sauver la nationalité italique, Léon X devait préférer pour allié le prince le plus éloigné des états de l'Église. Maître de Milan, François Ier avait pour tributaires ou vassales toutes les républiques, qui des Alpes s'étendaient jusqu'au golfe de Lyon : à Florence, la dynastie des Médicis pouvait être d'un jour à l'autre chassée par quelque lieutenant du monarque français qui régnerait à Gènes. Une mer lui appartenait dont les flots baignaient Ostie et Civita-Vecchia; par Padoue il pouvait inquiéter Venise et Ravenne. Ces craintes n'étaient pas chimériques; aussi dans l'intérêt de sa double couronne, Léon X fut-il entraîné à se rapprocher de Charles-Quint. Avec ce prince pour allié, il recouvrait Plaisance et Parme que lui disputait François Ier. Sans doute aussi une alliance avec l'Empereur présentait quelques dangers au saint-siége; mais pour les écarter, le pape se reposait sur l'incessante rivalité de ces deux princes, dont la lutte absorberait toutes les forces. En attendant, tout en s'occupant à étouffer la révolte religieuse en Allemagne, Rome songeait à se faire un allié politique de Charles-Quint. Quand les intérêts du dogme étaient menacés, elle choisissait pour représenter l'autorité un théologien ; maintenant qu'elle avait fait entendre sa voix à l'aide d'une bulle, elle chargeait du soin de faire exécuter sa sentence souveraine un humaniste, an-

cien prote d'imprimerie : Rome connaissait son siècle (1).

---

(1) Robertson, l. c., t. I, p. 410 et suiv.

On consultera encore : — Häberlin, Reichsgeschichte, tome X. — Bucholz, Ferdinand I. — Llorente, Hist. de l'Inquisition, t. I. — Molini, Documenti di storia italiana. — Seckendorf, Commentarius de Lutheranismo. — Müller, Staats-Cabinet, t. VIII. — Pallavicini, t. I.

CHAPITRE III.

ALEANDRO. — 1521.

Aleandro. — Ses maîtres, ses études. — Piorio lui propose une lutte littéraire. — Elle est acceptée. — Venise accourt à ce combat. — Aleandro est nommé nonce en Hongrie. — Il s'attache à Alde Manuee. — Venise sous les Alde. — Aleandro fait connaissance d'Érasme. — Ce que le philosophe pense de l'Italien. — Aleandro à Paris. — A Liége. — A Rome sous Léon X. — Comment Luther a peint ce savant. — Spectacle qui frappe en Allemagne Aleandro nonce de Léon X. — Les écoliers. — Comment Luther les met en mouvement. — C'est le réveil de la matière et non de l'intelligence qui frappe les regards du nonce apostolique.

Aleandro descendait d'une noble famille (1). A treize ans, il étudiait sous Benoît Brugnole, puis sous Petronello de Rimini, deux humanistes célèbres. Paul Amalteo florissait alors à Pordenone, et attirait à ses leçons une foule considérable : c'était l'*Érasme* de l'Italie; il expliquait l'antiquité avec un charme indicible de parole, et la faisait aimer avec passion. Aleandro voulut l'entendre; mais le disciple se prit d'un tel amour pour l'étude, qu'il languit, dessécha, et un moment fut obligé d'abandonner les leçons de son maître. On lui conseille de revoir les bords de la Brenta, et de respirer l'air natal. Il part pour Motta, sa patrie, et, le

(1) Tiraboschi, Storia della letteratura italiana, t. VII, p. 285 et suiv.

lendemain même, il vient se mêler parmi les auditeurs de Dominique Piorio, qui enseignait les belles lettres. La leçon finie, Aleandro se met à rire du professeur qui paraît bientôt, essaye de se défendre, et, tout colère, finit par proposer un duel littéraire à son compatriote : le duel est accepté de grand cœur, les seconds choisis, et le jour du combat indiqué. Alors on vit accourir de Venise, de Ferrare, de Padoue, de la Polésine, comme à une fête, des juristes, des maîtres en théologie, des docteurs, des écoliers : c'était une joie, un trouble inexprimables ; l'élection d'un empereur romain ne causait pas d'émotion plus vive, ne remuait pas plus fortement les imaginations. C'est qu'Aleandro, à vingt ans, entendait le grec, l'hébreu, le chaldéen ; c'est qu'il était théologien et philosophe, musicien, poëte, mathématicien et rhéteur (1). La Brenta fut un moment couverte de gondoles, où l'on reconnaissait, à leur longue barbe, et à leur robe écarlate, les professeurs de Venise, appelés comme juges du combat. Motta ne put recevoir tous les visiteurs : beaucoup d'entre eux furent obligés de coucher dans les champs. Le jour venu, Piorio monta en chaire, et discourut longtemps sans être interrompu. Il s'agissait d'expliquer quelques passages difficiles d'écrivains anciens. Aleandro vint à son tour ; il parla pendant deux heures. Il avait à peine fini, que les

(1) La lingua greca, ebraica, caldaica, et l'altre orientali, la theologia, la filosofia, la matematica, la musica, la poesia, l'eloquenza furono il principale oggeto della sua applicazione. — Tiraboschi, l. c., t. VII, p. 286.

vieux citoyens des mondes grec et latin, les hôtes de Rome et d'Athènes, les commensaux d'Horace et de Démosthènes, toutes ces intelligences qui avaient quitté l'Olympe pour s'abattre dans la bourgade de Motta, se lèvent à la fois en criant: *Fuori Piorio, e viva Aleandro!* Et Aleandro remplace aussitôt le malencontreux professeur qui ne connaissait que le nom de l'antiquité, et ne l'avait jamais pratiquée. Venise, au bruit de ce triomphe, dépêche un courrier à Aleandro, et l'appelle dans ses murs; mais le pape l'enlève à Venise, et l'envoie comme nonce en Hongrie. Une maladie vient heureusement rendre le jeune ambassadeur aux Muses qu'il n'avait quittées que pour obéir à la voix du pontife. Il avait alors vingt-quatre ans : c'était l'époque de la renaissance des lettres. Alde Manuce achevait d'imprimer cette belle édition de l'Iliade d'Homère qui, après trois siècles, est encore regardée comme un chef-d'œuvre de typographie et de correction. C'est à Aleandro que le savant imprimeur a dédié son travail. « A toi, lui dit-il dans sa dédicace, qui, à peine âgé de vingt-quatre ans, parles avec tant de pureté les deux langues du monde savant; à toi, pour qui l'hébreu n'a pas de secrets; à toi, qui te livres avec tant d'ardeur à l'étude du chaldéen et de l'arabe; à toi qui bientôt auras cinq cœurs d'hommes, car il y a longtemps que tu en as trois, comme Ennius; à toi, qui parles l'hébreu et le grec, avec tant de facilité, qu'on te dirait élevé au milieu d'Athènes, ou sous la tente d'un Israélite (1). »

(1) Tu enim nondùm quartum et vigesimum annum agens, et hu-

C'était alors une bien belle ville que Venise; belle de tous les trésors antiques qui lui venaient de la Grèce, et plus belle encore de l'hospitalité qu'elle accordait si noblement à quiconque lui était recommandé par des lettrés. Près du Rialto, à côté de ce canal d'où l'œil pouvait apercevoir les vaisseaux qui chaque jour apportaient quelque monument antique ou quelque Grec exilé, s'élevait l'imprimerie d'Alde Manuce qui rendit de si grands services aux lettres, que son nom est encore populaire dans Venise. Alde Manuce qui vieil et infirme s'en allait mourant sur ses livres, s'était entouré d'un essaim de savants qui corrigeaient ses réimpressions avec « l'amour qu'un lévite met à parer les autels (1). » A toute heure du jour on le voyait au milieu de cette couronne de savants dont il était lui-même un des beaux fleurons: Navagero, Démétrius Chalcondyle, Bolzani, Érasme, Bembo, Aleandro, qui auraient ressuscité la langue hellénique si elle avait été menacée de s'éteindre. Il avait eu pour professeur de grec et de latin, Baptiste Guarino. Les presses du Rialto étaient une grande puissance, Alde Manuce un souverain égal au moins à François Ier et à Charles-Quint, et ses protes, des capitaines qui valaient mieux que Trivulce et Freundsberg; car ces savants dirigeaient les destinées du monde, et préparaient le travail d'une civilisation que n'auraient jamais pu seuls accomplir

---

maniorum studiorum utriusque linguæ doctissimus, etc. — Roscoë, Vie et Pontificat de Léon X, t. IV, p. 167.

(1) Giuseppe Lirutti, Notizie de' lett. del Friuli, t. IV, p. 456-460.

tous les rois ou leurs lieutenants. L'imprimerie vénitienne était le foyer d'où partaient des rayons de lumière qui gagnaient insensiblement du terrain et se répandaient dans les diverses contrées du globe. Personne ne semblait avoir compris alors l'importance d'un simple typographe. Jules Scaliger lui-même, qui ne se doutait pas encore des merveilles qu'un prote humaniste pouvait opérer, écrivait à Érasme : « N'as-tu pas assez gagné d'argent en corrigeant les livres d'Alde Manuce, pour boire maintenant à longs traits du vin de Chypre ? » Aleandro qui fut deux ans correcteur à Venise, trouva, dans la maison d'André d'Asola, beau-père d'Alde Manuce, Érasme occupé d'une réimpression de ses *Adagia*, déjà publiés à Paris, mais si horriblement défigurés par l'impéritie de l'imprimeur, que le batave était honteux de son œuvre. Aleandro aida le philologue dans la révision de l'ouvrage (1), et quelquefois même il lui arriva de remplacer certaines expressions qui n'avaient pas assez de parfum antique. On peut concevoir toute la reconnaissance d'Érasme envers ce jeune homme qui lui semblait « un ange descendu du ciel pour partager avec lui les tourments de ce qu'il nomme l'enfer des écrivains, » la correction des épreuves. Ce ne fut pas la faute d'Érasme, si plus tard il se brouilla avec Aleandro, mais bien de cette réforme, qui n'était venue que pour aigrir les consciences et diviser jusqu'aux plus nobles intelligences ; mais Érasme du moins ne fut jamais injuste envers

(1) De Burigny, vie d'Érasme, in-12, Paris, 1757, t. II, p. 267.

son ancien ami. « Louez tant qu'il vous plaira Aleandro, écrivait-il... préférez-le à Érasme, je ne suis pas plus jaloux de sa supériorité intellectuelle, que de la grâce de sa personne. Ami ou ennemi, Aleandro est à mes yeux un homme de génie; j'applaudis à ses triomphes; j'espère bien qu'un jour il ouvrira au monde les trésors de son érudition (1). » A son retour en Hollande, Érasme répandit partout où il passait le nom d'Aleandro qui vint ainsi jusqu'aux oreilles de Louis XII. Le roi l'appela à Paris en 1508, pour remplir la chaire de grec et de latin à l'université, avec un traitement annuel de 1500 écus d'or: Vatable fut un un de ses écoliers. Le matin le professeur expliquait Démosthènes, le soir Cicéron (2).

Quelques mois s'étaient à peine écoulés depuis qu'il avait pris possession de cette chaire aux applaudissements de la capitale tout entière, que l'université lui conféra le titre de recteur en dépit de ses statuts; mais la peste l'obligea bientôt de quitter Paris où il avait pris les ordres et s'était fait naturaliser (3). Nous le voyons parcourir la France, relevant à Blois et à Orléans, le culte des Muses grecques et latines, passionnant son auditoire pour Démosthènes, ouvrant à une jeunesse studieuse toutes les sources de la poésie, déifiant Homère et Virgile, et marquant

(1) Erasmi epistolæ, lib. XXI, ep. 4. Voir, au sujet de la brouille d'Érasme et d'Aleandro, Mazzuchelli, Scritt. d'Italia, t. I, p. 415, note 51.

(2) Chevilier, Origines de l'imprimerie, ch. XI.

(3) De Burigny, Vie d'Érasme, t. II, p. 194.

son passage par une odeur de poésie antique comme faisaient les dieux de l'Olympe. Or, ceci se passait en 1510, longtemps avant que Luther eût troublé l'Allemagne. Qu'on dise si ce n'est pas un étrange spectacle que donna il y a trente ans l'*Institut* de France, en posant une couronne sur le front de Charles Villers qui osait proclamer que nous reposions, nous autres Français, dans les ténèbres, où nous serions encore, si l'astre de Luther ne nous en avait retirés : vous voyez dans quelles ténèbres.

Les princes et les universités se disputaient Aleandro. L'évêque de Liége, Éverard de la Marck, le nomme à la fois chanoine de son Église et chancelier de son diocèse, deux titres auxquels il en ajoute un autre, celui de professeur de langue grecque (1). Liége veut l'entendre, comme Paris, comme Venise. Le prince évêque était ambitieux, il souhaitait le chapeau de cardinal. Aleandro part pour le demander; mais à peine a-t-il quitté Liége, que l'évêque se ravise et se repent : il veut rappeler Aleandro; mais inutilement; Aleandro était à Rome, au Vatican, dans le palais de Léon X, séduit, fasciné par un seul regard du pape, qui avait deviné tout ce que valait le solliciteur. Voilà donc le professeur sur qui pleuvent à la fois tous les honneurs : d'abord secrétaire du cardinal Jules de Médicis, puis en 1519 bibliothécaire du Vatican (2), dont Raphaël peignait alors les fresques, bientôt

(1) Tiraboschi, l. c., t. VII, p. 286. — Giuseppe Liruti, l. c.
(2) Tiraboschi, l. c., t. VII, p. 287.

courtisan du pape avec Vida, Sadolet, Accolti, Bembo! Quels noms, quel poste brillant! Mais ne croyez pas qu'Aleandro soit ingrat; il n'a point oublié son évêque de Liége, qui reçoit un beau jour le chapeau de cardinal, objet de ses désirs, et qui, quelques mois après, meurt doucement en répétant le nom de son jeune ami (1).

N'est-ce pas une belle figure que celle d'Aleandro, et dont le catholicisme doit être fier? Voyons ce qu'en a fait Luther.

« La tyrannie et la stupidité de nos ennemis ne connaissent plus de bornes. A peine Aleandro est-il arrivé à Louvain que le voilà faisant brûler mes écrits en pleine place publique et par la main du bourreau. On a bien essayé d'en faire autant à Anvers, mais sans succès. Hochstraet a repris ses fonctions d'inquisiteur, et menace quiconque n'adorera pas la bête. Les théologiens de Louvain veulent chasser de leur synagogue Dorpius, s'il ne se

---

(1) Aleandro n'a laissé que quelques écrits qui sont loin de répondre à la réputation dont il jouit parmi ses contemporains, vraisemblablement parce que ses occupations l'empêchèrent de travailler à ces ouvrages comme il l'eût fait si les princes ne l'avaient chargé de leurs intérêts. Il publia sous son nom, à Paris, en 1512, un Lexicon græco-latinum, operâ Hieronymi Aleandri, industriâ et impendio proborum virorum Ægidii Gourmontii et Bolscii bibliopolarum. C'est, dit avec raison Roscoë, une mauvaise compilation faite par six de ses écoliers, et à laquelle il n'a pris d'autre part que de corriger les dernières feuilles, et d'insérer quelques mots omis dans les recueils précédents. Jérôme Aleandro donna un excellent abrégé de la grammaire grecque de Chrysoloras, sous le titre de : Operâ Hieronymi Aleandri Mottensis tabulæ sane utiles græcarum musarum adita compendio ingredi volentibus. On estime beaucoup son traité : De Concilio habendo.

rétracte. Tout s'est passé, du reste, selon les us et coutumes. L'université s'est assemblée, après le serment ordinaire, dans la salle du recteur, pour entendre les nonces apostoliques, qui ont fait défaut, et se sont fait remplacer par deux ministres à barbe de bouc, apportant cette terrible bulle, engendrée à Louvain, laquelle a été lue à haute voix; puis l'Université s'est reposée deux heures durant, et a déclaré qu'elle tenait la bulle pour légitime. Le lendemain les théologiens ont procédé comme si le corps universitaire tout entier s'était expliqué; et bien que la bulle n'eût été ni examinée, ni approuvée, et qu'Aleandro n'ait pas justifié de sa mission, on a mis le feu à quelques-uns de mes volumes, au rire de tous les assistants.

» Egmond (1) a prêché le jour de saint Denis un sermon digne de lui, c'est-à-dire sot et furibond, déblatérant contre Érasme qui était présent et contre Luther : que Luther n'avait erré que par un fol amour des nouveautés, bien que Luther ait puisé ses enseignements dans saint Augustin et saint Bernard, dans Gerson et le cardinal Cajetan; qu'Érasme était le fauteur de Luther, quoiqu'il n'ait pris aucune part aux disputes, et qu'il ait seulement blâmé la manière dont on attaquait Luther : puis il frappait d'estoc et de taille l'étude des langues, le Nouveau-Testament même, aux ricanements de la multitude.

» Le dimanche suivant, même comédie. L'orateur montrait la bulle au peuple : — Voyez-vous,

(1) Nicolas Egmond, carmélite, inquisiteur en Belgique.

disait-il, voyez-vous le cachet! — comme si montrer le sceau, c'était légitimer la bulle.

» Qui n'admirerait cette œuvre de démence? Voilà le monde troublé par quelque nigauds. Il est certain qu'à Rome la bulle n'a pu passer sans une violente opposition du cardinal de Sainte-Croix et de beaucoup d'autres prélats... La bulle de Cologne et de Louvain diffère de celle qu'apporte Aleandro. Les doctes qui en ont pris lecture y reconnaissent des taches de fraude, un style de frater; des solécismes. Personne n'y croit, hormis les théologiens.

» Voulez-vous maintenant que je vous dise qui a brassé cette belle affaire? C'est d'abord le cardinal Cajetan que personne n'a surpassé en superbe et en scélératesse, le thuriféraire, le héraut de la farce; à sa suite se pressent Charles Miltitz, puis Eckius; puis, qui le croirait! le vaniteux Jérôme Aleandro, que la voix publique, sa face, son langage et ses croyances accusent de judaïsme et que les juifs tiennent pour un enfant d'Abraham. A-t-il été baptisé? c'est un problème: ce qu'il y a de sûr, c'est qu'il n'est pas pharisien, puisqu'il ne croit pas à la résurrection des corps, et qu'il vit comme si le sien était tout matière (1).

» Ainsi donc il est dans la destinée que les chrétiens soient trahis par des juifs; témoin cet israélite qui excita le pontife Jules II à la ruine du monde; et

(1) An verò baptisatus sit, nescitur, certum est eum non esse pharisæum, quia non credit resurrectionem mortuorum; quoniam vivit perindè atque cum corpore sit totus periturus. — Luth. Oper. — Seckendorf, lib. I, p. 125.

ce Pfefferkorn qui, à Cologne, troubla la chrétienté (1). Voilà donc Aleandro, fils de Judas, répudiant ses ancêtres, et pour trois drachmes allant livrer l'Évangile et brûlant les livres de son prochain, quand on devrait le brûler tout vif pour ses péchés commis à Padoue et à Paris... (2) Homme colère à lier, arrogant, rempli de fiel et d'avarice, ivre de gloriole et de libertinage... C'est le polisson (3) de Rinald qui a été chargé de faire exécuter la bulle.

» Remontons à l'origine de tout ce tapage. Comment est-il advenu? par haine des bonnes lettres contre Capnion. C'est le niais d'Hochstraet (4) qui paraît d'abord dans la lice, puis le fat Egmond qui bientôt est suivi de Latomus (5), insipide bavard; après viennent les ordres mendiants qui ont peur de mourir de faim ou d'être forcés de travailler si le pape tombe, et avec lui le repos qu'il leur a fait.

---

(1) Voyez dans le t. I, le chapitre qui a pour titre: *Ulrich de Hutten.*

(2) Voir la lettre d'Érasme à l'évêque de Tuy (epist. 12, l. 16) : « J'estime la science d'Aléandro, j'aime ses mœurs ; il est bon ; je lui souhaiterais plus de prudence ; il a d'ailleurs une grande douceur de caractère et une singulière érudition. »

(3) Notæ improbitatis ganeo.

(4) Le même dont Érasme a vanté l'amour pour les lettres.

(5) Jacques Latomus (Masson), théologien de Louvain, qui soutint avec beaucoup de talent la cause du catholicisme. — Luther, dans ses Tisch-Reden, dit que le meilleur argument sorti de la bouche de ses adversaires en faveur du papisme était de Latomus : Il ne faut pas renverser ce qui a été fondé par l'Église. Doctor Martinus sagte das Latomus wäre unter allen seinen Widersachern, die wider ihn geschrieben hätten, der allerbeste; welcher Hauptgrund und Punkt dieser war : Was von der Kirche ist angenommen, das soll man nicht verwerfen. — Tisch-Reden, f 367. En 1519, il publia : De trium linguarum, et studii theologiæ ratione, Dial. II. Antuerpiæ, in-4°.

Vous savez qu'Octave, Lépide et Antoine, conspirant pour opprimer les libertés publiques, après avoir réuni leurs troupes, convinrent que chacun d'eux pourrait se défaire de ceux qui lui déplairaient. Ainsi ont procédé nos théologiens, l'un passant à l'autre tel article qui ne l'accommodait pas. Louvain, par exemple, ne condamne pas ce dont on fait un crime à Luther, sa négation du droit divin dans la primauté du pape ; Turnhaut se bat, lui, pour la primauté, et tous s'accordent à glorifier la bulle.

» S'il est permis à des théologiens de dire, sans rime ni raison : ceci est faux, ceci est hérétique, ceci est offensant : il n'y a plus de livre innocent! Hochstraet se vante, dans ses préfaces effrontées, d'argumenter de façon que, bon gré, mal gré, il faudra bien que je cède, ce qui ne l'empêche pas de procéder par des fascines et des bourreaux ; bourreau qu'il est lui-même, bourreau encapuchonné.

» Que faire, donc? résister au souverain pontife? D'abord il vaut mieux croire que le pape ignore tout cela. On s'enquerra d'Aleandro, et on verra que ce n'est qu'un fripon d'Israélite ; on prouvera que la bulle est fausse... Si elle procède de Rome, alors on fera entendre au pape d'utiles et de sages conseils. Il est bien facile d'arracher Luther des bibliothèques, mais non du cœur des chrétiens. Le monde a été assez joué. Il ne manque pas d'hommes que la vérité peut faire céder, mais qui ne s'effrayent pas de vaines fumées. On pour-

rait opprimer Luther, que la vérité resterait debout (1). »

Nous avons vu ce que ce juif d'Aleandro avait fait à Padoue et à Paris pour la gloire des lettres. Cette accusation de judaïsme, sot propos de quelque ennemi de l'Italien, fournit au nonce un beau mouvement oratoire devant la diète germanique où nous le trouverons bientôt (2) : « Dieu immortel, y a ici assez d'honnêtes gens qui peuvent rendre témoignage et de moi et de ma famille, et qui savent que mes ancêtres étaient nobles, marquis d'Istrie : si nos pères se sont vus réduits à la mendicité, à qui la faute, sinon au destin? Et quand il serait vrai que j'eusse du sang juif dans les veines, ce sang serait-il pour moi un anathème? le Christ était Juif et les apôtres aussi! » Érasme s'est chargé de venger la réputation de Cajetan, qui sous sa plume est bien loin de ressembler au portrait qu'en fait Luther : car il nous le représente comme un adversaire noble et généreux, qui n'a jamais recours aux injures ni aux personnalités; logicien ferme et exercé, et plein de zèle et de génie (3) : nous le connaissons assez.

---

(1) Acta Academiæ Lovaniensis contrà Lutherum, 1520. — Oper. Luth., t. II, p. 143, 414, 415.

(2) Orat. ap. Seckendorf, lib. I, p. 149.

Seckendorf a faussement soutenu qu'Aleandro était secrétaire intime de César Borgia et courtisan d'Alexandre VI. Olim famosissimi Cæsaris illius Borgiæ, seu ducis Valentini secretarius fuit, famulus hero dignus et pars aulæ romanæ sub Alexandro VI. — De Lutheranismo, lib. I, p. 125. — Mais Aleandro, ainsi que l'a prouvé Mazzuchelli, ne vint à Rome qu'après la mort de ce pape.

(3) Nuper exiit liber Thomæ Cajetani cardinalis, in totum absti-

Ne perdons pas de vue dans l'appréciation des faits historiques, que, longtemps avant que Rome eût dit anathème à Luther, les doctrines du moine, soumises de son consentement, dans la dispute de Leipzig, à l'examen d'universités de son choix, et plus tard au jugement d'autres corps enseignants, avaient été formellement condamnées. Ce n'est donc plus la voix obscure de quelques théologiens qui prononce ici en matière de foi, et qui dit : « Ceci est faux, ceci est hérétique, » mais la conscience d'hommes doctes et éclairés qu'il a pris lui-même pour arbitres, et qu'il transforme aujourd'hui en membres de synagogues sataniques, en sophistes, en théologastres, en pourceaux d'Épicure (1). Si la raison individuelle exaltée par Luther quand elle l'inspire, est si puissante, qu'à ses yeux elle représente la voix de l'Esprit-Saint; que sera-ce donc quand elle aura pour interprètes, nous ne disons pas le pape, dont Luther récuse le témoignage, et qui pourtant comme homme a tout autant de droit que son adversaire à s'arroger l'infaillibilité; mais les facultés de Louvain, de Leipzig, de Paris, de Cologne, dont il a reconnu la souveraineté intellectuelle! Et que fait-il donc, en condamnant la bulle et les décisions des universités? ne dit-il pas, lui, moine et théo-

---

nens à personis, à conviciis omnibus temperans, nudis argumentis et auctorum testimonium iis rem agens, non minore curâ quàm ingenio. — Ep. Petro Barbirio, ep. 587.

(1) Universitates vero synagogæ... sophistotheologi, Epicurei porci.—Rationis Latomianæ pro incendiariis Lovaniensis scholæ redditæ, Lutheriana confutatio. — Op. Luth. Ienæ, t. II, p. 379.

logien : « Ceci est faux, ceci est hérétique! » Hochstraet, en robe blanche, procède par des fascines, et fait brûler les livres de Luther après lui avoir répondu ; et Luther, en robe noire, brûle la bulle, bourreau tout comme Hochstraet, bourreau encapuchonné, avant même qu'il sache, c'est lui qui nous le dit, si c'est l'œuvre du pape ou de quelque théologien de Louvain. On jette au feu ses livres en vertu du droit qu'il a reconnu lui-même à l'autorité, de livrer aux flammes les ouvrages entachés d'erreurs en matière de religion ; on lui applique la maxime écrite en toutes lettres dans sa réponse à Latomus : « Oui, j'approuve qu'on brûle les livres hérétiques (1). »

Un spectacle qui frappa vivement Aleandro, c'est qu'en Saxe les étudiants étaient pour Luther. Partout où il y avait du bruit, ils accouraient y prendre part ; à défaut d'épée ou de cuirasse, apportant leur rire franc, leurs moqueries acérées, leurs folies turbulentes, qui sont aussi de puissantes armes pour préparer une révolution. Ils viennent sans prescience du danger ou de l'avenir, et ne voient dans une réforme religieuse qu'une métamorphose comique. Trône, dogme, mœurs, civilisation, sont des hochets dont ils s'amusent. Comme ils ont longtemps à vivre, toute face des choses anciennes les ennuie et leur déplaît ; le mouvement, pour eux, c'est la vie. A leur suite se précipite la foule qui a des bras, et des armes au

(1) Libros erroneos comburendos esse consentio et probo. — Opera Luth., t. II, p. 280.

besoin, qui change le bruit en sédition, qui proclame et étend le règne de la révolte, parce que la révolte est à ses yeux une espérance d'amélioration matérielle, et qu'elle ne voit dans toute révolution que de la matière. C'est cette foule qui assemble les pierres d'un édifice où elle ne logera pas; ouvrière d'un temple qui lui aura coûté du sang peut-être, et qui abritera des hôtes qu'elle ne connaissait pas même la veille. Ces hôtes sont des hommes d'intelligence dont la parole sait apaiser la multitude, et tracer à cette lave qu'on a fait couler un sillon nouveau où ils pourront poser le pied, et se proclamer ensuite les modérateurs d'une révolution qui s'est accomplie à leur profit. Comme en définitive ils règnent par la pensée, et que la pensée rend seule durable tout changement matériel ou intellectuel, ils passent pour les fondateurs de l'œuvre nouvelle.

Aleandro étudiait en voyageant les causes diverses du succès de la réforme, pendant que Luther mettant en mouvement les étudiants et le peuple, s'en faisait quelquefois l'historien, historien burlesque comme les acteurs.

« Cette bulle diabolique, disait-il, me crucifie. Jamais Satan, depuis que le monde est monde, a-t-il aussi horriblement outragé la Divinité! Cette horreur de blasphèmes me met hors de moi; c'est la fin du monde; le règne de l'Antechrist est arrivé (1). » Vraiment le pape eût été bien mieux

(1) Spalatino, 1 novemb. 1520.

avisé, s'il eût essayé des voies de douceur, au lieu de la force ouverte! D'abord c'est la prière à la bouche et le cœur effrayé que j'ai brûlé la bulle; mais à cette heure mon cœur se dilate, il est plus joyeux qu'il ne l'a jamais été, c'est qu'ils sont plus empestés que je ne le croyais (1). Bonne nouvelle, le prince m'écrit de Worms pour me dire que le nid des papistes n'est pas achevé. La bulle affichée à Leipzig a été couverte de m.... et lacérée. Qu'on me traite de superbe, d'avare, d'adultère, d'homicide, d'antipape; qu'on me donne tous les vices du monde, pourvu qu'on ne m'accuse pas d'un silence impie; pourvu que le Seigneur qui souffre ne dise pas: « J'ai regardé à ma droite, et je n'ai vu personne qui me connût. » Ps. 142, 6. Cette confession doit m'absoudre de tous mes péchés, et j'ai frappé de ma corne en toute confiance l'idole de Rome et le véritable Antechrist (2). »

Dans quelques villes universitaires, on vit les écoliers quitter leurs bancs, prendre des masques de papier où était dessinée la figure de catholiques, et montés sur des ânes, la tête couverte de la tiare, à la main droite l'anneau du pêcheur, crier: « Mort au papisme! » Ils étaient suivis de cardinaux en ro-

---

(1) Exussi libros papæ et bullam, primum trepidus et orans; sed nunc lætior quàm ullo alio totius vitæ meæ facto: pestilentiores enim sunt quàm credebam.—Staupitio, 24 jan. 1521.—De Wette, l. c., p. 542.

(2) Spero enim eâ confessione absolvendum ab omnibus peccatis meis. Unde et cornua erexi in hoc idolum, illum romanum et verum Antichristum cum fiduciâ. Non est verbum pacis, sed verbum gladii, verbum Christi. — 9 feb. 1521, Spalatino. — De Wette, l. c., t. I, p. 557-558.

bes rouges. Au cou de l'âne pendait la bulle, qu'on trempait dans chaque égout que la procession trouvait sur son passage.

Luther n'a pas un seul mot de colère pour ces impies mascarades où l'on exposait à la moquerie de la populace, l'image d'un pontife dont il s'était plu si souvent à vanter les vertus ; une parole de sa bouche aurait suffi pour chasser ces écoliers.

Ainsi, Aleandro n'apercevait partout que de la matière en mouvement. Quand il trouvait un moine annonçant la parole nouvelle, il était sûr, disait-il, que ce moine avait rompu ses vœux de chasteté. Plus d'une fois il avait failli tomber dans les mains de chevaliers de grands chemins, qui en détroussant les marchands, annonçaient l'Évangile de Wittemberg. Quoiqu'il voyageât à la suite de l'empereur, c'est à peine s'il trouvait sur sa route une auberge où l'on consentît à le recevoir ; dans les cabarets où il était forcé de descendre, il voyait presque toujours le portrait de Luther attaché à la muraille de la chambre à coucher (1).

La doctrine nouvelle, partout où elle se répandait, provoquait des luttes brutales, et, dans quelques parties de l'Allemagne, des prophètes nouveaux annonçaient une Jérusalem qui ne ressemblait en rien à celle de Luther. Cette opinion, que l'Italien s'était faite en traversant l'Allemagne, c'était aussi celle de quelques-uns des disciples les plus fervents d'abord du Saxon. Il est bien remarquable

(1) Schmidt, Hist. des Allemands, traduite par de Laveaux, in-8. Paris, 1787, t. VI, p. 257.

que, lorsque Staupitz abandonnera son ami, il donnera pour motif de sa désertion, le spectacle qui a si vivement impressionné le nonce.

Ce qui démontrait invinciblement au Vénitien que, dans la querelle religieuse, l'intelligence n'avait pas Luther pour apôtre, c'est que le moine avait attaqué, avec un mélange inouï d'audace et de brutalité, non-seulement les universités allemandes, mais cette glorieuse Sorbonne dont les sentences en matière théologique étaient alors regardées comme un oracle divin. Aleandro savait que Cologne, dans son filial enthousiasme, avait imaginé un fleuve de Sapience, descendant du père de la lumière éternelle sur la Sorbonne parisienne, d'où part un canal spirituel à travers lequel coule l'eau sainte qui va baigner les rives du Rhin (1). Du reste, enfant de ce Midi, le précepteur de l'homme du Nord en religion, dans les sciences et dans les lettres, Aleandro était de sa nature trop intéressé dans la lutte de Rome avec la Saxe, pour qu'il n'usât pas de toutes les ressources de son imagination vénitienne contre ce moine d'Erfurt qui voulait, aux splendeurs du culte catholique, substituer les symboles incolores de sa nature septentrionale. Ainsi donc, par conviction, par position, par tempérament, Aleandro se présentait à Luther comme triple adversaire; si donc il porte à la diète

---

(1) Divinæ sapientiæ fluvius descendens à patre luminum; ab alveo Paris, Studii tanquam cisterna conductu capto, per canalia prorumpit Rheni partes uberrando. — Göllner, Stubienstiftungen, p. 451.

une impatience blâmable peut-être dans un représentant de l'autorité, il ne faut point oublier qu'il est offensé dans sa foi, dans sa conscience et dans sa nationalité par le docteur de Wittemberg. Comme catholique, comme nonce, comme Italien, il est chargé d'une triple mission : de venger le dogme, de venger son souverain, de venger son pays.

CHAPITRE IV.

LUTHER EST CITÉ A WORMS. — 1521.

Divers partis au sein de la diète. — Glapion, le confesseur de Charles, travaille à réconcilier Luther avec le pape. — Il essaye, mais en vain, d'entraîner l'électeur Frédéric. — Il va trouver Sickingen à Ébernbourg. — Aleandro à la diète de Worms. — Idée de son discours. — Lettre de l'empereur à Luther. — Attitude du catholicisme depuis la rupture du moine.

Charles-Quint ne pouvait encore rien comprendre aux questions religieuses qui troublaient le monde germain : Luther agitait l'Allemagne, menaçait de dissoudre cette unité nationale dont le prince ne tarderait pas à avoir besoin dans sa lutte avec François I[er] : c'était là le grand crime du moine saxon aux yeux de l'empereur. Mais quels moyens prendre pour comprimer un mouvement qui simulait déjà tous les signes extérieurs d'une révolte ?

Trois partis s'étaient formés dans le sein de la diète : le parti catholique qui reconnaissait deux chefs, Albert, archevêque de Mayence, comme chef spirituel, Georges, duc de Saxe, comme chef séculier, tous deux âmes d'énergie et de conviction ; le parti luthérien qui réclamait plutôt qu'il n'avouait pour maître l'électeur Frédéric, nature indécise, faible par conséquent ; le parti politique dont Glapion était l'organe.

Le franciscain Glapion, confesseur de Charles-Quint et esprit conciliant, rêvait aux moyens d'opérer une réconciliation entre Luther et Rome. La bulle *Exsurge* n'était pas à ses yeux un obstacle insurmontable à tout arrangement. Deux moyens d'accommodement s'offraient encore. Luther, aux termes même de la bulle, pouvait partir pour Rome, y plaider sa cause devant un juge aussi éclairé que Léon X, et obtenir son pardon. Mais il n'était pas probable que le moine acceptât cette voie de soumission que Rome elle-même lui avait déjà tant de fois offerte. Dans les pamphlets de Luther, Glapion distinguait deux sortes d'écrits: les uns, comme la Captivité de l'Église à Babylone, hostiles à la doctrine catholique et que tout Allemand devait repousser avec indignation; les autres, en partie politiques où le moine soulevait contre le régime temporel de Rome des griefs que l'Allemagne depuis longtemps reproduisait à chaque diète (1). Il fallait que Luther rétractât les uns et s'expliquât sur les autres. « Si le moine refuse d'abandonner la Captivité de l'Église à Babylone, ce livre sera pour Luther, disait Glapion, une véritable pierre d'achoppement; Luther tombera, et, dans sa chute, entraînera ses autres ouvrages. »

Glapion disait à Pontanus (Bruck), chancelier de l'électeur Frédéric : « l'effroi dont mon âme fut sai-

(1) Consulter Schmidt, Histoire des Allemands (t. VI, VII), sur les querelles de Rome et de l'empire. C'est de tous les historiens celui qui nous semble le mieux avoir décrit le régime constitutionnel de l'Allemagne à l'époque de la réforme.

sie ; quand je parcourus les premières pages de la Captivité, est inexprimable : on eût dit des lanières qui me fouettaient des pieds à la tête. Je n'y trouvais ni le style ni la forme ordinaire du docteur. S'il en est véritablement l'auteur, je comprends ses colères quand Rome l'a frappé de ses foudres (1). Mais, ajoutait-il avec douceur, il n'est pas de maux sans remède. »

Or, ce qui donnait quelque espérance à Glapion, c'est la lettre que Luther venait d'écrire à l'électeur, et que Bruck avait fait lire à tous les membres de la diète. Ce n'était plus l'écrivain de la Captivité de l'Église à Babylone. Luther y priait Sa Grâce de lui faire obtenir un sauf-conduit, afin qu'il pût à Worms débattre sa cause avec des hommes graves et érudits, laïques ou ecclésiastiques. Les mots d'Antechrist et de Babylone, qui avaient épouvanté l'Allemagne, et qui revenaient presqu'à chaque ligne dans son Antibulle, n'apparaissaient pas une fois dans la lettre à Frédéric (2). Ce n'est plus le même homme ; c'est qu'entre Léon X et le moine, se dressait une chaîne de montagnes, et que de Worms à Wittemberg, il n'y avait que deux jours de marche pour un cheval espagnol.

---

(1) Cum librum de Captivitate Babylonicâ legissem non minus terrefactus atque afflictus sum, ac si me aliquis à capite ad calcem scuticâ flagellâsset; neque tamen credo Lutherum librum istum pro suo agnoturum esse, cum nec stylus nec industria in eo quæ in prioribus viri scriptis eminet, deprehendatur. Si tamen omnino ejus est, ita et furore percitum ob bullam pontificis fuisse oportuit. — Seckendorf, Comm. de Luth., l. I, p. 143.

(2) An den Kurfürsten Friedrich, 25 jan. 1521. — De Wette, l. c., t. I, p. 548. — En latin, dans l'édit d'Aurifaber, t. I, p. 301.

Glapion fit prier l'électeur de Saxe de choisir quelques-uns de ses conseillers avec lesquels on pourrait discuter. L'électeur répondit sèchement qu'il n'avait pas amené à la diète des théologiens. Le confesseur insistait et demandait des arbitres auxquels on soumettrait la question : mais Frédéric, à toutes les propositions de Glapion, opposait les mêmes résistances. Renfermé dans son repos intérieur, où tout son souci était de n'être pas troublé, il refusa jusqu'à une audience que le confesseur lui demandait, tant il avait peur d'un travail d'intelligence ou de cerveau. Il est aisé de comprendre maintenant comment ce prince a rejeté avec plus de raison que d'héroïsme la couronne qu'avaient voulu lui donner les électeurs; ni sa tête, ni son intelligence, ne pouvaient porter un fardeau semblable. Il eût été un excellent économe de couvent, mais un empereur jamais. Glapion contristé partit alors pour Ébernbourg où se trouvait Sickingen qui venait d'offrir ses services à l'empereur. Sickingen, sur la proposition du confesseur, pria Luther de se rendre à Ébernbourg (1). Le chevalier espérait que le moine, en cas de condamnation, trouverait dans la citadelle un asile inviolable; il s'en serait alors servi comme d'un épouvantail contre l'empereur. Luther, aux yeux de ce vassal turbulent, valait deux à trois cents landsknechts.

Frédéric, témoin de l'instinctive répulsion que rencontrait à la diète la Symbolique du docteur,

(1) Seckendorf, Comm., l. c., lib. I, p. 142.

prit le parti de lui conseiller de désavouer les propositions que Rome avait condamnées. C'était, lui disait le prince, le seul moyen d'arrêter l'incendie qui menaçait l'Allemagne (1). La réponse de Luther est embarrassée; il avoue bien qu'il s'est abandonné aux emportements de la chair et du sang, et qu'en répondant aux insolentes pasquinades de ses ennemis, il n'a pas toujours gardé la mesure dont sa robe lui faisait un devoir; mais il déclare en même temps qu'il reste calme au milieu du bruit de ces bulles, de ces trompettes et de ces grosses caisses papistes dont on essaye de l'effrayer. La lettre est charmante; chaque phrase est comme un bouquet odorant de louanges offert à Sa Grâce dont Luther fait sérieusement un théologien (2): compliment qui devait monter au cerveau d'un prince qui n'avait jamais étudié l'Écriture sainte. Mais Luther est ainsi fait: si l'on est pour lui, on naît théologien; si l'on est contre lui, on perd la théologie, à peu près comme la grâce, par la plus petite révolte contre Dieu ou son évangéliste.

Singulière puissance que celle de l'augustin, qui met en mouvement l'Italie et ses lettrés, le pape et ses foudres, l'empereur et ses conseillers, la diète et ses électeurs, Cranach et ses disciples, Hans Lufft l'imprimeur et ses ouvriers, la France,

---

(1) Opera Luth., t. I, Germ. Ienæ; p. 432.

(2) ...Illustrissime princeps, qui sanctis literis non modo incomparabile studio et faves et inhias, sed ità formatus es ut nulli theologo vel ter maximo non queas negotium facessere, si quæstiones duntaxat movere incipias. — D. Friderico, 3 mart. 1521. — De Wette, l. c., t. I, p. 566.

les Pays-Bas, l'Espagne, presque tout le monde connu à cette époque! « Je crois, écrivait l'envoyé de Francfort, qu'on serait bien aise de crucifier le moinillon ; si cela arrive, je crains qu'il ne ressuscite le troisième jour (1). » L'envoyé faisait allusion en ce moment aux tourments de corps et d'esprit que se donnait Aleandro pour triompher de Luther.

Les discussions s'étaient ouvertes à la diète sur l'état de l'Église germanique, et le nonce avait demandé la parole.

« César, princes, députés, disait-il, jamais devant aucune assemblée orateur ne se présenta avec une parole moins trompeuse que la mienne (2). Vous savez que l'orateur, pour flatter ceux qui l'écoutent, s'annonce comme rempli de zèle pour leurs intérêts, libre de toute passion dans la question qu'il doit agiter. C'est la bienveillance de l'auditoire, et rarement la raison, qui assure son triomphe. Je viens devant vous en confessant d'abord que j'apporte dans la cause que je vais plaider le plus vif intérêt, la passion la plus vive. Je ne suis pas libre, car il s'agit pour moi d'empêcher qu'on ne porte atteinte à la couronne qui orne le front du prince que je représente. Cependant vous n'ajouterez foi à mes arguments, qu'autant qu'ils auront éclairé vos consciences.

» Entendez les novateurs, de quoi s'agit-il dans

---

(1) Der Mönch, macht viel Arbeit : ein Theil möchte ihn ans Kreuz schlagen, und ich fürchte er wird ihnen schwerlich entrinnen : nur ist zu besorgen daß er am dritten Tag wieder auferstehet.

(2) Acta Wormat. conv. ex cod. Vaticano.

ces débats religieux? Tout au plus de quelques points controversés entre Luther et la papauté, et qui regardent spécialement l'autorité du saint-siége. C'est une grave erreur, puisque, sur quarante articles condamnés dans la bulle, quelques-uns seulement intéressent la dignité du saint-siége. Voici les livres que Luther a publiés en latin et en allemand, qu'il a imprimés et répandus sous son nom. Il suffit d'ouvrir les yeux pour être convaincu. Mais peut-être que les erreurs que flétrit la bulle sont de peu d'importance? Voyez: Luther nie la nécessité des œuvres pour le salut; il nie la liberté de l'homme dans l'observation de la loi naturelle et de la loi divine: il affirme que l'homme dans toute action pèche damnablement. Trouvez-vous que la papauté seule ait intérêt à proscrire de telles maximes? qu'au pape seul il appartienne de s'élever contre le mépris que le novateur enseigne pour les sacrements, et pour cette manne céleste que le Christ fit pleuvoir de la croix en faveur du salut de l'humanité? Que dirons-nous de ce pouvoir monstrueux qu'il confère aux laïques d'absoudre, et aux laïques de l'un et de l'autre sexe?

» Laissons cette folle doctrine de Luther qui affirme qu'il est défendu de résister aux Turcs, parce que Dieu nous visite par les infidèles; apparemment comme il est défendu de recourir aux remèdes dans les maladies du corps, parce que Dieu nous envoie ces maladies pour châtier nos fautes. Mais admirez le cœur de Luther, qui aimerait mieux voir l'Allemagne déchirée par les chiens de Constantinople que gardée par le pasteur de Rome!

» J'ai parlé de Rome, de cette Rome dont la tyrannie pèse si fort à Luther : à l'entendre, Rome est le séjour de l'hypocrisie; cela suppose que Rome est l'asile des vertus : on ne fait pas de l'or faux dans un pays où l'or véritable n'est pas à un haut prix.

» Luther continue : Le pape a usurpé la primauté qu'il s'arroge! Usurpé? et comment? peut-être avec les phalanges d'Alexandre, l'épée de César ou la hache du bourreau? Quoi! tous ces peuples qui parlent une langue différente, qui vivent sous un ciel divers, de mœurs, d'origine, d'intérêts opposés, s'accorderaient à reconnaître, comme vicaire de Jésus, un pauvre prêtre, sans puissance, ne possédant pour patrimoine qu'un petit coin de terre; et les évêques auraient incliné leur mitre, les rois leurs diadèmes, si l'antique tradition ne leur avait enseigné que ces hommages de foi, d'obéissance, s'adressaient à l'héritier de Pierre, et qu'ils exécutaient le testament du Fils de Dieu? Mais supposons que le Christ abandonne son Église, que cette assemblée, frappée de vertige, dépouille la papauté de sa primauté : cette primauté détruite, comment gouverner l'Église? Chaque évêque, dites-vous, sera souverain absolu dans son diocèse! Alors, au lieu d'une tyrannie, en voilà mille que vous voudrez bientôt détruire ; c'est l'épiscopat qui se fractionne et se divise, c'est l'anarchie qui entre dans le temple du Seigneur, c'est la couronne jetée à tout baron qui possède un château. On ajoute : Au-dessus des évêques régnera le concile : évêques baissez la tête! Sans doute un concile permanent?

et où seront alors les pasteurs? loin de leurs troupeaux. Et le concile dissous, à qui recourir pour administrer les remèdes que réclament les maladies de la commune! qui convoquera le concile? l'autorité séculière peut-être? Mais voilà le pouvoir temporel qui envahit l'Église. Et qui le présidera ce concile? Et ne voyez-vous pas que chaque question posée est grosse de trouble, de révolte et d'inquiétudes? Quel dédale de lois, de rites et de doctrines, va sortir d'un semblable conciliabule où chaque fidèle tiendra que son évêque seul a maintenu l'intégrité de la foi! Bientôt dans cette polyarchie vous verrez les recteurs envier le pouvoir aux évêques, les prêtres aux recteurs; alors surgira tout à coup cette Babylone que Luther place insolemment dans sa Rome moderne.

» Mais on oppose cet argument suranné: Comment vivait-on dans les premiers siècles de l'Église, quand le pouvoir du pape était loin d'être aussi grand? Mais avec une argumentation semblable nous pourrions demander à notre tour comment l'homme a cessé de se nourrir de glands, les princes de marcher sans escorte, les filles des rois de laver leurs vêtements? Qui ne sait que le corps politique ressemble au corps humain, que le siècle avance comme l'âge, que l'adolescence ne porte pas les habits de l'enfance? »

Après avoir montré les efforts inutiles tentés par le saint-siége pour ramener Luther, Aleandro demande ce qu'il reste à faire pour vaincre l'opiniâtreté du novateur, et quels remèdes pourront arrêter l'hérésie. Il n'en trouve pas de plus efficaces

qu'un édit de l'empereur contre l'hérésiarque.

« Voulez-vous l'expérience (1) et les garanties de la sagesse pour vous décider? Les plus célèbres académies ont condamné les doctrines luthériennes. — Les hautes dignités des personnes? Les prélats de la Germanie, les évêques, les docteurs, les recteurs, les ecclésiastiques l'ont proscrite. — Les puissances terrestres? L'empereur a fait brûler publiquement dans ses États les œuvres du moine augustin; les barons, les grands de l'Allemagne, ont en abomination ses enseignements. Mais peut-être craignez-vous le contre-coup de cette lutte dans les royaumes étrangers? Le roi de France vient de défendre l'entrée de ses États aux livres de Luther, et l'université parisienne, dans une discussion récente, s'est élevée de toute la force de son nom et de ses lumières contre les maximes nouvelles. Le roi d'Angleterre n'a voulu laisser à personne le soin de défendre l'intégrité de la foi catholique, il a pris la plume, et vous savez avec quelle éloquence et quelle logique! La Hongrie, l'Espagne, ont jeté un cri d'effroi. Vos voisins mêmes, qui ont accueilli l'erreur, applaudiront aux mesures énergiques que vous prendrez, parce que si l'on est content que la fièvre vienne descendre dans la maison de son ennemi, on a peur que la peste ne s'y établisse. Que si la malice des hommes, les malheurs du temps, la colère de Dieu, voulaient que, malgré le grand coup que vous allez porter, cette plante

(1) Pallavicini, Storia del Concilio di Trento, cap. XXV, lib. I, p. 160 à 171, ex Act. Worma. Arch. Vat.

maudite restât encore, elle vivrait peut-être, mais languissante, malade, et ses germes seraient étouffés dans des temps meilleurs. Si vous ne prenez la coignée, je le vois, cet arbre de Nabuchodonosor, étendre ses rameaux, s'épanouir, et étouffer la vigne du Seigneur; l'hérésie aura fait de la Germanie ce que l'épée de Mahomet a fait de l'Asie. »

Aleandro parla trois heures.

Son discours, acéré, mordant, semé d'ironies fines, d'ingénieuses moqueries, quelquefois de mouvements oratoires, mais où l'on pourrait reprendre des traits de mauvais goût, et une recherche de mots trop étudiée, fit une vive impression sur l'assemblée. Comme certaines métaphores auraient pu tromper ses auditeurs sur la mission du nonce de Léon X, Aleandro déclara, ainsi qu'il l'avait fait dans une conférence avec Frédéric de Saxe, qu'il n'était pas venu pour demander le sang de l'hérésiarque. Ce mouvement généreux, est presque flétri dans la narration de Luther, comme une pensée d'orgueil. Il est certain toutefois que si la diète avait voté sous l'impression de la parole d'Aleandro, Luther eût pu redouter quelque mesure sévère. Mais l'électeur de Saxe intervint et voulut répondre au nonce du pape : la diète s'ajourna donc au lendemain.

Dans sa réponse, qui n'est que la reproduction de celle qu'il avait déjà faite aux nonces, il protestait hautement de son respect pour les décisions de la cour de Rome et de son antipathie pour les doctrines coupables que Luther aurait pu professer, soit en chaire, soit dans ses écrits. — Mais comme

des hommes graves, tels qu'Érasme par exemple, doutaient que Luther eût jamais enseigné de semblables erreurs (1), il témoignait le désir que le moine, muni d'un sauf-conduit, vînt librement exprimer sa pensée devant la diète: que s'il persistait, alors il promettait de l'abandonner. C'était colorer adroitement un refus de soumission aux décisions de l'autorité religieuse. Aleandro répliqua que le pape ayant prononcé, il ne s'agissait plus de disputer, mais d'obéir. Quelques membres de l'assemblée s'étaient joints à lui, et demandaient que la sentence fût exécutée, et que l'autorité fît usage au besoin du glaive dont elle était armée pour protéger l'action du pouvoir religieux. Ils prévoyaient qu'il faudrait un jour tirer l'épée, non plus contre un seul homme, mais peut-être contre une révolte organisée. Les conseils de rigueur ne pouvaient être écoutés.

L'empereur voulait entendre Luther; quelques mois auparavant, le 28 novembre 1520, il avait exprimé cette intention dans une lettre qu'il écrivait à l'électeur Frédéric (2).

Mais quelles seraient les questions qu'on adresserait à Luther? Les États partageaient les idées de

(1) Ulemberg, l. c., p. 75.

(2) Extant die 28 novembris, Oppenhemii datæ, earumque summa est : Se à pontificiis nunciis sæpe requisitum esse ut libri Lutheri quemadmodum in provinciis Burgundicis ità et in Germaniâ ad præcavenda plura incommoda comburerentur; meminisse eorum quæ elector rogasset, nempe ut nihil decerneretur contra Lutherum, priusquam audiretur, ne turbis ansa daretur. Cùm itaque Cæsar hæc libenter præcavere vellet, petit ut elector Lutherum secum ad comitia Wormatiensia quæ instabant adduceretur. — Georgii

Glapion: dans les écrits du moine ils trouvaient un double symbole. Ils auraient voulu qu'on ne le forçât pas de rétracter des opinions qu'avaient embrassées beaucoup de membres de la diète sur la politique de la cour de Rome. Et à ce sujet, ils rappelaient, en les exagérant, les plaintes que l'Allemagne avait fait entendre sous Maximilien I[er], contre les empiétements du pouvoir spirituel. Quant aux outrages du moine à la foi nationale, ils pensaient que Luther devait franchement les reconnaître et les désavouer. S'il s'y refusait, les États étaient prêts à souscrire à toutes les mesures que prendrait Sa Majesté pour réduire à l'obéissance le catholique révolté.

C'est dans ce sens que fut rédigé le mandat impérial de Charles-Quint à Luther.

« Honorable, cher et dévoué Luther, disait Sa Majesté ; comme nous avons arrêté, nous et les ordres du saint empire romain, rassemblés à Worms, de vous demander des explications au sujet de vos doctrines et de vos livres, nous vous adressons un sauf-conduit dans l'intérêt de votre sûreté personnelle. Mettez-vous donc sur-le-champ en route, car tel est votre désir, afin que dans les vingt jours à dater de la réception de notre mandat, vous puissiez paraître devant nous et les États. Vous n'avez à craindre ni violences, ni embûches. Nous vou-

---

Spalatini Hist. mss. ab anno 1519 ad 1542. — Seckendorf, l. c., p. 140. Add. 11.

La lettre de Charles-Quint se trouve dans l'édition de Walch. Halle, t. XV, p. 2012 ; — la réponse, même volume, p. 2023.

lons que vous ayez confiance en notre parole, nous comptons sur votre obéissance et sur l'accomplissement de nos volontés (1). »

N'avons-nous pas droit d'insister sur l'attitude du catholicisme depuis le jour où Luther afficha sur les murs de l'église de Tous les Saints à Wittemberg, son appel contre l'autorité? A Worms, le catholicisme reste ce qu'il était à Liebenwerda et à Leipzig, patient parce qu'il est évangélique. Sous la robe rouge de Cajetan, sous l'hermine de Miltitz, sous les insignes universitaires d'Eck, sous la soutane violette d'Aleandro, sous la bure du franciscain Glapion, sous le diadème de Charles-Quint, sous la triple couronne de Léon X, il offre et demande la paix, soucieux du ciel et de la terre, de l'unité religieuse et nationale, du dogme et des lettres, des peuples et des rois. A Luther trois fois révolté il dit : « Venez à Rome, voici votre sauf-conduit, voici votre nourriture pendant le chemin. »

Et Luther dit : NON (2).

---

(1) Voir aux PIÈCES JUSTIFICATIVES, n° III, le mandat latin et allemand.

(2) La correspondance d'Aleandro, formant plusieurs volumes, est dans les archives du Vatican. Nous y avons trouvé de curieux documents sur l'histoire littéraire de l'Allemagne, au commencement du seizième siècle.

CHAPITRE V.

LUTHER EN CHEMIN POUR WORMS. — 1521.

Luther part pour Worms muni de deux sauf-conduits.—Dispositions intérieures du moine. — Il n'avait rien à craindre de l'empereur, et pourquoi? — Arrivée de Luther à Erfurt, à Eisenach, à Francfort. — Message de Sickingen à Luther qui n'accepte pas la proposition du chevalier de se rendre à Ebernbourg. — Véritable motif de ce refus. — Luther arrive à Worms en chantant l'*Eine feste Burg*.— Mouvement et aspect de la ville. — Luther est appelé devant la diète.

Gaspard Sturm, le hérault impérial, partit de Worms aux premiers jours du mois de mars, avec deux sauf-conduits que le duc Georges de Saxe le chargeait de remettre à Luther : l'un de Sa Majesté, l'autre de l'électeur Frédéric (1). Si l'on étudie Luther dans Seckendorf, on est incessamment sous le prestige de cette héroïque figure de moine qui demande à tout prix le martyre. « Si c'est pour me tuer, dit-il, qu'on m'appelle à Worms, j'irai, mais je ne me rétracterai pas (2). » Mais si cette aspiration à la mort sanglante des confesseurs du Christ est sérieuse, pourquoi ce double sauf-conduit qu'il n'a cessé de demander?

---

(1) Lingke, Dr. Martin Luther's merkwürdige Reisegeschichte. Leipzig, 1769, in-4°, p. 81.

(2) Si me ad occidendum deinceps vocare velit, offeram me venturum. — De Wette, l. c., t. I, p. 574.

Luther connaissait son Tacite : il avait lu dans l'historien qu'un prince fait toujours de la clémence les premiers mois de son couronnement, véritable lune de miel des peuples; qu'au début d'un règne il est forcé de jouer les vertus qu'il n'a pas, et de prendre un masque qu'il déposera plus tard. A vingt ans, un empereur ne répand pas le sang, même d'un moine obscur, encore moins d'un homme qui excite tant de sympathies. Ainsi, quand au lieu de sortir de la tutelle de Florent le thomiste, Charles aurait quitté, pour être empereur, ces bandes de chevaliers campés alors entre Bonn et Coblentz, Luther n'aurait eu rien à redouter du souverain; à plus forte raison quand il marche sur la route de Worms précédé de l'aigle noir, et portant deux sauf-conduits, attachés sous sa soutane, l'un d'un empereur, l'autre d'un électeur (1).

Maintenant, nous pourrons l'écouter sans anxiété. — « Ah? je vous le dis, ne priez pas pour moi, mais priez pour la parole du Christ. De moi, je n'ai nulle inquiétude; je sais que le très-saint adversaire du Christ, le grand maître, le généralissime des homicides s'avance à ma rencontre, à la tête de toutes ses forces, pour prendre mon sang. Amen. A la volonté de Dieu. Le Christ m'inspirera de son esprit. Vivant, je les défie, ces ministres de Satan, mort, je les emporte avec moi dans la tombe... Ils travaillent à ma rétractation, eh bien! je me ré-

(1) Voyez Godof. Wegnerus, prof. theol. in Acad. Regiomontanâ, dissertatio hist. theol. de salvo cond. — Le sauf-conduit de l'électeur Frédéric est dans Lingke, p. 81, 82.

tracterai et je dirai : J'ai soutenu d'abord que le pape était le vicaire du Christ, je me rétracte aujourd'hui, et je dis : Le pape est l'apôtre du diable (1). »

Il écrit à Spalatin, qui avait peur d'un autre Constance : « Oui, j'irais à Worms, quand il y aurait à Worms autant de diables qu'il y a de tuiles sur les toits de Wittemberg (2). »

Luther autrefois s'était acheminé vers Augsbourg (3), à pied, vêtu d'une soutane d'emprunt, un bâton à la main, et obligé de demander l'hospitalité aux couvents qu'il trouvait sur sa route. Aujourd'hui il quitte Wittemberg (4) monté sur un char couvert de toile que lui a prêté le sénat (5), ayant à ses côtés Schurf, docteur en droit, Juste Jonas, et Amsdorf, théologiens, et Pierre Suaven, de Stolpen, dans la Poméranie, qui doivent lui servir de conseillers et d'avocats. Sturm le précédait à cheval, portant les insignes des hérauts d'armes. La population, avertie longtemps d'avance, accourait sur le passage du moine. Quelques spec-

(1) Papam priùs dixi esse Christi vicarium, nunc revoco, et dico : Papa est Christi adversarius et apostolus diaboli. —A... (inconnu), 24 mars 1521. — De Wette, l. c., t I, p. 580.

(2) Seckendorf, Comment., etc., p 162.

(3) Voyez sur le voyage de Luther à Worms : Warbeccii Relat. de itinere et adventu Lutheri, dans Seckendorf, lib. I, p. 152, Addit.

(4) On lit dans les archives de Wittemberg, chambre des comptes, au sujet de ce voyage : VI Ss Christianus Goldschmidt für die Fhure yhn Worms sieben Wochen von freyen Pferden ye ein Tag III gl. und so ein nawer Wagen yme zubrochen, seynt yme zwei alte Ss gegeben.

(5) Seckendorf, Comment., l. c., etc. p. 162.

tateurs se découvraient en signe de respect, d'autres s'approchaient pour lui presser la main. A chaque pas sur la route que le cortége suivait, dans les villes et les hameaux, à la porte des églises et des hôtels de ville, étaient affichés les décrets de l'empereur ou les bulles de Léon X. Sturm, inquiet, n'osait avancer, et par intervalles, jetait des regards inquiets sur Luther... « En avant! répétait le moine en secouant la tête. J'irais, quand même, entre Wittemberg et Worms on aurait allumé un brasier dont la flamme toucherait le ciel (1). »

Le 2 avril, Luther arrivait à Leipzig, où le vin d'honneur lui fut offert, selon la vieille coutume (2); le 3 à Naumbourg, où il dîna à la table du bourgmestre Græssler, avec le héraut d'armes (3); le 4 à Weimar, où le duc Jean de Saxe lui fit remettre l'argent nécessaire pour la suite du voyage.

Jean Crotus, recteur (4), Helius Eobanus Hessus (5), professeur de rhétorique, et Justus Jonas,

---

(1) Und wenn sie gleich ein Feuer machen, das zwischen Wittenberg und Worms an den Himmel reichte. — Essner, l. c., t. I, p. 65.

(2) Lingke, l. c, p. 85.

(3) Mart. Schamelius, in Numburgo litterato, p. 150.

(4) Morschmann, Erford litt. Cont., p. 218, 222.

(5) Eobanus Hessus composa quatre élégies à ce sujet; les deux premières sous le titre de : De Ingressu Lutheri in Urbem Erphurdiam; la troisième sous le titre de : De Concione Lutheri ad populum Erphurdiensem, honoribusque eidem exhibitis; la quatrième, sous le titre de : Ad Mart. Erphurdiâ abeuntem. — Voyez Operum Farragines duæ. Halle, 1539, in-8.

Dans l'élégie II, de Ingressu Lutheri, le poëte s'exprime ainsi :

Pone sequebantur quos miserat impiger Albis
Insignes meritis et pietate viri,

vinrent à la rencontre du docteur, à deux milles d'Erfurt, avec près de quarante cavaliers. A la vue du couvent des Augustins, où peu d'années auparavant il avait pris la robe de moine, Luther se sentit le cœur oppressé. C'était là qu'en ouvrant une petite bible ses yeux étaient tombés sur l'histoire d'Anne et de Samuel; c'était près de là qu'Alexis son ami avait été frappé de la foudre; près de là qu'il aimait, le soir, à écouter les paysans chanter des noëls: voilà la petite cellule qu'il occupait, le jardin dont il admirait les fleurs, la chambre qu'il avait habitée, la table de travail où tous ses trésors étaient empilés, une bible et un Plaute, et pour se distraire sa petite flûte d'Eisenach. Il descendit au couvent (1), et fut reçu par le prieur Jean Lange et par Barth. Arnoldi d'Usingen. C'était le 6 avril, la veille du premier dimanche de Pâques. La nuit allait tomber; une petite croix de bois, élevée sur la tombe d'un frère qu'il avait connu et qui était mort doucement au Seigneur, frappa sa vue et troubla son âme. Il la montra au docteur Jonas : « Voyez donc, mon père, il repose là, et moi ! » Et ses yeux cherchaient le ciel. Avant de se coucher, il vint s'asseoir sur cette pierre, et y demeura en méditation pendant près d'une heure; Amsdorf fut obligé de lui rappeler que la cloche du couvent avait sonné l'heure du sommeil. Il demanda au supérieur et obtint la permission de prê-

---

Hos inter, qui nos præveneral ibat Ionas,
Ille decus nostri primaque fama chori.

(1) Selnecceri, Oratio de vitâ Lutheri, à Mayero edita, p. 105.

cher le lendemain. C'était désobéir formellement aux ordres de l'empereur. Sturm ferma les yeux. Luther, qui l'avait en chemin gagné à la réforme, justifia cette infraction au message du souverain, en disant qu'il vaut mieux obéir à Dieu qu'aux hommes : c'était supposer que le prince n'était pas l'organe du seigneur.

Le lendemain, la petite église d'Erfurt était pleine avant l'heure des offices. On voulait entendre la parole de ce moine qui faisait un si grand bruit depuis trois ans, et qui de sa cellule remuait les empires. Au milieu du discours de l'orateur, tout à coup une partie des murs extérieurs s'écroule avec fracas ; l'épouvante se répand parmi les auditeurs, qui fuient en tumulte et brisent jusqu'aux vitraux pour échapper à une mort qu'ils croient imminente. Luther restait en chaire sans s'émouvoir. Il fit un signe que comprit la foule, qui s'arrêta pour recueillir ses dernières paroles. « Eh ! ne voyez-vous pas, dit le prédicateur en souriant, le doigt du démon qui veut vous empêcher d'ouïr la parole de Dieu que je vous annonce ? Restez, le Christ est avec nous. » Et aussitôt, dit Daniel Gretser, la multitude s'arrêta et se rapprocha de la chaire pour écouter la parole sainte (1).

Alors Erfurt comptait un grand nombre de religieux et d'abbés, que le moine, ajoute le même historien, flagella vivement.

(1) Daniel Gretserus, in Vitâ Lutheri, fol. 11. — Eoban., lib. III, ep. f. 82, ad Georg. Opercum. — Crotus a fait dessiner sur le registre de l'Université d'Erfurt, les armes des principaux réformateurs. (Voir l'Atlas).

Quelques semaines s'étaient à peine écoulées depuis le départ de Luther, que la populace se portait en fureur à la demeure des chanoines, brisant tout ce qui tombait sous sa main, les livres, les images, les tableaux, les meubles, les lits, dont elle jetait la plume au vent, qui retombait ensuite comme une neige épaisse dans les rues, et voilait la clarté du jour. Présage funeste, dit un historien catholique, des désordres que Luther devait bientôt susciter (1).

Un moment, à Eisenach, sa patrie bien-aimée, où il revit, les larmes aux yeux, la fenêtre de la bonne Cotta, Luther fut sur le point de s'arrêter, tant ses souffrances d'estomac étaient vives. Elles s'apaisèrent, et il put continuer son voyage. A Francfort-sur-le-Mein, qu'il atteignit le 14 avril, il bénit deux écoliers que lui présenta Wilhem Nesse.

En chemin, il reçut d'un prêtre de Naumbourg le portrait de Savonarole avec une lettre où on l'excitait à persévérer pour la gloire de Dieu. Luther baisa affectueusement le portrait du réformateur italien (2). Le cortége marchait lentement. C'est de Francfort que ses amis de Wittemberg reçurent pour la première fois de ses nouvelles. La lettre était adressée à Spalatin. « Nous avançons, mon cher ami, lui disait-il, malgré toutes les maladies

(1) Luth. Opera. Altenb., t. I, p. 714. — Ulemberg. l. c. p. 88.

(2) Luther conserva toute sa vie une grande vénération pour Savonarole, qu'il regardait comme un martyr que le Seigneur avait armé du glaive de la foi. — Voyez Luther's Werke, Halle, t. XIV, p. 224, et les Tisch Reden, passim.

que Satan m'a envoyées pour retarder mon voyage, car de Weimar ici j'ai continuellement souffert, et maintenant encore, comme cela ne m'est jamais arrivé. Mais le Christ vit, et j'irai à Worms pour braver les portes de l'enfer et les puissances qui règnent dans les airs (1). »

Non loin d'Oppenheim, le dominicain Martin Bucer se présenta à Luther. Il venait de la part de Franz de Sickingen, disait-il, pour conduire le moine au château d'Ébernbourg. « Maître, lui disait Bucer, prenez garde, ils vous brûleront à Worms, comme ils ont brûlé Jean Huss à Constance. » Mais Sturm, en se tournant vers Luther, auquel il montrait l'ordre de l'empereur dont il était porteur, lui dit : « Maître, c'est à Worms que je dois vous conduire. — Amen, répondit Luther. On me brûlerait qu'on ne brûlerait pas la vérité. A Worms donc où m'appelle l'empereur (2) ! » Le mot serait plus beau si l'on pouvait trembler pour Luther ; mais pas d'illusion possible.

Si Luther eût suivi Bucer, il n'est pas certain qu'il eût pu, sain et sauf, arriver jusqu'à Ébernbourg, car les routes étaient infestées, à cette époque, de chevaliers qui rançonnaient les marchands et tuaient ceux qui faisaient résistance. Ces héros des grands chemins, presque tous ap-

---

(1) Dr. Martin Luther's Leben, von Pfizer, p. 207.—Achill. Aug. von Lersner, Frankfurt. Chronick, t. I; p. 48. — D. Jöcker's Gelerth. Lex., t. III, p. 866. — Dan. Gerdes, Hist. Ref., t. II, p. 56.— Menckenii, Scr. rer. Ger., t. II, fol. 636.

(2) Huß antwortete, ist verbrannt worden, aber nicht die Wahrheit mit ihm. Ich will hinein. — Müller's Staats-Cabinet, t. VIII, p. 296.

partenant à la noblesse, ne se contentaient pas de dépouiller les voyageurs, ils avaient adopté l'usage de leur couper la main droite (1). D'un autre côté Sickingen, tout récemment venait d'être choisi pour chef d'une association de chevaliers qui s'étaient constitués en juges souverains, *Senhrichter* et *Mœnner*, de toutes les questions féodales (2), attentat manifeste aux droits du souverain. Le moine savait tout cela beaucoup mieux que Bucer. A Ébernbourg même, s'il eût pu gagner la citadelle, Luther n'eût été qu'une sorte de héros de théâtre dont Sickingen se serait servi pour faire peur à l'empereur.

On s'arrêta le 14 devant Oppenheim pour prendre un peu de repos. Il eût été facile à Luther de s'échapper, car Sturm lui laissait toute liberté. Ses compagnons, dont le cœur battait de frayeur, lui conseillaient de fuir.

« Fuir! répéta Luther; oh! non, j'irai, j'entrerai dans la ville au nom de Jésus-Christ. »

A Pfifflingheim, à peu de distance de Worms, Luther eut besoin de se reposer. Dans un champ voisin un paysan plantait un orme. « Donne, lui dit-il, je vais le mettre en terre; puisse ma doctrine croître comme ses branches! » Cet arbre a grandi, et sous son ombre viennent se reposer des âmes enthousiastes de Luther; mais la doctrine du maître, qu'est-elle devenue? En 1811, le tonnerre en tombant sur l'orme le dépouilla de sa verdoyante

(1) Mullner's Nürberger Annalen. 1521, 1522 et 1523.
(2) Gunkler, Codex dipl. rheno-mosellanus, t. V, p. 202.

couronne : le protestantisme s'est montré plus impitoyable que le feu du ciel : de l'arbre symbolique de Luther il a détruit jusqu'aux racines.

Le 16, Luther aperçut Worms : à la vue des vieux clochers de la ville, il se leva debout sur son chariot et se mit à chanter cet hymne, dont il avait, dit-on, improvisé les paroles et la musique à Oppenheim (1), deux jours auparavant : c'est la Marseillaise de la Réforme.

C'est une forte citadelle que notre Dieu (2),
Une bonne lame, une bonne armure,
Qui nous délivrera de tous les dangers
Qui nous menacent à présent :
Le vieux méchant ennemi
A de mauvais desseins aujourd'hui.
Grand est son pouvoir et nombreuses ses ruses ;
Ses desseins sont sanglants ;
Sur la terre il n'a pas son pareil.

Notre puissance ne fera rien,
Nous voilà bientôt perdus.
Il combat pour nous l'homme de la justice
Dont Dieu lui-même a fait choix.
Me demandes-tu quel est-il?
Il s'appelle Jésus-Christ,
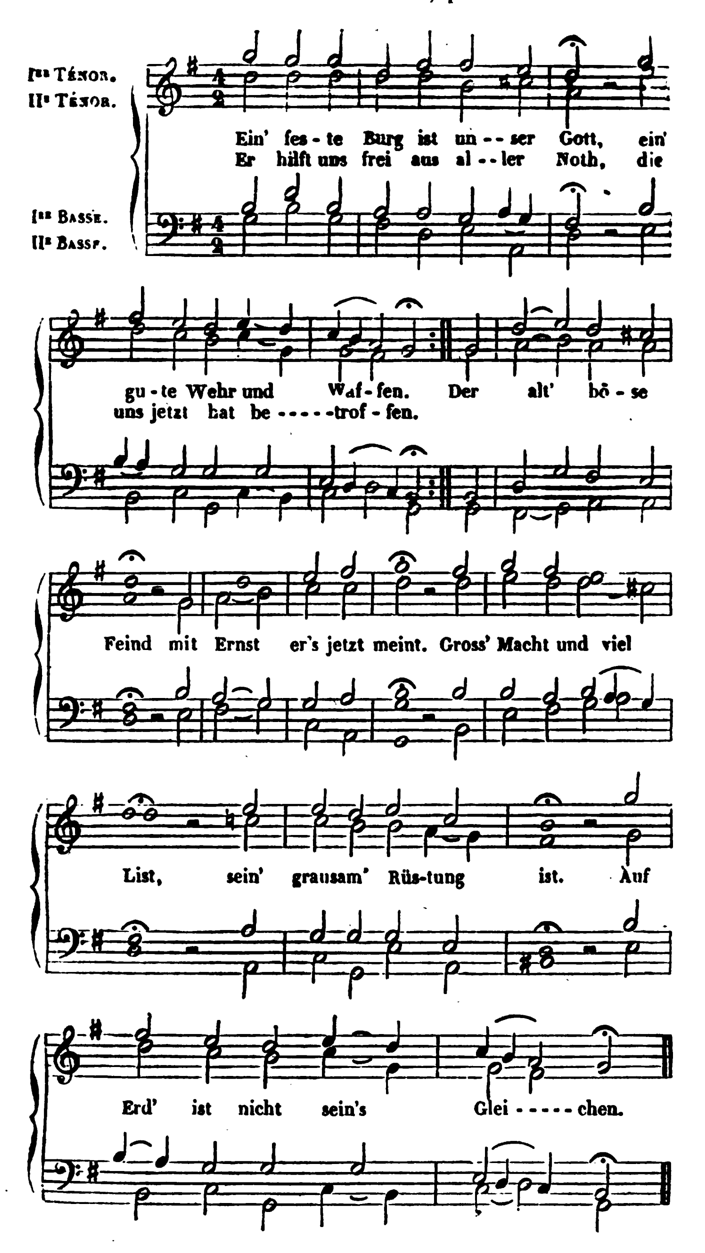
---

(1) Backius, in Comment. in Psal. XLVI, p. 550. — Junker, Im Ehrengeb. Dr. Luther's, p. 53.

Bachius, et plusieurs écrivains allemands, pensent que le choral Ein' feste Burg, fut composé par Luther près d'Oppenheim ; d'autres prétendent qu'il ne fut écrit par Luther qu'en 1529, et ils se fondent, pour rejeter la première version, sur ce que le cantique ne se trouve pas dans l'édition des Lieder, qui parut à Erfurt en 1525.

(2) Ein' feste Burg ist unser Gott. Voyez à la fin du volume le cantique, PIÈCES JUSTIF., n° IV.— Et la musique dans l'Atlas.

V. CHORAL DE LUTHER, p. 110.



Le Dieu de Sabbaoth ;
Il n'y a pas d'autre Dieu,
Il gardera le camp.

Si le monde était rempli de diables,
Et qu'ils voulussent nous dévorer,
Ne nous épouvantons pas trop ;
Car nous réussirons.
Le prince de ce monde,
Avec sa mine refrognée,
Ne nous fera pas de mal :
Son pouvoir a été jugé;
Un seul petit mot peut l'abattre.

Ils nous laisseront la parole,
Et nous ne leur dirons pas merci.
La parole est en nous,
Avec son esprit et ses dons;
Qu'ils nous prennent le corps,
Ou bien l'honneur, enfant et femme.
Allons, c'est bien,
Ils n'y gagneront rien ;
L'empire doit nous rester.

Leffler, le bouffon du duc de Bavière, attendait le docteur à la porte de Worms, tenant d'une main une croix et de l'autre un cierge allumé, qu'il avait pris sur l'autel d'une église. A peine eut-il aperçu de loin le moine, qu'il se mit à rebrousser chemin, en criant : *Ecce advenit quem exspectamus in tenebris.* Les partisans de Luther souriaient et répétaient : Les enfants et les fous disent la vérité (1).

Un témoin oculaire, Veit de Warbeck, raconte

(1) Trausch, Chron. mss. de Strasbourg, t. II, part. II, p. 60.

ainsi, dans une lettre à l'électeur Jean, l'entrée du docteur à Worms (1) :

« Aujourd'hui 16 avril, Luther est arrivé à Worms en compagnie d'un frère de son ordre (Jean Pezensstein) (2), d'Amsdorf, et d'un noble danois, Suaven. Devant le char marchait le héraut impérial, en grande tenue, l'aigle au poing. Justus Jonas et son domestique suivaient la voiture. Un grand nombre d'hommes étaient allés au-devant du moine, c'étaient Bernard de Hirschfeld, Jean Schotte, Albert de Lindenau montés à cheval, et beaucoup d'autres encore. A dix heures il a fait son entrée dans la ville au milieu de plusieurs milliers de bourgeois qui l'ont accompagné jusqu'à son logis, à côté du Cygne, où sont descendus plusieurs conseillers saxons; Frédéric Thunau, Philippe d'Alitsch et le feld-maréchal Ulrich de Pappenheim (3). »

Le soir il reçut la visite du duc de Wilhelm de Brunswick, du comte Wilhem de Henneberg et du landgrave Philippe de Hesse.

Le landgrave venait le consulter : — Mon cher maître, demanda-t-il à Luther, comment cela ira-t-il ? — Mon bien doux maître, j'espère que cela ira bien, Dieu aidant, répondit Luther. — On m'a dit, docteur, reprit le prince, que vous enseignez qu'une jeune femme peut quitter un mari trop mûr pour en prendre un plus vert. Luther se prit à rire à cette question faite en termes qui sentaient un

(1) Seckendorf, l. c., p. 347. — Luther's Werke, Halle, t. XV, p. 2182.

(2) Schlegelii, Vita Spalatini, p. 46. — Spal. Annal., p. 46.

(3) Luther's Werke. Halle, t. XV, p. 2184.

peu le corps de garde (1), et répondit au landgrave: Mon bien doux maître, cela n'est pas; on a trompé Votre Grâce; jamais je n'enseignai chose semblable. Philippe lui tendit la main en souriant, et lui dit : Ma foi vous avez raison, que Dieu vous protége(1)! Luther ne tiendra pas toujours le même langage.

Luther passa la nuit presque tout entière à la fenêtre de son habitation; tantôt jetant sur le ciel un regard de confiance, tantôt jouant quelque air sur la flûte qu'il avait apportée pour se distraire en route (2).

Le lendemain, le noble maître de cavalerie, maréchal d'empire, Ulrich de Pappenheim, vint trouver Luther, précédé du héraut d'armes Sturm, et lui ordonner, au nom de l'empereur, de comparaître à quatre heures du soir devant Sa Majesté, les princes, les électeurs, les généraux et les chefs des Ordres de l'empire. Le moine répondit: « Que la volonté de Dieu soit faite, j'obéirai. » Il était environ huit heures du matin, Luther à genoux priait en ce moment. Mathesius nous a conservé cette longue aspiration du moine, dont voici quelques fragments :

«Dieu, Dieu, ô mon Dieu, viens à mon secours et protége ma cause contre la sagesse du monde. Exauce-moi, toi seul peux exaucer cette prière!

(1) Ich höre, Herr Doktor, ihr lehret wenn ein Mann alt wird, und seiner Frau nicht mehr Ehepflicht leisten kann, daß denn die Frau mag einen andern Mann nehmen. — Luthers Werke. Halle, t. XV, p. 2279. — C'est le récit du docteur lui-même.

(2) Effner, l. c., t. I, p. 67.

C'est ta cause, mon Dieu, et non la mienne; ce n'est point à moi, mais à toi, de me défendre contre les maîtres de la terre. C'est ta cause, la cause de la justice et de l'éternité. Dieu de tous les temps, viens à mon aide, l'homme ne saurait me prêter aucun appui. Ce qui est chair est chair; tout ce qui est de l'homme boite et défaille. O mon Dieu, n'as-tu pas d'oreilles, ne m'entendras-tu pas, es-tu mort? Non, tu ne peux mourir. Mon Dieu, secours-moi, au nom de ton fils bien-aimé Jésus-Christ, ma force et mon appui, ma citadelle et mon rempart. Où es-tu, mon Dieu, où es-tu? Viens, viens, je suis tout prêt à donner ma vie comme un agneau. C'est la cause de la justice, c'est la tienne, et je ne veux pas me séparer de toi. Le monde ne saurait prévaloir, et quand il serait en proie à une légion plus nombreuse de démons; quand même l'œuvre de tes mains devrait succomber, et la terre ouvrir ses abîmes sous mes pas; mon âme est à toi, elle demeure en toi dans l'éternité. Amen: mon Dieu, secours-moi. Amen (1). »

---

(1) Consult. sur le voyage de Luther à Worms : Geschichtskalender Dr. Luther's. — Walthern, ergänzte Nachr. — Keil's Lebensumstände Dr. Luther's. — Frick, Historie des Lutherthums. — D. Cyprian, Hilar. Evang.

CHAPITRE VI.

LUTHER A WORMS. — 1521.

Aspect de l'assemblée réunie à Worms. — Effet produit par l'apparition de Luther sur les membres de la diète. — Interrogatoire de Luther par l'official Jean d'Eck. — Luther demande un délai pour répondre aux questions de l'orateur impérial. — Il comparaît le lendemain. — Sa réponse aux questions de la veille. — Les ordres délibèrent. — Jean d'Eck reprend la parole. — Luther refuse de se rétracter. — La séance est levée. — Deux jours après, le secrétaire de la diète lit à l'assemblée le rescrit de Sa Majesté. — Sympathies qu'excite Luther.

Le lendemain 17 avril, à l'heure indiquée, revint Ulrich de Pappenheim précédé de Sturm. Afin que la foule répandue dans les rues, et surtout autour du palais de l'empereur, ne pût molester le moine, on eut soin de l'introduire par des portes dérobées, en lui faisant traverser les jardins. On eut beaucoup de peine à retenir, à l'aide des hallebardiers, les flots du peuple qui se précipitait par toutes les issues pour voir le docteur : les toits des maisons étaient remplis de spectateurs (1).

Au moment où Luther entrait dans le couloir de la salle, le vieux Georges Freundsberg, qui commandait les gardes d'armes de Charles-Quint, s'approcha, et, lui posant la main sur l'épaule : « Moi-

---

(1) Gust. Pfizer, l. c., p. 210, 211. — Myconii Historia Reformationis, p. 39. — Lingke, l. c., p. 96.

nillon, dit-il tout bas, foi de chevalier, voilà une fière marche que tu vas faire; ni moi ni aucun officier n'en avons fait de semblables dans les affaires où nous nous sommes trouvés, et il y en a eu de bien chaudes, pardieu! Es-tu sûr de toi et de ton droit? en avant! au nom de Dieu (1). »

— En avant! dit Luther en relevant la tête et regardant fixement Freundsberg.

Charles-Quint était sur son trône. Il portait le costume espagnol: un camail d'hermine, une toque ornée de plumes d'autruche, un pantalon collant, des souliers larges et couverts, une collerette à gros plis, un collier de perles fines, auquel était suspendu l'ordre de la Toison-d'Or. Au pied du trône étaient les deux nonces assis dans de larges fauteuils de velours cramoisi : le cardinal Caraccioli, en soutane rouge, Aleandro en robe violette, tous deux avec la barbe à pointe, comme on l'avait autrefois à la cour de Jules II. A droite de l'empereur étaient assis les deux électeurs ecclésiastiques: l'archevêque de Mayence, Albert, cardinal de la sainte Église romaine, et l'archevêque de Trèves, Richard de Greiffenklau; à gauche les quatre électeurs séculiers en manteaux de velours bordés d'hermine; à côté de Charles, Jean d'Eck, official de l'archevêque de Trèves, et orateur impérial, feuilletant des brochures de divers formats,

(1) Mönchlein, Mönchlein, du gehest ietz in einen Gang, dergleichen ich und mancher Oberster, auch in unser aller ernstesten Schlachtordnung nicht gethan haben. Bist du auf rechter Meinung, und deiner Sache gewiß, so fahre in Gottes Namen fort. In breviario Vitæ Lutheri, tom. Altenb. annex. ex Cyr. Spanenbergi Speculo nobilitatis, fol. 54, etc.

réunies sur une petite table. On reconnaissait à sa tête rasée et à son cordon qui traînait jusqu'à terre, le franciscain Glapion, le confesseur de Charles-Quint. Trois hérauts d'armes, de front, tenaient, le premier, la main de justice, le second l'épée impériale, le troisième la couronne d'or surmontée de la croix latine. Çà et là, et mêlés confusément, on apercevait des chevaliers de tous les cercles de la Germanie, le corps emprisonné dans des cuirasses d'acier; des moines de divers ordres, et de robes de diverses couleurs; des Espagnols de la suite du prince, presque tous avec des casaques de soie jaune; des têtes nues et des têtes couvertes de casques de fer; des juristes, le livre des constitutions impériales à la main, et des évêques qui se montraient l'anti-bulle; des bourgmestres et des théologiens.

Le temps était magnifique. A travers les vastes fenêtres de la salle, le soleil versait sur l'assemblée des nappes éblouissantes de lumière. Quand on entendit les pas de Luther, il se fit un de ces grands silences où le cœur seul, par ses pulsations précipitées, donne signe de vie. Les regards avaient quitté l'empereur pour se porter sur le moine. A la vue de Luther, tout le monde se leva sans respect pour la présence du souverain. Il y eut alors un mélange de bruit confus dont parut troublé le moine, qui se passa la main sur le front comme pour chasser un nuage.

En ce moment, quelques spectateurs inquiets s'approchèrent de Luther, et murmurèrent: « Frère, courage! Ne crains pas ceux qui peuvent tuer le

corps seulement, mais plutôt celui qui peut perdre, dans la géhenne éternelle, l'âme et le corps. » Un chevalier dit assez haut : « Ne pense pas à ce que tu dois dire, le Seigneur t'inspirera. » Luther se retourna, et son œil animé d'un feu subit montra qu'il avait entendu (1).

Alors Jean d'Eck, non pas ce théologien d'Ingolstadt, notre brillant héros de Leipzig, mais le juriste, official de l'archevêque de Trèves, se leva et commença ainsi l'interrogatoire de Luther, d'abord en latin, puis en langue allemande (2).

« Martin Luther, sa sacrée et invincible Majesté, d'après l'avis des Ordres de l'empire, vous appelle ici, afin que vous répondiez aux deux questions que je vais vous adresser : — Vous reconnaissez-vous l'auteur des écrits publiés sous votre nom, et que voici, et consentez-vous à rétracter quelques-unes des doctrines qui s'y trouvent enseignées ? »

Luther allait répondre, lorsque le juriste Jérôme Schurf (3), assistant de Luther, demanda qu'on lût le titre des ouvrages (4).

---

(1) Kleines Lesebuch zur Veredelung ꝛc. Giessen, 1836. — Seckendorf, l. c., t. I, p. 156.

(2) Melanchthon, Vita Lutheri. — Cochlæus, l. c., p. 56. — Selneccer. l. c., p. 22.

(3) Jérôme Schurf était né en 148', à Saint-Gall en Suisse. En 1501, il fut appelé à Wittemberg par Staupitz et l'électeur Frédéric. Il professa à l'université de cette ville la logique d'Aristote. Il recevait, outre la nourriture, 30 florins par an : on remplaça la nourriture par 10 florins, somme insuffisante pour son entretien. Sur les 10 florins de professeur, Schurf était obligé d'en prendre 3 pour vivre. — Voyez Adam, de veteris Germ. Juriscons.. p. 97 et suiv.

(4) Intitulentur libri. — Seckendorf, l. c., p. 153.

L'official les prit un à un, lisant les titres divers : Commentaires sur les psaumes; Des bonnes œuvres; Exégèse sur l'oraison dominicale; Livre de la captivité de l'Église à Babylone, tous sortis des presses de Wittemberg.

Luther, qui faisait un signe de tête à chaque titre d'ouvrage, se leva de son fauteuil quand la liste fut épuisée.

« Sa Majesté, dit-il, me fait adresser deux questions : la première, si je reconnais comme de moi les livres qui portent mon nom; et la seconde, si je veux rétracter les enseignements que j'y établis.

» Je ne saurais refuser de reconnaître pour mes œuvres les livres dont on a lu les titres, jamais je ne nierai que je ne les aie écrits. Quant à la question si je consens ou non à rétracter les doctrines qu'ils renferment, question de foi où mon salut éternel et la libre expression de la parole divine sont intéressés, cette parole qui ne connaît de maître ni sur la terre ni dans les cieux, et que nous devons adorer tous tant que nous sommes, il serait téméraire et dangereux pour moi d'y répondre sur-le-champ, avant d'avoir médité en silence, de peur d'encourir la sentence de Jésus-Christ : — Celui qui me reniera devant les hommes, je le renierai devant mon Père qui est dans les cieux, Je supplie donc sa sacrée Majesté de m'accorder le temps nécessaire pour répondre en toute connaissance de cause, et sans crainte de blasphémer la parole de Dieu et d'exposer le salut de mon âme. »

A ces mots il y eut un léger mouvement de surprise parmi les assistants, dont quelques-uns croyaient

à l'inspiration du moine. Les Espagnols souriaient, les nonces se parlaient à l'oreille, les théologiens catholiques secouaient la tête. Maimbourg a raison de dire que cette réponse ne respirait pas le génie prophétique dont Luther se vantait, quand il écrivait à Linck : « Je sens Dieu, l'Esprit-Saint me possède et me pousse (1) ; » car elle impliquait nécessairement l'éventualité d'une rétractation des dogmes qu'il avait annoncés. Aussi l'empereur, en voyant hésiter Luther, dit-il avec un geste de pitié : « Cet homme ne me rendra pas hérétique (2). »

Les chefs des Ordres délibérèrent un moment, et l'official se leva de nouveau.

« Martin Luther, dit-il, bien que vous connussiez depuis longtemps le message de Sa Majesté impériale, et le but de votre comparution devant la diète, et qu'on pût vous refuser le délai que vous demandez ; toutefois, la clémence insigne du souverain veut bien vous accorder un jour pour préparer votre réponse. Vous comparaîtrez donc ici, demain, à la même heure, sous condition que vous proposerez vos réponses de vive voix, et non par écrit. »

Luther revint le lendemain à la même heure que la veille, mais il fut obligé d'attendre, au milieu

(1) Wenc. Lincko, 19 aug. 1520. — De Wette, l. c., t. I, p. 479.

(2) Pallavicini, lib. II, cap. 26. Roscoë avoue que Luther ne fut pas digne de lui en cette occasion ; il ajoute, il est vrai, que jamais Luther ne s'était prétendu inspiré (t. IV, p. 35). L'historien de Léon X n'avait pas sous les yeux, en écrivant ces lignes, la correspondance du réformateur avec Spalatin.

d'une grande foule de peuple, que les Ordres ouvrissent la séance, car ils délibéraient en ce moment. Il était près de six heures: la salle était éclairée aux flambeaux.

On introduisit le docteur; l'official prit alors la parole en ces termes :

« Martin Luther, hier vous reconnûtes les livres imprimés sous votre nom. Rétractez-vous ou non ces livres? C'est la question que nous vous adressâmes et que vous déclinâtes, sous prétexte que c'était une question de foi que nous vous faisions, et que vous aviez besoin de réflexion pour y répondre, bien qu'un théologien tel que vous sache pertinemment qu'un chrétien doit toujours être prêt à répondre sur sa croyance. Expliquez-vous donc. Voulez-vous défendre toutes vos œuvres, ou bien en désavouer quelques-unes? »

Luther répondit cette fois avec beaucoup plus d'assurance, encouragé sans doute par les nombreuses marques de sympathie qu'il avait reçues de divers membres de la Diète.

« Sérénissime empereur (1), illustres princes, seigneurs très-cléments, me voici : je comparais à l'heure dite en suppliant Votre Majesté et Vos Dominations de m'écouter, ainsi que j'en ai l'espoir, avec équité et bienveillance. Si dans mes réponses j'oublie de vous donner les titres qui vous sont dus; si je pèche contre le cérémonial des cours, pardonnez-moi, car je n'ai point été élevé dans les palais; je ne suis qu'un pauvre moine, enfant de ma cel-

(1) Acta Rev. patris Martini Lutheri coram Cæs. majestate.

lule, et je n'ai, je vous l'affirme, rien prêché, rien écrit que dans la simplicité de mon âme et pour la gloire de mon Dieu et l'honneur de l'Évangile.

» Sérénissime empereur, princes de l'empire, aux deux questions qu'on me fit hier, si je reconnaissais comme étant de moi les livres publiés sous mon nom, et si je persévérais à les défendre, je dis : Je persiste—et persisterai jusqu'à la mort dans cette réponse : Oui, ce sont bien là mes livres; les livres que j'ai publiés ou qu'on a publiés sous mon nom : je les reconnais, je les avoue et les avouerai toujours, pourvu que la méchanceté, la fourberie, une sagesse hors de propos, ne viennent y apporter quelque altération : je reconnais que ce que j'ai écrit de ma main a été mûri par ma pensée.

» Avant de répondre à la seconde question, je supplie Votre Majesté et les Ordres de l'empire, de considérer que mes livres ne traitent pas tous de la même matière. Il en est de didactiques, destinés à l'édification des fidèles, à l'avancement de la piété, à l'amélioration des mœurs, que la bulle, en reconnaissant l'innocence de semblables traités, n'en a pas moins condamnés. Si je les désavouais, que ferais-je? je proscrirais un enseignement que tout chrétien admet, m'élevant ainsi contre la voix universelle des fidèles.

» Il est une autre espèce d'écrits où j'attaque la papauté, les croyances des papistes, comme des monstruosités, comme la ruine des bonnes doctrines et la damnation du corps et de l'âme. Ah! je ne saurais le nier, et personne pas plus que moi,

tant les cris et les témoignages de la conscience parlent haut : les décrétales des papes ont jeté le désordre dans le christianisme, ont surpris, emprisonné, torturé la foi des fidèles, et dévoré comme une proie cette noble Germanie, qui n'a cessé de protester contre des doctrines menteuses contraires à l'Évangile et au sentiment des Pères. Si je reniais ces écrits, je prêterais une force et une audace nouvelles à la tyrannie romaine, j'ouvrirais au torrent de l'impiété une digue par où elle déborderait dans le monde chrétien. Ma palinodie ne servirait qu'à étendre et accroître le règne de l'iniquité ; surtout quand on saurait que c'est par ordre de Sa Majesté, et des sérénissimes princes mes seigneurs, que j'ai fait cette rétractation.

» Enfin il est une autre série d'ouvrages, publiés sous mon nom, je veux parler de ces livres de polémique inspirés et écrits contre quelques-uns de mes adversaires, fauteurs de la tyrannie de Rome. J'avouerai sans peine que je m'y suis montré plus violent qu'il ne convient à un homme de mon état ; je ne fais pas ici le saint, je ne dispute pas sur ma conduite, mais bien sur la doctrine du Christ. Je ne puis encore consentir à désavouer ces écrits, parce que Rome se servirait de mon aveu pour étendre son règne et opprimer les âmes.

» Homme, et non Dieu, je ne saurais couvrir mes livres d'un autre patronage que celui dont le Christ couvrait sa doctrine. Interrogé devant Anne sur ce qu'il enseignait, et la face souffletée par un valet : « Si j'ai mal parlé, dit-il, montrez-moi comment ? » Si le seigneur Jésus, qui savait

bien qu'il était impeccable, n'a pas repoussé le témoignage que les bouches les plus viles pouvaient rendre de sa parole divine ; moi, lie de terre, qui ne suis capable que de pécher, ne dois-je pas solliciter l'examen de mes doctrines?

» Je prie donc, au nom du Dieu vivant, votre sacrée Majesté, vos Ordres illustres, toute créature humaine, de venir déposer contre moi, et de me convaincre d'erreur, les prophètes et l'Évangile à la main. Me voici, je suis prêt à réprouver mes erreurs, si on me convainc de mensonge, et à jeter au feu mes livres.

» Sachez-le bien, j'ai pesé les périls, les chagrins, les angoisses, les haines que ma doctrine doit apporter en ce monde : je suis joyeux de voir que la parole de Dieu aille enfanter des discordes et des dissensions : c'est le lot et la destinée du Verbe divin ; car le Seigneur a dit : « Je suis venu, non pour apporter la paix, mais le glaive ; je suis venu pour séparer le fils du père.

» N'oubliez pas que Dieu est admirable et terrible en ses conseils. Craignez que si vous condamnez la parole divine, cette parole n'enfante un déluge de maux, et que le règne de ce noble adolescent, sur qui après Dieu reposent toutes nos espérances, ne soit bientôt troublé.

» Je pourrais ici, par des exemples tirés des livres saints, vous montrer Pharaon, le roi d'Égypte, et les rois d'Israël, se perdant en voulant régner d'abord par la paix et par ce qu'ils nommaient la sagesse. Car Dieu confond l'hypocrite dans son hypocrisie, et renverse les montagnes avant

qu'elles connaissent leur chute: la crainte est l'œuvre de Dieu.

» Non pas que je veuille donner ici des conseils à de si hautes et si puissantes intelligences: je devais ce témoignage d'amour à la Germanie ma patrie. Je finis en me recommandant à votre sacrée Majesté, et à vos Dominations, et je les supplie humblement de ne pas permettre que mes adversaires me rendent ici un objet de haine. J'ai dit. »

Alors l'official se leva et dit: Que Luther n'avait pas répondu à la question; qu'il ne s'agissait pas de discuter des maximes déjà condamnées par les conciles; qu'il demandait une réponse simple et non cornue : s'il voulait ou non se rétracter.

Luther reprit avec plus d'assurance encore.

« Puisque votre sacrée Majesté et vos Dominations demandent une réponse simple, je la ferai: elle ne sera si cornue, ni dentée, et la voici. A moins qu'on ne me convainque d'erreur par le témoignage de l'Écriture ou de l'évidence (car je ne crois pas à la seule autorité du pape et des conciles qui si souvent ont erré ou se sont contredits, et je ne reconnais de maître que la Bible et la parole de Dieu), je ne puis ni ne veux me rétracter, car il ne faut jamais agir contre sa conscience (1).

---

(1) Dabo illud neque cornutum neque dentatum in hunc modum : Nisi convictus fuero testimoniis scripturarum aut ratione evidenti (nam neque papæ neque conciliis solis credo, cùm constet eos errâsse sæpiùs, et sibi ipsis contradixisse) vinctus sum scripturis à me adductis, captaque est conscientia in verbis Dei; revocare neque possum neque volo quidquam, cùm contra conscientiam agere neque tutum sit neque integrum.— Luth. Op., ed. Ienæ lat., t. II, p. 438.

» Telle est ma profession de foi; n'attendez rien autre de moi: que Dieu me soit en aide. Amen (1). »

Les Ordres se retirèrent pour délibérer, puis l'official reprit ainsi la parole.

« Martin Luther, vous venez de parler avec un ton qui ne sied point à un homme tel que vous; et vous n'avez pas répondu à la question. Sans doute vous avez composé divers écrits dont quelques-uns pourraient n'être l'objet d'aucune censure. Si vous aviez désavoué les livres où sont répandues vos erreurs, Sa Majesté, dans sa bonté infinie, n'aurait pas permis qu'on poursuivît ceux où ne sont enseignées que de pures doctrines. Vous avez ressuscité des dogmes condamnés par le concile de Constance, et vous demandez à être convaincu par les Écritures. Mais si chacun avait la liberté de disputer sur des points, depuis tant de siècles décidés par l'Église et les conciles, il n'y aurait plus de doctrine, plus de dogme, plus rien de certain, plus rien de fixe, plus de croyances qu'on devrait tenir sous peine de damnation éternelle. Car aujourd'hui, vous qui rejetez l'autorité du concile de Constance, demain vous proscrirez tous les conciles, puis les Pères et les docteurs: alors plus d'autorité que cette parole individuelle que vous invoquez en témoignage et que nous invoquons aussi. C'est pourquoi Sa Majesté demande une réponse simple et précise, affirmative ou négative. Voulez-vous défendre

(1) Hier stehe ich, ich kann nicht anders: Gott helfe mir, Amen.

comme catholiques tous vos enseignements, ou en est-il que vous soyez prêt à désavouer? »

Luther demanda ici que Sa Majesté ne souffrît pas qu'il mentît à sa conscience, enchaînée par les saintes Écritures. On voulait une réponse catégorique: il l'avait donnée. Il ne pouvait que répéter ce qu'il avait déjà déclaré : — que si on ne lui prouvait par d'irrésistibles arguments qu'il avait erré, qu'il ne reculerait pas d'une semelle en arrière; que ce qu'avaient enseigné les conciles n'était pas article de foi; qu'ils avaient failli et s'étaient contredits; que leur témoignage n'était donc pas convaincant; qu'il ne pouvait désavouer ce qui était écrit dans les livres inspirés.

L'official répondit qu'il ne démontrerait pas que les conciles eussent erré. . .

Le docteur prit l'engagement de le prouver.

Comme il était tard, la Diète leva la séance. En se retirant *l'homme de Dieu* (1) fut poursuivi par les murmures et les moqueries de quelques Espagnols qui s'amusaient à déchirer les livres du docteur qu'ils avaient enlevés de l'étalage du libraire.

Luther avait parlé plus de deux heures répétant en latin ce qu'il disait d'abord en allemand. Son front ruisselait de sueur, sa face était altérée, il avait besoin de repos (2). A son retour au logis il trouva une canette de bierre d'Eimbeck qu'on lui avait envoyée. Il la but d'un trait (3). Puis en

(1) Melanchthon, Vita Lutheri.

(2) Incalescens et sudans à vapore circumstantium. — Lutheri, Relatio, Islebæ, p. 734.

(3) Effner dit à ce sujet : Avec une semblable canette, à présent

posant le vase il demanda : « A qui dois-je ce cadeau?— Au duc Érich de Brunswick, reprit Amsdorf. — Ah! dit Luther, comme le duc Érich a pensé aujourd'hui à moi, que Dieu pense un jour à lui. »

Deux jours après, les princes électeurs, les grands officiers et les Ordres de l'empire s'étant assemblés de nouveau, on annonça un message de l'empereur. Tous les Ordres se levèrent en signe de respect, et le secrétaire de la diète lut à haute voix le rescrit impérial conçu en ces termes :

« Nos ancêtres, les rois d'Espagne, les archiducs d'Autriche, les ducs de Bourgogne, protecteurs et défenseurs de la foi catholique, en ont défendu l'intégrité de leur sang et de leur épée, en même temps qu'ils veillaient à ce qu'on rendît aux décrets de l'Église l'obéissance qui leur est due. Nous ne perdrons pas de vue ces beaux exemples, nous marcherons sur les traces de nos aïeux, et nous protégerons de toutes nos forces cette foi que nous avons reçue en héritage. Et comme il s'est trouvé un frère qui a osé attaquer à la fois et les dogmes de l'Église et le chef de la catholicité, défendant avec opiniâtreté les erreurs où il était tombé, et refusant de se rétracter; nous avons jugé qu'il fallait s'opposer aux progrès de ces désordres, même au péril de notre sang, de nos biens, de nos dignités, de la fortune de l'empire; afin que la Germanie ne

---

on pourrait abreuver une société nombreuse ; mit einer solchen Kanne Eimbecker Bier könnte man in unsern Zeiten eine ganze Gesellschaft lustig machen, l. c., t. I, 71, note.

se souillât pas du crime de parjure. Nous ne voulons plus désormais entendre Martin Luther, dont les princes ont appris à connaître l'inflexible opiniâtreté : et nous ordonnons qu'il ait à s'éloigner et à se retirer sous la foi de la parole que nous lui avons donnée, sans qu'il puisse dans son chemin prêcher où exciter des désordres (1). »

Cependant Luther était visité par un grand nombre de princes, de comtes, de barons, de chevaliers, de nobles, de prélats et de séculiers (2). Le palais impérial était assiégé par une multitude qui ne se lassait pas de contempler le moine augustin.

— « La petite chambre du docteur ne peut contenir tous les visiteurs, écrit Spalatin. J'ai reconnu le landgrave Philippe de Hesse, le duc Wilhelm de Brunswick, le comte Wilhelm de Henneberg. » L'électeur Frédéric, tremblant que Luther ne se démentît devant la diète, avait été si émerveillé du courage de son protégé, qu'il fit le soir appeler dans sa chambre à coucher Spalatin, et lui dit en lui prenant la main : « Comme il a

(1) On ne trouve qu'une infidèle copie de ce rescrit impérial dans les œuvres de Luther : on y fait tenir à l'empereur un langage qui n'est pas dans les formes des protocoles de l'empire. Charles-Quint y excommunie Luther et ses adhérents. — Voyez aux PIÈCES JUSTIFICATIVES, n° V.

(2) Contarenus ad Tiepolum. 25 Ap :

« Habet infensissimos inimicos et maximos fautores : res agitur tantâ contentione quantam nemo crederet. »—Letter of Tonstall from the diet of Worms, Fiddes, Life of Wolsey, p. 242 : « The Germans everywhere are so addicted to Luther, that rather than he shall be oppressed by Pope's authority, a hundred thousand of the people will sacrifice their lifes. »

bien parlé, en allemand et en latin, ce père Martin! »

Or il arriva qu'on afficha sur les murailles du palais un placard manuscrit, où on lisait : « A vous, papistes, à vous, archevêque de Mayence, guerre à mort vous jurent quatre cents chevaliers, et sous la foi du serment, parce que vous avez voulu opprimer le juste du Seigneur. Gare à vous, nous serons bientôt huit mille. —Bundschuch.» « C'était, dit Luther, une méchanceté imaginée par mes ennemis pour fournir à l'empereur un motif plausible de me retirer le sauf-conduit qu'il m'avait accordé, au grand mécontentement des légats du pape. Bundschuch! est le mot de ralliement qui devait bientôt retentir parmi les paysans (1). »

Il y avait dans le conseil de l'empereur des princes qui voulaient qu'on arrêtât le docteur et qu'on lui fît son procès : le duc Georges défendit noblement la cause du moine : « Ce qu'on a promis, il faut le tenir, disait-il : ce serait une tache ineffaçable pour nous autres nobles que de manquer à notre parole; nos ancêtres se couvriraient la figure de honte. — Bien, lui dit l'empereur en lui serrant la main; bien, noble duc; si jamais la bonne-foi était bannie de la terre, c'est à la cour des princes qu'elle devrait se réfugier (2). »

---

(1) Voyez dans le troisième volume le chapitre qui a pour titre : *Les Paysans.*

(2) Wenn Treu und Glauben nirgends mehr gelitten würden, so sollten sie doch an fürstlichen Höfen ihre Zuflucht finden. — C'est le propos de Jean le Bon.

Luther a donné diverses relations de sa comparution à Worms :

1° celle qu'on trouve dans l'édition latine d'Iéna, in-fol., p. 236 et suiv.; et en allemand, Altenb., fol. 713 et suiv.; 2° celle qu'il adresse à Lucas Cranach, fol. 731, et celle à Hoyer, comte de Mansfeld, p. 732. C'est de ces diverses relations que nous avons tiré notre récit.

Nous nous sommes aidé aussi de Gaspard Ulemberg, qui s'est attaché particulièrement à raconter toutes les tentatives de rapprochement essayées inutilement par l'archevêque de Trèves. On peut consulter, sur le voyage et la comparution de Luther à Worms: Cochlæi Acta, etc., p. 55 et suiv. — Melanchth., in Vitâ Lutheri. —Pallavicini, Storia del Concilio di Trento. — Roscoë, Vie et Ponti ficat de Léon X, t. IV. — Maimbourg, Histoire du Luthéranisme in-4°. — Sleidan, Hist. de la Réformation, t. I, liv. III.

CHAPITRE VII.

CONFÉRENCE ENTRE LUTHER ET L'ARCHEVÊQUE DE TRÈVES. — 1521.

L'empereur consent à proroger le sauf-conduit de Luther, afin de tenter de ramener le moine. — Première réunion dans le palais de l'archevêque. — Veh y prend la parole au nom des assistants. — Luther refuse de se rétracter. — L'archevêque retient Luther, nouvelle conférence entre Jean d'Eck et Luther. — Résistances du moine. — Deuxième réunion. — Inutiles efforts de l'archevêque. — Tous les moyens de conciliation étant épuisés, l'official de l'archevêque de Trèves mande Luther, auquel il fait lecture de la sentence impériale. — Le 26 avril le docteur quitte Worms. — Physionomie du drame de Worms. — Le rôle qu'y joua Luther est jugé diversement — Élenchus ou résumé de la symbolique de Luther à la diète. — Examen des débats au point de vue religieux. — C'est l'individualisme et non le libre examen que Luther voulait faire triompher. — Comment Charles-Quint pouvait juger la symbolique du Saxon. — Comme catholique et comme empereur il devait la rejeter. — Édit contre Luther.

Les sympathies qu'excitait Luther, surtout parmi les chevaliers teutons, inquiétaient l'empereur (1). Prêt à traverser les Alpes, il avait peur de laisser en Allemagne un instrument de discordes intestines. L'idée de se mesurer avec le héros de Marignan était loin de l'effrayer, mais une lutte avec le moine de Wittemberg troublait son sommeil. Il consentit à ce qu'on essayât de vaincre l'obstination de Luther.

L'archevêque de Trèves pria donc le docteur de

(1) Raumer, Neuere Geschichte der Deutschen, t. I, p. 262 et suiv. — Ad. Menzel, Neuere Geschichte der Deutschen, t. I, p. 96.

venir le trouver: Luther se présenta précédé du commissaire impérial et accompagné de ses amis qui l'avaient suivi de la Saxe et de la Thuringe. On l'introduisit dans l'appartement du prélat, où se trouvaient réunis Joachim de Brandebourg, le duc de Saxe Georges, les évêques d'Augsbourg et de Brandebourg, le comte Georges, grand maître de l'ordre teutonique, Jean Boeck de Strasbourg, et le docteur Peutinger. Veh (Vehus), chancelier de Bade (1), prit la parole au nom des nobles assistants, en déclarant qu'on n'avait pas appelé Luther pour faire de la polémique, mais par pur esprit de charité et de bienveillance.

Alors Veh commença un long discours sur l'obéissance qu'on doit à l'Église et à ses décisions, aux conciles et à leurs décrets. Il soutint que l'Église, comme tout pouvoir, avait ses constitutions, qui pouvaient être modifiées par les besoins des peuples auxquels elles s'appliquaient, par la diversité des mœurs, des lieux et des époques; que c'étaient là les contradictions apparentes que Luther signalait dans le régime intérieur de l'Église. Ces contradictions ne prouvaient au fond que le soin religieux avec lequel elle réglait son administration spirituelle et n'intéressaient nullement l'intégrité du dogme catholique. Ce dogme était hier ce qu'il

(1) Eruditionis et eloquentiæ nomine etiam Luthero laudatus. — Seckendorf, l. c., p. 155.

Il existe de Vehus une lettre imprimée en date du 28 mars 1522, adressée au duc Georges, et où cet homme d'État, tout en reconnaissant la nécessité de certaines réformes à introduire dans l'Église d'Allemagne, engage les princes à sévir contre les luthériens.

sera demain et jusqu'à la consommation des siècles. Il appela l'attention sur les troubles qu'excitaient partout les nouveautés luthériennes. « Voyez, dit-il, le livre *De la liberté chrétienne ;* qu'enseigne-t-il? A secouer toute espèce de joug, à ériger en axiome la désobéissance? Le temps n'est plus où chaque enfant de la famille chrétienne n'avait qu'un cœur et qu'une âme : alors le précepte était un comme la société; la règle était une comme le précepte. Il a fallu la modifier lorsque le temps a lui-même modifié la société, sans toutefois que jamais le dogme catholique ait reçu d'atteinte. Je sais bien, Martin, ajouta-t-il, que beaucoup de vos ouvrages respirent une douce odeur de piété; mais on a jugé l'esprit général de vos œuvres, comme on juge l'arbre, non pas sur ses fleurs, mais sur ses fruits. Ce sont ici des conseils de paix que vous adressent les Ordres de l'empire. Ils ont été établis de Dieu pour veiller à la sûreté d'un État dont vos doctrines compromettent le repos. Leur résister, c'est résister à Dieu. Sans doute il vaut mieux obéir à Dieu qu'aux hommes, mais croyez-vous donc que nous soyons sourds à sa parole, et que nous ne l'ayons pas méditée (1)?

— Merci, dit Luther, de toutes vos paroles de paix et de charité. » Alors il se mit à répondre à ce que Veh avait dit touchant l'autorité des conciles; il soutint que le concile de Constance avait erré en condamnant cette proposition de Jean Huss : l'Église

(1) Ulemberg, Historia de vitâ, etc., Lutheri. — Pallavicini, etc.

du Christ n'est que la société des élus (1)? « Point de rétractation, reprit-il d'une voix forte et animée : ma vie et mon sang, plutôt qu'une parole de désaveu, car il vaut mieux obéir à Dieu qu'aux hommes. Il ne m'est pas donné à moi d'empêcher que le scandale n'arrive, et que le Christ ne soit une pierre d'achoppement. Si les brebis du bon pasteur étaient nourries de la moelle évangélique, la foi vivrait, et nos maîtres spirituels seraient probes et fidèles. Je sais bien qu'il faut obéir aux magistrats, même quand ils ne sont pas selon le cœur de Dieu : aussi suis-je prêt à leur obéir, pourvu qu'on n'enchaîne pas la parole du Seigneur. »

Luther allait se retirer; on le retint, et Veh recommença son argumentation et ses instances, en l'adjurant de soumettre ses écrits au jugement des princes et des Ordres de l'empire.

Le docteur répondit : « Je ne veux pas qu'on croie que je décline le jugement de l'empereur et des Ordres; mais la parole de Dieu, sur laquelle je m'appuie, est à mes yeux si claire, que je ne pourrais me rétracter qu'autant qu'on m'opposerait une parole plus lumineuse. Saint Paul a dit : « Si un ange vient du ciel avec un nouvel Évangile, qu'il soit anathème ; » ne violentez pas ma conscience enchaînée dans les liens de l'Écriture.

— Mais, reprit le marquis de Brandebourg, n'avez-vous pas dit que vous céderiez si vous étiez convaincu par le texte même de l'Écriture? — Ou

(1) Tantum una est sancta, universalis Ecclesia quæ est numerus prædestinatorum.

par des raisons de toute évidence, reprit Luther.
— Mais vous admettez donc une raison supérieure à la parole de Dieu? » objecta vivement le chancelier : Luther resta silencieux.

On se sépara. L'archevêque de Trèves retint le moine et le fit passer dans une autre pièce, où Jérôme Schurf et Nicolas Amsdorf le suivirent ; là se trouvaient Jean d'Eck et Cochlée, doyen de l'église de la Sainte-Vierge à Francfort. D'Eck prit la parole :

« Martin, dit-il, il n'est aucune des hérésies qui ont déchiré l'Église, qui ne soit née de l'interprétation des Écritures ; la Bible est l'arsenal où chaque novateur est venu puiser ses arguments trompeurs ; c'est avec des textes bibliques que Pélage et Arius soutenaient leurs doctrines. Arius, par exemple, trouvait la négation de l'éternité du Verbe, éternité que vous admettez, dans ce verset du Nouveau Testament : *Joseph non cognovit conjugem suam donec parturit primogenitum* : et il disait, comme vous, que cette parole l'enchaînait. Quand les pères du concile de Constance ont condamné cette proposition de Jean Huss : l'Église de J.-C. n'est que la communion des élus, ils ont condamné une erreur, car l'Église, comme une bonne mère, entoure de ses bras tout ce qui porte le nom de chrétien, tout ce qui est appelé à jouir de la béatitude céleste... » Luther résistait et reproduisait ses arguments. Cochlée lui prit les mains en le conjurant de rendre la paix à l'Église. Le moine fut inflexible : on se sépara.

Le soir, l'archevêque de Trèves fit annoncer à

Luther que, par ordre de l'empereur, son sauf-conduit était prorogé de deux jours ; il lui indiquait pour le lendemain une nouvelle conférence.

Peutinger et le chancelier de Bade vinrent trouver Luther, reprirent la conversation où elle était restée la veille, en s'efforçant d'amener le moine à soumettre ses écrits au jugement de l'empereur.

« Oui, répondit Luther, j'y suis prêt, pourvu qu'on vienne à moi les Écritures à la main : sinon, non ! Dieu a dit par le prophète-roi : « Ne vous fiez pas aux princes, aux fils des hommes, car en eux n'est pas le salut; » et par Jérémie : « Maudit soit qui met sa confiance dans l'homme. » Comme on le pressait plus vivement : « Tout au jugement des hommes, dit-il, excepté la parole de Dieu. » On le quitta en lui annonçant qu'on reviendrait le soir, et qu'on espérait le trouver dans d'autres dispositions.

Mais ce fut en vain. « Consentez-vous au moins, dirent les envoyés à Luther, à soumettre au jugement d'un concile à venir vos doctrines, comme vous l'avez écrit, il n'y a pas longtemps? — Eh bien ! oui, dit Luther; mais à condition qu'on extraira de mes livres les articles sur lesquels devra prononcer le concile, et que sa sentence sera tirée des livres saints.

— Alors, si cette voie est tentée, vous promettez bien de vous taire jusqu'à ce que le concile ait prononcé ?

— Sans doute, » dit Luther.

Aussitôt les délégués vont trouver l'archevêque de Trèves et lui disent : « Voici que Luther a promis de s'en rapporter à la décision du concile, et de ne plus dogmatiser jusqu'à ce que sa cause ait été jugée. »

L'archevêque, tout joyeux, fit appeler Luther, et lui demanda si ce qu'on lui avait rapporté était vrai : Luther le détrompa.

« Mais il semble, cher docteur (1), dit le prélat, que vous ne pouvez repousser une voie de conciliation que vous indiquiez vous-même dans votre appel récent au futur concile? Ne venez-vous pas encore de déclarer que vous étiez prêt à soumettre vos écrits au jugement de l'empereur et des Ordres?

— Ah! reprit Luther, m'abandonner au jugement de ceux qui ont condamné mes livres? jamais.

— Mais alors, dites-moi donc, mon cher docteur, le moyen de prévenir les troubles qui menacent l'Église : quels remèdes faut-il employer?

— Il n'y en a pas de meilleurs que ceux dont parle Gamaliel, selon le témoignage de saint Luc : « Si l'œuvre est de l'homme, elle périra ; si elle vient de Dieu, elle ne mourra pas. » César et les Ordres peuvent écrire au pape ce peu de mots : « Si l'œuvre de Luther n'est pas une inspiration d'en haut, dans trois ans on n'en parlera plus (2). »

---

(1) Mein Herr Doktor, wie thäte man ihm denn? — Spal. Mss. — Seckendorf, l. c., p. 157.

(2) Ist meine Sache nicht aus Gott, so wird sie über zwei oder drei Jahr nicht währen ; ist sie aber aus Gott, so wird man sie nicht dämpfen können. — Seckendorf, l. c., lib. I, p. 157.

L'archevêque s'obstinait : « Voyons, dit-il, si on extrayait de vos livres des articles qu'on soumettrait ensuite à la décision du concile ?

— Pourvu que ce ne soient pas, reprit Luther, ceux que le concile de Constance a déjà condamnés.

— Peut-être, dit le prélat.

— Oh ! alors, non, non ! je ne veux pas, car je suis certain que les décrets du concile ont condamné la vérité : j'aimerais mieux perdre la tête que de déserter la parole divine.

— Eh bien donc, dit l'archevêque en soupirant, puisque vous persistez, Dieu vous jugera. »

Peu d'instants après, l'official de Trèves manda Luther et en présence de l'archichancelier fit lecture de la sentence impériale.

« Luther, ajouta-t-il, puisque vous n'avez pas voulu écouter les conseils de Sa Majesté et des Ordres de l'empire, et confesser vos erreurs, c'est à César d'agir maintenant. De par ordre de l'empereur, il vous est accordé vingt jours pour retourner à Wittemberg, libre, et sous la sauvegarde de la parole du prince, pourvu que sur votre passage vous n'excitiez aucun trouble par vos paroles ou vos discours (1). »

Sturm inclina le caducée de l'empereur en signe de respect.

Luther courba la tête et dit : « Qu'il soit fait comme il a plu au Seigneur, béni soit le nom de

(1) Acta reverendi patris D[is] Martini Lutheri augustiniani coram cæsareâ majestate, principibus, electoribus et imperii ordinibus, in comitiis principum Wuormatiæ. — Opera Luth., t. II, p. 164 et suiv.

Dieu. » Il ajouta des paroles de reconnaissance et de remercîments envers la personne de l'empereur, ses ministres et les Ordres de l'empire, pour qui, disait-il la main sur le cœur, il était prêt à sacrifier la vie, l'honneur, la réputation, tout, excepté la parole de Dieu.

Mais pourquoi ces protestations de reconnaissance, quand Luther était sûr « que s'ils ne versaient pas son sang, ce n'était pas que la volonté du meurtre leur manquât, et que l'homicide était dans tous les cœurs (1)? »

Le 26 avril, après un repas que lui donnèrent ses amis, le docteur reprit le chemin de Wittemberg.

Ainsi finit le drame de Worms, un des plus remarquables de la vie du réformateur, et que nous avons reproduit d'après les notes mêmes de Luther, sans rien changer à cette simplicité de paroles qui ne manque pas de charmes, et à cette fidélité de détails qui donnent à sa narration quelque ressemblance avec des paraboles. On regrette seulement que Luther, ou celui qui a pris la plume en son nom, fasse disparaître si vite cet archevêque de Trèves, une des plus belles âmes que nous trouverons dans cette histoire, et dont le moine lui-même a reconnu la bienveillance et la charité (2).

---

(1) Jetzt ists abermals zu Worms an mir verdampt; und ob sie mein Blut nicht vergossen haben, hats doch nicht gefehlt an ihrem vollen, ganzen Willen, und morden mich noch ohn Unterlaß in ihrem Herzen. — An Hartmuth von Kronberg.

(2) Spalatin loue cet archevêque : Ut virum rerum mundi valde peritum qui magnâ cum humanitate Lutherum tractaverit. — Spal. Mss. — Seckendorf, l. c., p. 157.

Les assises de Worms ont été jugées sous le rapport scénique bien diversement. On sait qu'elles ont inspiré à Werner un des plus beaux actes de sa tragédie, où l'histoire est traitée trop poétiquement, et où, pour mettre en relief la figure de son héros, le peintre a pâli toutes les autres, jusqu'à celle du prélat. M. Heine a glorifié l'apparition de « son père » à Worms. Le catholique lui-même, s'il oublie un moment le sectaire pour ne considérer que l'homme, aime à contempler cette robe noire, en face de ces barons et seigneurs tout bardés de fer, armés de casques et d'éperons; et il s'émeut à la voix « de ce petit frère » qui vient défier toutes les puissances de la terre. Cet empereur sur qui reposent les intérêts de l'Allemagne, et qu'un moine arrête tout court; ces deux juristes, Amsdorf et Jonas, qui se pressent avec tant d'amour autour de leur maître, prêts à le défendre de leur bras et de leur voix; ce peuple pour qui l'augustin est la plus grande nouveauté du siècle; ce vieux Freundsberg qui parle au pèlerin comme à un soldat; cette tête d'archevêque blanchie dans le service de Dieu au milieu de toutes ces armes d'acier qui brillent au soleil; ce Vehus, éloquent à force de logique; ces chaudes organisations du Midi, en face de natures teutones impassibles dans leur immobilité : tout cela forme un magnifique spectacle. A chaque parole du moine l'âme se serre et s'effraye en pensant que l'empereur est là qui l'écoute, et qui n'aurait même pas besoin d'un mot pour briser le frère rebelle. Gloire soit rendue à l'adolescent

couronné dont l'âge eût excusé l'emportement, et qui aurait trouvé de si prompts instruments pour servir sa colère ! Il n'en chercha pas, il fut généreux et garda sa parole. On est fâché que Luther ait oublié si vite ce qu'il devait de reconnaissance à Charles-Quint, dont il prophétisa bientôt la sentence. « Voici Charles attaqué de toutes parts ; je ne m'en étonne pas. Je lui prédis des malheurs sans fin : il portera la peine de l'impiété des autres. Malheureux jeune homme qui a cédé à de mauvais conseils et a repoussé la vérité qu'on lui montrait à Worms (1) ! » On sait comment s'accomplit cette prédiction. Quelque temps après Charles faisait prisonnier à Pavie François I[er], et l'archevêque de cette ville, en recevant le vainqueur à la porte de la cathédrale, lui disait : « C'est Dieu qui vous a envoyé pour châtier vos ennemis et délivrer l'Italie (2). »

Les adversaires de Luther, sans nier la majesté du tableau qu'offre la diète de Worms, trouvent que le Saxon n'y joua pas le rôle qu'il s'était assigné d'avance. Ils s'attendaient à une parole plus véhémente, à une pose plus fière en face de ses juges, et à des langues de feu, qui devaient descendre sur la tête de l'apôtre. Luther, au lieu de regarder en haut, cherche péniblement et remet au lendemain des réponses que l'Esprit-

(1) Carolum impeti bellis nihil mirum ; nihilque unquam habebit prosperum... Infelix juvenis quòd veritatem Wormatiæ malis consultoribus in faciendo repudiarit. — Spalatino, 15 jul. — De Wette, l. c., t. II, p. 30.

(2) Pallavicini, Storia del Concilio di Trento.

saint aurait dû lui souffler. Apologistes et adversaires pourraient trouver dans les écrits du réformateur de quoi justifier leur enthousiasme ou expliquer leur déception. Peu de temps avant de mourir, en repassant dans sa mémoire les souvenirs de sa vie, Luther disait à ceux qui l'entouraient : « En vérité, c'est Dieu qui me donnait à Worms mon intrépidité de cœur; je ne crois pas que je montrasse aujourd'hui un pareil courage (1). » Et quelques mois après son apparition à la diète, tout honteux de sa faiblesse, il écrivait à Spalatin : « Je me sens troublé, inquiet, en songeant que j'ai écouté vos conseils pusillanimes et ceux de mes amis. J'ai étouffé le souffle de Dieu au lieu de montrer un autre Élie à toutes ces idoles; elles en verraient bien d'autres si je reparaissais devant elles (2). » Et lorsque Wittemberg devint tout à coup le théâtre d'émeutes populaires, et que la foi au nouvel évangéliste faillit à ses disciples, c'est-à-dire peu de mois après la clôture des états, Luther voyait dans ce scandale le doigt de Dieu frappant les peuples pour les punir de ce que son envoyé n'avait pas confessé devant leur tyran la parole de Dieu avec une foi plus ardente (3). En vérité cet homme

(1) Ita Deus impavidum reddere potest hominem; nescio an nunc tam fortis essem. — Seckendorf, l. c., t. I, p. 152.

(2) Et ego timeo valdè et vexor conscientiâ quòd tuo et amicorum consilio cedens, Wormatiæ remisi spiritum, et idolis illis non exhibuerim Eliam quemdam. Alia audirent si denuò sisterer coram eis. — Spalatino, 9 sept. 1521. — De Wette, l. c., t. II, p. 50.

(3) Wohlan, ich denke, ob nicht solliches auch geschehe zur Strafe etlicher meiner furnehmsten Gönnern, und mir... mir aber darumb, daß ich zu Worms guten Freunden zu Dienst, auf daß ich nicht zu Steiffinnig gesehen wurde,

du Nord ne devrait pas avoir autant de répulsion pour les hommes du Midi, dont il a tous les emportements, et toute la mobilité.

Hutten blâmait les formules obséquieuses de Luther envers l'empereur, indignes d'un homme qui s'apprêtait au martyre. Il chantait en style d'épileptique :

— Arrière les paroles inutiles; des flèches, des glaives, des canons, voilà ce qu'il faut pour vaincre ces méchants démons (1).

Luther s'étonna plus tard lui-même que sa langue eût pu se ployer à nommer l'empereur maître très-clément, quand il savait assez la haine que lui portait ce prince (2).

En passant à Worms, nous demandâmes à visiter la salle où se tint la Diète (3) : elle n'existe plus.

Ne nous étonnons pas que le temps ait si vite brisé la pierre où se dressa le pied de Luther, puisque la plupart des dogmes qu'il venait défendre, et au besoin, si nous l'en croyons, sceller de son sang, sont traités aujourd'hui de choses vaines par ceux qu'il conquit à sa foi. Quel est celui

---

meinen Geist dämpfet, und nicht härter und strenger meine Bekenntniß für den Tyrannen thät. — An Hartmuth von Kronberg.

(1) Opus esse video gladiis et arcubus, sagittis et bombardis ut obsistatur cacodemonum insaniæ.

(2) Nam ego fuccos mire odi et satìs multùm eis concessi hactenùs, aliquandò et παῤῥησιαν præstare oportet.—Spalatino, 12 mart. 1522.

(3) L'église luthérienne de la Trinité, à Worms, possède une peinture de Seakatz, représentant Luther à la diète. Les portraits sont de pure imagination.

de ses disciples qui voudrait verser, non pas une goutte de sang, mais un peu d'encre pour l'honneur de ces maximes que le Saxon eut soin de formuler, aussitôt après son départ de Worms, dans un élenchus qui résume la symbolique wittembergeoise à cette époque ?

LES COLLECTEURS.

Le chrétien baptisé ne peut perdre le royaume céleste, de quelques péchés qu'il se souille, pourvu qu'il croie.

LUTHER.

Car la foi ôte tous les péchés du monde.

LES COLLECTEURS.

Au chrétien, l'Église ni les anges ne peuvent imposer des croyances.

LUTHER.

C'est la doctrine de saint Paul, Col. 2.

LES COLLECTEURS.

Il n'est pas d'État qui puisse être heureusement régi par des rois.

LUTHER.

C'est l'enseignement de l'expérience.

LES COLLECTEURS.

Tout homme peut confesser et absoudre.

LUTHER.

Il est écrit dans saint Matthieu : Ce que vous lierez sur la terre sera lié dans les cieux, et ce que vous délierez sur la terre sera délié dans les cieux : ces paroles s'adressent à tous les chrétiens.

LES COLLECTEURS.

Le péché est de sa nature toujours le même : il

ne s'aggrave pas parce qu'il est commis avec une mère, une sœur, une fille.

LUTHER.

Le Christ l'a dit.

LES COLLECTEURS.

Tout homme peut confesser, dédier un église, conférer les ordres.

LUTHER.

Viletés qu'on doit abandonner aux subalternes : à l'évêque de prêcher l'Évangile.

LES COLLECTEUR.

Quand saint Pierre lui-même trônerait à Rome, je ne le reconnaîtrais pas pour pape.

LUTHER.

C'est que la papauté n'est qu'une jonglerie.

LES COLLECTEURS.

Libre arbitre, chimère, non-sens ! c'est la nécessité qui nous pousse et nous régit.

LUTHER.

L'homme ne peut opérer que l'iniquité, je l'ai prouvé.

LES COLLECTEURS.

Le pape est hérétique, schismatique, idolâtre ; salut, Satan !

LUTHER.

C'est la vérité (1).

---

(1) Dr. Martini Lutheri responsio extemporaria ad Articulos quos magistri nostri, ex Babylonicâ et assertionibus ejus excerpserunt, quos venienti Wormatiam ad imperialem illic conventum objecerunt, tanquam hæreticos, nunquam tamen ex Scripturis tales probatos. — Opera Lutheri, t. II, p. 172. Wittembergæ. Excudebant hæredes Petri Leitz.

Tel est donc le squelette dogmatique sur lequel Luther a soufflé, afin de lui communiquer la vie et le mouvement! Voilà ce que dix ans d'ardentes études, de nuit et de jour, aux dépens de son sommeil et de sa santé, lui ont appris : — que l'homme n'est qu'un automate poussé par l'aveugle nécessité ; — que la foi rend impeccable ; — qu'il n'y a pas de degré dans le crime ; — que le pape est Satan en chair et en os. Voilà ce qu'il a trouvé dans la Bible, ce qu'enseigne la parole de Dieu, ce que doit croire tout chrétien, ce qu'il est prêt à défendre au péril de sa vie : voilà son évangile. Seul en présence de ses juges, il a de la grandeur parce qu'il ne nous révèle pas les tristes mystères de sa symbolique ; mais à peine a-t-il quitté Worms que la sympathie qu'il excite s'évanouit aussitôt, parce que, la Diète close, il ne reste plus qu'un fataliste, dont la parole, si elle pouvait être écoutée, devrait jeter l'âme dans le désespoir, ravaler l'homme jusqu'à la bête et troubler la société dans ses fondements. Dans ce fleuve de sang que la révolte de Luther va verser en Allemagne, nous verrons quelle vérité surnagera pour consoler l'humanité.

Et sait-on au nom de qui vient Luther? Écoutez :

« Je tiens mes doctrines du ciel, elles ne peuvent être taxées de mensonges, et au jour du jugement universel, j'attesterai devant le Christ que ce que j'enseignai ne procédait pas de moi, mais de l'esprit du Seigneur (1). » Si Luther a dit vrai, pleurons sur ses pauvres disciples! Il n'est pas un de

(1) Adversùs ecclesiasticum ordinem episcoporum.

ceux qui l'ont accompagné à Worms, ni Amsdorf, ni Juste Jonas, ni Schurf, qui auront vu la face de Dieu, parce qu'aucun d'eux n'a adopté sa symbolique. Choisissons : il s'est trompé, ou ils ont mal lu dans ce livre auquel il en appelait sans cesse.

Résumons les débats de Worms.

Dans l'homme est une double individualité, l'une religieuse, l'autre sociale, chacune soumise à des lois qui régissent ses rapports avec Dieu et ses semblables. Dans chaque hiérarchie, il y a donc dépendance ou servitude : dépendance de l'être qui le créa, dépendance de la société où il vit. Ériger en dogme la souveraineté de la raison individuelle, est une véritable hérésie. Quand Jésus vint régénérer le monde, il apportait, suivant la remarque de M. de Villers, une véritable réforme : sur les ruines de la vieille société, il en fondait une nouvelle qui grandit comme toute famille. Il convenait de modifier ses formes. De là le pouvoir que dut transmettre le législateur à la future Église. Cette théorie de M. de Villers, comme on le voit, reproduit celle que nous venons d'entendre à Worms. Le chancelier de Bade établissait que l'Église a besoin, comme tout pouvoir, d'une constitution. Dès lors, et par une conséquence qui découle du principe posé par M. de Villers, la nécessité de lois qui régissent la manifestation de la pensée religieuse ou de la conscience, et par conséquent d'un enseignement un et invariable; et le pouvoir donné à l'Église d'établir des règles de foi, qui obligent tout être qui lui appartient, sous peine, s'il désobéit, d'être retranché de la communion des enfants de

Dieu. Lors donc que Luther vient proclamer que les enseignements dogmatiques de l'Église peuvent être soumis à l'examen, d'un mot il efface le symbole catholique, détruit le lien unitaire, et change l'essence même du pouvoir spirituel. Car l'examen, c'est le doute qui amende, admet ou rejette suivant ses caprices; c'est le désordre introduit dans la famille chrétienne; c'est l'anarchie érigée en principe; c'est la tyrannie de tous, ou le despotisme d'un seul qui voudra que la foi commune ploie devant la sienne. Comment s'assurer jamais de l'authenticité de la parole divine? Par la critique? mais la critique, c'est de la raison individuelle. Par le sentiment intérieur? mais le sentiment intérieur ne prouvera jamais que saint Pierre ou saint Matthieu ait écrit tel ou tel ouvrage. La vérité évangélique, qu'elle soit ou non reconnue par la critique ou la conscience, n'en demeure pas moins éternellement la vérité, et vérité, non pas parce que l'intelligence du savant ou la foi des ignorants la trouvent fondée sur la Bible; mais parce que le tribunal établi de Dieu la proclame doctrine de Jésus-Christ. L'appel à l'examen ou à l'individualisme accepté, le faisceau est rompu, l'arbre est attaqué dans sa racine, il n'y a plus d'Église. Ajoutons que le principe qui permet aux hommes de se révolter contre l'autorité religieuse, doit permettre de se révolter contre l'autorité politique : aussi M. de Villers pense-t-il que les nouveautés de Luther tendaient à détruire toute monarchie divine et humaine.

Il y a donc nécessité d'une autorité infaillible et impérissable pour veiller au salut de l'œuvre que

Jésus-Christ apporta aux hommes. C'est frappé de cette grande vérité que Leibnitz écrivait à Fabricius : « Puisque Dieu est l'ordre, il s'ensuit qu'il y a de droit divin dans son Église un magistrat spirituel. Or une telle autorité est légitime. »

« Mais, dit Luther, ouvrez-moi le livre de la loi, et que j'y lise cette autorité pour la reconnaître, et les doctrines de mensonge que vous me reprochez, pour les rétracter. » Le livre est ouvert : Luther repousse le signe. Qu'on nous donne une parole biblique, rayonnant d'une telle clarté, qu'elle fasse refluer le doute dans le cœur, comme le soleil fait disparaître les ténèbres. Luther répond : « La divinité de Jésus qui est écrite dans le Nouveau Testament en signes que tout le monde peut lire. » — Or, trois siècles après Luther, un disciple de la réforme, un docteur en théologie, un ministre évangélique a écrit en plein Genève un livre contre la divinité de Jésus-Christ. Et ne croyez pas qu'il se serve, pour soutenir son blasphème, du vieil argument d'Arius, dont nous parlait tout à l'heure le docteur d'Eck : il en a bien d'autres dans son livre, et tous tirés du Nouveau Testament (1). Le docteur Paulus, professeur à Heidelberg, n'a-t-il pas enseigné publiquement que Jésus-Christ est homme? Le docteur Hade, dans un manuel à l'usage des

(1) Voy. l'ouvrage de M. Chenevière, ministre du saint Évangile à Genève. M. Chenevière établit que la divinité de Jésus-Christ, telle que l'entend le catholique, empêche un grand nombre d'individus d'embrasser le christianisme. M. Malian a répondu au théologien genevois, qui a aussi écrit un traité en forme contre le dogme de la sainte Trinité.

étudiants, ne cherche-t-il pas à montrer comment Jésus est devenu, par le libre arbitre de son esprit, et par les circonstances de son époque, le sauveur des hommes? Et chez la plupart des ministres silésiens, la divinité de Jésus-Christ est-elle invoquée autrement que dans le style figuré (1).

Voici un autre article de la symbolique luthérienne écrit en toutes lettres dans un des livres déférés à la Diète de Worms, et que le moine n'a pas voulu désavouer, parce qu'il l'avait lu ainsi que les autres dans la Bible de Dieu. — C'est qu'en combattant les Turcs on s'élève contre le Seigneur (2). Qui dira que cette pensée venait du ciel? « Si mon cœur est une œuvre humaine, répétait Luther, elle périra; si c'est une œuvre divine, elle est éternelle; « argument qui, suivant la remarque d'un protestant, contriste le cœur, car le catholicisme, qu'il venait renverser, était debout à Worms, et après trois siècles vit encore (3). Et qu'est-ce que prouverait aussi la prospérité d'un fait au détriment d'un principe qu'on abandonnerait momentanément? Les lois de la logique ne s'abaissent pas jusqu'aux chiffres.

A Worms, Luther a fait un pas de plus dans l'erreur. Nous avons vu qu'à Leipzig il reconnaissait formellement l'autorité d'un pontife suprême; seu-

(1) Voyez les premiers chapitres de la Réforme contre la Réforme, par Hœninghaus. Paris, 1845, in-8.

(2) Præliari adversùs Turcas est repugnare Deo. Assertio articulorum per bullam Leonis X damnatorum. — Op. Luth., t. II, p. 3.

(3) Menzel, Neuere Geschichte der Deutschen, t. I.

lement, il niait l'origine divine de cette autorité. Ici, en défendant la proposition de Jean Huss, condamnée par le concile de Constance, que l'Église n'est que la société des saints, il efface un des caractères de l'Église, la visibilité. D'abord, comment s'assurer de cette lumière céleste dont il doue l'enfant de l'Église du Christ? Puis, si Jésus-Christ n'a fondé qu'une Église invisible, comment aurait-il pu lui donner un représentant visible? Donc, plus de papauté. Ainsi, nous voilà ramenés à son célèbre axiome, que nous sommes tous prêtres, évêques et papes. C'étaient là des doctrines que Veh ne pouvait pas plus comprendre qu'admettre. Et, par une contradiction choquante, qui du reste n'échappa point à un logicien comme le juriste, Luther, en voulant imposer ses enseignements comme des oracles bibliques, constituait une Église visible, dont il était évidemment le prêtre visible. Ce qui saisit douloureusement l'intelligence qui prête quelque attention aux débats de Worms, c'est que le moine, en glorifiant son droit fastueux du libre examen, se joue de ses juges, puisqu'en se posant comme l'apôtre de la vérité, depuis si longtemps cachée, il les force ou de nier son apostolat, ou de rejeter la vérité qu'il apporte. Nous voyons bien qu'en vertu de son inspiration biblique, il efface la papauté; mais au pape de Rome, que substitue-t-il? un moine augustin qui lit à Wittemberg à 100 florins par an. Or celui qui peut écrire : « Je n'ai pas reçu mon Évangile des hommes, mais du ciel; je suis l'évangéliste du Seigneur : je suis donc apôtre de Jésus-Christ, et je veux m'appeler ainsi désor-

mais (1), » n'est plus un simple moine, mais un représentant du Verbe éternel. Mais partout où resplendira le Verbe éternel, la raison doit s'incliner dans la poussière. Ainsi, c'est l'individualisme que Luther est venu faire triompher à Worms, sur les ruines de l'autorité séculaire, individualisme grossier, qui se sacre l'ecclésiaste d'une Église dont les bienheureux font seuls partie.

L'empereur, même quand il n'aurait pas eu pour maître un théologien, devait comprendre maintenant la symbolique de Luther. Rien de plus clair que le programme du moine : point de papauté, point d'épiscopat, point de sacerdoce, point de confession, point de vœux, point de célibat; en place des sept sacrements de l'Église, deux seulement qu'il conserve, mais que demain peut-être il abolira; plus de liberté morale, mais l'esclavage du moi; une foi triste et morte, qui repousse l'œuvre comme une souillure; une âme impeccable quand elle a dit je crois. L'adolescent qui communiait aux quatre grandes solennités de l'Église devait repousser de si folles théories. Le prince, qui chaque soir se faisait donner le bulletin de l'état des esprits dans chacun de ses royaumes, devait s'effrayer des germes de révolte que Luther commençait à faire éclore en Saxe. Un prêtre du nom de Munzer venait de traduire ce passage de la Cap-

(1) Epist. Lutheri Friderico. — Calvin, en répondant à Sadolet, disait aussi :

Ministerium meum quod Dei vocatione fundatum ac fuisse sancitum non dubito (Opus, p. 106). Ministerium meum quod quidem ut à Christo esse novi (Ibid., p. 107).

tivité de l'Église à Babylone : *Nous n'avons pas de maître sous le ciel* (1), en soulevant ses paroissiens contre les magistrats de sa commune. Un chanoine de Kemberg, Bernard de Feldkirch, s'était marié pour obéir à la voix du moine, qui dans son Appel à la nation proscrivait le célibat sacerdotal (2). L'empereur ne pouvait plus hésiter.

Il fallait frapper Luther avant que la Diète quittât Worms. Ceux des électeurs qui favorisaient le moine étaient déjà partis : l'électeur palatin et l'électeur de Saxe, Frédéric (3).

L'électeur de Saxe s'était hâté de quitter Worms, parce qu'il ne voulait pas sanctionner de sa signature les mesures de rigueur que l'empereur, conformément aux constitutions impériales, était obligé de prendre contre tout hérétique obstiné. Pendant que ce prince témoignait aux nonces tout son attachement au saint-siége, en secret il favorisait Luther, et dans une lettre à Jean son frère il écrivait que le moine avait pour ennemis Anne et Caïphe, Hérode et Pilate (4). En Allemagne, on lui donne encore le nom de sage, qu'il mérita, si c'est être sage que de cacher sa foi, d'avoir peur du grand jour, et au moindre danger de se réfugier dans un repos philosophique.

---

(1) Christianis nihil nullo jure posse imponi legum, sive ab hominibus, sive ab angelis, *liberi enim sumus ab omnibus.* —De Captivit. Babyl., p. 288.

(2) Ce mariage eut lieu vers la fin d'avril 1521. — Epist. Lutheri Melanchthoni, 26 maii. — De Wette, l. c., t. II, p. 9.

(3) Ranke, l. c., t. I, p. 500.

(4) Credas velim quòd non solùm Annas et Caiphas, sed et Pilatus et Herodes Luthero adversentur.—Seckendorf, l. c., l. I, p. 158.

Le 25 mai, Charles-Quint, en présence des quatre électeurs de l'empire, des nonces de Sa Sainteté, et d'un grand nombre de membres des états, déclara qu'il avait fait rédiger par Aleandro, dans la forme des anciens décrets impériaux, un édit contre le moine augustin. Il en fit donner lecture aux assistants, et prit ensuite l'avis des électeurs présents. Joachim, électeur de Brandebourg, répondit, au nom des états, qu'ils en approuvaient et la lettre et l'esprit. Aleandro dressa sur-le-champ le procès-verbal de la présentation de l'édit impérial. Quelques heures après, le nonce en faisait faire deux copies, l'une en allemand, l'autre en latin, qu'il présenta le lendemain à la signature de l'empereur (1).

L'édit est sévère : l'empereur défend, sous peine du crime de lèse-majesté, de donner aucun asile à Luther, à partir du 15 mai, jour où expire le sauf-conduit dont il est porteur, mais de se saisir de sa personne, et de la garder jusqu'à ce que la justice ait décidé du prisonnier. Il ordonne de brûler en Allemagne et en Belgique tous les livres de l'hérésiarque, en latin ou en allemand; de prêter aide et assistance aux commissaires apostoliques qui la réquerront pour l'exécution des décrets du saint-siége. Il menace de peines sévères les libraires et imprimeurs qui publieraient ou vendraient quelques-uns des écrits du moine, ou qui se permettraient de répandre des caricatures contre le souverain pontife, l'Église romaine, les prélats, les

(1) Caspar Riffel, Christliche Kirchengeschichte der neuesten Zeit, t. I.

princes ou les universités. Il prescrit que partout où l'on trouvera un exemplaire de ces images, ou de ces libelles, il soit publiquement lacéré et jeté aux flammes, et que les auteurs soient punis suivant les lois. Et afin que désormais de pareils attentats contre la religion, le saint-siége, l'Église, la dignité des personnes ne puissent se renouveler, il ordonne qu'aucun ouvrage traitant de matières religieuses ne paraisse qu'après avoir été soumis à la censure de l'ordinaire ou de la faculté de théologie la plus voisine de l'université locale (1).

« Vous avez la fin de la tragédie, écrivait l'Espagnol Alphonse Valderas à son ami Pierre d'Anghiera, la fin, comme disent quelques personnes, le commencement selon moi, car les Allemands sont bien courroucés contre le saint-siége (2). » L'Espagnol avait raison : le lendemain même, après qu'on eut brûlé publiquement à Worms, en vertu de l'édit, les livres de Luther, le libraire de la ville allait effrontément en offrir de porte en porte, et jusque dans la maison de l'empereur.

Charles s'apprêtait à quitter l'Allemagne, car il étouffait dans cette atmosphère théologique, où depuis trois mois un moine le tenait prisonnier. Il avait besoin du grand air d'un champ de bataille,

(1) L'édit se trouve dans les Œuvres de Luther, édition de Walch, t. XV, p. 2266. — Voir aux PIÈCES JUSTIFICATIVES, n° VI, où nous en donnons les dispositions importantes.

(2) Habes hujus tragediæ, ut quidam volunt, finem, et ut egomet mihi persuadeo non finem, sed initium, nam video Germanorum animos graviter in sedem Romanam concitatos. — Ep. P. Martyris, ep. 722.

et François I[er] l'attendait en Italie. Au moment où le prince faisait sa prière dans le chœur du Munster de Worms, dont la grande rose a servi de type à toutes les églises gothiques, un crieur public annonçait à son de trompe que Fernand Cortez venait de donner à son gracieux empereur une nouvelle couronne, un monde nouveau : le Mexique.

Luther, sur le chemin de la Wartbourg, rêvait au moyen de donner à l'Allemagne un nouvel Évangile (1).

---

(1) Après la diète de Worms, trois médailles furent gravées en l'honneur de Luther.

Dans la première, Luther est représenté en habit d'augustin, avec cette légende autour de la tête : *Martinus Lutherus, Ecclesiæ Wittenbergensis doctor.* Sur le revers on lit : *Ob servatam et restitutam rempublicam vindicatamque Christianam*, anno MDXX. FF.

Dans la seconde, le moine avec l'exergue, D. Martinus Lutherus. *Beatus venter qui te portavit.* Sur le revers, cette inscription métrique :

Cæsaris ante pedes, proceres stetit ante potentes,
Accola quâ Rheni Vangio littus addit.
A. 1521.

Dans la troisième, en argent, Luther en moine avec cette exergue poétique :

Hæresibus si dignus erit Lutherus in ullis,
Et Christus dignus criminis hujus erit.
1521.

Sur le revers, le Christ tenant la croix, au pied droit le calice, au pied gauche un serpent brisé ; de chaque côté : *Ego sum via et veritas, nemo venit ad Patrem, nisi per me.*

Voir Vita D. Martini Lutheri, historia nummis CXLV atque Iconibus aliquot rarissimis illustrata, studio Chris. Juncker. Francofurti, in-12, 1699, p. 49 et seq.

Médailles de Luther.



Hist. de Luther par Mr. Audin.

CHAPITRE VIII.

LUTHER A LA WARTBOURG. — 1521.

L'électeur fait enlever Luther, en chemin pour Wittemberg, et le fait transporter au château de la Wartbourg. — Luther tombe malade. — Occupations du moine dans cette demeure aérienne. — Un moment il se calme et semble oublier le passé. — Il revient bientôt à ses emportements ordinaires. — A la Wartbourg, Luther travaille à fonder son œuvre. — Il veut détruire le célibat et pourquoi ? — Il écrit contre le sacrifice de la messe. — Sa doctrine, comparée à la doctrine catholique. — Pamphlets qu'il adresse à Spalatin qui n'ose d'abord les publier. — Colère de Luther, qui en appelle à la force ouverte pour faire triompher sa symbolique. — Les pamphlets paraissent. — Son livre contre l'idole de Halle. — Sa lettre à l'archevêque de Mayence. — Réponse du cardinal.

Homme de lutte et d'action, se disant appelé de Dieu pour fonder un nouvel Évangile, au besoin par l'épée, Luther n'était pas fait pour garder de vains ménagements avec l'empereur. Ses adversaires, en le voyant partir de Worms, avaient compté qu'il enfreindrait les ordres du prince. Ils avaient raison. Si l'électeur de Saxe n'eût en silence veillé sur l'œuvre de son protégé, Luther l'eût compromise, en délivrant la parole divine qu'il s'accusait d'avoir laissée trop longtemps captive. Une imprudence aurait pu lui être funeste. Il fallait donc le dérober aux tentations de son apostolat, et enchaîner sa langue. Parti le 26 avril de Worms, Luther arriva ce jour-là même à Op-

penheim (1), et le lendemain à Francfort, où il logea chez Wolfgang Prenter, qui l'avait accueilli si cordialement à son premier voyage. Le lendemain, il prit le chemin de Friedberg, s'arrêta quelques instants à Grunberg, petite ville de la Hesse, et arriva le 30 à Hirschfeld. L'abbé Crato Milius le reçut dans son couvent, l'admit à sa table et lui prêta son lit (2). Le jour paraissait à peine qu'il venait frapper à la porte de l'augustin pour le prier de prêcher la parole de Dieu. Luther monta donc en chaire, malgré l'ordre formel de l'empereur. — « Après tout, disait-il, il vaut mieux obéir à Dieu qu'aux hommes. A Eisenach, malgré l'apparition du curé, d'un notaire et de deux témoins qui viennent pour constater officiellement la contravention du moine au mandat impérial (3), Luther parle et s'emporte contre la papauté. Tout cela est avoué par le récit officiel, et par la correspondance du docteur.

Il était parti sous la conduite d'hommes dévoués, entre autres du capitaine Prélops (4), de Jacques son frère et d'Amsdorf, et muni d'un sauf-conduit du landgrave de Hesse (5). Comme ils approchaient du château d'Altenstein, des chevaliers masqués, Hans de Berlepsch et Burcard de Hund, se présen-

---

(1) Luther's Werke. Halle, t. XV, p. 2319.

(2) Ach. Aug. von Lerner Frankf. Chron., t. II, p. 18. — Mycon., in Hist. Reform., p. 41. — Richter, in Geneal. Luth., p. 200.

(3) Pfizer, Luther's Leben.

(4) Chytr. in chron. Sax. — Selneccer, Hist. Luth. — Mathes. Conc. I de Luth. — Cochlæus, Act. — Spalatino. 14 maii 1522.

(5) Voir aux Pièces justificatives, n° VII.

tèrent tout à coup à l'entrée d'une forêt, se jetèrent sur les rênes des chevaux et feignirent d'enlever le moine. C'était une comédie arrangée par l'électeur, du consentement de Luther (1). Jacques sauta à bas de la voiture et prit la fuite, Amsdorf disparut dans la forêt. Un cheval était tout prêt, ainsi qu'un vêtement de cavalier et une barbe postiche pour déguiser le fugitif. On erra dans la forêt pendant quelques heures, et la nuit venue, vers les onze heures, on frappait à la porte du château de la Wartbourg (2). Dans ce château, élevé comme un « nid d'oiseau » sur le haut d'une montagne isolée, Luther n'avait point à redouter l'œil de ses ennemis. Amsdorf se prêta à merveille au rôle que lui avait confié l'électeur, et garda le silence. Ses autres compagnons de voyage crurent un moment que leur père était tombé dans une embuscade; ils prièrent Dieu pour lui, et répandirent à Wittemberg le bruit de sa mort. On racontait déjà qu'il n'avait échappé au poison que par une protection miraculeuse de la Providence. A la table de l'archevêque de Trèves, il avait fait, suivant sa coutume, le signe de croix avant de boire, et son verre s'était brisé. La scène a été reproduite par la gravure et la peinture. Luther a confirmé le récit; seulement il parle d'un évêque sans le désigner autre-

(1) Mss. de Spalatin. — Cyprian's Urkund., t. I, p. 514.

(2) Quasi Variburgum, à Varo dictum.— Serarius, lib. 3 Rerum Moguntinorum, not. 29 ad. vitam. S. Bonifacii. — Wartbergh, id est Montis Specula. Dodiconis comitis diploma. — Christoph. Cellarius de Pathmo Lutheri in arce Wartburg prope Isenacum, dissertatio.— Schlegelius, in Vitâ Spalatini, p. 45.

ment, ne dit rien du signe de croix, et pense que la rupture du verre n'est due qu'à l'intromission d'une eau trop froide (1).

La Wartbourg est une vieille citadelle, comme on en trouve sur les bords du Rhin, à demi détruite aujourd'hui et posée au sommet d'une montagne d'où l'œil s'étend sur toutes les vallées de la Thuringe, ce pays d'or (goldene Au) que le comte de Mansfeld préférait à la terre promise (2). Il n'est pas dans toute l'Allemagne de ruines plus poétiques et qui fassent battre aussi violemment le cœur d'un étudiant. C'est à l'ombre de ces vieux débris du moyen âge, qu'en 1817, la jeunesse des universités rhénanes vint évoquer le souvenir du père de la réforme, et se constituer en société sous le nom de Burschenschaft, pour travailler à la fois à l'émancipation de la pensée et à la conquête de ces libertés que les princes leur avaient promises, quand l'aigle de Napoléon menaçait l'indépendance germanique. L'aigle en fuite, les princes oublièrent leur parole.

C'est dans « cette Pathmos, dans cette région des oiseaux qui chantent sur les arbres, et louent le Seigneur le jour et la nuit, » que Luther vécut caché jusqu'à la mort de Léon X.

Il semblerait que la vue des montagnes qui enceignent la Wartbourg comme d'un cercle bleuâtre

(1) Invitatus ad cœnam ab episcopo, nescio an Trevirense, cùm bibiturus vitrum ori admoveret, id tamen priùs ex more suo cruce digitis efformata signaret, subito inferior vitri pars rupta est effuso veneno. — Ratzebergius.

en se rompant par intervalles pour laisser voir les plaines de la Thuringe à l'horizon; que l'air de ces hauteurs, frais et embaumé; que le chant des oiseaux qui saluent Luther à son réveil; que son isolement de toute créature humaine; que ce repos inaccoutumé qu'il peut goûter à loisir, sans crainte d'être réveillé par le choc des passions humaines, il semblerait, disons-nous, que tout cela a changé le caractère du prisonnier. Un moment son âme paraît amollie; l'air suave des montagnes a passé sur son cerveau et l'a rafraîchi; sa parole si désordonnée s'est adoucie. Ce n'est plus le sectaire emporté qui voudrait que sa langue fût une épée, mais le novice que nous avons connu à Eisleben, et qui se retrouve dans cet ermitage, seul avec son Dieu et cette nature sauvage, qu'enfant il aimait d'un si vif amour. On dirait qu'un miracle s'est opéré, et que l'ange de charité, sainte Élisabeth, qui habita ces hauts lieux, est descendue visiter le Saxon (1). On se plaît à le contempler à la Wartbourg causant avec ses amis dont le souvenir égaye sa solitude; se transportant en pensée dans cette ville de Wittemberg dont la destinée l'occupe si tendrement; s'inquiétant de tout ce qu'il y a laissé de cher à son cœur, et surtout de son disciple bien-aimé, de Philippe Mélanchthon, en qui il a mis toute sa joie et toute son espérance, et dont il exalte la science avec une tendresse trop paternelle. Tel est le charme de ces épanchements intimes,

(1) Voyez l'Histoire de sainte Élisabeth de Hongrie, par M. Montalembert, p. 384 à 387.

qu'on s'associe à ses peines, à ses larmes, et qu'on souffre de ses tourments. A peine est-il entré au château, que d'affreuses douleurs d'entrailles le clouent au lit! Et le voilà obligé de quitter ses études et d'interrompre ses travaux littéraires. En ce moment il s'occupe d'une œuvre colossale, qui effrayerait tout autre que lui : de la traduction de la Bible en langue allemande, création linguistique qui a jeté sur son nom d'humaniste une si belle auréole. Il a pour tromper ses maux le soleil qui vient le visiter de bonne heure, le chant de quelques rossignols qui se posent sur sa fenêtre et le saluent comme un ami, la flûte qu'il appelle à son secours dans les grandes angoisses, et qui ne le quitte pas plus que la Bible; la petite fleur qu'il va cueillir dans la forêt, et qu'il place entre deux feuillets de son livre chéri, et le chien du gardien qui vient aboyer à sa porte pendant qu'il travaille. On croit rêver : on voudrait que ce rêve durât plus longtemps, car on s'attache à cette nature merveilleuse. Il y a, dans les lettres qu'il écrit de sa « Pathmos, » une foule de peintures d'intérieur, qui vous captivent par le fini des détails, presque comme un tableau de Karel du Jardin. Écoutez, et dites, en lui pardonnant ses comparaisons de sectaire s'il ne sait pas narrer avec charme.

« J'ai chassé pendant deux jours entiers, j'ai voulu connaître cette volupté de héros, γλυκύπικρον; j'ai pris deux lièvres et deux pauvres petites perdrix. Belle occupation pour un homme qui n'a rien

(1) G. Spalatino, 15 aug. 1521. — De Wette, l. c., t. II, p. 43.

à faire. Je théologisais pourtant au milieu des lacets et des chiens, et je trouvais un mystère de douleur au milieu de ce tumulte joyeux. N'est-ce pas là l'image du diable allant, lui aussi, à la chasse de pauvres bestioles, à l'aide de trébuchets et de chiens exercés, je veux dire de ses évêques et de ses théologiens? Et voyez, l'image et le mystère vont devenir plus visibles : j'avais conservé vivant un tout petit lièvre, que j'avais caché dans une manche de ma robe, et auquel j'allais rendre la liberté quand les chiens sont venus, qui lui ont cassé la cuisse et puis l'ont tué sans pitié. Voilà bien le pape et Satan, perdant les âmes que je voudrais sauver. Mais je suis rassasié de la chasse ; il en est une plus douce où j'aimerais à percer de traits et de flèches ours, loups, renards, et tout le troupeau des impies. »

Parfois le gardien avertissait quelques-unes de ses connaissances qui se rendaient nuitamment au château, se levaient de bonne heure, et, réunis en famille, dans une des salles du château, écoutaient dans un silence craintif la parole du prisonnier. Elle n'a pas été perdue cette parole, prononcée dans ces solitudes : on l'a retrouvée, car le moine en gardait le souvenir, et elle a été recueillie soigneusement. On peut la lire dans l'œuvre complète de l'écrivain : elle est calme et prudente ; la figure fantastique du pape ne s'y montre jamais, ni la robe rouge du cardinal, ni la robe violette de l'évêque, ni le capuchon du moine. L'orateur a craint que le vent qui mugit si violemment sur ces hauteurs ne portât aux oreilles des

princes saxons, les emportements du prêtre (1).

C'étaient des plaisirs qu'il ne goûtait pas sans mélange, et que le duc Frédéric lui avait ménagés pour lui rendre plus supportables les ennuis de l'exil ; car il savait combien pèserait à cette âme ardente le souvenir de Wittemberg. Sa table était bien servie, fournie tous les jours de gibier et de bon vin du Rhin que Luther a toujours aimé ; le gardien du château était empressé et complaisant, aux petits soins pour son prisonnier, qui craignit un moment d'être à la charge de ce brave homme. « Je crois bien que c'est le prince qui paye, disait-il, car je ne voudrais pas rester une heure ici, si je savais que je mange le pain de mon hôte. Le pain du prince soit ; car enfin s'il faut manger la fortune de quelqu'un, ce doit être la fortune des princes ; car prince et larron, c'est à peu près synonyme (2). Mais enfin, sachez la vérité et dites-la-moi. »

Il est probable que Spalatin ne montra pas cette lettre au duc Frédéric, que Luther traitait avec plus de politesse à Worms. Nous l'avons vu, du reste, avec des paroles caressantes pour les princes dont il implore l'assistance, qu'il délaisse dès qu'il peut s'en passer, et qui ne sont plus alors à ses yeux que de « grands fous, de grands coquins, les geôliers et les bourreaux de Dieu. »

---

(1) Joh. Mich. Rochs Erzählung von Wartburg, p. 171.

(2) Principem esse, et non aliquâ parte latronem esse, aut non, aut vix possibile est, eoque majorem, quo major princeps fuerit. — Spalatino, 15 aug. 1521. — De Wette, l. c., t. II, p. 43.

Ainsi violemment arraché à cette vie de combats qu'il menait à Wittemberg, Luther, qui n'avait rien à la Wartbourg pour occuper ses vives facultés, ne tarda point à tomber dans une rêverie maladive, qu'accroissaient encore des souffrances d'entrailles. Alors il a des visions, l'avenir lui apparaît sous une forme sanglante. Il voit la colère de Dieu se répandant sur la Germanie, et frappant jusqu'à l'enfance (1); l'enfer qui se réjouit dans son cœur, ouvre la bouche, et Satan qui s'ébaudit à la vue de ses futures moissons d'âmes. Pour pleurer ce grand désastre, il joint les mains et demande à Dieu deux fontaines de larmes; il crie à Jonas : « Il en est temps, revêtez-vous du vêtement des saints, c'est-à-dire des divines Écritures; soyez un autre Aaron; l'encensoir de la prière à la main, venez pour arrêter ces incendies allumés par Rome et qui menacent de consumer le monde (2). » Tout à coup la prière, sa seule consolation, l'abandonne, et au milieu de cette solitude si calme il éprouve, comme une âme abandonnée aux voluptés mondaines, des assauts charnels.

— Ah! c'en est fait, dit-il tristement, je ne puis plus prier ni gémir; la chair me brûle, cette chair indomptée qui bout en moi quand ce devrait être l'esprit. Paresse, sommeil, mollesse, luxure, toutes les passions m'assiégent : c'est sans doute parce que vous avez cessé d'intercéder pour moi

(1) Melanchthoni, 24 maii. — De Wette, l. c., t. II, p. 9.
(2) Justo Jonæ, 8 et 20 junii 1521.

que Dieu s'est ainsi retiré.... Voilà huit jours que je n'écris ni ne prie, à cause en partie des tentations de la chair (1).

On dirait que de ces hauts lieux il plane sur l'avenir : « Oui, Dieu, répète-t-il, va visiter la Germanie, et il la traitera comme le mérite le mépris qu'elle fait de l'Évangile; car elle a péché (2). » Et quelques lignes plus bas, mais la tête calme, il dit à Mélanchthon : « Sois pécheur et pèche énergiquement, mais que ta foi soit plus grande que ton péché... Il nous suffit que nous ayons connu l'agneau de Dieu qui efface les péchés du monde; le péché ne peut détruire en nous le règne de l'agneau, quand nous forniquerions et tuerions mille et mille fois par jour (3). »

Luther est ici véritablement prophète! Quel avenir pour l'Allemagne si de semblables doctrines peuvent s'y répandre! Jean de Leyde saura bien trouver ces lignes dans les œuvres du réformateur, quand il promènera l'orgie dans Munster; alors il dira, lui aussi : Qui croit ne peut plus pécher! Cette théorie de la quiétude de la conscience dans le péché n'est pas née sous le ciel de l'Espagne, comme on l'a dit trop souvent, mais au pied de

---

(1) Carnis meæ indomitæ uror magnis ignibus : summa, qui fervere spiritu debeo, ferveo carne, libidine, pigritiâ, otio, somnolentiâ. — Melanchthoni, 13 julii. — De Wette, l. c., t. II, p. 22.

(2) Melanchthoni, 1 aug.

(3) Sufficit quod agnovimus per divitias gloriæ Dei agnum qui tollit peccatum mundi : ab hoc non avellet nos peccatum etiam si millies millies uno die fornicemur aut occidamus. — Melanchth., 1 aug. — De Wette, l. c., t. II, p. 37.

cette montagne du Poltersberg, presque toujours enveloppée de brume et de frimats, et c'est Luther qui en est le père et l'apôtre.

On voit qu'il revient ici à sa mauvaise nature. Les douleurs physiques étaient intolérables, la dispute avait brûlé ses entrailles (1). Un moment son courage d'homme l'abandonne, le mal est plus fort et il va succomber si la prière de Mélanchthon, qu'il invoque comme son bon ange sur cette terre, ne désarme la colère du ciel (2). Mais bientôt il se roidit contre ses maux, et il lève les yeux au ciel : regard de colère et non d'amour. « Qui changera, s'écrie-t-il, mes yeux en deux fontaines, pour pleurer sur la chute de ces âmes qu'entraîne dans l'abîme le monarque du péché et de la perdition (le pape); c'est au milieu de l'Église que ce grand prodige d'iniquité a établi son siége, c'est là qu'il s'étale, le dieu; là que les pontifes l'adulent, que les sophistes l'encensent. »

Quand il aurait tant besoin de pitié, il est inexorable pour tout ce qui ne veut pas écouter sa voix et suivre ses conseils. Malheureuse intelligence si bien faite pour aimer et pour être aimée, et qui n'a de puissance que pour haïr! Elle est venue comme messagère de la grâce et de l'amour, et son bonheur est de déchirer les images de celui qui donna son sang pour l'homme pécheur. La pierre

---

(1) Dominus percussit me in posteriora gravi dolore; tam dura sunt excrementa ut multa vi usque ad sudorem extrudere cogar : et quò diutius differo, magis durescunt; heri quarto die excrevi semel.

(2) D. Justo Jonæ, 20 junii.

même scellée sur la tombe de ses frères ne peut pas résister à Luther ; il l'ouvre cette pierre, et sur des restes défigurés par le ver du tombeau, il s'amuse à jeter du fiel et de l'absinthe. Il change les princes catholiques en Roboam et en Benhadad (1) ; Emser en bouc, les décrétales en pestes d'enfer, les sorbonistes en ânes ; et lorsque, haletant de fureur, il tombe épuisé, il se baisse pour ramasser je ne sais quel fumier dont il salit la tête de ses adversaires (2).

Or sait-on quel est le prince dont il fait un Roboam : c'est le duc Georges qui l'a sauvé peut-être à Worms, d'un mouvement irréfléchi de colère impériale. Le Benhadad, c'est Joachim, électeur de Brandebourg, qui lui parlait si tendrement dans l'appartement de l'archevêque de Trèves, et qu'il a remercié, en pleine diète, ne l'oublions pas, ainsi que les autres princes, de sa généreuse bienveillance.

Ce fut un grand bonheur pour la Réforme que la reclusion de Luther à la Wartbourg. L'Allemand, de la Haute-Saxe surtout, avec son imagination amoureuse du merveilleux, s'attachait à ce prisonnier mystérieux d'une terre inconnue, pla-

---

(1) Cavete à Roboam Dresdensi, et Benhadad damasceno (Nicolao Amsdorfio, 12 maii). — Nam ludus in Emseranum caprum satis indicat autores suos primarios (Melanchthoni 26 maii). — Decretales Antichristi pestilentissimæ (Justo Jonæ, 20 junii). In asinos parisienses, apologiam cùm illorum insaniei statui vernacule dari adjectis adnotationibus (Melanchthoni, 13 julii 1521).

(2) Emsero non respondebo... nisi is dignior sit, quàm ut cum stercore committatur. — Ph. Melanchthoni, 13 julii.

nant entre le ciel et ce monde, au sein des nuages, où invisible à tous les regards, il défiait l'épée de Charles-Quint, et les foudres de Rome, et tranquille dans son repos, faisait entendre sa voix à toutes les populations, comme par des messagers ailés.

Ce fut un bonheur aussi pour Luther que cette solitude aérienne où il pouvait travailler, en paix, à rassembler les matériaux de son œuvre. Dans toute la vie du réformateur vous ne trouverez pas d'époque où sa pensée soit plus sérieusement occupée. C'est à la Wartbourg qu'il couve tous les germes de sa symbolique future; celui de ces germes qu'il voudrait d'abord faire éclore, c'est l'abolition du célibat sacerdotal. Il a compris la nécessité du mariage des prêtres pour fonder son église nouvelle. Le prêtre qui vit dans la chasteté ne saurait lui appartenir, il restera toute la vie fidèle à sa foi; mais viole-t-il ses vœux, il est à Luther, et pour toujours. Le prêtre marié n'a plus de volonté; c'est un être double, homme et femme dont la destinée commune est enchaînée à jamais à celle du moine. Seul, le prêtre apostat peut se repentir, mais dans son ménage, il ne pourra pas voir pleurer sa femme ou ses enfants qu'il voudrait abandonner, sans pleurer lui-même; la nuit détruira souvent la bonne résolution du matin. Du reste, Luther ne nous a parlé de ces terribles assauts de la chair qui viennent l'assaillir dans sa solitude, que pour nous faire pressentir, qu'au lieu de les combattre par la prière, il cherchera bientôt à les apaiser dans les bras d'une femme.

Il est curieux de voir comment en Saxe la science s'y prit pour demander l'abolition du célibat. Carlstadt, le professeur de théologie que nous avons quitté à Leipzig, soutenait la Bible à la main, que faire un commandement de la chasteté sacerdotale, c'était exposer le prêtre à *semen immolare Moloch* (1).

Il faut être juste, Luther à qui Spalatin avait envoyé le dialogue de Carlstadt où se trouvait cette bouffonne exégèse, eut le courage d'en rire aux éclats, malgré les douleurs qui le tourmentaient sans relâche. « Je crains bien, dit-il à son ami, que Carlstadt avec sa singulière exégèse ne nous rende la fable des papistes (2). Comment ne sait-il pas que *semen dare Moloch*, ne signifie autre chose que immoler ses enfants à Moloch? »

Et il se hâte d'ajouter : « Bon Dieu ! nos Wittembergeois finiront par donner des femmes à tous les moines, mais à moi c'est différent (3) ; » nous verrons comment il tiendra son serment.

---

(1) Von Gelübden Unterrichtung Andreas Bodenstein von Carlstadt, Dr. Auslegung der 30 Cap. *Numeri*, welches von Gelübden redet. Das Büchlein beschleußt durch biblisch Rechte, oder heil. Schrift, daß Pfaffen, Mönch und Nonnen mit gutem Gewissen und göttlichem Willen sich mögen und sollen vermählen, und in ehelichen Stand begeben, untersuchte römische *dispensation* oder Nachgebung, die auch gar unnöthig ist, und gibt Rath daß obgemeldete Personen ihr gleißnerisch Leben, zusamt Kappen und Kugeln abwerffen, und in ein recht christlich Leben treten. Wittenberg, 1521.

(2) Metuo ne sibi et nobis fabulam excitet.—Spal., 15 aug. 1521. — De Wette, t. II, p. 43.

(3) Bone Deus! Nostri Wittembergenses etiam monachis dabunt uxores. At mihi non obtrudent uxorem. — Spalatino, 6 aug. 1521. — De Wette, l. c., t. II, p. 40.

Ce qui fâche surtout Luther n'est pas la sotte interprétation de son professeur de théologie, mais bien l'initiative que Carlstadt a prise dans cette question religieuse ; aussi l'archidiacre dont il faisait à Leipzig un homme de génie, n'est-il plus maintenant qu'un homme érudit, mais qui se perd dans les ténèbres (1).

A son tour il a cherché, non pas dans le Vieux Testament, mais dans saint Paul. Or, comme l'apôtre, suivant Luther, a dit que le mariage des prêtres était défendu par le diable, et que la voix de l'apôtre est la voix de la majesté divine (2), il conclut que Bernard de Feldkirch, qui vient de se marier, a lutté héroïquement contre le diable.

Il ne s'en tient pas là, il espère bien, dit-il, que le Seigneur mêlera quelque doux assaisonnement aux laitues du bon prêtre (3) : pitié, ajoute-t-il, pour ces pauvres filles et ces pauvres lévites qui sont tourmentés la nuit jusque dans la chair (4).

Bientôt se présente à l'œil de l'ermite l'image d'un ménage heureux ; il y songe, il en rêve la

(1) Utinam Carlstadii scripta plus lucis haberent. 6 aug. 1521. — De Wette, l. c., p. 40.

(2) Cæterum cùm de sacerdotibus Paulus liberrimè definiat à dæmonibus esse prohibitum eorum matrimonium, et vox Pauli sit vox majestatis divinæ, confitendum idem esse non dubito. — Melanchth., 1 aug. 1521. — De Wette, l. c., t. I, p. 34.

(3) Cameracensis novus maritus mihi mirabilis qui nihil metuat : regat eum dominus et misceat ei oblectamenta lactucis suis. — Melanchth., 26 maii 1521. — De Wette, l. c., t. II, p. 9.

(4) Adeo me miseret miserabilium hominum pollutionibus et uredinibus vexatorum juvenum et puellarum. — Melanchth., 1 aug. 1521. — De Wette, t. II, p. 34.

nuit. « Saluez, dit-il à Gerbell, et saluez encore votre femme, qu'elle aime et qu'elle soit aimée! Vous êtes heureux, vous, d'avoir triomphé par une union honorable de ce célibat où l'on est en proie à des feux dévorants, à d'immondes sensations. Cette malheureuse condition du célibataire, homme ou femme, me révèle à chaque heure du jour, tant de monstruosités, que rien ne sonne si mal à mon oreille que le nom de moinesse, de moine, de prêtre: c'est un paradis qu'un ménage, même où tout manque (1). »

Mis au ban de l'empire par le pouvoir civil, interdit par le pouvoir spirituel, Luther ne pouvait plus remplir de fonctions sacerdotales. Jusqu'à son apparition à Worms, il avait chaque jour dit la messe; désormais il lui était défendu de monter à l'autel. On a lieu de s'étonner qu'il ait célébré le saint sacrifice après ce qu'il avait enseigné dans sa Captivité de l'Église à Babylone sur l'abus des messes privées. La messe était une institution toute catholique, Luther devait donc chercher à l'abolir. Aussi travaille-t-il, à la Wartbourg, à dénaturer la signification du sacrement de l'autel.

C'est sur la croyance de la présence réelle de

(1) Conjugem tuam resalutabis quam opto tibi amantem et amatam. Felix tu qui istum impurum istum cœlibatum et vel uredine perpetuâ vel immundis fluxibus damnabilem honorabili conjugio superasti. Tanta monstra mihi iste adolescentum et puellarum cœlibatus miserrimus quotidie manifestat, ut nihil jam auribus meis sonet odiosiùs monialis, monachi, sacerdotis nomine ; et paradisum arbitror conjugium vel summâ inopiâ laborans. — Gerbellio, 19 maii 1521. — De Wette, l. c., t. II, p. 90.

Jésus-Christ dans l'Eucharistie qu'est fondé le sacrifice de la messe, sacrifice dont on retrouve les formes principales dans le deuxième et le troisième siècle. L'Eucharistie est l'Incarnation continuée. Dans l'Incarnation, c'est la Divinité, dit Estius, qui resplendit d'abord; dans l'Eucharistie, c'est l'humanité. Par l'Incarnation, Dieu s'est abaissé jusqu'à notre néant; par l'Eucharistie notre néant s'élève jusqu'à Dieu. Le sacrifice eucharistique est donc un sacrifice de propitiation où Jésus-Christ s'offre lui-même à son père, comme victime et sacrificateur. Ainsi, la présence réelle est le fondement de la doctrine catholique sur la messe : niez que Jésus-Christ soit présent sur nos autels, et l'Eucharistie n'est tout au plus que la commémoration du sacrifice de la croix, un tableau, une image, un souvenir (1).

Leibnitz qui parle souvent comme un catholique a dit : « Je ne vois pas ce qui manque à la messe pour être un sacrifice? Là sans doute aucun mérite nouveau n'est ajouté au mérite de la mort du Christ : le mérite est dans l'application du sacrifice qui a tout accompli et dont le fruit est la grâce divine accordée à chacun de ceux qui y participent dignement (2). »

Comment Luther a-t-il pu dire, car c'est sa grande objection contre la messe, qu'elle anéantit le sacrifice du Golgotha? Mais la messe en nous

(1) Mœhler, la Symbolique, t. I, p. 344 et suiv.

(2) Hœninghaus, la Réforme contre la Réforme. Paris, 1845, in-8, t. I, p. 207.

présentant perpétuellement l'immolation du Sauveur, ne glorifie-t-elle pas au contraire le sang du calvaire? Comment en effacerait-elle la mémoire, puisqu'à chaque heure du jour, elle nous montre ce sang divin? N'est-ce pas le même sacrificateur, la même victime qui s'offrit sur la montagne sainte, et qui s'immole encore chaque jour sur nos autels? Étrange inconséquence chez un théologien tel que Luther, qui nous accuse de voiler le sang divin, quand nos prêtres répètent à la même heure à tous les autels du monde catholique: « Seigneur nous vous offrons le calice de salut (1); qu'en présence de votre divine majesté il

(1) Suscipe, sancte pater omnipotens æterne Deus, hanc immaculatam hostiam quam ego indignus famulus tuus, offero tibi Deo meo vivo et vero, pro innumerabilibus peccatis et offensionibus et negligentiis meis, et pro omnibus circumstantibus, sed et pro omnibus fidelibus christianis vivis atque defunctis ut mihi, et illis proficiat ad salutem in vitam æternam.—Voir dans Renaudot, t. II, p. 30, la liturgie de saint Jacques, dont se servaient les jacobites de la Syrie; — dans Mabillon, de Liturgiâ Gall. Par. 1729, p. 210, la Liturgie des Goths; ibid. p. 310, celle des Francs; — dans Renaudot, Liturg. orient., Coll., t. I, 145, la liturgie de saint Marc, en usage dans l'Église d'Alexandrie; — dans Goar, Euchologium sive rituale græcorum. Paris, 1647, p. 70, la liturgie de saint Chrysostome; — ibid. la liturgie de saint Basile, p. 162: partout, depuis le deuxième siècle, la messe est regardée comme un sacrifice, et le sang du Rédempteur invoqué pour le salut des âmes. Le plus ancien monument où l'on ait tenté de nier que la messe fût un sacrifice, a été un fragment de la panoplie de Nicétas, rapporté par M. Tafel dans les Annæ Commenæ supplementa, Tubingæ, 1832, t. IV, p. 18-23. Il a trait à Sôterichos Panteugonos, qui vivait au douzième siècle. Mais Sôterichos fut condamné par les évêques grecs, et rétracta son erreur. Cette rétractation fut imprimée dans la Tübinger Quartalschrift, grâce aux soins de Mœhler. — Voir la Symbolique, t. I, p. 349, note.

monte avec une douce suavité jusqu'aux pieds de votre trône pour notre salut, et le salut du monde entier. Père saint, Dieu puissant et éternel, agréez cette hostie sans tache que serviteur indigne j'offre à vous Dieu de vie et de vérité pour nos innombrables péchés, pour nos offenses et nos négligences, pour tous ceux qui sont ici présents, pour tous les fidèles vivants et morts. »

Mais qui le voile donc, ce sang, ou du chrétien qui le fait crier dans ses hymnes, dans ses proses, sur les murs de ses cathédrales, sur la toile de ses tableaux, sur le marbre de ses statues; ou du chrétien qui partout où il en trouve une goutte, l'essuie du pan de sa robe, afin qu'il n'en reste plus de trace? La pierre, le verre, l'or, l'airain, le bois catholique, chantent partout ce sang libérateur, et Luther veut baillonner toutes ces bouches! C'est une foi sans visibilité qu'il charge d'en être le héraut; c'est la mort qui doit annoncer la vie!

Encore une inexplicable inconséquence: Luther pour triompher de la messe, veut qu'on attaque par la force brutale ce sacrement d'amour, et qu'on sauve ce qu'il nomme le sang de son Dieu, en répandant au besoin celui de l'homme. Nous savons bien que ce rôle de saint Pierre frappant Malchus n'est pas celui que l'Allemagne réformée prétend qu'a joué son apôtre: mais s'il n'a pas pris l'épée, il a conseillé de la tirer.

Lorsque de son « nid de la Wartbourg, » Luther eut envoyé à son ami Spalatin quelques-uns de ses pamphlets, sur l'idolâtrie de la messe, sur l'impureté du célibat, sur le Galère de Mayence (l'ar-

chevêque), sur l'impiété des vœux ecclésiastiques; son confident, par peur ou par pudeur, n'osa pas les faire imprimer. En vain le moine priait, conjurait, menaçait; Spalatin ne répondait pas.

Le prisonnier écrit alors à son ami :

« Je vous ai envoyé mes livres sur la messe, sur les vœux, sur le tyran de Mayence..... Ont-ils été interceptés en chemin, ou le messager les a-t-il perdus? Si je savais qu'ils vous eussent été remis, et que vous les teniez en captivité, rien au monde ne me tourmenterait davantage.... Si vous les avez, trêve à cette prudence dont je vous soupçonne : je veux qu'on les publie, à Wittemberg ou ailleurs. Si je savais que vous les gardassiez, je serais furieux, et vous ne gagneriez que de plus grandes colères. On éteint des papiers morts, on n'éteint pas l'esprit (1).

» Je ne veux pas qu'on me dise que l'électeur ne permettra jamais que j'attaque le Mayençais, et que la paix publique soit troublée : je vous perdrais plutôt vous et le prince, et toute créature. Si j'ai résisté au pape, le créateur du Mayençais, pourquoi céderais-je à la créature?

---

(1) Quòd si scirem ad te pervenisse et apud te captiva esse, non esset quod me hoc tempore magis gravaret, cùm in eis hoc egerim quod maturari maximè debuit. - Tu itaque, si habes ea penes te, fac ut modestiæ et prudentiæ tuæ, quia mihi suspectus es, modum ponas. Edi volo quæ scripsi, si non Wittembergæ, certè alibi. Quòd si exemplaria vel amissa sunt, vel tu ea retinueris, exacerbabitur mihi spiritus, ut multò vehementiora deinceps in eam rem nihilominùs moliar. Neque enim spiritum etiam extinguet, qui mortuas chartas extinxerit. — Spalatino, in fine novemb. — De Wette, l. c., t. II, p. 109.

» Vraiment, la belle chose! vous ne voulez pas que la paix publique soit troublée et vous souffrez que la paix éternelle de Dieu soit compromise par toutes ces sacriléges abominations! Non Spalatin, non mon prince, cela n'est pas bien! résistons de toutes nos forces dans l'intérêt des brebis du Seigneur à ce loup dévorant (1). »

Le langage est clair : s'il avait besoin d'un commentaire nous le trouverions dans cette formule dont Luther dénature la véritable signification, et qu'il introduit dans tous les livres qu'il publie : je ne suis pas venu, dit le Seigneur, apporter la paix, mais la guerre. Attendons encore quelques mois, et le moine lui-même appliquera sa théorie de la force brutale.

Spalatin, qui redoutait la colère de Luther, se hâta de livrer à l'imprimeur ces manuscrits qu'il ne pouvait regarder sans effroi, et Frédéric ferma volontairement les yeux. Alors parurent successivement divers pamphlets luthériens pleins d'insolences contre les dogmes de l'Église catholique (2).

---

(1) Salutem. Ingratiores litteras vix legi quàm has tuas novissimas; ità ut non solùm distulerim, sed et statuerim vobis nihil respondere. Primùm, non feram quod ais, non passurum principem scribi in Moguntinum, nec quod publicam pacem perturbare possit : potiùs et principem ipsum perdam, et omnem creaturam. Si enim creatori ejus papæ restiti, cur cedam ejus creaturæ?

Pulchrè verò non turbandam pacem publicam arbitraris, et turbandam pacem æternam Dei per impias illius et sacrilegas perditionis operationes patieris? Non sic, Spalatine, non sic princeps; sed pro ovibus Christi resistendum est summis viribus lupo isti gravissimo, ad exemplum aliorum. — Spalatino, 11 nov. — De Wette, t. II, p. 94.

(2) Vom Mißbrauch der Messe, de Abrogandâ Missâ. — Modus confitendi.

Le plus âcre de tous est sans contredit celui qui porte le titre de l'Idole de Halle (1).

Voici ce qui avait inspiré le libelle. Albert de Mayence, théologien habile, n'avait pas été convaincu par les thèses de Luther que les indulgences fussent des pratiques superstitieuses, comme le soutenait le moine, et il avait continué de les faire prêcher dans son diocèse. Tout récemment à Halle, un prêtre était monté en chaire par ordre du cardinal pour répandre les pardons. Cette fois il ne s'agissait plus d'en employer le produit à l'achèvement de la basilique de Saint-Pierre; mais bien à l'extermination de ces bandes de Musulmans qui menaçaient la Hongrie. Le Turc s'avançait en Europe, et pour le chasser, Albert de Mayence demandait à la fois le denier et la prière du pauvre. Le Turc était impitoyable : il rasait les églises et les monastères, abattait la croix, assouvissait sa brutalité sur les jeunes filles consacrées à Dieu, tuait les prêtres et faisait boire ses chevaux dans les bénitiers de nos églises. Le prêtre de Halle disait donc : « Donnez pour chasser le farouche ennemi du nom chrétien. » Or c'est cette sainte et patriotique parole qui remuait les colères de Luther. Un Germain soutenait que, combattre le Turc, c'était combattre le Seigneur. Luther a signé de sa main cet axiome d'esclave.

Il écrivit donc à l'archevêque un premier, un second et un troisième avertissement : « Vous venez, lui disait-il, de rétablir à Halle l'idole qui tue

(1) Vom Abgott zu Halle.

l'âme et le corps, qui vole l'âme et l'argent du pauvre chrétien!....

» Mon Dieu vit encore, et il saura bien le moyen de joûter avec un cardinal de Mayence, quand le cardinal aurait à ses côtés quatre Césars... Et Luther aussi n'est pas mort, il s'appuiera sur ce Dieu qui a humilié le pape, et il jouera avec l'archevêque de Mayence un jeu dont on ne se doute pas...Vous voilà averti; si Votre Grâce ne veut pas renverser des pratiques idolâtres, ce sera mon affaire à moi, homme de foi et d'éternité; je vous traiterai comme j'ai fait du pape, et je montrerai au monde la différence qu'il y a entre un loup et un évêque. Que Votre Grandeur se tienne pour avertie, qu'elle se conduise en conséquence. Si on me méprise, il en viendra un autre qui méprisera le mépris, suivant la parole d'Isaïe (1).

» Je vous déclare que si dans quatorze jours je n'ai pas reçu une réponse précise de vous, je publierai mon petit livre sur l'idole de Halle; tant pis si vos gens retiennent ma lettre et l'empêchent de parvenir jusqu'à vous : c'est le devoir d'un évêque d'avoir des gens probes et fidèles. »

Et l'archevêque prit une plume, et de sa main écrivit à Luther :

« Cher docteur, j'ai reçu votre lettre datée du dimanche après la Sainte-Catherine; je l'ai lue avec bienveillance. Ce que vous me dites m'étonne : on

---

(1) An Albrecht, Erzbischof von Mainz, 1 Dec. — Voir De Wette t. II, p. 112 et suiv.

a remédié depuis longtemps aux abus que vous me signalez.

» Désormais je me conduirai, avec l'aide de Dieu, en bon prince, en bon prêtre. Je reconnais que j'ai grand besoin de l'aide et de la grâce de Dieu, pauvre, infirme et pécheur que je suis, pécheur qui pèche tous les jours. Je sais que, sans la grâce de Dieu, je ne puis faire le bien, moi, vil fumier.

» Voilà ce que je voulais vous répondre, car je me sens disposé à vous montrer combien je vous aime. Je souffre volontiers une réprimande fraternelle, et j'espère que le Seigneur m'accordera la grâce de vivre dans la pratique de ses saints commandements. Donné à Halle le jour de Saint-Thomas, 21 octobre. ALBERTUS (*manu propriâ*) (1). »

Faites tomber cette lettre entre les mains de Hutten, et Hutten, nous en sommes sûrs, sera désarmé. Il n'y a au monde qu'un moine, et justement celui qui se trouve en ce moment placé le plus près du ciel, capable de se roidir contre de si tendres paroles. Le livre dont Luther menaçait l'archevêque parut, et sans qu'il attendît le terme qu'il avait lui-même fixé; là, chaque ligne, chaque mot est un outrage au saint évêque. Nous concevons qu'il ait sali la figure d'Emser, de Hochstraet, de Latomus, d'Eck, adversaires qui plus

(1) M. Michelet, Mémoires de Luther, t. 1, p. 25.
Se litteras ejus benevolè et in optimam partem accepisse; sperare etiam causas propter quas Lutherus scripserit jam cessâsse; agnovit se peccatorem esse, immò inutile et fetidum stercus, nec recusare christianam et fraternam admonitionem, eique propter Christum optimè velle. — Seckendorf, l. c., l. I, p. 177.

d'une fois eux-mêmes, disait Luther, ont manqué volontairement aux préceptes de la charité chrétienne, mais celle de l'archevêque de Mayence!

En 1836, nous visitâmes la Wartbourg; le gardien du château aimait Luther avec passion; il nous contait avec un abandon plein de charmes le récit de l'entrée du chevalier Georges, par une nuit obscure, dans ce nid où il venait se réfugier pour échapper, lui le « cygne prédit par Jean Huss, » aux serres de l'aigle impériale. Il ouvrait les fenêtres du donjon et nous montrait la belle vallée du Hellthal toute peuplée, comme au temps de Luther, d'oiseaux au doux chant, toute fraîche de verdure, toute brillante de soleil et de roses, et jusqu'au grand chêne où, la tête appuyée, le chevalier écoutait les modulations du rossignol, ou redisait lui-même ces cantiques qui, à Magdebourg, touchaient à peine le cœur des riches, et qui alors avaient le pouvoir de mettre en fuite les puissances infernales. Car ce gardien croyait aux apparitions qui avaient tourmenté Luther, et il nous disait comment le démon, une nuit, remuait le sac de noix dont on avait fait présent au docteur, qui, impatienté, cria de sa grosse voix : Veux-tu bien t'en aller! Mais le diable tenait bon : il venait de se changer en une mouche; la mouche bourdonnait autour des oreilles du moine, qui finit par prendre son encrier et le jeta sur les ailes de l'insecte (1)...— « Voyez, ajoutait-il, voilà la tache d'encre que le temps n'a

(1) Voyez dans le troisième volume le chapitre qui a pour titre : Les Tisch-Reden.

pu effacer. » Une autre fois qu'il méditait sur l'abolition de la messe, le diable vint se poser à ses côtés, et disputer avec lui. Et le gardien allait commencer un récit que nous ne fûmes pas tentés d'écouter, car celui qu'il nommait son père l'avait autrefois narré bien plus dramatiquement.

Vous allez l'entendre.

CHAPITRE IX.

CONFÉRENCE DE LUTHER AVEC LE DIABLE. — 1521.

Apparition de Satan à Luther. — Examen du récit qu'en fait le moine. — Singulière argumentation du tentateur contre la messe. — Dans cette légende le démon se montre aussi mauvais théologien que mauvais historien. — Luther y dénature le caractère de Satan. — Les théologiens réformés n'ont jamais contesté la véracité de la narration du docteur. — Faut-il y voir avec Claude une espèce de mythe? — Polémique suscitée par cette apparition, niée d'abord et reconnue depuis. — Dessein de Luther dans cette légende satanique. — Autre apparition à la Wartbourg, mais plus réelle.

« Il m'arriva une fois de m'éveiller tout d'un coup sur le minuit, et Satan (1) commença ainsi à disputer avec moi : — Écoute, me dit-il, docteur éclairé. Tu sais que durant quinze ans tu as célébré presque tous les jours des messes privées. Que serait-ce, si de telles messes privées étaient une horrible idolâtrie? Que serait-ce, si le corps et le sang de J.-C. n'y avaient pas été présents, et que tu n'eusses adoré et fait adorer aux autres que du pain et du vin? — Je lui répondis : J'ai été fait prêtre, j'ai reçu l'onction et la consécration des

(1) Récit de la conférence du Diable avec Luther, fait par Luther lui-même. 1681, in-12. — Nous reproduisons, sans y presque rien changer, la traduction de l'abbé Cordemoy.

Voyez aux PIÈCES-JUSTIFICATIVES, n° VIII, la version latine de Luther.

mains de l'évêque, et j'ai fait tout cela par le commandement de mes supérieurs et par l'obéissance que je leur devais. Pourquoi n'aurais-je pas consacré, puisque j'ai prononcé sérieusement des paroles de J.-C., et que j'ai célébré ces messes avec un grand sérieux, tu le sais? — Tout cela est vrai, me dit-il; les Turcs et les païens font aussi toutes choses dans leurs temples par obéissance, et ils y font sérieusement toutes leurs cérémonies. Les prêtres de Jéroboam faisaient aussi toutes choses avec zèle et de tout leur cœur contre les vrais prêtres qui étaient à Jérusalem. Que serait-ce si ton ordination et ta consécration étaient aussi fausses que les prêtres des Turcs et des Samaritains sont faux et leur culte faux et impie?

» Premièrement tu sais, me dit-il, que tu n'avais alors ni connaissance de J.-C., ni vraie foi, et qu'en ce qui regarde la foi, tu ne valais pas mieux qu'un Turc, car le Turc et tous les diables croient l'histoire de J.-C., qu'il est né, qu'il a été crucifié, qu'il est mort, etc; mais le Turc, et nous autres esprits réprouvés, nous n'avons point de confiance en sa miséricorde, et nous ne le tenons pas pour notre médiateur et notre sauveur; au contraire, nous avons peur de lui comme d'un juge sévère. C'était là ta foi, tu n'en avais point d'autre quand tu reçus l'onction de l'évêque, et tous ceux qui donnaient ou qui recevaient cette onction avaient ces sentiments de J.-C. : ils n'en avaient point d'autres. C'est pour cela qu'en vous éloignant de J.-C. comme d'un joug cruel, vous aviez recours à la vierge Marie et aux saints, et vous

les regardiez comme des médiateurs entre vous et J.-C. Voilà comme on a ravi la gloire à J.-C. C'est ce qu'aucun autre papiste ne peut nier. Vous avez donc reçu l'onction, vous avez été tondus, et vous avez sacrifié à la messe comme des païens et non comme des chrétiens. Comment donc avez-vous pu consacrer à la messe ou célébrer vraiment la messe, puisqu'il y manquait une personne qui eût la puissance de consacrer, ce qui est, selon votre propre doctrine, un défaut essentiel?

» Secondement, tu as été consacré prêtre et tu as abusé de la messe contre son institution et contre la pensée et le dessein de J.-C. qui l'a instituée; car J.-C. a voulu que le sacrement fût distribué entre les fidèles qui communient, et qu'il fût donné à l'Église pour être mangé et pour être bu. En effet, le vrai prêtre est établi ministre de l'Église pour prêcher la parole de Dieu et pour donner les sacrements comme le portent les paroles de J.-C. sur la cène, et celles de saint Paul dans sa 1re aux Corinthiens, en parlant de la cène du Seigneur. De là est venu que les anciens l'ont nommée communion, parce que, selon l'institution de J.-C., le prêtre ne doit pas user seul du sacrement, mais les autres chrétiens qui sont ses frères, en doivent user avec lui. Et toi, pendant quinze ans entiers tu t'es toujours appliqué à toi seul le sacrement lorsque tu as dit la messe, et tu n'y as pas fait participer les autres. Il t'était même défendu de leur donner tout le sacrement. Quel sacerdoce est cela, quelle onction? quelle messe et quelle consécration? Quelle sorte de prêtre es-tu, qui n'as pas été

ordonné pour l'Église, mais pour toi-même? Il est certain que J.-C. n'a point connu et ne reconnaît point ce sacrement et cette onction.

» Troisièmement, la pensée et le dessein de J.-C., comme ses paroles le marquent, est qu'en prenant le sacrement, nous annoncions et nous confessions sa mort : « Faites ceci, dit-il, en mémoire de moi, » et, comme dit saint Paul, jusqu'à ce qu'il vienne. Mais toi, diseur de messes privées, tu n'as pas seulement une fois prêché ou confessé J.-C. dans toutes tes messes ; tu as pris seul le sacrement et tu as marmotté entre tes dents, et comme en sifflant, les paroles de la cène pour toi seul. Est-ce là l'institution de J.-C.? Est-ce par de telles actions que tu prouveras que tu es prêtre de J.-C.? Est-ce là faire le prêtre chrétien? as-tu été ordonné pour cela?

» Quatrièmement, il est clair que la pensée, le dessein et l'institution de J.-C., sont que les autres chrétiens participent aussi au sacrement; mais toi, tu as reçu l'onction, non pour leur distribuer ce sacrement, mais pour sacrifier. Et contre l'institution de J.-C. tu t'es servi de la messe comme d'un sacrifice; car c'est ce que signifient clairement les paroles de l'évêque qui donne l'onction ; lorsque, selon la cérémonie ordinaire, il met le calice entre les mains de celui qui vient de recevoir l'onction, il lui dit : « Recevez la puissance de célébrer et de sacrifier pour les vivants et pour les morts. » Quelle est cette onction et cette ordination sinistre et perverse? J.-C. a institué la cène comme une viande et comme un breuvage pour toute l'Église, et pour être présentée par le prêtre à tous ceux qui com-

munient avec lui, et tu en fais un sacrifice propitiatoire devant Dieu. O abomination, qui passe toute abomination!

» Cinquièmement, la pensée et le dessein de J.-C. est comme nous avons dit, que le sacrement soit distribué à l'Église et aux communiants, pour relever et pour affermir leur foi dans les combats des diverses tentations qui viennent du diable, du péché, même pour renouveler et pour prêcher les bienfaits de J.-C.; mais toi tu l'as regardé comme une chose qui t'était propre, que tu pouvais faire sans les autres, et que tu pouvais leur donner gratuitement ou pour de l'argent; dis-moi, que peux-tu nier de tout cela? As-tu donc été fait prêtre de la sorte, c'est-à-dire sans J.-C., sans foi? Car tu as reçu l'ordination et l'onction contre le dessein et l'institution de J.-C., non afin de donner le sacrement aux autres, mais afin de sacrifier pour les vivants et pour les morts; tu n'as pas été ordonné pour être ministre de l'Église, etc. De plus, comme tu n'as jamais distribué le sacrement aux autres, tu n'as pas prêché J.-C. à la messe, et par conséquent tu n'as rien fait des choses que J.-C. a instituées. As-tu donc reçu tout à fait l'onction et l'ordination contre J.-C. et son institution pour faire tout ce qui est contre lui? Et si tu as été consacré et ordonné par les évêques contre J.-C., il est hors de doute que ton ordination et ta consécration est impie, fausse et anti-chrétienne. Je soutiens donc que tu n'as pas consacré à la messe, et que tu n'as offert et fait adorer aux autres que du pain et du vin seulement.

» Tu vois maintenant qu'il manque dans ta messe, premièrement, une personne qui puisse consacrer, c'est-à-dire un homme chrétien; qu'il y manque en second lieu une personne pour qui on consacre, et à qui on doit donner le sacrement, c'est-à-dire l'Église, le reste des fidèles et le peuple.

» Mais toi qui es un impie et qui ne connais pas J.-C., tu es là debout, tout seul, et tu t'imagines que J.-C. a institué pour toi seul le sacrement, et que tu n'as qu'à parler pour consacrer dans la messe le corps et le sang de J.-C., quoique tu ne sois pas membre de J.-C., mais son ennemi. Il y manque en troisième lieu, la fin, le dessein, le fruit et l'usage pour lequel J.-C. a institué ce sacrement, car J.-C. l'a institué en faveur de l'Église pour être mangé et pour être bu, pour fortifier la foi des fidèles, pour prêcher et pour révéler dans la messe les bienfaits de J.-C. Or, tout le reste de l'Église, qui ne sait pas même que tu dis la messe, n'apprend rien par toi, et ne reçoit rien de toi; mais toi seul, dans ton coin, muet et sans rien dire, tu manges seul, tu bois seul, et ignorant que tu es de la parole de J.-C., moine indigne et sans foi, tu ne communies personne avec toi, et suivant la coutume qui est parmi vous autres, tu vends pour de l'argent, comme une bonne chose, ce que tu fais.

» Si donc tu n'es pas une personne capable de consacrer et que tu ne le doive pas; s'il n'y a personne à ta messe pour recevoir le sacrement, si tu mets à l'envers, si tu changes et si tu renverses entièrement l'institution de J.-C.; enfin si tu n'as

reçu l'onction que pour faire ainsi toute chose contre J.-C. et son institution, qu'est-ce que ton onction, et que fais-tu ensuite, en disant la messe et en consacrant, que blasphémer et tenter Dieu? tellement que tu n'es pas véritablement prêtre, ni par conséquent véritablement corps de J.-C. Je te donnerai une comparaison. Si quelqu'un baptisait quand il n'y a personne à baptiser, comme si quelque évêque, selon la coutume ridicule qui s'est introduite parmi les papistes, baptisait une cloche ou une sonnette, ce qui ne doit ni ne peut recevoir le baptême; dis-moi, serait-ce là un vrai baptême? Tu seras contraint d'avouer ici que ce n'en serait pas un. Car qui peut baptiser ce qui n'est point ou ce qui ne peut recevoir le baptême? Que serait-ce que ce baptême, si je prononçais en l'air ces paroles : Je te baptise au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit, et que je répandisse de l'eau? Qui est-ce qui recevrait là la rémission de ses péchés ou le Saint-Esprit? Serait-ce l'air ou la cloche? Il est palpable qu'il n'y a point là de baptême, quoique les paroles de baptême soient prononcées, ou que l'eau soit répandue, parce qu'il y manque une personne qui puisse recevoir le baptême; que dirais-tu, si la même chose t'arrivait dans ta messe, que tu prononçasses les paroles, que tu crusses recevoir le sacrement, et que cependant tu ne reçusses que du pain et du vin? car l'Église qui est la personne qui reçoit n'y assiste pas, et toi qui es un impie, un incrédule, tu n'es pas plus capable de recevoir le sacrement, qu'une cloche ne l'est de recevoir le baptême. C'est

pourquoi tu n'as rien du tout quant au sacrement.

» Tu me diras peut-être ici : Quoique je ne présente pas le sacrement aux autres qui sont dans l'Église, je ne laisse pas de le prendre et de le donner à moi-même, et il y en a plusieurs parmi les autres qui, tout incrédules qu'ils sont, reçoivent le sacrement ou le baptême, et cependant ils reçoivent un vrai baptême et un vrai sacrement. Pourquoi n'y aurait-il pas dans une messe un vrai sacrement? Mais ce n'est pas la même chose, parce que dans le baptême, lors même qu'il se donne dans une nécessité pressante, il y a au moins deux personnes, celle qui baptise et celle qui doit être baptisée, et souvent plusieurs autres personnes de l'Église. De plus, la fonction de celui qui baptise est telle, qu'il communique quelque chose aux autres personnes de l'Église comme à ses membres, et qu'il ne leur ôte rien pour se l'appliquer à lui seul, comme tu fais dans la messe. Et toutes les autres choses qui se passent dans l'action du baptême sont selon le commandement de l'institution de J.-C., mais la messe est contre l'institution de J.-C.

» En second lieu, pourquoi n'enseignez-vous pas qu'on peut se baptiser soi-même? pourquoi désapprouvez-vous un tel baptême? Pourquoi rejetteriez-vous la confirmation, si quelqu'un se confirmait lui-même, comme l'on confirme parmi vous? Pourquoi la consécration ne vaudrait-elle rien, si quelqu'un se consacrait prêtre lui-même? Pourquoi n'y aurait-il point d'onction, si quelqu'un étant à l'extrémité se la donnait lui-même comme

on la donne parmi vous? Pourquoi n'y aurait-il point de mariage, si quelqu'un se mariait lui-même, ou voulait forcer une fille, et dire que cette action devrait être un mariage malgré cette fille, car ce sont là vos sept sacrements! Si donc personne ne peut faire aucun de vos sacrements ou en user par soi-même, pourquoi veux-tu faire ce sacrement pour toi seul? Il est bien vrai que J.-C. s'est pris lui-même dans le sacrement, et que tout ministre en le donnant aux autres, le prend aussi pour lui-même. Mais il ne le consacre pas pour lui seul, il le prend conjointement avec les autres et avec l'Église, et tout cela se fait selon le commandement de J.-C. Quand je parle ici de consécration, je demande si quelqu'un peut consacrer et faire le sacrement pour lui seul; parce que je sais fort bien qu'après la consécration, chaque prêtre peut user comme les autres, car c'est la communion et la table du Seigneur qui est commune à plusieurs; comme lorsque j'ai demandé si quelqu'un pouvait se donner l'onction et s'appeler lui-même, je savais fort bien qu'ayant été appelé et qu'ayant reçu l'onction, il pouvait se servir ensuite de sa vocation. Et enfin lorsque j'ai demandé si, quelqu'un ayant violé une fille, c'était assez pour que celui qui l'avait déshonorée appelât mariage cette conjonction, je savais bien aussi que quand la fille consent d'abord au mariage, la conjonction qui suit ce consentement est un mariage.

» Dans cette détresse et dans ce combat contre le diable, je voulais repousser l'ennemi avec les

armes auxquelles j'étais accoutumé sous la papauté, et je lui objectais l'intention et la foi de l'Église, en lui représentant que c'était dans la foi et dans l'intention de l'Église que j'avais célébré ces messes privées. — Je veux, lui disais-je, que je n'aie pas cru comme je devais croire, et que je me sois trompé dans ma pensée; l'Église, néanmoins, a cru en cela comme il fallait croire et ne s'est pas trompée. Mais Satan me prenant avec plus de force et de véhémence qu'auparavant : — Çà, me dit-il, fais-moi voir où il est écrit qu'un homme impie, incrédule, puisse assister à l'autel de J.-C., consacrer et faire le sacrement en la foi de l'Église : où Dieu l'a-t-il ordonné, où l'a-t-il commandé? Comment prouveras-tu que l'Église te communique son intention pour dire ta messe privée, si tu n'as point la parole de Dieu pour toi, et que ce soient les hommes qui t'aient enseigné sans cette parole? Toute cette doctrine est un mensonge. Quelle est votre audace! Vous faites ces choses dans les ténèbres, vous abusez du nom de l'Église, et après vous voulez défendre toutes vos abominations par le prétexte de l'intention de l'Église. Tu n'as que faire de m'alléguer l'intention de l'Église; l'Église ne voit rien et ne pense rien au delà de la parole et de l'institution de J.-C., et beaucoup moins encore contre son dessein et son institution, dont j'ai déjà parlé, car saint Paul dit, dans sa Ire aux Corinthiens, chap. 2, en parlant de l'Église et de l'assemblée des fidèles : « Nous connaissons les sentiments de J.-C. »

» Mais comment apprendras-tu qu'une chose est selon le dessein et l'intention de J.-C. et de l'Église, que par la parole de J.-C., par la doctrine et par la profession publique de l'Église? Comment connais-tu que l'intention et la pensée de l'Église est que l'homicide, l'adultère et l'incrédulité soient mis entre les péchés pour lesquels on peut être damné? Et comment sais-tu d'autres choses semblables, que par la parole de Dieu?

» Si donc on doit apprendre de la parole et du commandement de Dieu ce que l'Église pense des œuvres bien ou mal faites, ne doit-on pas, à plus forte raison, apprendre de la parole de Dieu ce qu'elle pense de sa doctrine? Pourquoi donc, blasphémateur, contreviens-tu dans la messe privée aux paroles claires et à l'ordre de J.-C., et pourquoi te sers-tu ensuite de son nom et de l'intention de l'Église pour couvrir ton mensonge et ton impiété? Tu pares de ces misérables couleurs ton invention, comme si l'intention de l'Église pouvait être contraire aux paroles de J.-C.? Quelle est cette audace prodigieuse, que tu puisses profaner le nom de l'Église par un mensonge si impudent!

» Puisque l'évêque ne t'a donc fait diseur de messe par l'onction qu'il t'a donnée, que pour faire en disant des messes privées tout ce qui est contraire aux paroles claires et à l'institution de J.-C., à la pensée, à la Foi, à la profession publique de l'Église, cette onction est profane et n'a rien de saint et de sacré. Elle est même plus vaine, plus inutile, et aussi ridicule que le baptême qu'on

donnerait à une pierre ou à une cloche. Et Satan poussant encore plus loin ce raisonnement, me dit : — Tu n'as donc pas consacré, tu n'as offert que du pain et du vin comme tous les païens ; par un trafic infâme et injurieux à Dieu, tu as vendu ton ouvrage aux chrétiens, servant, non à Dieu, non à J.-C., mais à ton ventre. Quelle est cette abomination inouïe au ciel et sur la terre ? Voilà à peu près le sommaire de cette dispute.

» Je vois d'ici les saints pères qui rient de moi et s'écrient : Quoi ! c'est là ce docteur célèbre qui est demeuré court, et n'a pu répondre au diable ? Ne vois-tu pas, docteur, que le diable est un esprit de mensonge? Grâce, mes pères ; j'aurais ignoré jusqu'à présent que le diable est un menteur, si vous ne me l'aviez affirmé, mes doctes théologiens. Certes, s'il vous fallait souffrir les rudes assauts de Satan, et disputer avec lui, vous ne parleriez pas comme vous le faites de l'exemple et des traditions de l'Église ; car le diable est un rude joûteur, et il vous presse si violemment qu'il n'est pas possible de lui résister sans un don particulier du Seigneur. Tout d'un coup, en un clin d'œil, il remplit l'esprit de ténèbres et d'épouvantements, et s'il a affaire à un homme qui n'ait pas pour lui répondre une parole de Dieu toute prête, il n'a besoin que du petit doigt pour l'abattre. Il est vrai que c'est un menteur ; mais il ne ment pas quand il nous accuse ; car alors il vient au combat avec le double témoignage de la loi de Dieu et de notre conscience. Je ne puis nier que je n'aie péché, je ne puis nier que mon péché ne soit grand, je ne puis nier que

je ne sois coupable de mort et de damnation (1)! »

Tel est le récit de cette vision, où Luther paraît avec moins de gloire qu'à Worms. Le diable s'y montre moins bon argumentateur que le dominicain dans la dispute de Leipzig, où Satan parlait cependant par la bouche d'Eccius, d'après Luther : le maître est ici plus faible que le disciple. A moins que le réformateur n'ait voulu nous cacher les raisonnements puissants dont le démon le terrassa, il n'est pas d'écolier en théologie qui ne réfutât aisément la thèse satanique. Luther, qui sans doute avait sous la main un des catéchismes qu'on trouvait encore dans chaque famille allemande, n'aurait eu besoin pour le confondre que d'ouvrir la page où l'Église enseigne : — que le prêtre en célébrant le sacrifice de la messe en applique les mérites à tous ceux qui l'entendent dévotement. Évidemment, Satan connaît aussi peu le catéchisme que l'histoire. Nous ne savons pas ce qu'il aurait pu répondre à Luther, qui lui aurait demandé où il avait lu que les Turcs croient à la mort de Jésus-Christ, quand Mahomet, dans le Koran, dit positivement que Dieu enleva Jésus-Christ, et qu'un autre, mis à sa place, fut cruci-

(1) De Missâ angulari, t. IV, Ienæ, p. 81, 83. — Opera Lutheri, t. VII. Witt., p. 228 — Voy. Conférence du Diable avec Luther contre le saint sacrement de la messe, sans nom d'auteur (par Paul Bruzeau), in-12. Paris, 1740. — Cochlæus, in act., p. 67. — Math. Conc., p. 32. — Claude, Défense de la Réformation, part. II, ch. 5. — Préjugés légitimes, par Nicolle. Bruxelles, ch. 2. — Réfutation de la Réponse d'un ministre luthérien sur la conférence du Diable avec Luther. Bruxelles, 1682. — Basnage, Hist. des Églises réformées, t. III, ch. 5. — Bayle, art. Luther.

fié (1). Luther aussi ménage trop son adversaire. Si le docteur d'Ingolstadt, ou Tetzel, ou Emser, lui avait objecté l'indignité du prêtre pour prouver l'inefficacité du sacrement, il lui aurait répondu :

« Si le diable apparaissait et que j'apprisse qu'il s'est mêlé de l'office de pasteur ; qu'ayant revêtu une figure d'homme il a prêché, enseigné, baptisé, dit la messe, absous, et fait ces fonctions selon l'institution de Jésus-Christ ; nous serions forcés d'avouer que ces sacrements ne sont pas inefficaces, mais que nous aurions reçu un vrai baptême, un véritable Évangile, une vraie absolution, un vrai sacrement du corps et du sang de Jésus-Christ ; car notre foi et l'efficacité des sacrements ne reposent pas sur la qualité de la personne. Qu'importe qu'elle vaille quelque chose ou rien ; qu'elle ait reçu l'onction, que sa vocation soit légitime ou non, que ce soit un diable ou un ange (2) ! »

La légende de Luther tend à dénaturer totale-

---

(1) Alcoran de Mahomet, à la fin du chapitre des femmes, contenant 170 versets, écrit à Médine, p. 113, trad. de Du Ryer. Paris, 1651.

(2) Et dico, si diabolus ipse veniret,... ego autem pono ut posteà resciscerem diabolum sic irrepsisse in officium pastoris ecclesiæ, in specie hominis vocatum esse ad prædicandum et publicè in ecclesiâ docuisse, baptizasse, celebrasse missam, absolvisse à peccatis et munere functum esse juxta institutionem Christi ; tunc cogeremur fateri sacramenta ideo non esse inefficacia, sed verum baptismum, verum Evangelium, veram absolutionem, verum sacramentum corporis et sanguinis Christi nos accepisse. Fides enim nostra, dignitas et efficacia sacramentorum non nituntur qualitate personæ sive bona sive mala, uncta vel non uncta, vocata legitimè, vel non vocata, Satan vel angelus. — Luth., de Missâ privatâ et unctione sacerd. Op., t. VII, p. 243.

ment le caractère de Satan, introduit par le christianisme dans ces récits dont l'Allemagne aime encore à s'entretenir. Le démon, qui toujours s'y montre en lutte avec l'Éternel, a la mission de tenter l'homme et de le détourner du ciel. De là ces pactes où l'esprit de ténèbres paye une âme à prix d'or. Ainsi fut bâtie la tour de Saint-Étienne à Vienne : Paxbaum, amoureux de la fille de son maître, Antoine Pilgram, se donne au diable (1), élève la flèche et épouse la jeune fille. Mais ici, comment se conduit le démon? C'est un ange qui veut retirer de l'abîme une pauvre âme et qui fait l'office de prêtre : le diable devrait habiter le paradis luthérien, s'il est aussi soucieux du salut des hommes.

Il est évident que dans cette fable contre la messe, c'est aux paysans saxons, si passionnés pour le merveilleux, que s'adresse Luther : Satan traduit pour eux le latin de la Captivité de l'Église à Babylone. Il n'a garde d'argumenter à la manière d'Eccius, il hait trop tout ce qui sent le dominicain : c'est assez qu'il appelle la messe un acte idolâtrique, les paysans le croiront sur parole. Luther aurait pu faire intervenir dans son récit un ange de lumière, mais nous doutons que le séraphin céleste attaquant la messe eût produit le même effet. Il y a dans la légende, telle que la conçut le docteur, une double merveille; d'abord, l'apparition du démon, puis le rôle que remplit l'esprit de ténèbres qui parle un moment le langage d'un mes-

(1) M. Genin, Revue du Nord, n° 8, oct. 1835.

sager divin. Et comme le lieu de la scène est admirablement imaginé : une terre inconnue, suspendue comme une étoile entre deux mondes, flottant sur des nuages, où une main mystérieuse a placé un des acteurs du drame ; Pathmos aérienne, où le démon et le hibou viennent seuls s'abattre. On comprend comment Luther se refusa, pendant quinze ans de sa vie, à publier le récit de son colloque avec le diable : il eût gâté la légende en décrivant le lieu où elle s'était passée. Voilà pour la fable où Luther se montre poëte ; mais le poëte n'y oublie pas sa condition de sectaire. Si la messe est une idolâtrie, il faut la détruire par la parole, si la parole suffit ; au besoin par la force, car comment laisser debout, sans offenser Dieu, des autels où chaque jour se renouvellent des actes idolâtriques ? C'est toujours, comme on voit, son double élément, l'esprit et la matière, que Luther veut engager dans sa lutte contre le catholicisme.

Par une de ces inconséquences qu'il est triste de rappeler, parce qu'elles se reproduisent à chaque instant dans la vie du réformateur, Luther, qui rejette comme une superstition la croyance à de mystérieuses relations entre l'âme qui jouit de la vue de Dieu et l'âme qui habite encore sa prison terrestre, imagine des harmonies entre l'enfer et la terre. Ce n'est plus l'ange de lumière, si bien nommé l'ange gardien, qui veille sur la créature, c'est à l'ange des ténèbres qu'il a confié cette mission.

Il nous paraît impossible que Luther fût éveillé quand Satan lui apparut ; car nous ne reconnaissons pas le Saxon à cette parole molle et craintive

qu'il hasarde pour réfuter son adversaire. Nous ne concevons donc pas les beaux témoignages que rendent du moine, en cette dispute, quelques réformés, le ministre Drelincourt, entre autres, qui affirme « que le serpent ancien attaqua Luther, s'en promettant la victoire, parce que le serviteur de Dieu avait été prêtre et que durant quinze ans il avait célébré des messes privées; et que Satan prouve par des arguments invincibles que ces messes sont contre Dieu et contre l'Écriture divinement inspirée (1). » Le ministre donne dans cette lutte un trop beau rôle à Satan.

Il faut convenir que cette entrevue a merveilleusement contribué à la conversion de Luther. Ce qu'il y avait encore d'indécision dans son âme sur la valeur des textes bibliques tomba devant les arguments du diable. Convaincu par l'esprit de ténèbres, le moine ne vit plus dans le sacrifice de l'autel qu'une idolâtrie papiste, et cessa de célébrer. Pour prouver que la messe n'est qu'une œuvre païenne, les réformés, à l'imitation de Drelincourt, ont depuis renvoyé nos prêtres au témoignage de Satan (2). De leur côté les sacramentaires, comme Pareus (3), invoquent cette apparition

(1) Livre du Faux Prophète, p. 273.

(2) C'est l'argument de Laubenberger dans son petit livre qui a pour titre: Willst du dann noch nicht katholisch werden? Rien de plus vrai que Luther eût appris du démon que la messe privée est un acte d'idolâtrie : Wahr ist, daß Luther vom Teufel unterrichtet worden, die Meß als eine greuliche Abgötterei zu verwerfen.

(3) Controverses ecclesiastiques : — Luther et ses disciples auraient pu être plus modérés, et cesser de critiquer le songe où

pour convaincre les luthériens et les calvinistes que si le diable s'est montré au père de la réforme afin de lui révéler l'idolâtrie cachée dans la célébration de la messe, un ange a bien pu apparaître à Zwingli pour lui enseigner le véritable sens des paroles de la cène (1). Luther s'est moqué de cette vision, au grand scandale des zwingliens, qui n'ont jamais refusé de croire à son colloque avec le tentateur!

— Savez-vous pourquoi les sacramentaires, Zwingli, Bucer et Œcolampade, n'ont jamais eu l'intelligence des divines Écritures? C'est, dit Luther, qu'ils n'ont jamais eu pour adversaire le démon; car, quand nous n'avons pas le diable attaché au cou, nous ne sommes que de tristes théologiens (2).

Un écrivain qui eut la gloire de disputer souvent avec Bossuet, Claude, ne veut voir dans cette conférence qu'une parabole, ou une espèce de mythe imaginé par Luther, nourri, dit-il, de la lecture des écrits des moines, où le tentateur apparaît si souvent. Satan, au lieu d'une réalité, ne présenterait plus qu'une abstraction philosophique : le cri des mauvaises passions (3). Pour nous, Claude, eût-il toute l'éloquence que Luther prête

---

Zwingli reçut non pas du diable, mais d'un tout autre moniteur, le sens véritable de la parole de Dieu.

(1) Hospinianus, Histor. Rei Sacramentariæ, part. II, p. 120.

(2) Cur sacramentarii sacram scripturam non intelligunt, hæc causa est, quia verum opponentem, nempè Diabolum, non habent, qui demum docere eos solet. — Quando Diabolum ejusmodi collo non habemus affixum, nihil nisi speculativi theologi sumus.—Luth. in Coll. Isl. de verbo Dei, p. 23.— Coll. Francf., p. 58.

(3) Défense de la Réformation.

au démon, ne nous convaincrait pas, tant le texte du narrateur est clair et positif ! Nous admettrions plus volontiers l'apparition de Satan, en chair et en os si l'on veut, que l'interprétation du ministre calviniste.

Luther s'est chargé lui-même de donner un démenti à ce maladroit apologiste; car, dans le traité *de Missâ privatâ*, où la vision est rapportée, après avoir exalté la puissance dont est doué Satan, qui ne souffre pas qu'on dispute longtemps avec lui : « Voilà, dit-il, qui m'explique comment il arrive quelquefois qu'on trouve des hommes morts dans leur lit : c'est Satan qui leur tord le cou et qui les tue. Emser, Œcolampade et d'autres qui leur ressemblent, tombés sous les griffes et les carreaux de Satan, sont morts ainsi subitement (1). Hospinien croit bien qu'Emser est mort de la mort diabolique dont parle Luther; mais il ne peut abandonner au démon Œcolampade, « évangéliste à la vie pure et sainte (2), » qui, selon le témoignage de Bèze, après un doux trépas, alla rejoindre Zwingli, son frère (3), le curé d'Einsiedeln qui prétendait que Luther n'était pas possédé par un esprit impur, mais occupé comme un château fort par une légion de diables (4).

(1) Credo equidem quòd Emserus et OEcolampadius, aliique horùm similes istius modi, ignitis Satanæ et telis, ac hastis confossi subitâ morte perierint. — Hospin. Hist. Sacram., t. II, p. 220.

(2) Le même, p. 126.

(3) Bèze, Portrait des Hommes illustres, p. 84, 85.

(4 Non obsessum ab uno spiritu, sed occupatum à catervâ dæmonûm. — Zuingl. contrà Luth.

Ce qu'il y a de prodigieux dans cette légende, c'est moins encore l'apparition de Satan que la polémique qu'elle a suscitée, et les flots d'encre et d'injures qu'elle a fait verser.

On a commencé par nier l'authenticité du récit qu'on mettait sur le compte d'un catholique qui aurait voulu se jouer de Luther. La conférence, ainsi que le remarque Hospinien, parut en 1533 (1). A cette époque, Luther écrivait à Justus Jonas : Vous feriez bien, mon ami, de traduire en latin ce récit (2). Justus Jonas obéit à son maître (3).

Quand et où le diable s'est-il montré à Luther? Le docteur a fait un mystère de la date et du lieu de la conférence; et ses disciples, obligés de suppléer au silence du maître, placent cette vision les uns à Wittemberg, sur la fin de 1535, c'est-à-dire au moment où il en publia le récit; d'autres avant la diète de Worms, quelques-uns à la Wartbourg, et c'est la conjecture la plus vraisemblable. Elle acquiert même une sorte de démonstration, car le démon débute dans son colloque par accuser Luther de célébrer la messe depuis quinze ans; or, c'est vers la fin de 1507 que le moine fut ordonné.

(1) Hospin. Hist. Sacr., part. II, p. 131. Zurich, 1601.

(2) Benefeceris si hunc librum necessarium nostris fratribus per latinam linguam reddideris quàm-plurimis utilem..— Luth. ep. ad J. Jonam, Op. Luth., t. VII, Ienæ, p. 226, verso.

(3) In lucem quoque emisit hoc anno 1533 Lutherus librum de missâ privatâ et sacerdotum consecratione in quo statim ab initio describit colloquium à se cum diabolo intempestâ nocte habitum.— Hospin. Hist. Sacr., part. II, p. 131.

Suivant Satan, le docteur, après sa comparution à Worms, disait encore la messe. La correspondance de Luther donne un grand degré de probabilité au témoignage du mauvais ange, puisque nous voyons le prisonnier dans les montagnes de sa Pathmos, travaillé de doutes et d'inquiétudes, déclarer à Mélanchthon que le célibat étant une œuvre diabolique, il tient l'abbé de Kemberg, qui a pris femme, pour un homme de Dieu, et qu'il renonce dans l'éternité à jamais célébrer (1).

Comment s'étonner maintenant du bruit répandu en Allemagne que Luther avait un commerce avec les puissances invisibles, des entretiens nocturnes avec Satan, qui, pour entrer plus aisément à la Wartbourg, prenait la figure d'une jeune femme (2) de la famille des Berlips. Luther a parlé de cette visite fort naturelle du reste.

Cette jeune femme, Argula Stauf, mariée au chevalier Grumbach, s'était éprise d'une véritable passion pour cet être mystérieux qu'elle voulait entretenir. Le jour où l'augustin avait publié son système sur la foi, Argula pour le comprendre avait commencé l'étude de la théologie, en jeune fille, c'est-à-dire de cœur plus encore que de tête : depuis la diète de Worms, Argula semblait avoir perdu la raison. Elle ne dormait plus et voulait voir le prisonnier. Elle sut qu'il habitait la Wartbourg, partit d'Ingolstadt, avec la permission, dit-

(1) Sed et ego amplius non faciam missam privatam in æternum. — Melanchth., 1 aug. 1521. — De Wette, l. c., t. II, p. 36.

(2) Ulenberg, Hist. de Vitâ Lutheri, p. 139.

on, de son mari, arriva jusqu'au donjon, ne trouva pas l'hôte invisible, mais dormit dans le lit où il reposait ordinairement (1), et le lendemain reprit tristement le chemin de sa demeure. C'est la version la plus innocente du voyage d'Argula.

Rien n'empêche d'y croire, pas plus qu'à l'apparition de Satan : mais dans le récit des catholiques, le pélerinage d'Argula est beaucoup moins édifiant (2). A peine a-t-elle quitté la Wartbourg

(1) Colloquia Mensalia, 1ª editio, p. 262.

(2) Ulenberg, l. c., p. 139.

Voici la liste des principaux ouvrages que Luther composa ou écrivit à la Wartbourg :

In singulas apostolorum epistolas argumenta per Lutherum. Bas., 1522 :

Epistolas apostolicas, hoc est, Pauli, Jacobi, Johannis, Petri, Judæ, per eundem. Quisquis amas philosophiam christianam, hoc volumen in deliciis habeto. Nam multò plus affert lucis, minusque tædii, quàm aliorum verbosi commentarii. Basil., 1522 ;

Contra Henricum, regem Angliæ, Martinus Lutherus ad Sebastianum Schlik, comitem in Passun. Witteb., 1522 ;

Auslegung der Episteln und Evangelien, die nach Brauch der Kirchen gelesen werden, vom Advent an biß Christ-Tag, durch Martinum Lutherum. Wittenb., 1522 ;

Auslegung der Episteln und Evangelien von Christ-Tag biß auf den Sonntag nach Epiphaniæ. Mart. Luther an Herrn Albrecht, Grafen zu Mansfeld. Wittenb., 1522 ;

Von den Geistlichen und Kloster-Gelübden Martini Luthers Urtheil, an Hans Luther, seinen lieben Vater, verdeutscht durch Dr. Justum Jonam, Probst zu Wittenberg. Wittenb., 1522;

Wider die Verkehrer und Fälscher Käyserlichs Mandats, Mart. Luther. Wittenb., 1522 ;

Ein Sermon von Heil. Kreutz, geprebigt von Dr. Martin Luther. Wittenb., 1522 ;

Vom Mißbrauch der Messen. Martin Luther, an die Augustiner zu Wittenberg. Wittenb., 1522. Alia editio, Wittenberg, 1522 ;

De abrogandâ Missâ privatâ Martini Lutheri sententia, ad fratres suos Augustinenses cœnobii Wittenbergensis. Wittenb., 1522 ;

qu'ils font écrire à Luther les lignes que nous avons déjà rapportées : ma chair indomptée bout et s'enflamme.

Epistola Lutheri ad Wolfgangum Fabritium Capitonem theologum utilissima, ex eremo, die Anthonii, 1522;

Von ehelichen Leben. Martin Luther. Wittenb., 1522;

Wider den falsch-genannten Geistlichen Stand des Papsts und der Bischöffen. Dr. Martin Luther, Ecclesiastes zu Wittenberg. Wittenb., 1522. Alia editio sine loco, 1522. Alia editio sine anno et loco;

Deutsch Auslegung des 67. Psalms, von dem Oster-Tag, Himmelfahrt und Pfingsten. Dr. Mart. Luther;

Ein Sermon von den unrechten Mammon. Luc. 16. Dr. Martin Luther. Wittenb., 1522;

Martini Lutheri lucubrationes in Psalmum XXI (22). Deus meus, Deus meus, etc Qui est de passione Christi, quemque autor verè vocat Psalmorum omnium principem, in tomo operationum nuper excuso omissus. Basil., 1522.

Welche Personen verboten sind zu ehelichen in der Heil. Schrifft, beyde der Freundschafft und Mogschafft. Lev. 18. Martin Luther, 1522;

Bulla cœnæ Domini, das ist die Bulla vom Abendfressen, des allerheiligsten Herrn des Pabsts, verdeutscht durch Dr. Martin Luther, dem allerheiligsten Römischen Stuhl zum neuen Jahr. Glossa des Königs Davids über diese Bullen. Psalm. X. Wittenberg, 1522. Alia editio, Wittenberg, 1522.

CHAPITRE X.

LE DIALOGUE. — 1521.

La Sorbonne condamne diverses propositions extraites des œuvres de Luther. — Mélanchthon répond à la faculté de théologie. — Luther, peu content de l'œuvre de son disciple, attaque ses juges dans un dialogue. — Idée de cet ouvrage. — Luther met à la mode cette forme littéraire. — Le dialogue contre Eck. — Double rôle que joue le dialogue, il est d'abord religieux, puis politique. — Sous l'une et l'autre forme il sert la cause luthérienne.

Pendant que, de la Wartbourg, Luther agitait l'Allemagne, à Paris un arrêt doctrinal était rendu contre la symbolique saxonne. Nous nous rappelons les belles paroles dont le moine se servait pour glorifier la Sorbonne. Hochstraet, l'inquisiteur, ne montrait pas une piété plus filiale envers notre faculté de théologie. On sait que Cologne, dans ses poétiques expressions, y plaçait le fleuve de lumière qui par des canaux invisibles allait baigner les rives rhénanes; Érasme en faisait le trône de la science divine (1). A Augsbourg, quand le cardinal Cajetan avait prononcé le nom de ce glorieux tribunal, Luther s'était incliné, en protestant qu'il était prêt à en accepter la sentence, comme un oracle.

(1) Erasm. Ep., ep. I, lib. 14. — De Burigny, Vie d'Érasme, t. II, p. 54.

Or la Sorbonne venait de parler.

Elle avait eu sous les yeux, pendant près de trois mois, tous ces virulents pamphlets publiés à Wittemberg ; elle avait lu la Captivité de l'Église à Babylone, la Liberté Chrétienne ; l'Abrogation de la messe, les Thèses de Wittemberg, les Sermons sur la confession, et, après un examen attentif, elle avait extrait 113 propositions des livres de Luther qu'elle condamnait solennellement (1). Elle proscrivait comme hérétiques ces axiomes du moine : — que les sacrements sont de récente invention ; que tous les chrétiens ont une puissance égale pour prêcher la parole de Dieu ; que nous sommes tous prêtres ; que la messe n'est pas un sacrifice ; que personne, pape, évêque, ne peut établir des règlements qui obligent le chrétien ; qu'il faut abolir les vœux ; que les œuvres faites avant la régénération de l'homme sont des péchés ; que la contrition rend hypocrite ; que la confession auriculaire ne peut-être prouvée par aucune loi divine ; que le juste pèche dans toute bonne œuvre ; que Dieu nous a commandé des choses impossibles ; que dans le purgatoire, l'âme ne cesse de pécher.

Les universités d'Allemagne avaient condamné les livres de Luther sous des qualifications générales. La Sorbonne procède autrement ; elle examine et discute chaque proposition : c'est un arrêt motivé qu'elle rend.

Maintenant que va faire Luther ? s'insurgera-t-il

(1) Berthier, Hist. de l'Église gallicane. Paris, 1749, in-4°, t. XVII, p. 502 et suiv.

contre celle qu'il nommait la fontaine de la sagesse?

A Wittemberg un professeur de vingt-cinq ans à peine, qui jusqu'alors n'avait pas ouvert un livre de théologie, heureux d'expliquer aux applaudissements de ses milliers d'auditeurs l'harmonieuse parole des orateurs anciens, Mélanchthon, se chargea de réfuter l'arrêt des têtes blanches de la Sorbonne. On s'attriste en voyant une si belle imagination, prodiguer l'injure à des théologiens de si haute taille, les accuser de ne comprendre ni l'Écriture, ni les Pères, les traiter d'ignorants, de sots et de têtes sans cervelle, « comme sont tous les Français (1). »

Luther, qui n'avait pas été content de son disciple fit deux réponses à la Sorbonne, l'une grave et sérieuse et destinée probablement aux théologiens, l'autre toute bouffonne, qu'il adressait spécialement aux écoliers qui fréquentaient l'école de Mélanchthon, et à laquelle il donna pour titre : « Comédie de Luther condamné par la sotte et sacrilége Sorbonne de Paris. » C'est un pamphlet plein de sel et de gaieté et qu'il est impossible de lire en gardant son sérieux. Il faut plaindre et admirer un homme d'une si prodigieuse imagination.

Luther feint que la Sorbonne s'est assemblée pour répondre à Mélanchthon : un des théologiens prend l'Apologie contre le décret des furi-

---

(1) Berthier, l. c., p. 527. — Opera Lutheri, t. II, p. 517. — Glareanus jouait sur les noms des docteurs en théologie de Paris, et écrivait à Zwingli : Beda, Quercus, Christophorus, Bellua, Stercus, Christotomus.—Glareanus ad Zwinglium. Lutetiæ, 4 non. julii 1521. — Epist. Zw., p. 176.

bonds théologastres de Paris (1), et lit chaque proposition qu'on examine longuement et qu'on condamne ensuite dans la forme accoutumée. Cette scène, où l'on joue sur le mot comme dans Aristophane, n'a de valeur que dans la langue latine.

MÉLANCHTHON.

Quid enim estis, nisi Sorba, ô vos rudes et verè Sorbonici ?

LA SORBONNE.

Proposition offensante pour les oreilles pieuses, et contumélieuse, si par *rudes* vous entendez ces pieux serrés dont on fait l'auge des porcs ; si par *rudes* vous voulez dire ignorants, proposition dérogante et détractante.

MÉLANCHTHON.

Hæc est illa Helena pro quâ magistri vestri decertant.

LA SORBONNE.

Proposition qui, en tant qu'elle signifie que nous aimons les filles, est infamante ; et blasphémante, si vous voulez dire que notre théologie est une Hélène.

MÉLANCHTHON.

Rumpite interim magistri nostri.

LA SORBONNE.

Proposition diabolique, homicide, qui veut que

---

(1) Ludus Lutheri, à stolidâ et sacrilegâ Sorbonâ damnati. Adversùs furiosum parisiensium theologastrorum decretum Philippi Melanchthonis pro Luthero Apologia.— Opera Lutheri. Jenæ, 1557, t. I, p. 451. — Ce travail a été traduit en allemand sous le titre de : Dr. Martin Luther's Scherzschrift, auf der pariser Verdammung seiner Lehr, par Jean-Jacques Greifl.—Voir les OEuvres de Luther en allemand. Leipzig, 1732, in-fol., t. XVII, p. 681 et suiv.

notre corps se rompe en deux comme celui de Judas Iscariote.

MÉLANCHTHON.

Quis non rideat muliebrem hanc et monachalem impotentiam?

LA SORBONNE.

Proposition fausse et sotte; d'abord parce qu'elle suppose que nous sommes des femmes qui ne pouvons engendrer sans l'opération d'hommes; contumélieuse, si elle veut établir que nous autres moines nous sommes stériles; injurieuse, en ce qu'elle tend à nous représenter comme incomplets, et par conséquent impuissants, ce qui est démenti par l'expérience et le proverbe théologique : *lardant per braccam.*

MÉLANCHTHON.

Spectabilis domine decane, vos estis jam iratus.

LA SORBONNE.

Barbare : *Vos estis iratus*, c'est comme si l'on disait : *Ego currit.* Dérisoire, ironique et contumélieuse, si par *decane* vous entendez que nous sommes progéniture canine; impie, en admettant qu'on ne peut pas se mettre en colère (1).

Le dialogue fut la forme littéraire qu'adopta de prédilection la polémique religieuse dans le

---

(1) Voyez la lettre de Luther à Spalatin, citée dans Seckendorf, p. 185, § 113, qui s'exprime ainsi au sujet de ce : Ludus Lutheri : Prodiit etiam adversùs apologiam Philippi censura ludicra et jocosa, incertum an ab ipso Luthero, an ab alio composita, stylo scholastico, ut risum lectoribus moveat.

seizième siècle, depuis qu'Érasme, pour répandre son scepticisme, l'avait mise en usage. La comédie venait de naître. Jean Reuchlin l'avait trouvée, et peut-être Luther avait-il puisé, dit un critique, la première idée de la réforme dans le Sergius de cet écrivain, satire violente contre Holzinger, moine augustin, et contre les princes qui se laissent mener par leurs curés (1).

Le Dialogue est une autre comédie qui ne se joue que dans les livres; elle est courte et vive, les moines en sont les acteurs obligés. C'est un cadre heureux, où l'auteur sans s'inquiéter des unités de temps et de lieu, et infidèle à la vérité historique, crée un personnage dont le nom seul a quelque réalité, mais dont les mœurs, le costume, le langage, sont tout d'invention. Une fois la création opérée, le personnage est jeté au milieu de ses contemporains comme un être réel, dont on va s'amuser. Les couvents furent le monde où Erasme, Luther et Ulrich de Hutten prirent la plupart de leurs personnages; et pendant près d'un demi-siècle, jusqu'à Hans de Sachs, la société n'eut pour rire que la figure grimaçante de quelque cénobite qu'il plaisait à une imagination de réformé de livrer à tous les quolibets des lecteurs : c'est Thespis barbouillant de lie le visage de ses acteurs. N'allez pas chercher dans ces parades grossières la peinture de la vie monastique : dans toutes ces fictions, il n'y a que le nom du héros de vrai, tout le reste est faux. Quelquefois ces esquisses scéniques sont

(1) Le National, avril 1838.

chaudes et colorées et ne manquent ni de saillies heureuses, ni de verve comique ; vous avez vu Luther avec la Sorbonne. Il y a des dialogues où l'on surprend des mots spirituels, de fines plaisanteries, de ravissantes bouffonneries ; mais presque toujours ce sont des pasquinades telles que celles dont on égaye la populace des grandes villes ; où la terminologie est d'une crudité révoltante ; où le mot pour rire tantôt est emprunté à l'idiome désordonné des halles, tantôt au vocabulaire du marmiton, quand l'écrivain ne va pas le chercher dans une maison de prostitution. Voulez-vous en renouveler l'image ? Faites en pensée que Naples apostasie et passe à la réforme, alors le polichinelle de la rue de Tolède répétera contre les moines de la veille tout ce que le réformé mettait dans la bouche des moines de son époque.

Luther n'a pas inventé la satire en dialogue ; elle était née longtemps avant lui (1). Ce n'est pas lui qui le premier eut l'idée de métamorphoser une école de théologie en tripot comique, d'échanger les robes noires, qui n'avaient traîné que sur les bancs, contre le grotesque costume de tabarins de village, et les barbes des religieux, presque aussi longues que leurs robes, contre les masques grimaçants de l'acteur romain. Hutten conçut ce caprice d'artiste. Cette fois il faut lui rendre justice, son dialogue est bien supérieur à ses lettres. Dans celui qu'on va lire on pourra apprécier l'écrivain : qu'on n'oublie pas, cependant, que la forme seule mérite ici d'être étudiée.

---

(1) National, 21 août 1838.

CONCILIABULE DES THÉOLOGISTES CONTRE LES DISCIPLES DES BONNES LETTRES DE LA GERMANIE, TENU A COLOGNE (1).

Hochstrata,	Petrus,
Duplicius,	Stropha,
Eduardus,	Lupoldus,
Eccius,	Stentor,
Arnoldus,	Curtisanus.

C'est le vieil Hochstraet qui ouvre la scène.

HOCHSTRATA. En qualité de doyen de la Faculté de théologie de Cologne, je vous ai mandées, illustrissimes magistralités, afin d'avoir votre avis sur les doctrines hérétiques, blasphématoires, offensives des pieuses oreilles, qui courent le monde. En vain, l'an passé, il vous en souvient, nous condamnâmes les livres d'un certain frère de l'ordre des Augustins, du nom de Luther; ce maudit homme ne cesse d'endoctriner le peuple. J'ai fait un triage de ses propositions pour les passer au crible et les brûler ensuite; mais je veux auparavant connaître votre opinion. Appelez le scribe qui écrira notre délibération.

DUPLICIUS parle le premier; son langage est entortillé, on a peine à comprendre ses conclusions. Vient le tour d'Eccius.

ECCIUS. Savez-vous, mes maîtres, à qui vous ressemblez? Aux pharisiens de l'Évangile qui vinrent

(1) Conciliabulum theologistarum adversùs Germaniæ et bonarum litterarum studiosos, Coloniæ celebratum XVI kal..maii, postquàm Hohenstratus dejectus est ab officio prioratûs et ab officio inquisitoris, petit in-18.

pour tenter le Seigneur au sujet du tribut de César, et qui dépêchèrent au Sauveur un d'entre eux pendant qu'ils se tenaient à l'écart, prêts à chanter victoire si le messager triomphait du Christ, ou à le renier s'il jouait mal son rôle! Vous me ruez contre Luther parce que vous savez bien que je suis ferré dans les *parvis logicalibus* et les *copulatis*, et dans la science des docteurs de l'Église : je veux dire de Scotarelli, d'Alexandre, d'Alès, de Landulphe. Je n'ai pas réussi ; maintenant que vous m'avez mis dans le pétrin, vous vous retirez, et vous me laissez dans la m.... jusqu'au cou.

Hochstrata. Non, non, maître, nous ne voulons pas vous y laisser ; nous sommes assemblés au contraire pour vous en tirer, et pour aviser aux moyens de confondre Luther.

Eccius. Je crois bien que je vous vaux tous en doctrine et je n'ai pu en venir à bout! Cet homme nie tout; il fait fi du syllogisme, et quand je conclus en Frismemor, en Barbelin, en Branco, il se moque de mon argument, et au lieu d'Aristote, il veut que j'allègue l'Évangile, saint Paul, l'Écriture. J'ai sué sang et eau pour défendre la papauté, dans l'espoir d'une prébende, d'un épiscopat... Me voilà à Rome : Sa Sainteté m'a donné... sa mule à baiser ; au lieu d'un bénéfice... de belles louanges. (Il fait une horrible grimace.)

Hochstrata. Maître Arnold, vous qui avez une si belle imaginative, et qui nous donnâtes de si sages conseils dans l'affaire de Reuchlin, tirez-nous donc d'embarras.

Arnoldus. Vous êtes des niais, des spéculatifs. Si

on voulait vous brûler, vous ne sauriez pas même éteindre le feu du bûcher, parce que vous manquez d'expérience. Vous n'avez de l'homme du monde que l'avarice et l'envie; car, comme dit le proverbe, tout théologien est maître passé en superbe, en avarice, en luxure, suivant l'étymologie : — Vous êtes le sel de la terre.

Hochstrata. Pardieu! maître, vous dites vrai; il y en a qui parmi nous savent bien disputer et faire de subtils arguments; mais le matin, quand au sortir de l'école ils rentrent au logis pour dîner, la cuisine est froide, la servante dort ou est dans le couvent avec le moine, faisant... hem! (Il rit aux éclats.)

Arnoldus. Si vous ne prouvez pas par des miracles que votre théologie vaut tous les poëtes, adieu, c'en est fait de nous. Écoutez : je m'entends un peu en nécromancie; je puis me transformer en ange de ténèbres ou en ange de lumières, et au besoin entrer tout vif dans le corps de Luther. Je veux être saint Thomas, vous serez, vous, des Scots : à chacun un livre d'or dans la main, au-dessus de ma tête une colombe qui figurera le Saint-Esprit. Nous allons nuitamment visiter le père Pierre dans son lit, j'approche doucettement et je lui souffle dans l'oreille : « Je suis Thomas; tout ce que j'ai écrit procède de l'esprit de vérité, je n'ai jamais erré : qui suit ma doctrine suit la doctrine de l'Église romaine; qu'il ne craigne pas de s'égarer... » Alors nous nous sauvons par la fenêtre avec un bruit de tonnerre, en laissant le lit tout enflammé. Le matin, quand Pierre, en s'éveillant,

racontera son apparition nocturne au peuple....,

HOCHSTRATA. Bien, bien!... Mais si nous allions nous enferrer! je ne veux pas jouer un si gros jeu : ne badinons pas avec les saints. Si vous savez autre chose, *per fas et nefas*, dites-le, et je vous absous d'avance. Si quelqu'un me disait qu'il a tué Reuchlin, et que personne n'en sait rien, je l'absoudrais de toutes les façons.

ARNOLDUS. Je ne connais pas d'autre expédient.

HOCHSTRATA. A vous, Pierre, vous êtes un père zélé, vous ne faites pas gras, vous, et vous travaillez efficacement afin de n'avoir pas de savants parmi vous; voyons, que vous en semble?

PETRUS. Les temps sont bien durs; tout a bien changé depuis que j'étais votre disciple : je crois aux influences célestes, car toujours après quarante ans s'ouvre un siècle nouveau. Aujourd'hui on se moque de saint Jérôme, de saint Chrysostôme : attendons, et dans quarante ans on reviendra à saint Thomas, comme à une nouveauté...

HOCHSTRATA. Et vous, docte Stentor, qui n'êtes jamais à court, comme bien vous le montrez en chaire, qu'en dites-vous?

STENTOR. Je le dirais bien, mais je n'ose.

HOCHSTRATA. Dites toujours : seulement ne criez pas tant, car on pourrait bien se cacher dans la cheminée.

STENTOR. N'avez-vous pas lu dans l'Écriture : les honneurs corrompent et ternissent l'œil même des sages?

HOCHSTRATA. Je suis tellement enfoncé dans saint

Thomas, que je n'ai jamais lu ni l'Écriture ni livre sorti de la main des hommes.

STENTOR. Écrivez sur-le-champ à Sa Sainteté, qu'elle donne la robe rouge de cardinal ou la crosse d'évêque à ceux qui crient, et tous se tairont.

HOCHSTRATA. Mauvais, mauvais! deux ou trois cardinaux ne coûteraient rien au saint-père, mais la dispute ne serait pas finie.

On cherche encore et on ne trouve rien. Alors le doyen clôt la séance, attendu que tous les membres de la faculté n'y sont pas, et le conciliabule finit.

HOCHSTRATA. La séance est levée : Si quelqu'un parle de cette délibération, il encourra l'indignation du Tout-Puissant et du saint-siége qui est à Babylone, où est la demeure de Satan. — Scribe, écrivez la délibération.

Lamentable époque, où pour perdre Hochstraet dans l'opinion des hommes, on est réduit, comme Luther dans son Dialogue sur la Sorbonne, et Hutten dans son Conciliabule, à calomnier son intelligence! En vain il aura vieilli sur les livres et blanchi dans l'étude; en vain, au dire d'un juge éclairé, ses ouvrages témoigneront hautement de son culte pour les muses, et sa phrase elle-même de son amour pour l'ornement du langage (1) : vienne un écrivain de la trempe d'Ulrich, et le moine sera joué en pleine Allemagne, honni, vilipendé; et son

(1) Nam litterarum nostrarum avidissimum esse te, vel tua scripta palam clamitant, quæ cùm nunquam non affectent politiem ac venerem orationis, dubitari non potest quid de bonis litteris sentias. — Eras. Ep., liv. XI, ep. 19.

nom, dans M. de Villers, représentera plus tard la sottise ou la fureur! On n'attendra pas que l'athlète catholique soit mort, on le tuera avant le temps, on le fera mourir de débauche s'il s'appelle Eck, et on mettra en scène ses suprêmes instants.

Le dialogue n'a plus ici que trois personnages, un médecin, un barbier et un confesseur.

Le confesseur. Salut maître Eccius.

Eccius. Salut, mon père.

Le confesseur. Pourquoi m'appelez-vous?

Eccius. Pour me confesser.

Le confesseur. Commencez.

Eccius : Eccius, maître ès arts, maître en théologie, docteur, chancelier ordinaire, docteur en droit canon, docteur en droit civil, l'italique, l'austrien, le saxonique, le triomphateur...

Le confesseur. Vos péchés, au lieu de vos titres.

Eccius. Mes péchés?

Le confesseur. L'ébriété?

Eccius. J'ai toujours soif.

Le confesseur. La paillardise?

Eccius. Vous voulez dire la fragilité de la chair?

Le confesseur. L'envie?

Eccius. Le péché mignon des théologiens.

Le confesseur. La colère?

Eccius. Qui peut dompter ses passions?

Le confesseur. Pourquoi m'appelez-vous donc?

Eccius se confesse et raconte toutes les mauvaises passions qui l'ont poussé à traverser l'œuvre de Luther : le confesseur veut lui donner l'absolution. Eccius la refuse, parce qu'en vertu du libre arbitre il peut se laver lui-même de toutes ses

fautes. Le médecin fait lier le malade au pied du lit par les quatre membres, et appelle le barbier. Le barbier lui rase la tête. Dieu! que vois-je? dit le confesseur, des poux!

Le médecin. Pas du tout, des syllogismes, des propositions, les majeures, les mineures, les corollaires, et toute l'artillerie scolastique.

Eck crie qu'on le détache : on apporte un breuvage qu'on le force à boire jusqu'à la dernière goutte; le cœur manque au pauvre docteur, qui rend des bulles, des brefs, des décrétales à pleine bouche.

Allons, dit le médecin, *la médecine postérieure*.

Le confesseur. Quelle bile! quelle fétidité! Voyez, ce sont des indulgences, la confession, la messe, le purgatoire; mais que vois-je? des pièces d'or qui surnagent!

Le médecin. Il n'y a rien d'étonnant, si contre les lois de la nature elles surnagent; c'est l'argent qu'il a reçu pour défendre Satan.

Le médecin. Le fer! le fer chaud, nous allons lui enlever la peau.

Le confesseur. Dieux immortels! quel charbon (1).

Voilà la comédie au temps de Luther, le dialogue qui se jouait derrière la toile. Ulrich de Hutten, Jean Reuchlin, Érasme et Luther leur imitateur, s'en sont servis comme poëtes. Qui jugerait des

---

(1) Impressum per Agrippam Panoplium regis Persarum bibliopolam. L. Simone Samaritano, et D. Judâ Schariottade consulibus. In urbe Lucernarum.

mœurs monacales par ces œuvres dialoguées, se tromperait, comme celui qui chercherait la société flamande dans les tabagies des élèves de Téniers. La réalité valait mieux que l'idéalisme; elle avait ses défauts, mais qui ne tombaient pas dans la charge. Ces caricatures firent un tort immense aux couvents; le peuple allemand, le bourgeois surtout des grandes villes, fut trompé; il crut que le monachat était fait à l'image donnée par les réformateurs, et il rit et haussa les épaules de pitié. Le sel dont on saupoudrait ces jeux d'imagination avait le pouvoir de le dérider, et il ne demandait pas mieux que de s'égayer, lui jusqu'alors si grave et si morose. Le dialogue était d'abord écrit en latin, afin que l'écrivain prît toutes les hardiesses qui lui convenait; puis on avait soin de reproduire en allemand ces saillies grotesques, et la langue saxonne luttait avec le latin de verve et d'audace. On fit entrer dans le dialogue le pape, les cardinaux, les moines, les prêtres, et jusqu'à des abstractions, qui prenaient alors une couleur, une figure, des sens, et parlaient comme dans le dialogue entre la bulle et le papier, où la feuille enlevée à un épicier qui en avait fait un cornet à poivre, se plaint de l'usage auquel on l'a soumise, elle qui n'était bonne qu'à essuyer, vous devinez quoi!

Ah scelus ista piper tegeret maledicta papyrus :
Non erat immundas tergere digna nates (1).

(1) Voici les titres de quelques dialogues satiriques : De fide Concubinarum in sacerdotio, causâ joci et urbanitatis, in quodlibeto Heidelburgensis determinatâ; à magistro Paulo Oleario Heidelbur-

Pauvres moines qu'on chasse de leur couvent, qu'on réduit au pain de l'aumône, qu'on flétrit dans leur intelligence; tout le monde les abandonne à la fois! L'art est ingrat comme l'humanité. Le voilà qui oublie ce qu'il doit de progrès à leurs travaux. Le peuple rit en les voyant passer à demi nus; il n'a aucune parole de pitié, aucun sourire de compassion pour tant d'infortunes. Où iront-ils? Les chemins ne sont pas sûrs; en ce temps-là il y a des chevaliers qui courent les grandes routes et vont à la chasse des moines, qu'ils s'amusent à mutiler quand ils peuvent en attraper, pour la plus grande gloire de Dieu (1). Franz de Sickingen était un des chasseurs les plus renommés : c'est à lui, qui savait à peine lire, que Luther dédia son Traité de la confession (von der Beicht) qu'il avait achevé à la Wartbourg.

Le dialogue ne pouvait échapper à l'influence de Luther. Comme la symbolique du moine, il prit deux formes : il fut religieux et politique. D'abord sa fable est toute littéraire : il attaque la robe,

---

gensi, sans nom de ville ni d'imprimeur. — Raphaelis Musaei, in gratiam Martini Lutheri et Hutten propugnatorum Christianæ et Germanæ libertatis, ad osores, etc. — Hochstratus ovans, dialogus festissimus. — Dialogi decoctio, etc. — Ces dialogues étaient quelquefois mi-latin, mi-allemand :

Pertransivit clericus
Durch einen grünen Wald
Invenit ibi stantem
Ein Meidlein wohlgestalt.

(1) Hutten. Ep. ad Lutherum, part. XI, p. 128... wo er einen Pfaffen oder Mönchen angetroffen, er solchen, als allzugroßem Eifer castrirt hätte. — Unsch. Nachricht. Sammler, t. XXVIII, p. 496.

c'est-à-dire l'intelligence qu'elle recouvre ; du moine, il lui faut quelque chose de plus noir que le vêtement ; s'il rit de la figure, il s'amuse bien plus encore de l'esprit : pour lui le moine résume et reproduit tous les péchés du catéchisme, et jusqu'à l'ignorance, qui n'est défendue par aucun commandement de Dieu. Nous avons vu ce que figurait aux yeux de Luther tout être qui portait un froc! un marmiton que l'odeur d'une oie rôtie attirait et mettait en liesse, et qui faisait fi de la parole de Dieu presque autant que de l'hébreu. Tous les moines dont le dialogue s'amuse, ressemblent exactement au Tetzel inventé par l'augustin (1). Mais bientôt avec Luther le dialogue s'enhardit. Le moine une fois à terre, Luther veut tuer les doctrines « papistes » dont le vaincu était le symbole vivant. Alors le dialogue attaque les vœux, les sacrements, les œuvres, le purgatoire. Naturellement le sacerdoce ne pouvait abandonner ce pauvre cénobite martyr de sa foi. Luther fait un pas de plus, et le dialogue aussi. C'est le sacerdoce catholique dans sa représentation hiérarchique, qu'il faut ruiner : pape et évêques, curés et desservants sont immolés à leurs moqueries. Mais l'humaniste seul peut comprendre cette satire fine et rieuse qui change le prêtre en valet de Satan : au peuple il est besoin de parler un autre langage. Pendant que Luther, de la Wartbourg, en appelle pour renverser la tradition, au gantelet de fer du chevalier et au

(1) Voir, dans le premier volume, comment Luther a dépeint Tetzel.

poing du paysan, le dialogue répudie la forme du satirique romain, et comme Luther, dans ses Murs de réprobation, affecte le langage des prophètes. Il pleure sur la Germanie, il poursuit de sa colère les prélats fastueux, les riches prébendiers, les curés qui ont toujours dans leurs écuries deux ou trois petits chevaux, les abbés qui vivent grassement dans leurs fauteuils dorés, l'épi chargé de grain du couvent, les pâturages toujours bien semés du presbytère, les chasubles dorées de la sacristie, les tabernacles des cathédrales étincelants de pierreries, les calices et les soleils d'or massif des collégiales, les vastes celliers des chanoines. De la figure il ne dit plus rien; plus rien non plus de l'intelligence (1).

C'est le corps bien chauffé l'hiver par le poêle de six pieds de haut; la nuit, reposant sur d'épais matelas; en été, préservé du soleil par de doubles volets verts, qu'il ne cesse de montrer comme une vision importune à ce pauvre peuple des villes et des campagnes, qui est obligé, pour obéir à ces larves d'enfer, qu'on nomme prêtres, de jeter dans leur escarcelle son dernier groschel, et de croire dévotement qu'ils l'emploieront à faire la guerre au Turc. Le doux chant de ce rossignol qu'on nomme Luther arrive à toutes les oreilles (2), et Hans Sachs laisse ses souliers et ses tragé-

(1) Ein schöner Dialogus und Gespräch zwischen einem Pfarrer und einem Schultheiß, betreffend alle Uebel des Standes der Geistlichen und böße Handlung der Weltlichen, alles mit Geistigkeit beladen.

(2) Die Wittenbergische Nachtigall, die man ietzt höret überall, cum præf. Joh. Sachs, Schumacher. Eylenburg.

dies pour composer, comme les disciples du Saxon, des dialogues où il dit de grosses vérités aux prêtres de sa paroisse (1).

Le dialogue est le journal de l'époque. Quand un écrivain veut donner aux Allemands des nouvelles de Rome, il imagine une fable à trois personnages : un courtisan, un noble, un bourgeois. Le courtisan, qui vient de par delà les Alpes, s'étonne des sympathies qu'excite un moine. Vraiment, dit-il, rêvez-vous, ce n'est pas un saint, c'est pour vous un dieu que Luther; qu'a-t-il donc fait pour être adoré? — Ce qu'il a fait? dit le bourgeois, il nous a appris à garder dans notre poche notre argent, et à ne le pas donner pour acheter des indulgences; ce qu'il a fait? il nous a appris qu'un laïque a tout autant de pouvoir qu'un moine et qu'un prêtre; ce qu'il a fait? il nous a appris à rire d'Aristote; ce qu'il a fait? il nous a appris que le pape est un misérable pécheur; ce qu'il a fait? il nous a appris qu'il n'est plus qu'un livre qu'on doive lire : la Bible; gouldes et Bible, nous garderons cela comme des trésors; ce qu'il a fait? il nous a appris que tous les courtisans sont des polissons (2).

---

(1) Disputatio zwischen einem Chor-Herrn und Schumacher, darin das Wort Gottes und ein recht christlich Wesen verfochten wird. Hans Sachs. Eylenburg.

(2) Item er lernet mich zum ersten, daß ich nimmer so viel soll umb den Aplaß geben.. Item daß die Curtysanen Buben seyen. — Hüpsch Argument, Red, Fragen und Antwort dreyer Personen, nemlichen aines Curtisanen, aines Edelmans und aines Burgers, in-8, sans nom d'auteur ni d'imprimeur.

CHAPITRE XI.

DÉSORDRES DANS LES INTELLIGENCES. — 1521.

L'édit de Worms ne peut rendre la paix à l'Allemagne. — A Wittemberg Mélanchthon dans ses leçons ne cesse d'attaquer Rome. — Prédication contre le célibat et la messe. — Les étudiants troublent le service divin et chassent le célébrant. — L'électeur, qui n'ose prendre des mesures contre les coupables, charge un comité d examiner la question touchant la messe et le célibat sacerdotal. — Opinion des membres de la commission. — Désordres dans les couvents saxons. — Mariage d'un grand nombre de moines. — Les doctrines de Luther se répandent au loin. — Munzer, à Zwickau et à Prague. — Bucer et Zell à Strasbourg. — Les vieilles institutions catholiques tombent sous les coups d'hommes sans science théologique. — Ce qu'ils font de la Bible. — C'est la matière et non l'esprit qui se révolte. — Aveux de Luther.

Les hommes politiques qui voulaient, à la Diète de Worms, que l'empereur appliquât à Luther les dispositions pénales des constitutions germaniques, savaient bien ce qu'ils demandaient. Ils avaient annoncé que l'hérésie impunie grandirait et qu'au lieu de quelques gouttes de sang qu'ils conseillaient de prendre dans l'intérêt du repos de l'Allemagne, c'étaient des bûchers qu'il faudrait bientôt élever, si l'on voulait avoir raison d'un accident religieux qui finirait par se transformer en révolte politique. Ce qu'ils avaient prévu, arrivait. On brûlait partout sur le passage de l'empereur à travers les provinces brabançonnes les livres du moine, mais quand la flamme était éteinte, un livre vivant

se présentait demandant à être brûlé à son tour. Les martyrs étaient prêts, et leur chant de triomphe, sur le bûcher, improvisé d'avance. L'impunité de Luther était même un argument qu'on faisait valoir pour prouver la pureté des doctrines du Saxon.

L'auteur de l'un de ces dialogues où les novateurs immolaient à leurs risées les enseignements catholiques, ramenait un prêtre aux doctrines de Luther, en démontrant que s'il avait été coupable, le glaive de l'empereur l'aurait inévitablement frappé (1). Et pourquoi, demandait-il, n'avoir pas osé lui répondre? A Mayence, l'archevêque, dans la crainte de troubles sérieux, défendait à des minorites de monter en chaire et d'attaquer l'ermite de la Wartbourg (2).

Les nonces du pape ne revenaient pas de leur surprise : ils avaient annoncé qu'à peine l'encre dont l'empereur s'était servi pour signer son édit, aurait séché, que la doctrine condamnée ne donnerait plus un signe de vie. L'édit était affiché partout, sur la porte des églises, sur la porte des hôtels de ville, à l'entrée des villages, et la doctrine marchait protégée surtout par le peuple. Aleandro n'aurait pas dû se tromper sur les dispositions des populations allemandes, surtout depuis son voyage à la suite de l'empereur. Ce n'était pas le symbole saxon que le peuple voulait faire triompher, mais la

(1) Warum hand ir dan nit Doctor Luther mit Disputation yez zu Worms überwunden? — Ein schöner Dialogus, etc.

(2) Capito ad Zwingl. Hallis IV, aug. 21. — Ranke, l. c., t. I, p. 9.

nationalité germanique : un schisme ne lui coûtait rien s'il pouvait conquérir cette indépendance politique que Luther ne cessait de lui promettre. A la chute de chaque dogme catholique le peuple battait des mains, ne se doutant pas le moins du monde qu'en reniant sa foi, il perdrait sa nationalité.

L'œuvre traditionnelle était partout ébranlée : l'université de Wittemberg n'avait pas plus de souci et de respect pour la bulle du pape que pour l'édit de l'empereur. Dans sa chaire de Wittemberg, Mélanchthon, encore enfant, enivré des louanges que Luther faisait tomber de la Wartbourg sur la blonde chevelure du professeur, insultait à ces vieilles têtes de sorbonnistes, sans pitié pour l'âge et la science des théologiens de Paris. Il dénigrait le Midi qu'il ne connaissait pas; exaltait l'intelligence du peuple allemand ; lisait en chaire les pamphlets de Hutten, le représentant poétique de la race saxonne, et les commentait. Puis, jetant les yeux sur Rome, il disait à ses auditeurs en s'inspirant du chevalier : « Voyez là-bas : parmi les cardinaux et les prélats, pas une figure allemande, mais vous en trouverez plus d'une parmi les valets d'écurie, les porteurs d'eau et les muletiers (1). » Et Rome en ce moment donnait un démenti au professeur, en appelant dans la chaire

(1) Sehet, ich bitte euch, sehet auf die Cardinäle und Prälaten in Rom, ob ihr einen Deutschen darunter findet, und dann auf die Stallknechte, Wasserträger und Mauleseltreiber, ob sie nicht alle Deutsche sind. — Ulrich de Hutten, cité par Ad. Menzel, Leben des Erasmus von Rotterdam. Hamburg, 1828, in-8, p. 158.

de Saint-Pierre un cardinal de race allemande, Adrien VI qui succédait à Léon X.

Les livres du moine se répandaient en Saxe, surtout dans les couvents : chaque cénobite avant de se coucher pouvait lire une des pages de Luther contre le célibat. Leur chair, comme celle du Saxon, commençait à se révolter, et pour résister à cet éréthisme des sens, ils n'avaient ni assez de foi ni assez de ferveur ; ce qui les retenait encore, c'était un reste de respect humain qui tomba quand la tentation devint trop violente et leur prière trop tiède. Jacques Seidler, prêtre à Glashutte, et Barth-Bernard de Kemberg furent les premiers à violer leur vœu de chasteté. Seidler fut mis en prison par le duc Georges dont il était le sujet, mais Frédéric de Saxe n'osa prendre contre Bernard aucune mesure de rigueur. Les deux prêtres prétendaient qu'ils n'étaient pas liés par les canons (1).

Au couvent des augustins de Wittemberg, le moine Gabriel Zwilling taxa dans un sermon colérique, les vœux de chasteté d'inspiration satanique. A l'entendre, il était impossible d'aller au ciel sous la robe d'un moine (2). Ses auditeurs convaincus se hâtèrent après le sermon de jeter bas le froc, et de quitter le monastère : les uns allèrent partager la chambre des étudiants ; les autres se re-

(1) Quid statuerint pontificii canones, nihil refert christianorum. —Corpus Reformat., t. I, p. 418.

(2) Bericht von Gregorius Bruck an den Churfürsten, 11 oct. — Corpus Reformat., t. I, p. 459.

tirèrent chez des bourgeois de la ville; un d'eux prit l'état de menuisier et se hâta de se marier.

Mais Gabriel ne se contenta pas d'attaquer la vie cénobitique; tout plein de la lecture de la Captivité de l'Église à Babylone, il prêcha contre la messe privée. Cette fois il avait pour auditeurs un grand nombre d'étudiants. Le 3 décembre 1521, on célébrait le saint sacrifice dans l'Église paroissiale, lorsque, à un signal donné, des jeunes gens de la bourgeoisie et des écoles tirent des couteaux, qu'ils tenaient cachés sous leurs vêtements, se jettent les uns sur les livres de messe qu'ils mutilent, les autres sur le célébrant qu'ils arrachent violemment de l'autel. On arrêta quelques-uns des perturbateurs, que le sénat voulait punir, mais qu'il fut forcé de relâcher quand la foule assemblée demanda leur liberté (1).

Au bruit de pareils attentats, que faisait Frédéric le Sage? Emprisonné dans sa demeure ducale, tantôt à Lochau, tantôt à Wittemberg il s'initiait, Horace ou Juvénal à la main, aux mystères de l'antique vie romaine; s'il sortait de sa retraite, c'était pour

(1) Ranke, l. c., t. II, p. 15.

On lit, dans la Chronique de Sanuto (arch. de Vienne, 32e vol.): Novità di uno ordine over uso de la fede christiana comenzada in Vintibergia. Li fratri heremitani di S. Augustino hanno trovato, che le messe secondo che se usano adesso si è gran peccato a dirle o odirle, e dapoi el zorno di S. Michiel 1521, in qua ogni zorno questo hanno predichado e ditto, e stanno saldi in questa soa oppinione e questo etiam con le opre observano et dapoi la domeniga di S. Michiel non hanno ditto piu messe nella chiesia del suo monasterio, e per questo è seguito un gran scandalo tra el popolo, li cantori e canonici spirituali e temporali.

réciter dans sa promenade quelques fragments de ses poëtes chéris. Tout ce qu'on put à force d'obsessions obtenir de son insouciante paresse, c'est qu'il écrirait aux moines de la Misnie et de la Thuringe de venir remplir les vides laissés à Wittemberg par le départ des augustins. Les moines obéirent au prince, mais une fois dans la résidence, ils déclarèrent qu'il voulaient être libres ou de porter ou de quitter le froc (1).

Frédéric, comme dans toutes les circonstances extrêmes, voulut prendre l'avis de ses théologiens. Une commission fut donc nommée qui devait examiner s'il fallait abolir le célibat et la messe. Justus Jonas, J. an Doltzig, André Carlstadt, Nicolas Amsdorf et Philippe Mélanchthon en faisaient partie. La commission eut bientôt fait son rapport; elle concluait, en reproduisant en partie les arguments de la Captivité de l'Église à Babylone, et du diable dans son colloque avec Luther (2), que la messe et le célibat étaient d'origine démoniaque. Le prince, à ce qu'il paraît, ne parut pas satisfait des conclusions du rapport, et il fit prier par le juriste Beyer, les théologiens, d'aviser de nouveau. Les théologiens répondirent qu'ils avaient mûrement examiné la question; que l'usage de la messe privée ne datait que de quatre siècles; qu'il existait, il est vrai, une autre messe, celle qu'avaient instituée les apôtres, qu'on célébrait du temps de saint Augustin, et qui

(1) Decreta Augustinianorum, dans le Corpus Reformatorum, t. I, p. 456.

(2) Brismarc, in Vitâ Carolostadii.—Ulenberg, l. c., p. 151.

subsistait encore à l'époque où vivait saint Bernard (1) ; qu'il fallait rétablir l'institution apostolique, et détruire l'idolâtrie nouvelle, la messe considérée comme sacrifice, sans craindre les troubles que ne manquerait pas d'exciter Satan. Mais comme le prince avait encore plus peur de l'empereur que du démon, il fit prier les chanoines de la collégiale de garder la messe et les cérémonies anciennes du culte : les chanoines obéirent.

Si l'électeur Frédéric eût été théologien comme le représente Luther, il eût pris dans sa bibliothèque une de ces liturgies des églises d'Orient ou d'Occident, celle qu'on connaissait sous le nom de saint Jacques ou celle de saint Marc, fondateurs de l'Église de Jérusalem et d'Alexandrie, et il aurait démontré à son synode que dans ces antiques monuments de la foi catholique, la messe est toujours considérée comme un sacrifice. Il aurait dû savoir que les liturgies existaient déjà dans le IV[e] siècle puisque les monophysites de Syrie et d'Égypte qui se séparèrent de l'Église au V[e] siècle, les possèdent aussi bien que les Grecs orthodoxes. Il aurait dû savoir encore, s'il avait eu la science théologique que lui prête Luther, qu'au II[e] siècle Irénée parle déjà de l'invocation (ἐπίκλησις), et qu'au III[e], saint Cyrille fait mention de la préface avec le ***sursùm corda*** (2).

(1) Ad hæc respondent : Missam uti nunc quidem cum opinione divini cultûs et sacrificii peragitur, annis ab hisce circiter quadringentis primùm natam. — Ulenberg, l. c., p. 154.

(2) Mœhler, la Symbolique, t. I, p. 343, note, où sont cités divers passages de l'Euchologe, ou rituel des Grecs. — Voyez Bona,

Carlstadt se moqua des ordres de Sa Grâce l'électeur. Le bruit que faisait Luther empêchait cette âme bouffie d'orgueil de dormir. Il se croyait et voulait être à toute force chef de secte. Le rire homérique que le prisonnier de la Wartbourg avait fait éclater en recevant l'exégèse de Carlstadt, était arrivé jusqu'à Wittemberg : il fallait l'étouffer sous des ruines, et l'archidiacre était vraiment l'homme du désordre. Il eut bientôt composé une messe. Le jour de Noël il monta en chaire, alla de la chaire à l'autel, où il omit d'adorer le Christ au canon, et de le montrer aux fidèles à l'élévation. A la communion, il prit du pain qu'il distribua à tous ceux qui s'approchèrent de la table, puis le calice où il les fit boire en disant : Ceci est le calice de mon sang de l'Ancien et du Nouveau Testament. Carlstadt triomphait : il avait vaincu Luther. Mais comme s'il n'eût pas été satisfait de cet acte de courage, il voulut montrer au monde qu'il saurait mettre en pratique les théories de son élève : il trouva sous sa main une fille d'une vertu douteuse qu'il prit pour femme, et se mit à composer, à l'usage des moines qui succomberaient à sa tentation, une messe où le célébrant bénissait au nom de Dieu l'union incestueuse. A l'introït le prêtre disait : *Dixit dominus Deus non est bonum hominem esse solum : faciamus adjutorium simile suî* ; à la collecte : *Deus qui post tam longam et im-*

Rer. Liturg., le II cap. 10. — Renaudot, Dissertatio de lit. orient.; orig. et auctor., t. II. Paris, 1716. —Lienhart, de Antiquis Liturgiis. Argentorati, 1829.

piam sacerdotum tuorum cæcitatem, Andream Carlostadium eâ gratiâ donare dignatus es, ut primus, nullâ habitâ papistici juris ratione, uxorem ducere ausus fuerit, da quæsumus, ut omnes sacerdotes, receptâ sanâ mente, ejus vestigia sequentes, ejectis concubinis, aut eisdem conductis, ad legitimi consortium chori convertantur. Per Dominum Jesum Christum, etc. Puis venait la prose. *Deus in tuâ virtute Andræas Carlostadius gaudet et lætatur, thalamo copulatus.* La messe finissait par l'oraison suivante : *Sint nobis, Domine, auxilio sumpti sacramenti mysteria, et sicut Andreæ Carlostadii connubiali celebritate lætamur, ità fac quæsumus sacerdotum conjugia toto orbe feliciter auspicentur, feliciùs succedant, et quàm felicissimè finiantur. Per Dominum*, etc. (1).

Le désordre intellectuel n'était pas circonscrit dans Wittemberg, il s'étendait sur différents points de l'Allemagne. A Zwickau, le jour de l'Assomption 1521, le curé Munzer avait déclamé contre les indulgences, la messe des morts, le purgatoire, le célibat des prêtres (2). Chassé de Zwickau, Munzer s'était réfugié à Prague, où il affichait sur les portes de la cathédrale un insolent manifeste contre les papistes (3). C'est l'âme enthousiaste, l'énergumène inspiré, le poëte aux flots

(1) C'est à tort que Scultet regarde cette messe comme l'œuvre de quelque moine catholique. Elle a pour titre : Missa de Nuptiis Carolstadii et sacerdotibus matrimonium contrahentibus.

(2) Weller, Altes aus allen Theilen der Geschichte, t. I, p. 752.

(3) Intimatio Thomæ Muntzeri manu propriâ scripta et affixa Pragæ a. 1521 contrà Papistas. — Pantheon anabaptisticum et enthusiasticum. Cœthen, 1702, in-fol., p. 346 et suiv.

d'images tel que nous les trouverons bientôt dans les mines de la Thuringe. Il annonce qu'il va réveiller les disciples de Jean Huss avec les trompettes du pur Évangile ; qu'il est las de ces textes gelés d'Écriture sainte que les voleurs ont dérobés à la Bible (1); qu'il ne veut plus rien avoir de commun avec ces cadavres oints d'une huile papiste des pieds à la tête, qui respirent, suent et éructent l'abomination. « Il y a bien longtemps, dit-il, que les hommes ont soif et faim de la justice divine : les petits ont demandé du pain, et personne pour leur en couper. Si bien ! en voici qui leur jettent, comme à des chiens, des textes de la Bible. Malheureux pasteurs, dont les mamelles se sont desséchées, ils n'ont plus de lait à offrir à leurs brebis; cigognes qui gobent les pauvres grenouilles qui ont le malheur de quitter le fond de leur marais ; oiseaux de proie qui servent à leurs petits des pierres en guise d'aliments.

» Réjouissez-vous, mes enfants bien-aimés : voilà que vos demeures blanchissent aux rayons de ma parole. Je viens, le denier de Dieu à la main, pour mettre la faux à la moisson : mon gosier va chanter la vérité, mes lèvres maudiront les hommes de blasphème. Je viens parmi vous, Bohémiens, afin que vous receviez la parole de vie, que vivant j'aspire et respire. Nous allons voir si vos messotiers

(1) Cum Christi athletâ Johanne Huss canoras et ductiles tubas novo cantico repleturus, ingemiscens protestor coram universâ Ecclesiâ...sæpissime autem gelidas ab eis audivi scripturas, quas iniquissime, tanquam cupidi fures et atrocissimi latrones de Bibliâ sunt furati, etc.

sont de véritables prêtres : vous verrez clair comme en plein midi que vous aviez été séduits et trompés. Je vous annonce que les pays de l'aquilon vont être arrosés d'un fleuve de grâce. C'est d'ici que l'Église renouvelée étendra son règne dans le monde entier. Ne venez pas à moi, venez à Dieu, je ne vous demande rien pour ma course. Laissez-moi que je vous parle seulement.... Au nom du sang rosé du Christ, je vous convie à me mettre en parallèle avec vos prêtres romanistes. Moi, Munzer, je demande que l'Église cesse de prier des dieux muets (1). »

Bucer qui s'était retiré chez Franz de Sickingen après avoir prêché contre le célibat, enlevait une religieuse nommée Labenfels, dont il fit sa femme (2). Son ami, Antoine Firn, curé de Saint-Thomas, à Strasbourg, ne chercha pas longtemps : il entretenait depuis quatre ans une concubine qu'il épousa. Un dimanche il monte en chaire et dit à ses paroissiens : Il y a promesse de mariage entre demoiselle... et Antoine Firn, curé de Saint-Thomas (3). Mathieu Zell, curé de la cathédrale fit un long sermon le jour de la célébration des noces à Saint-Laurent, sur la nécessité du mariage, et quelques jours après Gerbel écrivait à

(1) Munzer fut obligé de quitter Prague faute de sympathies. In plerisque locis mox ut notaretur ejus intentio pessima, ejectus fuit, antequam occulta seditiosæ machinationis scintilla in apertum prorumperet incendium. Sic ejectus fuit Pragâ Bohemorum. — Cochlæus, in Comm. de Actis scriptis Lutheri. Moguntiæ, 1549, in-fol., p. 108. — Voir aux PIÈCES JUSTIF., n° IX.

(2) Adami Vita Theol., p. 102.

(3) Trausch, Chron. mss. de Strasbourg, t. II, p. 69.

Jean Schwebel : Maître Antoine, curé de Saint-Thomas avait depuis longtemps à son service une jeune fille, fraîche, appétissante et d'une rare beauté : il en a fait sa femme. Les papistes enragent (1).

Ce Zell reproduisait en chaire les insolences de Luther contre le clergé ; il disait : Les prêtres ne sont bons qu'à boire et à manger, c'est là tout leur souci ; ils voudraient souffler les femmes et les filles aux bourgeois de la ville pour en faire leurs maîtresses. Pendant la messe, les uns dorment, les autres se promènent dans l'Église (2).

Et au sortir de la chaire Zell invitait à dîner Hans Karst qui allait criant par les rues : que le moment était venu d'assommer ceux qui se disaient les élus de Dieu, et qui à l'aide de la croyance au purgatoire soutiraient l'argent des pauvres (3).

Il est douloureux de voir ainsi tomber nos vieilles et saintes institutions, et sous quels coups? Ne parlons pas de ce mauvais ange trop interessé dans la question pour qu'on l'accepte comme adversaire ; mais quelle garantie d'illumination théologique trouverons-nous dans Mélanchthon, qui n'a que vingt-trois ans ; dans Schurf, qui ne s'est jamais occupé d'Écriture sainte ; dans Justus Jonas, professeur de droit ; dans Amsdorf, professeur de phi-

(1) Gerbel, Centuria epist., p. 36 et 37. — Voyez la Foi de nos pères, par M. de Bussières. Paris, 1844, p. 493 et suiv.

(2) Trausch, l. c. — De Bussières, l. c., p. 496.

(3) Trausch, t. II, part. II, p. 70.



losophie? Pères d'un concile qui outrage à plaisir l'histoire en donnant à la messe quatre siècles seulement d'existence. Comment rester convaincu que le célibat ecclésiastique est d'origine démoniaque, quand, pour prouver cette genèse satanique, Carlstadt apporte sérieusement son fameux texte *immolare Moloch ?* Bernard de Kemberg, plus grand buveur qu'Éobanus Hessus, et plus gourmand que Sickingen, est entaché d'une ignorance si crasse, que, pour justifier son incontinence, il est obligé d'emprunter la plume de Mélanchthon, qui lui fait l'aumône de vingt-quatre pages in-8° (1)! Dans un sermon prêché publiquement à Strasbourg, Zell, curé de la cathédrale, soutient qu'en cas de nécessité une femme peut recevoir l'ordre et faire l'office de prêtre (2); que le pape n'est qu'un priapiste, et ressemble à ces masques destinés dans les champs à faire peur aux oiseaux (3)! Voilà les glorieux adversaires du célibat!

Encore, si, pour rejeter la messe ou le célibat, ces moines venaient à nous avec le même texte; mais non! Chacun a le sien qu'il veut faire triompher. Luther rit du texte de Carlstadt, qui se moque du texte de Bernard, qui raille le texte du curé de Saint-Thomas de Strasbourg. Tous trois cependant s'appuient sur la Bible, dont la lettre, disent-ils, est plus lumineuse que le plus pur rayon de soleil.

---

(1) Apologia ad officiales diœcesanos Magdeburgensis archiepiscopatûs.

(2) Trausch, Chron. mss. de Strasbourg, t. II, part. II, p. 70.

(3) Trausch, l. c.

Toutes les hallucinations qui peuvent traverser un cerveau malade furent, un moment; prises pour des illuminations de l'Esprit saint. Jamais la lumière divine ne s'était communiquée plus capricieusement à l'entendement humain. La Bible fut étendue comme un cadavre sur une table de dissection, et là, chaque docteur armé de son scalpel, vint, comme plus tard Dumoulin, faire l'anatomie de l'œuvre de Dieu, et y chercher le souffle caché à l'œil du catholique jusqu'à la venue de Luther. Ce fut le règne des gloses et des commentaires, dont le temps heureusement n'a pas seul fait justice, car le rire aussi s'en mêla et fut impitoyable. Il y eut des réformés qui, pour reconstituer le christianisme, vinrent annoncer qu'ils avaient trouvé un irrésistible argument contre la messe, le purgatoire et le culte des saints : c'était de nier l'immortalité de l'âme. Or, cette idée avait été conçue par des réfugiés italiens. On s'en moqua hautement. Ils quittèrent Wittemberg et allèrent s'établir à Genève, où nous les retrouvons en 1565, soutenant en pleine école, dans des thèses imprimées, — que tout ce qu'on a dit de l'immatérialité de la pensée a été inventé par l'Antechrist pour faire bouillir la marmite du pape (1). Et ils citaient Luther, qui

(1) Purgatorium cum missâ et pontifice romano meliùs abolere non possumus quàm si dicamus simul animam cum corpore extingui... Quidquid de animarum habetur immortalitate, ab Antichristo ad statuendam suam culinam excogitatum est. Cette proposition fut véritablement soutenue à Genève, non pas en assemblée générale, comme le rapporte Prateolus (Du Préau), in Elench, voce Athei, p. 72, mais par quelques exilés italiens, qui firent publier leurs thèses, et les soutinrent en pleine école. — Bayle, art. Luther.

avait dit : « On a beau s'escrimer à prouver que l'âme est produite par voie de propagation, qu'elle s'infuse dans le corps au moment de la création ; je soutiens que le poëte a raison en chantant que l'enfant suit le père (1). »

Qu'est devenu ce spiritualisme auquel on nous disait que l'apôtre de la réforme avait dû ses succès? Mais dans cette lutte qui se passe à cette heure, sous nos yeux, c'est la matière ou la chair qui triomphe et non pas l'esprit. Luther le sait bien, et il l'a dit dans son style rabelaisien : c'est aux exigences gastriques qu'obéissent tous ces moines qui, à peine dépouillés de leur robe, se hâtent de se marier (2). Ils sont pressés, ils prennent celles qu'ils trouvent sur leur chemin ; et la plupart du temps ils n'ont d'autre voyage à faire que du réfectoire à la cuisine, de la bibliothèque à la salle à manger : c'est leur cuisinière ou leur servante qu'ils épousent ordinairement. Soyons sérieux. Certes, ce n'est pas la science qui les a vaincus, ces prêtres du nom de Carlstadt, de Bernard et de Zell. Il n'y a donc pas eu, comme on l'a dit, une joûte entre le catholicisme et la réforme, où la réforme devait nécessairement l'emporter, parce qu'elle représentait l'âme et la lumière. L'âme, nous voyons ce qu'ils en ont fait, l'esclave des appétits sensuels ;

---

(1) Nihil est quod dicetur, anima rationalis creando infunditur et infundendo creatur ; meliùs hâc in re docuit poeta dicens : patrem sequitur sua proles. — Op. Luth., t. II. — Bayle, art. Luth.

(2) Video monachos nostros multos exire nullâ causâ aliâ quàm quâ intraverant, hoc est ventris et libertatis carnalis gratiâ. — Joh Lango, 28 mart. 1522.

la lumière, nous avons montré comment ils s'en servent en torturant grossièrement un texte de la parole inspirée. Il y a donc chez ces exégètes, ou mauvaise foi ou ignorance. Combien le Midi l'emporte encore ici sur le Nord, si l'on ne veut voir dans tout ce débat qu'un antagonisme entre deux races. Là bas, au delà des Alpes, on fait de l'exégèse; mais qui n'offense ni l'oreille ni le bon sens. Sans crainte, on peut préférer Sadolet à Carlstadt, et Égidius de Viterbe à Zell, curé de Saint-Thomas. Plus on médite sur les causes des succès de la réforme, plus on reste convaincu qu'ils ne sont dus qu'à la matière.

Ainsi donc, Aleandro, le nonce de Léon X à la diète de Worms, avait raison quand il écrivait que partout, sur son passage en Allemagne, il n'avait vu qu'une lutte violente entre la chair et l'esprit. La lutte terminée, c'est-à-dire quand triomphe la matière, tous ces moines qui ont pris femme, échangent le chœur de leur chapelle contre le cabaret. « Si la foi est encore en eux, dit un écrivain réformé, elle ne se manifeste guère par les œuvres, ou plutôt, œuvre et foi, tout est mort en eux (1). »

(1) Wir hofften die römische Buberei, desgleich der Mönch und Pfaffen Schalkheit sollt gebessert werden; aber so man zusieht, hat sich die Sach also geändert, daß die evangelischen Buben jene fromm machen. Ich kann es wohl gedenken, daß euch Solches zu hören fremd ist, wenn Ihr aber um uns wäret, und sehet das schändlich, bös und sträflich Wesen, so die Pfaffen und ausgelassen Mönch treiben, wurd't Ihr euch mit dem höchsten verwundern. Die vorigen haben uns mit Gleißnerey und Listigkeit betrogen; so wollen die jetzigen öffentlich ein schändlich und sträflich Wesen führen, und dabei die Leut mit gescheiden Augen blind reden und sagen: Man kann sie aus ihren Werken nit urtheilen, so uns doch Christus ein anders gelehrt hat;

Comment la matière ne serait-elle pas réjouie à ces séduisantes peintures que Luther faisait des félicités de l'union conjugale, quand, levant des voiles auxquels une main de prêtre n'aurait pas dû toucher, il nous révélait les phénomènes qui précèdent l'enfantement (1)?

---

und obwohl die guten Werke nicht leicht erkannt können werden, so aber einer böslich und sträflich handelt, zeigt er damit an, daß er kein Biedermann ist, er zieh sich gleich auf den Glauben, wie er will, dann an die Werk' ist der Glaub todt, wie auch die Werk' an den Glauben.

Ernst Münch's Bilibad Pirkheimer Schweizerkrieg, nebst Biographie und kritische Schriften-Verzeichniß. Basel, 1826, in-8, p. 49, 50.

(1) Fecunda adhuc est; et tumescit uterus ejus pleno sinu. — Nicol. Gerbellio, 1 nov. 1521.

CHAPITRE XII.

RÉVOLTE CONTRE LUTHER. — 1521-1522.

Luther, de la Wartbourg, excite ses disciples à la destruction du catholicisme. — Carlstadt se met à l'œuvre avec une énergie trop sauvage. — Il est blâmé par Luther qui en appelle à l'autorité pour conserver le baptême des enfants. — Troubles excités à Wittemberg par Carlstadt et Didyme. — La guerre aux images. — Érasme proteste contre le fanatisme de Carlstadt. — L'archidiacre était conséquent au principe protestant en brisant les images. — Fausse idée du protestantisme sur le culte des symboles. — Luther se joint à Érasme pour blâmer les emportements de Carlstadt. — Révolte de ce dernier contre Luther. — Carlstadt ne fait qu'appliquer le principe de son disciple. — Munzer tire d'autres déductions, toutes sociales, du libre examen posé par Luther.

Assailli par les maladies, par les attaques des catholiques, par les décrets de la Sorbonne, par les arrêts des universités, par la défection de plusieurs de ses disciples, par tout ce qui pourrait briser le courage le plus héroïque, Luther ne se laissait pas ébranler. Son âme n'est pas un seul moment en défaut; elle ne ploie ni ne s'humilie. De son belvédère de la Wartbourg, son œil peut voir les flammes qui dévorent ses écrits : et on dirait que de ce bûcher élevé par ordre de l'empereur, quelque étincelle s'est échappée qui a volé sur ces hauteurs et allumé un autre foyer qui ne pourra désormais s'éteindre. A peine donne-t-il au sommeil deux ou trois heures; tout le reste de la nuit est employé à correspondre avec ses amis, à exciter leur zèle

qui faiblit loin du maître, et à élargir la brèche qu'il a ouverte de vive force dans l'édifice papal, malgré ces cris qu'on ne cesse de pousser contre lui, dit-il : « Au feu! du bois, du charbon, pour brûler le téméraire! » Sa parole est plus vive encore que celle que nous entendions autrefois. Il convoque ses disciples à la destruction de l'œuvre traditionnelle de notre Église. Avant son exil, on pouvait croire qu'il épargnerait quelques pierres de l'édifice catholique; mais aujourd'hui que la solitude lui laisse tout loisir, il n'en est pas qu'il ne veuille frapper du marteau. C'est d'abord la confession qu'il aime de cœur, dit-il, mais qu'il ruine en la représentant comme un précepte humain, et en conseillant à ses amis de Wittemberg de traduire le pamphlet latin, où son cher Œcolampade tourmente si cruellement à ce sujet l'Antechrist et ses satellites (1). C'est encore le célibat sacerdotal qu'il traite d'inspiration satanique, et qu'il loue Carlstadt et le prêtre de Kemberg, Bernard, d'avoir secoué publiquement. C'est le culte rendu aux saints qu'il voudrait abolir comme idolâtre; la messe qui a cessé à ses yeux d'être un sacrifice; le purgatoire qu'il admettait naguère, et qu'il rejette comme une illusion; l'ordre qui n'est plus qu'une vaine cérémonie; l'extrême-onction qu'une pratique née il y a quelques siècles seulement; les

(1) Melanchthoni, 26 maii. — Œcolampade avait écrit, en 1521, sous le titre de : Quòd non sit onerosa Christianis confessio, paradoxon, Joa. Œcolampadii, Basil, un libelle contre la confession auriculaire, ouvrage plein d'invectives contre le pape.

vœux monastiques qu'une invention humaine (1). C'est la bible catholique tout entière qu'il veut réformer et refaire, bien que la parole divine ne l'illumine pas toujours, ainsi qu'il le confesse, et que la terminologie des livres saints lui paraisse souvent assez obscure pour en demander l'élucidation à son disciple Mélanchthon. S'il arrive que le signe divin se dérobe à son entendement et qu'il en cherche vainement la valeur objective, alors l'Esprit-Saint lui faisant défaut, il en appelle pour l'intelligence d'un passage à l'autorité de l'Église : et ici les paroles de Luther méritent d'être citées. Il s'agit de ce texte, *qui crediderit et baptisatus fuerit salvus erit*, dont s'étayait Carlstadt pour prouver la nécessité d'une seconde ablution baptismale (2). « Au demeurant que confesse l'Église ? Il y a ici une question de fait et non de droit : nous ne pouvons disputer si l'Église doit croire que la foi s'infuse dans l'enfant baptisé, car il n'est pas de texte

(1) Melanchthoni, 1 aug. — De Wette, l. c., t. II, p. 34. Sermonem de confessione antevertit Œcolampadius noster, edito libro de confessionis facilitate, satis libero, futurus et ipse est suis hostibus nova vexatio. — Melanchthoni, 26 maii. — De Wette, l. c. t. II, p. 9. — Œcolampade avait attaqué déjà le culte de la sainte Vierge dans l'opuscule qui a pour titre : De laudando in Mariâ Deo, ad Jo. Jung, canonicum et vicarium in spiritualibus Frinsingensem, sermo. Augustæ, 1521.

(2) La plupart des questions agitées par Luther avaient été traitées d'abord par Carlstadt, comme par exemple la communion sous les deux espèces. Voyez, Von beyden Gestalten der heil. Meß, von Zeichen in gemein was sie wirken und deuten. Sie sind nicht Böhmen oder Keʒer die beyde Gestalt nehmen, sondern evangelische Christen. Andreas Bodenstein von Carlstadt, an Jorgen Reich, Bürger zu Leipzig. Wittenberg, 1521.

qui l'y contraigne. Que faire? le droit, nous ne le prouvons pas; la croyance, qui la voit? mais nous avons la confession. Que confesse l'Église? n'est-ce pas que l'enfant au baptême devient participant des mérites du Christ? On objecte : mais si saint Augustin et ceux que vous nommez l'Église ont erré sur ce point, d'où viendra notre certitude, puisque nous ne pouvons prouver au demeurant que telle ait dû être leur foi? Toujours même réponse : à défaut de droit, le fait matériel de la confession. Qui nous assurerait que saint Augustin a dit la vérité, si nous n'acceptions pas sa confession comme suffisante? or, cette confession concorde avec l'Écriture. Mais qu'il ait cru ce qu'il confesse, c'est ce que je ne saurais prouver. N'est-ce donc pas un singulier miracle de Dieu, que la nécessité du baptême des enfants n'ait jamais été niée même par les hérétiques? que jamais aucune voix ne se soit élevée contre cette pratique? que toutes les voix au contraire l'aient admise et respectée? Nier que c'est la confession de l'Église, serait une impiété : autant vaudrait nier l'Église elle-même. Si le baptême des enfants n'était pas un article de son symbole, ses enseignements auraient varié : or, l'Église n'a jamais confessé que ce qu'elle croit (1). »

---

(1) Melanchthoni, 13 jan. 1521. — De Wette, l. c., t. II, p. 124 et suiv. — Jàm quid confitetur Ecclesia se credere in hcc articulo? Nonne pueros etiam esse participes beneficiorum Christi? Objicitur verò : Quid si Augustinus et quos Ecclesiam vocas vel esse credis, in hâc parte errârint, quis certos nos faciat, cùm probare non possumus debere eam sic credere? At eadem objectio impugnabitur :

Est-ce un rêve? On cherche la date de cette lettre à Mélanchthon, afin de voir si elle a été écrite quand Luther marchait encore, selon son expression, dans les langes du papisme : mais lorsqu'il formulait ce superbe témoignage en faveur de l'autorité, il était libre, il avait secoué tous les liens et les souvenirs du passé. Ce n'est pas le moine papiste qui parle ici, mais le docteur, l'ecclésiaste de Wittemberg qui reposait alors dans cette atmosphère des hauts lieux, où Dieu aime à visiter ses élus et à les illuminer de sa lumière. Ainsi donc, quand Eck à Leipzig, et Veh à Worms, en appelaient à l'autorité, n'était-ce pas pour défendre des croyances que l'Église avait constamment confessées? Et alors la raison du réformateur se dressait indignée et demandait des textes qui saisissent l'intelligence, comme le soleil les ténèbres. Les rôles sont changés : voici que Carlstadt aujourd'hui parle comme Luther à la diète, et Luther comme le chancelier. Contre les menaces de l'anabaptisme naissant, Luther soulève le même argument que le juriste catholique contre les nouveautés de la réforme. Ainsi Luther n'a usé son entendement, n'a troublé le repos de l'Église et la paix de l'Allemagne, n'a fait tout ce bruit qui émeut le monde, que pour retomber dans le sépulcre de la lettre, où il veut coucher à son tour ses adversaires! Il appelle des

---

Si non jus, tamen factum propriè credendi in Ecclesiâ?... Hanc autem confessionem negare esse Ecclesiæ illius veræ et legitimæ, arbitror impiissimum esse.

pères de l'Église en garantie de sa foi. Et heureusement pour notre consolation, ce n'est pas la seule transfiguration que nous pourrons surprendre dans son long apostolat. Sa vie en est toute pleine. Nous ne parlons pas seulement de cette vie monacale qu'on pourrait à toute force nous représenter comme s'inspirant des images encore récentes de l'enfance; mais de sa vie d'athlète quand il combat ou enseigne sous l'inspiration de son Seigneur et Dieu. Dans ses premières thèses, ne maintient-il pas l'intégralité des sacrements de l'Eglise, que plus tard dans sa lettre à Mélanchthon il réduit à deux, puis à trois dans la confession d'Augsbourg? Dans cette nouvelle exomologèse, ne le voit-on pas admettre que le corps et le sang de J.-C. sont sous les espèces du pain et du vin, au grand chagrin de Schwenkfeld qui lui reprochera amèrement cette évolution de doctrine? Dans le colloque de Marbourg avec Bucer, n'enseignera-t-il pas que le pain reste avec le corps? S'il adore d'abord le Christ dans l'Eucharistie avec l'Église de Wittemberg, il ne tarde pas à proscrire cette adoration. Ouvrez le livre *Adversùs Bohemos*, le livre *de Captivitate Babylonicâ*, quelques-unes de ses lettres (1), la communion sous les deux espèces y est traitée de pratique indifférente, de misère, et plus tard ne l'érige-t-il pas en dogme? Que voulez-vous de plus? Qu'il demande des signes et des miracles à ceux qui apportent au monde des doctrines nouvelles? Il en viendra là.

(1) 30 mar. 1523.

Car « Satan s'était glissé dans le troupeau de Wittemberg (1) ; » Satan, c'est-à-dire le démon de l'orgueil et de la révolte. Loin de cette prunelle qui lançait des éclairs et où « brillait une lumière fantastique comme celle des maniaques, » quelques disciples enhardis voulurent sonder le mystère de la conception luthérienne. Cela devait arriver : on traitait Luther comme il avait traité l'autorité ; on lui rendait doute pour doute, négation pour négation ; on voulait se séparer de lui en vertu même du principe qu'il invoquait pour répudier l'autorité ; et comme il avait contristé le cœur du père commun, on abreuvait le sien de fiel et d'amertume.

Voici ce qui arriva au commencement de l'an 1522 (2).

Carlstadt, suivi de Didyme (3) (Zwilling), et de quelques hommes du peuple fanatisés par ses prédications, entre un jour au moment de la prière dans l'église de Tous les Saints et se met à briser les statues, les tableaux, les images du culte, en criant aux assistants: « Tu ne te feras point d'images taillées, ni aucune ressemblance des choses qui sont aux cieux, ni ici sur la terre, ni dans les eaux qui sont sous la terre (4). »

(1) Der leidige Satan hat in meiner Abwesenheit allhie zu Wittenberg in meinen Heerden viel Böses versucht anzurichten.— An Spalatin. 7 mars 1522.

(2) Prateolus, de Vitis, etc., omnium hæreticorum Colon. in-fol. p. 261.

(3) Gabriel Didyme, moine fougueux, qui partagea d'abord toutes les imaginations de Carlstadt, fut chassé par les luthériens, et plus tard fut nommé pasteur à Torgau. — Voir les lettres de Luther à ce moine, 17 avril et 8 mai 1522, t. II, De Wette.

(4) Deutéronome, chap. V, v. 8.

A ce texte qui semblait éblouir leurs yeux, les magistrats de Wittemberg restèrent muets : pas un n'eut le courage de porter la main sur l'iconoclaste et de le chasser du temple. Carlstadt va profaner d'autres églises toutes pleines aussi de statues filles de l'art germanique, qui pour les produire n'avait pas eu besoin d'aller s'échauffer au soleil d'Italie; inspirations spontanées qui avaient fait de chaque temple un musée où l'on allait étudier ces types tout personnels qui témoignaient à quelle hauteur pouvait s'élever la statuaire nationale sans la contemplation de l'antique. C'est une grande leçon que celle qui ressort des effets produits par le double principe dans lesquels se résument le catholicisme et la réforme luthérienne: l'un ployant sa raison à la foi, mais honorant l'œuvre humaine; l'autre qui veut émanciper la raison, et trouve un texte dans l'Écriture pour justifier son vandalisme. Voyez ces moines apostats qui restent froids à toutes ces saturnales, eux qui riaient si haut de leurs frères quand ils attaquaient jadis Reuchlin! Sous ces robes de cénobite, pas un cœur qui batte à de si cruelles profanations. Le cœur n'est chaud que pour les joies du mariage promises par Luther. Un de ces religieux dénonce ces attentats à Luther; mais savez-vous de quoi Staupitz s'inquiète? de tous ces trésors archéologiques à jamais perdus pour la science? point, mais de savoir si le texte biblique a été bien appliqué par Carlstadt.

— « Mais, disait l'archidiacre qui continuait avec ses disciples ses croisades contre les images, à quoi

bon s'en rapporter à un homme? Dieu a parlé par la bouche de son prophète. Voici l'Écriture ; n'est-il pas écrit : «Tu ne te feras point d'images taillées. » Est-ce donc un crime de briser des idoles? Et tous ceux qui promenaient la dévastation dans les temples catholiques, répétaient : «Tu ne te feras point d'images taillées. »

A Zurich on voulut faire le procès aux images avant de les condamner. On cria donc un acte d'accusation en forme sous le titre de : *Jugement de Dieu sur les images* (1), où ces signes muets étaient mis en cause et condamnés comme idolâtres. Puis un artisan nommé Hottinger, se chargea d'exécuter la sentence de Dieu, et, suivi de quelques bourgeois, alla briser le Christ en bois élevé aux portes de la ville.

Zurich s'émut, le conseil s'assembla, et Hottinger fut mis en prison. Alors Zwingli monte en chaire et déclame contre les images que proscrit la loi de Moïse, et l'Évangile qui n'a point révoqué le commandement du législateur des Hébreux. Et ce n'était pas seulement des toiles ou du marbre qu'on allait mutilant dans les villes où avait pénétré la réforme, mais qui le croirait? on livrait aux flammes des manuscrits où toute une génération de moines avait, dans la solitude du cloître, essayé de faire revivre, sous des couleurs que le temps ne pouvait effacer, les scènes principales de notre régénération dans le Christ; on brisait à coups de

(1) Bull. Schw. ch. t. III. — Vie de Zuingle, par Hess., p. 186 et suiv.

marteau, jusque dans les habitations privées, ces vitraux peints dont l'art protestant tente aujourd'hui de ressusciter le secret (1); on emprisonnait les âmes pieuses qui gardait au logis l'image de leur saint patron (2).

Tout ce qui avait le sens artiste, parmi les lettrés de l'époque, ressentit comme un outrage les fureurs de Carlstadt. Érasme protesta le premier contre ces actes de fanatisme, et plaida la cause des images avec une grande éloquence de cœur.

« Qui ôte la peinture de la vie, écrit-il à un de ses amis, ravit à l'existence ses charmes les plus doux : la peinture est souvent un interprète meilleur que la parole. Il est faux que l'image soit inutile. Jadis il y avait des images dans les temples des Juifs: des chérubins, des figures fantastiques d'hommes et d'animaux. Les symboles qui décorent nos temples chrétiens ne sont pas offerts à l'adoration des fidèles; ce sont d'élégantes parures ou des souvenirs pieux. Croyez-vous donc que si les scènes de la vie de J.-C. étaient peintes sur nos édifices sacrés, ces représentations matérielles ne porteraient pas l'âme à la contemplation intime de la vie du Sauveur? Non, encore une fois, le catholique n'offre pas les images au culte des hommes, et les hommages qu'on leur rend, on les

---

(1) Scis Tigurinos omnes divos ejecisse è templis, Vualshutenses etiam è vitreis fenestris privatarum ædium.—Ep. Erasmi, lib. XIX, epist. 4.

(2) Voyez Vie de Calvin, t. I.

reporte naturellement au saint qu'elles représentent. Bannissez donc, puisque vous ne voulez pas d'images, bannissez les Atlas, les joueurs de flûte à l'aide desquels l'artiste soutient tantôt une chaire, tantôt une colonne, et le coq même qui surmonte la flèche du clocher (1).

On est obligé d'avouer que dans la guerre à l'image, ou au phénomène visible, Carlstadt avait beaucoup mieux compris que Luther l'esprit du culte nouveau qui devait remplacer le catholicisme: la nudité orgueilleuse qu'étalent aujourd'hui les temples protestants ou réformés, prouve que sur ce point l'archidiacre avait deviné que la foi nouvelle allait inévitablement proscrire la forme : car la forme visible c'est l'œuvre symbolisée par la toile et la pierre. Or la foi de Luther, comme nous l'avons vu, n'admettait pas de phénomène visible. Carlstadt, s'il était fidèle non pas à lettre de l'Écriture, qu'il ne comprenait pas, mais à l'esprit de la symbolique saxonne, devait répudier tout ce qui pouvait parler aux sens : son adoration devait être ce qu'elle se vante d'être aujourd'hui, une adoration en esprit et en vérité. Malheureusement, Carlstadt n'avait pas une idée de la nature de l'homme, qui formé d'un corps et d'une âme, doit dans toute contemplation traverser la matière pour arriver à l'esprit.

Le christianisme n'est pas une froide émanation de la raison, mais bien la révélation de la beauté céleste dans son inépuisable variété de formes, dans son immuable unité. Est-ce que le respect pour la

(1) Erasmi Ep., lib. XXXI, ep. 59.

divinité court quelque danger à la vue de la Transfiguration de Raphaël, ou des vierges du Pérugin? Est-ce que la flèche de Strasbourg, en s'élevant dans les airs, n'emporte pas l'âme dans les régions supérieures? Est-ce que les sens seuls sont séduits à l'audition du miserere d'Allegri? Est-ce qu'une belle image du Christ au tombeau, par Holbein, n'est pas un éloquent sermon? Mais dans le domaine de la création, ce temple immense de la divinité, l'arbre, la fleur, le torrent, le soleil, les étoiles, la nuit et le jour ne sont-ils pas de véritables images, qu'il faudrait donc détruire pour idéaliser l'adoration? En repoussant tout rapport avec l'esthétique le protestantisme a méconnu l'homme. Il aurait dû se rappeler que le Christ n'arrivait pas à l'âme par la parole seule, mais encore par le miracle, qui n'est autre chose qu'une image.

Dans le protestantisme même il s'est trouvé de belles natures d'hommes qui se sont constitués les vengeurs de cette image que voulait emporter Carlstadt.

Clausen à la vue de la cathédrale de Strasbourg sent son cœur ému d'une indicible joie et il s'écrie dans son enthousiasme d'artiste chrétien : Il vivra ce monument aussi longtemps que l'amour envers l'esprit céleste qui l'inspira. C'est dans ces œuvres catholiques que se manifeste la puissance du génie humain vivifié et illuminé par la foi (1). Regardez, dit un théologien réformé, les tableaux des grands

(1) Clausen cité par Hœninghaus dans la Réforme contre la Réforme, t. II, p. 280.

maîtres, de Raphaël, du Guide, du Guerchin, du Dominiquin, et dites si cette grâce spirituelle dont ils ont su imprégner leur composition ne vous touche pas jusqu'à l'âme. Certes ce n'est pas la matière seule qui se sent émue à l'aspect de ces toiles merveilleuses. Quel chrétien ne pleurerait sur la destruction des images opérée par la réforme (1)?

Luther aussi s'indigna, non pas par affection poétique pour l'art, mais dans l'intérêt de la liberté dont il était par intervalles l'apôtre éclairé.

— Et moi aussi, criait-il de sa Pathmos, je condamne les images; mais je veux qu'on les attaque par la parole et non par la flamme, afin qu'on n'ait pas foi en elles comme on l'a eu jusqu'à ce jour. Elles tomberont d'elles-mêmes quand le peuple éclairé saura qu'elles ne sont rien aux yeux de Dieu; c'est ainsi que je veux effacer des consciences, mais par la parole seule, toutes ces imaginations du pape, sur la confession, la communion, la prière, le jeûne. J'ai pitié de ce peuple qui oubliant Dieu, sa foi et sa charité, se glorifie de son christianisme, parce qu'en présence d'âmes infirmes il ose faire usage de viande, d'œufs, de lait; qu'il communie sous les deux espèces, et qu'il cesse de jeûner et de prier(2).

La voix de Luther tonnait de trop loin pour être entendue à Wittemberg. Carlstadt, les images abattues, se mit à prêcher contre leur culte; c'est alors

(1) Prediger Kayser, Bibl. Theologie. 1814, t. II.
(2) Nicolao Hausmann, 17 mart. 1522.

que Staupitz lui montra la lettre du réformateur. Carlstadt sourit et répondit : « Il est écrit : il vaut mieux obéir à Dieu qu'aux hommes. » Staupitz insistait et parlait du chagrin qu'avaient causé à leur père commun ces profanations du lieu saint. L'archidiacre reprit : « Ce n'est point une nouveauté que le monde soit troublé pour la parole de Dieu. Hérode fut agité avec toute sa cour en apprenant la naissance de Jésus ; la terre s'émut et le soleil fut obscurci dans sa lumière à la mort du Christ. Un signe que ma doctrine est vraie, c'est que la multitude et les sages s'en offensent. Écoutez le Psalmiste : Dieu a fait choix des infirmes et des insensés ; l'entendement de sa parole est à ceux qui marchent dans la simplicité du cœur. »

L'iconomaque traduisait en ce moment ce que Luther écrivait quelques mois auparavant à Henri de Bunau, archidiacre d'Elsterwick (1).

— Sans doute, ajoutait Staupitz, notre père condamne comme vous le culte des images ; mais il ne veut pas de violence. Il demande qu'on les attaque dans la chaire évangélique.

— Tais-toi, reprit Carlstadt, tu oublies donc que Luther a écrit : La parole du Seigneur n'est pas une parole de paix ; mais un glaive (2) ?

Staupitz le menaça des rigueurs du pouvoir.

Carlstadt sourit, et lui prenant brusquement le bras : « Mon père, dit-il, c'est la menace qu'a-

(1) Henrico de Bunau, 30 maii 1520. — De Wette, l. c., t. I, p. 420.

(2) Johanni Staupitio, 9 feb. 1520. — De Wette, t. I, p. 555, 556.

dressait à frère Martin l'envoyé du cardinal Cajetan ; et que répondait le frère au messager, t'en souviens-tu ? — J'irai où Dieu voudra, sous son ciel. »

L'entretien cessa, et Staupitz en écrivit le résultat à Luther, qui voua dès ce jour à son ancien maître en théologie une haine que le temps ne put ni éteindre ni affaiblir. Le disciple n'eut aucune pitié du professeur, dont il avait longtemps exalté la science. Il le poursuivit jusque dans la tombe de ses sarcasmes, en le représentant, lui Carlstadt naguère l'étoile de l'école de Wittemberg et l'aigle de la théologie scolastique, comme un fou furieux, sans génie, sans doctrine, sans bon sens, n'ayant jamais compris les lettres humaines, en qui ne s'était reposée aucune étincelle d'esprit divin. Carlstadt aurait pu mettre en relief la parole de Luther, flottante à tous vents et qui le même jour jetait au même homme de la boue ou des couronnes. Il eut tort de se croire encore sur les bancs de l'école, et de juger son élève d'après les principes du syllogisme aristotélicien. Luther avait donné un diadème à la raison humaine. Carlstadt prit cette royauté au sérieux et fit de la logique un monarque ; il ne comprit pas que Luther, au besoin, ravirait à la raison les ailes qu'il lui avait prêtées. Carlstadt voulait voler, et il retombait en se brûlant au soleil allumé par la main de son disciple : doutait-il, Luther lui imposait la foi ; examinait-il, Luther voulait être cru sur parole ! Au premier usage que Carlstadt voulut faire de sa raison éclairée par les lumières de l'esprit de Dieu, qu'il avait appelées à son secours, Luther vint qui lui dit :

Ta lumière luit, *ut stercus in lucernâ* (1). Carlstadt, comme nous le verrons bientôt, tenta d'autres folies, et se reprit à l'Écriture-Sainte, dans la question de la présence réelle. Au dire de Luther, l'Esprit-Saint manqua de nouveau à l'archidiacre, qui depuis un an le cherchait vainement, et ne le trouva qu'une fois, lors de son mariage, dont l'église de Wittemberg avait été édifiée et réjouie.

Nous ne connaissons pas, dans l'histoire de l'établissement de la réforme, d'âme plus malheureuse que celle de Carlstadt, qui, à plus de quarante ans, prête l'oreille aux imaginations d'un moine qu'il a nourri du lait de la science, qu'il aime, qu'il choie, qu'il caresse et dont il est tout glorieux ! Son cœur bat à chaque succès de son enfant ; que le cas se présente, Carlstadt est tout prêt : il fera à pied la route de Wittemberg à Leipzig pour défendre son disciple. Comme il est heureux quand, pour prix de ses fatigues, il reçoit un peu d'encens de la bouche de son élève ! douce fumée de gloire qui épanouit son orgueil, et le console des propos amers du catholicisme ! C'est pour plaire à Luther qu'il a rompu ses vœux de chasteté. Le théologien émérite a mis un bouquet blanc à son côté, et pris pour femme la jeune Anna de Mochau, tout fier des louanges que son enfant en théologie va lui donner ! et elles ne lui manquent pas (2). Érasme, il est

(1) Oper. Luth., t. II. Ienæ, fol. 440, b.

(2) Luther écrivait à ce sujet à Nic. Amsdorf : — Confortet eum Deus in bonum exemplum inhibendæ et minuendæ papisticæ libidinis. Amen.

vrai, se met à rire (1); mais Carlstadt s'inquiète bien de ces moqueries! n'a-t-il pas entendu le doux salut de Luther. Sa joie passe bien vite. Libre, dans son nouvel état, il étudie plus assidûment lés Écritures, suivant le conseil du réformateur; chaque jour il publie un nouveau volume (2), et, lorsqu'il croit avoir trouvé une de ces grandes vérités dont la découverte fait la fortune d'une intelligence, on vient lui annoncer, au nom de son élève, qu'il n'a rien compris, rien entendu à la Bible, qu'il erre et s'abîme dans des folies, que l'esprit de Dieu s'est retiré de son entendement, qu'il n'a pas le droit de donner des grades pour deux misérables gouldes. Quelle chute! Carlstadt n'y put pas tenir, son cerveau s'échauffa, et il perdit et le repos et la raison.

Il avait fait du bruit, et c'est tout ce qu'il demandait: le jour de Noël, il avait donné la communion, c'est un témoin qui le raconte, à plus de cent cinquante personnes, dont cinq seulement s'étaient confessées, et qu'il avait absoutes en masse (3).

Et que pouvait donc lui reprocher Luther? dit

---

(1) Epistola Erasmi Friderico Myconio.

(2) Plank, Geschichte der Entstehung ꝛc., t. II, p. 28-31. — Strobel's litt. Miscell., p. 119-130.

(3) Ein Sermon von Stand Abrahams der christl. glaubigen Seelen, von Abrahams Schoß, und Fegfeuer der abgeschiedenen Seelen.—Dr. Andr. Witt. 1521. Von Gelübden Unterrichtung Andreas Bod. von Car. Doct. Auslegung des 30. Cap. Numeri, welches von Gelübden redet. Wittenb., 1521.

Send-Brief Andreas Bod. Carlstadt an *Anthonium Romholtz*, *magistrum* und Stadt-Schreiber aus Anneberg. Erklärung Pauli: Ich bitte euch Brüder daß ihr allesammt eine Meinung reden wollt. 1 Cor. I. Witt. 1521.

Arnold (1). Il s'était marié; mais Luther, de la Wartbourg, avait écrit à Amsdorf : que Dieu conforte Carlstadt pour l'exemple des autres. Il s'était emporté contre la messe ; mais que de fois Luther avait attaqué la messe comme une invention diabolique. Il avait renversé bruyamment les images; mais plus d'une fois, même de la Wartbourg, Luther avait tonné contre les images.

C'était la destinée du principe protestant, de livrer au désordre toute âme dont il prenait possession : l'admirable constitution catholique une fois détruite, l'anarchie entra dans les églises luthériennes.

Luther porte donc la peine de sa révolte contre l'Église catholique : autour de lui il ne voit plus que déception, doute et scepticisme : on lui renvoie le gant qu'il a jeté à l'autorité, et il est obligé de le ramasser pour le jeter de nouveau à tous ces prophètes d'erreurs qu'il a enfantés. Il faut le voir à la Wartbourg, abattu sous la main de Dieu, l'œil fixé sur ces tempêtes de Wittemberg que sa grande voix ne peut conjurer, exhalant de sa poitrine des cantiques de douleur que Dieu ne veut point écouter. On le quitte, on l'abandonne : ses disciples, ses ouailles chéries, ses maîtres, se choisissent un autre chemin. — « Oh ! mon Dieu ! crie-t-il, tu me délaisses, ta colère a soufflé sur ma tête. Que t'ai-je fait, Seigneur ? » Voyons si sa voix sera entendue : — Des verges aux écoliers mutins qui brûlent leurs livres de classe. — Les écoliers répondent : Il est

(1) Arnold's unpartheyische Kirchen- und Ketzer-Historie, t. II, p. 697.

écrit dans saint Matthieu : ne prenez pas le nom de « maîtres (1) », et dans le docteur Martin contre Catharin : — Pour arracher l'Évangile du cœur des hommes, Satan ne pouvait rien inventer de mieux que les universités. — Dites à Carlstadt d'épargner les images ; Carlstadt lui répond : — Tu ne te tailleras pas de dieux. — (2) Baptise l'enfant, dit-il à Didyme ; et Didyme lui répond : — Celui qui croit et sera baptisé entrera dans le royaume des cieux, l'enfant ne croit pas. — Mais lis donc, malheureux, dit-il à Storch, le prophète, c'est l'enseignement de l'Église ; et Carlstadt, et Didyme, et Storch, répètent en chœur : — Papiste : il n'y a d'autorité que la Bible, de lumière que celle dont l'Esprit saint nous éclaire : nous marchons dans les voies de Dieu. — Vous ne verrez pas la face du Seigneur, je vous maudis, reprend Luther. Et les prophètes rient de sa colère, comme il a ri de celles de Tetzel et de Cajetan, et l'erreur marche aussi vite que la peste (3).

Si Luther ne succombe pas, c'est qu'il est en lui une âme d'enfant, qu'un nuage du ciel bizarrement découpé, qu'un rayon prismatique de soleil, que le gazouillement d'un oiseau sur sa fenêtre, qu'un verre de bière d'Eimbeck enfin, a le pouvoir de ravir à sa tristesse.

---

(1) Weislinger, Friß Vogel oder stirb, p. 59.

(2) Von Anbetung und Ehrerbietung der Zeichen des Neuen Testaments. Andreas Bodenstein von Carlstadt, an Albrecht Dürern zu Nürberg. Wittemb., 1521.

(3) Voyez le tome II des lettres de Luther, recueillies par de Wette. Berlin, 1826.

Quand sa tête s'était alourdie, que son front brûlait, et que son œil cessait de voir, il ouvrait sa fenêtre, et tout inondé d'air et d'ambroisie, passait la main dans ses cheveux, respirait et oubliait le monde extérieur. C'est Mathesius son disciple qui donne ces détails (1).

Un matin, c'était en hiver, en se penchant sur le petit toit de sa fenêtre, il aperçut un pot de violettes que le gardien, qui connaissait les goûts du prisonnier, avait attaché la veille à l'aide de quelques fils de laiton. Presque toutes étaient cachées et comme ensevelies dans un tombeau de neige. Une seule perçant son blanc suaire, étalait toute tremblante sa corolle humide, et semblait à chaque rafale de vent courber la tête pour ne plus la relever. Luther écarta doucement les plis de cette robe neigeuse, essuya du bout du doigt la tige, puis la réchauffa de son haleine. Bientôt les filaments de la plante s'allongèrent, la fleur agitée se dressa après quelques mouvements convulsifs sur sa hampe ravivée, et parut reverdir. Jamais le pauvre moine n'avait goûté de joie semblable ! il était hors de lui ; il ne pensait, ne respirait, ne vivait plus que pour sa petite violette. D'un air amoureux, il suivait les phases de cette palingénésie par insufflation, de ce réveil après une léthargie de plusieurs heures, de cette vie nouvelle qu'il avait rendue à la captive mourante par un léger souffle de sa bouche, de ce prodige qu'il avait accompli avec un peu d'air refoulé de ses poumons ! Comme

(1) Mathesius, in Vitâ Lutheri.

sa main tremblait quand il essayait de toucher aux fils qu'avait si bien noués le gardien ! Il était impatient de transporter le pot de terre dans sa chambre pour renouveler le miracle de la résurrection des autres fleurs malades. Enfin, il vint à bout de rompre les liens scellés sur les barreaux de la fenêtre, et, joyeux, alla poser son trésor sur sa table de travail, alluma sa lampe en toute hâte, et recommença son œuvre hermétique : elle réussit à sa grande joie. A mesure que ces linceuls de frimas disparaissaient sous son haleine, et se résolvaient en eau, la plante semblait s'épanouir, se colorer, et renaître. Une seule ne put revoir la lumière : elle était morte. Luther regardait tristement la tête de la petite fleur fanée, décolorée, qu'il essayait, mais en vain, de fixer sur sa tige qui se courbait et fléchissait.—Pauvre fleur ! disait-il, Dieu seul pourrait à cette heure lui redonner la vie... Adieu ! adieu pour toujours ! et il pleurait comme un enfant.

Le soir, quand le soleil se cachait derrière la Wartbourg, Luther quittait sa prison, et suivi du chien du gardien, il allait se coucher au pied d'un arbre. Il aimait à écouter les cris sauvages d'un oiseau nocturne qui passait au-dessus de sa tête, le souffle du pin, l'écho des rochers, le bruit cadencé de la hache du bûcheron. Cet indéfinissable mélange de sons harmonieux et de voix formait comme un langage magique qui calmait ses douleurs (1). Il tombait alors dans une douce rê-

(1) Reise in das Blaue hinein, von Thieck.

verie, et parfois dans un demi-sommeil, que les pas du gardien venaient trop tôt interrompre. Il se levait alors sans murmure, et reprenait le chemin de sa Pathmos, où ses nuits, comme à l'ordinaire, allaient être troublées par des apparitions.

Et tout en marchant, il chantait ainsi que sur la route de Worms :

> Ein' feste Burg ist unser Gott,
> « Mon Dieu est une citadelle. »

Toujours le cantique d'un gantelet de fer !

Mais à chaque heure du jour quelques pans de cette citadelle dont Luther s'était constitué le gardien, tombait sous les assauts de Carlstadt et de Munzer. Carlstadt esclave de ce moi dont Luther s'était fait le représentant, donnait pour des vérités d'ordre divin toutes les élucubrations de la personnalité humaine. Il était difficile de le condamner quand il apparaissait un doigt posé sur un texte de la Bible dont Dieu lui avait révélé le sens mystérieux : car il répétait toute la pantomime de Luther à Worms. Tous deux se disaient enchaînés dans ce cercle de feu céleste qu'on nomme la Bible ; mais Carlstadt avait cet avantage sur Luther qu'il enseignait l'activité de l'homme dans l'interprétation de l'Écriture, que Luther désertait évidemment pour s'emprisonner dans sa propre individualité.

Munzer avait accepté le moi luthérien, mais pour en tirer des déductions différentes de celles de Carlstadt, c'est-à-dire, toutes sociales. Si le moi luthérien avait pu s'insurger contre l'ordre ecclésiastique, pourquoi ce moi ne se révolterait-il pas

avec une égale hardiesse contre le régime temporel ? Si le pape enchaînant les consciences était l'image de Satan ; que devaient représenter ces princes séculiers qui ravissaient au paysan son pain matériel ? Si l'un était le tyran des âmes, les autres n'étaient-ils pas les oppresseurs du corps ? Dans cette vieille société chrétienne que Luther venait renouveler, le prêtre seul n'était pas coupable, le prince aussi avait péché. Il fallait donc fonder une Jérusalem nouvelle, dont nul enfant du démon ne pourrait faire partie.

Aussi Munzer laissait-il l'élément spirituel troublé par Luther pour ne s'occuper que de l'élément social. Là la plaie était saignante et Munzer se présentait pour la guérir. La révolte comme on le voit parcourait dans son cours les deux segments du cercle que lui avait tracé Luther (1).

---

(1) On consultera, sur les premiers mouvements révolutionnaires de la réforme : — Marheinecke, Geschichte der deutschen Reformation, t. II. — Arnold's unpartheyische Kirchen- und Ketzer-Historie, t. II. — Vater, Allgemeine Geschichte der christlichen Kirche, nach der Zeitfolge, seit dem Anfange der Reformation bis auf die neueste Zeit. 1833, t. I. — Profess. Georg Phil. Schuppius, Handbuch der neueren Geschichte, t. I. — Plank, Geschichte der Entstehung, Veränderungen und Bildung des protest. Lehrbegriffs, t. II. — Schröckh, Christl. Geschichte, t. II.

CHAPITRE XIII.

LES PROPHÈTES. — 1521-1522.

Anarchie dans la réforme. — Apparition de nouveaux évangélistes. — Marc Stubner. — Storch. — Munzer. — Effet des prédications de Munzer sur la multitude. — Munzer exagère le principe posé par Luther. — C'est contre le monde temporel qu'il s'insurge.— Cellarius essaye de défendre les doctrines de Luther en faisant de l'autorité. — Il succombe et se range parmi les prophètes.

Luther n'avait pas détrôné l'autorité ; seulement il avait ôté à l'autorité vivante le diadème de l'infaillibilité pour le poser sur un signe muet qu'il appelait Verbe de Dieu, et qui, tombé de ses lèvres, n'était déjà plus pour ses disciples qu'une misérable parole humaine. Carlstadt traitait le symbole luthérien comme Luther le symbole catholique. Au lieu donc d'une théocratie séculaire, on allait avoir, pour soumettre l'entendement dans les vérités du salut, une démocratie religieuse née d'hier. Par la consécration du principe du libre examen, le peuple gagnait la royauté du dogme : il était prêtre. La croyance par le doute, c'est le royaume de la foi abandonné à qui sait lire. Du moment que la réforme se réfugiait dans l'Écriture pour échapper au pouvoir de celui qui pendant quinze siècles avait été regardé comme le vicaire de Jésus sur la terre, les livres saints à leur tour devaient fournir des textes nombreux à toute individualité qui aspire-

rait à se révolter contre Luther et ses néologies. La grande loi du talion allait être appliquée au docteur. Le peuple auquel il avait jeté la couronne, devait briser l'instrument qui l'avait fait roi. Tant que Luther avait été à Wittemberg au milieu de son troupeau, l'esprit de révolte s'était tenu caché, effrayé du docteur comme d'une apparition. S'il montait en chaire, le peuple attendait avec anxiété la parole qui devait sortir de sa bouche. Son œil qui semblait rouler dans une orbite de feu, son large front, sa figure empourprée, comme après les grandes colères, son geste menaçant, sa voix qui tonnait en rugissant, le souffle ardent dont sa poitrine était pleine, jetaient l'âme dans la terreur ou l'extase. On devinait que Luther était en chaire à la respiration entrecoupée de l'auditoire (1), qui écoutait comme si le Seigneur, dit Calvin, eût fulminé par la bouche de l'orateur (2).

A Dieu ne plaise que nous cherchions à obscurcir la gloire littéraire de Luther. Jamais il n'a été aussi magnifiquement célébré que par les écrivains catholiques. Un d'eux, trop peu connu, a fait une esquisse admirable du moine saxon, qu'on dirait échappée, en quelques parties, à notre Bossuet.

« La nature l'avait assez avantagé, soit au corps,

(1) Lutherus eximium est Dei organum, toto ore divinitùs inspiratum, in quo qui spiritum Dei non sentit, nihil sentit.— Beza, Resp. ad Claudium.

(2) Res ipsa clamat non Lutherum sub initio locutûm, sed Deum per os ejus fulminâsse.

soit à l'esprit. Car pour un homme né en Allemagne, nation ordinairement pesante et grossière, il avait l'esprit prompt et vif, une heureuse mémoire, beaucoup de facilité à s'expliquer, éloquent et disert en sa langue plus qu'autre de son âge. Quand il était en chaire, tout transporté d'ardeur et de passion, il savait aisément donner vie à ce qu'il disait, et comme un torrent, emporter les esprits des auditeurs qu'il rencontrait; grâce qui n'est pas naturelle aux peuples du Nord, gens massifs, qui, sans action, font leurs sermons et lectures, attachés à leurs chaires, les mains clouées dessus, comme s'ils étaient des statues immobiles. Il fut au reste infatigable à toute sorte de travail qui lui tenait lieu de repos; toujours sur les livres, la plume en la main, s'il n'était entre les bras de sa moinesse, qui lui fut un pesant fardeau et fâcheux empêchement aux progrès de ses études. Homme d'un grand cœur, et hardi pour entreprendre et exécuter ce que la haine ou la passion lui fournissaient. Et en ses propos ordinaires, familier et affable, qui savait pourtant se rehausser, même parmi les plus grands, lorsqu'il faisait du prophète. Il était homme de beaucoup de leçon, ayant assez heureusement manié de bons livres pendant quatorze ans qu'il demeura dans le cloître; aussi n'y avait-il sophiste qui ne trébuchât devant lui, s'il l'osait attendre de pied-coi à la dispute, soit en philosophie, soit en théologie..... Mais toutes ces belles qualités furent enlaidies et eurent pour contre-poids beaucoup de grands et si graves vices! Car il fut d'une part grossier, hautain, in-

solent et insupportable. Il avait ordinairement la langue trempée dans le vin, et la médisance à la bouche ; aussi peu réglé en ses mœurs que peu constant et arrêté en sa doctrine, laquelle il a changée et rechangée tandis qu'il a vécu presque autant de fois que le soleil a recommencé sa course ; mortel ennemi et capital de toute sujétion, austérité et pénitence qui assoupit l'ire de Dieu (1). »

Luther connaissait le secret des dons que Dieu lui avait accordés. La parole s'associait merveilleusement en lui aux formes extérieures. Tantôt elle flottait dans un désordre lyrique, ou sentait l'ivresse, suivant l'expression d'Érasme ; tantôt coquette comme une femme, elle se servait de l'allégorie en guise de voile, pour se laisser deviner ; tour à tour naïve comme la parabole, emportée comme l'ode ; aigle au vol audacieux ou colombe au blanc plumage, a dit Menzel (2) ; et quelquefois si peu soucieuse de l'art humain, si dédaigneuse de tout frein, si folle dans ses allures, qu'elle ne semble plus la parole d'un prêtre, mais bien d'un autre Hans de Sachs. Les catholiques étaient séduits eux-mêmes, et attribuaient à l'influence des mauvais anges, ainsi que du Préau (3), ce charme décevant qui, suivant ses disciples, soufflait de l'Esprit-Saint : merveilleuse organisation née pour être maîtresse partout où il y aura du

(1) Fl. de Rémond, Histoire de la Naissance, Progrès et Décadence de l'Hérésie de ce siècle. Rouen, 1629.

(2) Wolfgang Menzel, Foreign Quarterly Review, n° 2, 1838.

(3) In ejus oculis nescio quid dæmoniacum relucere solitum. — Prateolus, De vitis, sectis omnium hæreticorum, p. 272.

trouble! Placez-la à l'époque des Gracques, et elle entraînera le sénat et le peuple; au temps des croisades, et elle répétera, si elle croit, les miracles de saint Bernard; dans une assemblée publique semblable à la Constituante, et elle sera quelque chose de plus grand que Mirabeau si elle a la foi; au dix-septième siècle, dans notre chaire catholique, et elle reproduira Bossuet et Bridaine.

L'astre luthérien une fois caché derrière la Wartbourg, on ne craignit plus à Wittemberg d'être brûlé de ses rayons. Tout à coup on vit sortir du sol que sa lumière avait fécondé, des embryons d'évangélistes qui se posaient comme autant de soleils dont la clarté devait désormais guider les intelligences. Ils montaient en chaire, ou plus souvent de la première borne qu'ils trouvaient sur leur passage, ils improvisaient une tribune oratoire. « C'est ici qu'est le Christ, disaient-ils, en empruntant les paroles d'un apôtre (1), vous le trouverez sur les montagnes : il s'est retiré avec moi dans la solitude, il habite les forêts; venez écouter la voix qui parle au dedans de vos cœurs. » Luther, en faisant des livres saints le code unique de la foi, établissait implicitement la nécessité d'une flamme intérieure éclairant qui veut les lire, et transformait l'homme en ange de lumière. De la Bible il faisait un trépied où le feu du ciel descendait sur celui qui s'y asseyait. Tout en reniant pour ses enfants les prophètes, il avoue cependant qu'ils

(1) Saint-Matth., 34.

sont issus de ses œuvres (1). Et les protestants aujourd'hui admettent généralement cette filiation (2).

Faisons connaître maintenant ces « chétifs avortons qui brisaient la coquille où Luther eût voulu les empoisonner. » C'étaient Marc Stubner, humaniste, le commensal de Mélanchthon (3), Claus Storch, tailleur, et Munzer, prêtre, trois hommes d'organisation diverse, qui pâlissent devant Luther ; mais qui, nés un demi-siècle plus tôt, auraient bien pu comme lui entraîner dans leur révolte contre le catholicisme une partie de l'Allemagne. Pour apprécier leurs instincts, il faut se garder d'étudier Mélanchthon, ou Luther qui les ont calomniés ; Mélanchthon surtout, qui, séduit un moment par leur langage, et bientôt détrompé, crut venger sa foi compromise en les dénigrant, et expier son erreur en les immolant à la gloire de son maître (4).

Marc Stubner était une de ces âmes malades à force d'étude et de méditations, que le monde traite de visionnaires, les médecins d'hypocondres, et les romanciers de poëtes. Fous malheureux qui, ayant abandonné les voies du salut, s'envolent dans des horizons imaginaires, pour trouver

---

(1) Nostro tempore primùm defecerunt à nobis Sacramentarii, post Anabaptistæ, t. III, in com. 5. Ep. ad Galatas.

(2) Voyez Vie de Zwingle, par M. Hess.— Ottius, Annal. hist. de orig. prog. et sect. Anabapt. — Joh. Gassius, de Exordio Anab.

(3) Camerarius, Vita Melanchth., c. XVI.—Arnold, l. c., p. 728.

(4) Camerarius, in Vitâ Philippi Melanchthonis, p. 51.—Seckendorf, Comm. de Lutheranismo, lib. I, p. 193.

la vérité, qui toujours leur échappe; monomanes qui tout éveillés croient être visités de Dieu, « et songer des songes » à la manière des prophètes de l'ancienne loi. Si l'on consent un moment à les suivre dans les mondes fantastiques produits de leur cerveau halluciné, alors on est émerveillé de toute cette poésie dont leur conversation est empreinte, et l'on risque d'être leur dupe ou leur conquête. Tel était Marc Stubner, dont Mélanchthon lui-même a loué le savoir littéraire (1).

Nicolas Storch (2), qui avait embrassé la réforme avec l'ardeur d'un néophyte, était né à Zwickau; il changea son nom ineuphonique et qui eût pu prêter à la raillerie, en celui de Pelargus, que lui fournit le lexique d'Aleandro (3). On chercherait en vain dans sa parole d'artisan quelqu'une de ces flammes que dardait celle de Luther, ou dans ses regards quelqu'un de ces éclairs dont l'œil du réformateur fascinait qui l'écoutait. Sa phrase est maigre, décharnée, incolore : mais cette parole avait aussi ses séductions, car elle était douce, limpide, et allait au cœur. Sa figure, sillonnée de rugosités, plissée par le travail, et livide comme celle d'un cadavre, saisissait vivement : on eût dit un mort qu'on verrait ressusciter et qui monterait en chaire pour annoncer le Seigneur. Et comme un mort

---

(1) Manlii Col., p. 481.—Tobias Schmidt, in der Zwickauer Chronick, t. II, p. 284. — Fabricii, Origines saxon., p. 865.

(2) Schmidt, Zwickauische Chronick, p. II. — Leonhard Krenzheim, Chronol., l. VII.

(3) Storch, en allemand : cicogne. — Nicol. Gerbelius, de Ortu et Progr. Anab.

prêté à la lumière se débattrait contre la tombe qui voudrait le ressaisir, ainsi Storch se heurtait contre son auditoire indocile, et rarement il manquait d'en triompher. Il avait le vêtement et la mimique d'un landsknecht.

Munzer, ancien curé d'Alstaedt dans la Thuringe, était tout autre : son organe vibrait à l'instar d'une cloche. Des livres saints, il n'avait étudié que les prophètes pour leur emprunter leurs hypallages. S'apercevait-il que son auditoire s'évanouissait en des pensées étrangères au sujet, et se laissait aller à des distractions, il frappait le sol du pied, c'était sa chaire, et donnait à sa voix l'éclat d'une trompette. L'auditoire se réveillait alors de son sommeil, et frémissait comme s'il entendait l'ange du jugement. Ses vêtements noirs et en désordre, ses cheveux flottants en boucles sur ses épaules et autour de sa figure, ses yeux que l'on comparait à deux charbons ardents, et ses lèvres épileptiques, lui donnaient l'air d'un possédé. Satan l'eût copié s'il eût prêché. Il aimait à parler en plein air, au milieu des champs où les merveilles de la création servaient souvent de texte à ses discours. Le ciel était pour lui un livre autrement fécond que la Bible. Quand son regard inspiré se portait sur le firmament pour y montrer l'image de Dieu, l'immense cohue d'hommes et de femmes qu'il entraînait à sa suite, et dont les flots se perdaient à travers les arbres de la forêt, éclatait en gémissements et en cris qui donnaient à cette scène quelque chose de sauvage et de fantastique.

Munzer était véritablement l'homme du carre-

four, le diable incarné suivant Mélanchthon (1), en révolte ouverte contre quiconque portait tiare, diadème, hermine ou épée. Tandis que Luther écrivait : Prions pour le prince Frédéric, car cette tête de moins, adieu le salut de notre Syrie (2) ; lui Munzer criait à la multitude : Malheur à qui se dit notre maître, nous n'avons de maître que le Seigneur qui est dans les cieux !

C'était, on ne l'a pas oublié, la doctrine que Luther avait posée au début de son apostolat (1), mais il en poursuivait alors le triomphe dans la sphère du monde spirituel, tandis que Munzer voulait tout d'abord la faire prévaloir dans la sphère du monde social. Munzer rêvait une république chrétienne, où tous les hommes après la descente nouvelle de l'Esprit seraient égaux, les biens communs, et d'où l'on bannirait la science qui ne sert qu'à enfler l'orgueil. Ennemi de la lettre, il voulait que l'âme rejetant toute espèce de symbole écrit, se mît en communication avec la divinité, à l'aide seule de l'esprit. L'âme priait, puis s'endormait et pendant son sommeil était visitée de Dieu. Carlstadt brisait les images, en vertu du prin-

---

(1) Melanchthon's Historie Thomas Münzer's. — Nous possédons un vieux portrait gravé de Munzer avec ce distique :

Hei mihi, quot sacras iterans baptismatis undas,
Muntzerus Stygiis millia finxit aquis !

(2) Et hoc sublato capite, sublata erit et salus quam Deus dedit et dat Syriæ nostræ. — Joh. Lango, 28 mart. 1522. Érasme parle souvent des avances que Luther faisait aux grands du siècle.

(3) Er gesetzet hatte: Ein Christenmensch sey ein Herr aller Dinge, und Niemanden unterworfen. — Arnold, l. c., p. 728.

cipe luthérien de l'adoration en vérité ; Munzer, exagérant le principe, regardait une église comme la demeure de Satan : prier dans un temple c'était emprisonner l'esprit. On voit que c'est le phénomène visible que la réforme continue de poursuivre dans toute manifestation extérieure. Dès lors, il est aisé de comprendre la colère de l'illuminé pour ces symboles de la force humaine qu'on nomme le diadème ou l'épée. Pour des fanatiques tels que Munzer, Luther n'avait entrevu qu'un rayon de la vérité : il bouleversait l'ordre religieux, c'est la société entière qu'il aurait dû refaire.

Munzer avait mal étudié son siècle. Les princes avaient tout à gagner en embrassant l'évangile luthérien. L'apostasie leur donnait de brillantes richesses. En tuant le vieux culte, ils héritaient de ses dépouilles : la curée était belle. Le nouveau baptême Munzérien, loin d'ajouter un seul clou d'or à leur trône, le brisait comme du verre, effaçait tous les signes de royauté, et des rois ou des empereurs faisait de simples enfants de Dieu. Munzer entreprenait donc une œuvre de difficile succès, et sans les voies de révolte que lui avait ouvertes Luther, son règne eût été de courte durée. Il eut tort de ne pas ménager le docteur ; il lui écrivait :—Je vous aime, vous autres Wittembergeois, quand je vous vois attaquer si courageusement le pape ; mais vos mariages de nonnes et de moines sont de vraies copulations de prostitués (1) ?

(1) Luth. Lat. Coll. mens., t. II, p. 35.

Voyons comment Munzer et Storch s'y prirent pour prévaloir sur Luther.

Storch vint d'abord avec cette parole que nous lui connaissons, douce et caressante. Il disait : — Gloire à Luther qui a brisé la tyrannie de Rome, qui nous a délivrés du papisme et de la superstition! Gloire au docteur qui nous a révélé la véritable nature des sacrements de Jésus! Gloire à l'apôtre du Seigneur qui nous a enseigné que la foi seule justifie. Quelle efficace donc pourrait avoir le baptême quand nous l'avons reçu? Croyions-nous alors? Non, or, il faut croire pour mériter.

L'argument du tailleur était spécieux, car l'enfant ne croit pas, donc la nécessité d'un second baptême; mais Storch ne concluait pas (1).

Le lendemain, la foule se pressait plus nombreuse autour du prédicateur.

Storch disait :

— Croire? Mais qui nous dira si nous croyons? Dieu seul, qui se révèle à l'homme, qui le visite dans son sommeil, qui lui envoie des songes, qui lui fait lire dans les mystères, qui l'illumine des clartés de ses révélations.

La foule écoutait en silence et demandait à qui Dieu se manifestait ainsi.

Storch la laissait s'égarer dans ses pensées, rompait l'assemblée, et remettait au lendemain la manifestation de nouvelles paroles.

La foule croissait de plus en plus : les ouvriers

---

(1) Luther a réfuté victorieusement cet argument dans sa lettre à Spalatin, 29 mai 1522. — De Wette, Luther's Briefe, t. II.

quittaient leurs travaux, les femmes leur ménage, pour écouter le nouveau prophète; les savants et les magistrats se mêlaient parmi le peuple. Le peuple repoussait les savants et les magistrats pour se rapprocher de l'orateur. Storch gagnait de plus en plus de l'empire sur la multitude : sa parole devenait plus franche.

Un jour il tint ce langage à ses disciples :

« Voici ce que je vous annonce : Dieu pendant » la nuit m'a envoyé son ange, qui m'a dit que je » m'assiérai sur le même trône que Gabriel. Que » l'impie tremble, que le juste espère. L'impie sera » opprimé, et l'élu de Dieu sera roi sur la terre. » C'est à moi Storch que le Ciel a promis l'empire » du monde. Voulez-vous comme moi être visités » de Dieu? Préparez vos cœurs à recevoir l'Esprit-» Saint. Plus de chaire pour annoncer la parole di-» vine, plus de prêtres, plus de prédicateurs, plus » de culte extérieur, plus de livres : des vêtements » simples, une nourriture grossière, du pain et du » sel; et Dieu descendra sur vous. »

La populace se laissait emporter : on ne parlait plus que de visions, de commerce intime avec l'Esprit-Saint. Des humanistes étaient ébranlés, quelques-uns même tout à fait séduits (1).

On vit un jour Carlstadt parcourir les rues de Wittemberg la Bible à la main, arrêtant les passants pour leur demander le sens de quelques passages

(1) Melanchthon apud Gassium, p. 47. — Histoire du Fanatisme dans la religion protestante, depuis son origine, par le P. Catrou, t. I. Paris, in-12, 1733.

difficiles des livres saints. — Que faites-vous? lui disaient les moines augustins: vous prostituez le titre de docteur.

— N'est-il pas écrit, répondait l'archidiacre, que le lait de la vérité découle des lèvres de l'enfant? J'accomplis l'ordre du Ciel (1).

Ce n'était pas la vérité que le malheureux cherchait : qui eût pu lire dans son cœur, y eût vu la piqûre du ver de l'orgueil qui le déchirait. Le joug de Luther lui pesait, il le jetait bas. Luther avait trop longtemps occupé le monde. Avant de mourir, Carlstadt voulait dérober au front de son disciple quelques rayons de lumière, pour s'en couronner lui-même. C'était pour faire un peu de bruit qu'il avait répudié le catholicisme, et malheureusement sa chute ne lui avait pas même valu un seul regard du maître de la réforme. Cette fois il reniait Luther pour se débattre contre le silence satanique qui s'obstinait à ne le quitter que sur le bord de la tombe ; et pour être plus sûr d'y échapper, il allait briser les images qui ornaient l'église de Tous-les-Saints. Érostrate à cœur froid, sans entrailles, sans foi, qui tomba non pas sous le poids des statues de pierre qu'il renversait, mais sous le poids autrement écrasant du ridicule. Pour lui le coq chanta plus de trois fois, car il apostasia encore avant de mourir. Nous le verrons quitter Storch et l'anabaptisme pour se faire sacramentaire.

Munzer était un autre homme que Carlstadt et un

(1) Arnold Meshovius, Hist. Anab., lib. I. — Catrou, Hist. du Fanatisme, t. I.

rival bien plus dangereux pour Luther. On va voir s'il comprenait la théorie d'une révolution religieuse. Il fait bien autre chose que de poser des dogmes; il s'insurge contre la société. C'est Samson qui secoue les colonnes du temple sans crainte d'être écrasé dans leur chute : d'un bond il arrive au but que Storch n'eût atteint qu'après de longs détours; c'est la révolte qu'il veut organiser et du vent qu'il veut semer pour recueillir des tempêtes.

— Frères, disait-il, nous sommes tous enfants d'Adam; notre père, c'est Dieu. Et voyez ce qu'ont fait les grands! Ils ont refait, les maudits, l'œuvre de Dieu, et créé des titres, des priviléges, des distinctions. A eux le pain blanc, à nous les rudes travaux; à eux les beaux vêtements, à nous les guenilles. La terre n'est-elle pas notre bien à tous, notre héritage commun? Et on nous les ravit! Voyons, quand donc avons-nous renoncé à l'hoirie de notre père? Qu'on nous montre l'acte de cession. Il n'y en a pas : riches du siècle qui nous tenez en esclavage, qui nous avez dépouillés, pressurés, mutilés, rendez-nous notre liberté, rendez-nous notre pain. Ce n'est pas seulement comme hommes que nous venons aujourd'hui redemander ce qu'on nous vola, mais encore comme chrétiens. A la naissance de l'Évangile, les apôtres partageaient avec leurs frères en Jésus-Christ les deniers qu'on jetait à leurs pieds : rendez-nous les groschen des apôtres que vous retenez injustement. Malheureux troupeau de Jésus, jusques à quand gémiras-tu dans l'oppression, sous la verge du magistrat?

Puis tout à coup le prophète tombait dans des syncopes d'épilepsie ; ses cheveux se hérissaient, son front ruisselait, l'écume lui sortait de la bouche.

Le peuple criait : — Silence! Dieu visite son prophète.

L'extase durait quelques instants. Munzer reprenait ses sens et racontait les visions qu'il avait eues : puis tombant tout à coup à genoux et les deux mains étendues vers le ciel : — Dieu éternel, disait-il, versez dans mon âme les trésors de votre justice, sinon vous aurez affaire à moi, je vous renoncerai vous et vos apôtres (1).

Un jour un disciple de Luther, qui s'était mêlé parmi les flots du peuple pressés autour du prédicateur fanatique, l'interrompit pour en appeler à la Bible.

— Bibel, Babel! cria Munzer.

— Et puisque tu rejettes l'Écriture, reprit le luthérien, qui te conduira dans tes voies?

— Le Seigneur! S'il manquait de me visiter, comme il a visité les prophètes, je le renierais. C'est par un souffle que l'Esprit du Seigneur entre en moi, c'est par un autre souffle qu'il en sortirait (2). Je voudrais bien que Dieu ne vînt pas à moi pour m'entretenir. Savez-vous ce que je fe-

---

(1) Pater, infunde animo meo porrectum desiderium justitiæ tuæ; quod nisi feceris, te tuosque apostolos abnegabo.

(2) Crepitu ventris eum à se rejecturum esse. — Meshovius; lib. I.

rais ? et montrant le ruisseau : je lui jetterais cela à la face (1).

Le peuple suivait Munzer en foule, baisait ses vêtements, et jusqu'à la poussière de ses souliers : il aimait son idiome grossier, ses emportements et ses extases. Les écoliers répétaient son cri de guerre *Bibel*, *Babel!* quittaient l'université et brûlaient dans le cimetière leurs livres d'étude, dont ils éparpillaient la cendre. Luther eut son tour comme Léon X. Les mêmes mains d'enfants qui trois ans auparavant jetaient de la boue à la face du pape, barbouillaient d'encre la figure du réformateur qui s'épanouissait naguère si joyeusement aux *vivat* de ces théologiens imberbes. Et en l'absence du moine, personne n'osait protester contre l'outrage fait au père de la réforme, parce que tous les esprits qu'avait ébranlés la voix de Luther ne savaient à quel verbe s'attacher, entre tant de flots de paroles humaines.

Un jour, toutefois, un disciple se trouva, qui, consultant son zèle bien plus que sa science, demanda à disputer avec les prophètes. C'était Martin Cellarius (Borrhans), de Stuttgard, savant hébraïsant, élève de Reuchlin, et ami de Mélanchthon, avec lequel il s'était lié à Tubingue (2).

---

(1) L'expression allemande est bien plus forte : Ja er sagte öffentlich, er wollte in Gott scheißen, wenn Er nicht mit ihnen redete, wie mit Abraham und andern Patriarchen — Melanchthon, Historie Thomas Münzer's.

Luther a reproduit l'expression de Munzer, en parlant de Henri VIII. — Voy. plus loin le chap. de ce nom.

(2) Jöcker's Gel. Lex., t. I, p. 1259. — Lingke, l. c., p. 115.

Il parut tenant en main la Bible ouverte aux paroles du Sauveur : « Laissez venir à moi les petits enfants, car le royaume des cieux est à eux. »

— Écoutez, disait Cellarius ; si le royaume des cieux appartient à l'enfant circoncis, comment ne serait-il pas à l'enfant baptisé ? Si l'enfant circoncis croit, pourquoi l'enfant baptisé n'aurait-il pas la foi ? Donc point de nouveau baptême. L'argument est spécieux, et Luther dans sa science des livres saints n'en a pas trouvé de plus fort, après son recours à la tradition pour combattre l'anabaptisme.

Malheureusement Cellarius abandonna l'Écriture, et se cramponna à Luther, comme un catholique à l'autorité (1) ; il invoquait les écrits du moine saxon. L'anabaptiste saisit vivement son argumentateur, ouvrit les livres publiés par Martin, lut une foule de propositions qui semblaient favoriser les doctrines de Storch et de Munzer et démontra que Luther se souciait fort peu de se contredire et n'avait qu'une ambition : celle de s'imposer comme le pape de Wittemberg (2). Cellarius bégayait : sa langue embarrassée ne trouvait que des paroles inarticulées, des sons mous et efféminés. Assailli, terrassé par son adversaire qui ne lui donnait pas un moment de repos,

---

(1) Denis l'Aréopagite prouve, chap. dernier, Ecclesiæ hierarchiæ, que du temps des apôtres, on conférait le baptême aux enfants. — Voyez encore saint Cyprien, ép. 18, liv. III.

(2) Arnold le protestant est tout-à fait de l'opinion de l'illuminé. Il a dit : Aus welchen und andern Umständen viele dazumal und sonst schliessen wollen, der ganze Streit wäre aus einer *Æmulation* entstanden, da sonderlich Lutherus allein Alles regieren wolte. — L. c., p. 697.

Cellarius perdit la tête, et n'ouvrit plus la bouche que pour se confesser vaincu (1).

---

(1) Il revint à Luther en 1525; en 1536, il était professeur de rhétorique à Bâle. — Hornbeckius, Controv., p. 338.

On consultera encore sur l'origine de l'anabaptisme : — Fried. Seyler, verstellter Wiedertäuffer, c. IX. — Zach. Theobald, Wiedertäuff. Geist. — Alexis Roß, Relig. der Welt. — Spanhemius, de Anabapt., disp. I, thes. 4. — Bucholzerus, Ind. Chron. ad an. 1522. — Hieronym. Kromayerus, Scrutin. relig., dissert. V, thes. 10. — Wigandus, in Anab. — Schlusselb., Catal, Hæret., lib. XII. — Kortholdus, Hist. eccles.

CHAPITRE XIV.

RETOUR DE LUTHER A WITTEMBERG. — 1522.

Origine de l'anabaptisme. — Carlstadt et Munzer sont les fils de Luther. — Doctrines de l'anabaptisme. — Mélanchthon par ordre de Frédéric a des conférences avec les anabaptistes, auxquels on avait donné le nom de prophètes. — Ce qu'il en pense. — Il en appelle à Luther. — Frédéric essaye, mais inutilement, d'empêcher le retour du moine à Wittemberg. — Lettre de Luther à l'électeur. — Il reparaît à Wittemberg, monte en chaire et prêche contre les illuminés. — Confère avec Stubner et Cellarius, et ne peut les ramener. — Son entrevue avec Munzer. — Les prophètes sont chassés de Wittemberg. — Les livres de Carlstadt confisqués. — Qu'avaient donc fait les prophètes?

L'anabaptisme est fils de la réforme protestante: c'est à Wittemberg que repose son berceau, et non dans les montagnes de la Savoie, où le marchand de Lyon, Pierre de Vaud était allé chercher un refuge. La réforme, comme l'anabaptisme, procédait de cette idée fondamentale : que l'Écriture sainte est la seule règle de la foi. Luther s'était contenté de séparer l'Écriture de l'Église; Munzer rejeta l'opération humaine pour comprendre l'Écriture. Rigoureux logicien, il croyait que la parole divine pouvait revêtir une autre forme que la forme sensible, et il en appelait pour la traduire fidèlement à l'illumination intérieure, que Luther avait enseignée positivement. Dès lors, pourquoi la Bible? c'est de cette conséquence désespérée d'un principe posé par le chef de l'école saxonne, que Munzer, chef lui aussi, mais d'une légion ful-

minante, fut poussé de chute en chute et d'abîme en abîme : *Bibel* ne signifia bientôt plus que *Babel* pour ce Satan de la réforme.

L'anabaptisme qui, fidèle au nom qu'il avait adopté, n'aurait dû faire entrer dans son symbole qu'un article : la foi à un second baptême, se mit bientôt à emprunter aux hérésies anciennes une foule d'erreurs qu'il devait sceller de son sang. On le vit annoncer un monde nouveau, où le Fils de Dieu viendrait habiter dans toute sa gloire; promettre aux nations de nouveaux cieux et une nouvelle terre, où régnerait l'égalité des biens temporels et spirituels, et où, dégagée des liens d'un mariage obligatoire, l'âme, libre, n'engendrerait plus que des fruits sans tache. Un pasteur luthérien, qui longtemps avait fréquenté les prophètes de la nouvelle alliance, nous a donné, dans un court récit, une idée nette de quelques-uns des dogmes socialistes de cette secte.

« Selon la chair, dit-il, ils ne reconnaissent ni père, ni mère, ni frère, ni sœur, ni femme, ni enfant; ils n'ont des frères et des sœurs qu'en Jésus-Christ. Ils ne disent pas : je suis dans ma maison, je couche dans mon lit, mais dans notre lit et dans notre maison. Ils ne disent pas : je mets mon habit, mais notre habit. Ils ne disent pas non plus : Catherinette ma ménagère et moi, mais Catherinette notre sœur et moi, nous faisons ménage ensemble. Chez eux, personne qui possède rien en propre, tout est et s'appelle *nôtre* (1). »

(1) Just. Menius, l. c. — Mœhler, la Symbolique, traduction de M. Lachat, t. II, p. 199.

L'anabaptiste regardait le baptême comme inutile à qui n'en comprenait pas la nature ; il voulait une seconde ablution pour l'âme profane, qui n'était pas née dans le royaume de la nouvelle alliance. Et qui désirait entrer dans la Jérusalem nouvelle devait renoncer à sept esprits mauvais : la crainte, la sagesse, l'entendement, l'art, le conseil, la force, l'impiété.

A qui s'approchait pour recevoir le baptême, Melchior Rink adressait la formule suivante :

« Es-tu chrétien? — Oui. — Que crois-tu? — En Dieu, mon Seigneur Jésus-Christ. — Combien demandes-tu de tes œuvres? — Un gros. — Qu'estime-tu tes biens? — Un gros. — Et ta vie? — Un gros. — Tu n'es pas chrétien, tu n'as pas reçu le véritable baptême; tu n'as été baptisé qu'en saint Jean, et avec l'eau. — Je te demande : Renonces-tu à la créature? — Oui. — A toi-même? — Oui. — Je te baptise (1). »

On ne saurait le méconnaître, c'est là un des triomphes du libre examen, triomphes qu'à Worms annonçaient longtemps d'avance d'Eck et Vehus.

L'exégèse individuelle, après avoir attaqué l'œuvre, nié l'activité humaine, effacé la suprématie du pontife romain, bouleversé la hiérarchie ecclésiastique, venait se heurter brutalement contre l'efficacité du baptême des enfants:

---

(1) Justus Menius, der Wiedertäuffer Lehre aus heiliger Schrift, widerlegt mit einer Vorrede Luther's ; la Doctrine de Justus Menius, anabaptiste, réfutée par Luther. Witt., 1554, part. II, p. 292. — Mœhler, l. c., t. II, p. 184-185. — Melanchthon, Unterricht wider die Lehre der Wiedertäuffer.

une ruine en amenait une autre. Doux reproches, menaces, et jusqu'aux pleurs de l'Église catholique, elle avait tout méprisé dans sa froide insensibilité. Nicolas Storch, Marc Stubner, Thomas Munzer, avaient ouvert le livre que tout le monde se croyait le droit de sonder, et ils étaient tombés sur ce texte évangélique: « Quiconque croira et sera baptisé, obtiendra le royaume des cieux, » et en vertu d'Aristote et de Luther, c'est-à-dire d'un *moi* trompeur ils avaient conclu que pour être régénérés et devenir enfants de Dieu par le baptême, il fallait d'abord avoir la foi. Mélanchthon fut chargé par Sa Grâce, l'électeur Frédéric, de s'entendre, s'il était possible, avec les nouveaux apôtres. Mélanchthon les interrogea donc, et il écrivit au prince qu'il fallait prendre garde de mépriser cette parole nouvelle (1).

«Qui vous a donné l'ordre de prêcher?» leur avait demandé Mélanchthon. « Le Seigneur, » s'étaient-ils écriés. Que dire aux évangélistes nouveaux, qui au fond répétaient ce que Luther avait si souvent répondu. Pourquoi Dieu n'aurait-il pas suscité Storch pour annoncer la parole de salut, comme il avait suscité Luther? Si tout homme est prêtre, ainsi que l'enseigne Luther dans la Captivité de l'Église à Babylone, le tailleur a dans sa poche ses lettres de vocation. Si le Saint-Esprit éclaire quiconque lit la Bible dans le recueillement, Marc Stubner l'hu-

(1) Ich habe sie selbst vernommen, ich habe in Wahrheit wichtige Ursachen, daß ich sie nicht verachten will. — Marheinecke, l. c., t. I. 1816, p. 206-307.

maniste a reçu le don céleste, car il a lu l'Écriture. Si le libre arbitre a été foudroyé par Luther, à l'aide de textes des livres saints, Carlstadt le théologien a pu rejeter le baptême des enfants au moyen d'un passage de saint Jean. On conçoit donc que Mélanchthon eut raison de défendre aux étudiants qui avaient fait un feu de joie des décrétales pontificales de tourmenter les « prophètes, » car c'est le nom qu'on avait donné par dérision aux anabaptistes (1).

Mélanchthon n'a pas tout dit: un moment il avait été tellement séduit par les fanatiques qu'il eut envie de quitter sa robe de professeur et d'entrer chez un boulanger, afin de ne plus manger désormais que d'un pain pétri de ses mains (2).

Luther voyait, de la Wartbourg, toutes ces tempêtes. Ses amis l'appelaient; Mélanchthon, Jonas, Amsdorf, lui écrivaient (3) : « Venez, ou nous

---

(1) Marheinecke, l. c. — Mélanchthon disait encore : On peut juger à certains signes qu'il est parmi eux des esprits dont Luther seul pourrait rendre témoignage; denn man siehet aus vielen Zeichen, daß in ihnen gewisse Geister seyn mögen, von denen aber Niemand als *Martinus* urtheilen kann. — Arnold, l. c., p. 727.

(2) Sunt qui eò dementiæ progressum scribant, ut abdicatâ professione relictoque litterario vitæ genere, pisturam meditaretur; ne scilicet alium panem comederet quàm manuum labore comparatum. — Cochl., in Act. Luth. — Surius, in Vitâ Lutheri. — Ulenberg, Vita et Res gestæ Philippi Melanchth. Coloniæ, 1622, in-12, p. 18.

(3) Melanchthon crebris suis aliorumque litteris permovit Lutherum ut Wittenbergam rediret. —Nisi hoc facere maturâsset, res Wittenbergensis non modò graviter afflicta atque vexata, sed perdita et funditùs diruta fuisset. — Camerarius, in Vitâ Melanchth., p. 51.

périssons. » Le conseil de Wittemberg n'était pas moins pressant (1).

— Oui, j'irai, répond-il, le temps presse, Dieu m'appelle, j'entends sa voix. A Wittemberg est mon troupeau, là sont mes enfants en Jésus-Christ; je serais coupable de leur sang, si je ne venais à leur secours : pour eux, je suis prêt à tout souffrir, la mort même. Satan a profité de mon absence pour jeter le trouble parmi mes brebis; je veux les lui arracher, car elles sont à moi, j'en ai répondu au Père éternel. J'irai donc, car ma plume est ici inutile, il faut ma bouche et mes oreilles (2).... Priez pour moi, afin que je brise la tête du serpent qui se dresse à Wittemberg contre l'Évangile. Sous les rayons de l'Évangile, je combattrai avec l'ange de la lumière, l'ange des ténèbres. Que Carlstadt s'obstine ou non, le Christ saura bien venir à bout de son mauvais vouloir. Nous sommes maîtres de la vie et de la mort, dès que nous avons foi au Seigneur de la mort et de la vie (3). Je frapperai sur la gueule du Saint-Esprit dont les prophètes se disent possédés (4).

C'est ici la page la plus brillante de Luther, et

---

(1) On lit dans le registre de la chambre des comptes de Wittemberg, 1525. — XLII. gl. Der Dictus Schulzin geben hat D. Martinus Luther vorzehrt, do er uff Erforderung des Raths unnd gemeyner Stadt wydderumb gegen Wittenberg kommen. So er aus der Insell Pathmos kommen ist yn dis Ihar allererst bezalt worden.

(2) An den Kurfürsten, 12 mai. — De Wette, Luther's Briefe, t. II.

(3) Spalatino, 12 mart. — De Wette, t. II.

(4) Jene, denen derselbe unter die Augen sagte, ihren Geist haue er über die Schnauze. — Menzel, Neuere Geschichte der Deutschen, t. I, p. 129-131.

que pour tout au monde nous ne voudrions pas arracher de son histoire; car le réformateur nous intéresse, lorsque sans peur, il rompt son ban, pour relever les statues qu'avait abattues Carlstad; pour purifier l'église de Tous-les-Saints, souillée par tant de profanations, et fermer la bouche aux prophètes. Luther est beau dans son indignation. Que les réformés nous montrent avec orgueil leur père à Worms, l'œil levé, comme un juge, sur l'empereur; nous ne saurions voir dans Luther à la Diète qu'un héros de théâtre qui a étudié d'avance le rôle qu'il doit remplir et qui ne saurait trembler un instant, parce qu'il sait bien que le seul homme qui pourrait le rendre sanglant, n'en a ni la volonté ni la puissance; qu'à vingt ans un roi n'a pas fait encore apprentissage du parjure, et qu'un cheveu enlevé de sa tête, même dans un mouvement de folle colère, mettrait l'Allemagne en feu. Jean Huss à Prague ne ressemble en aucune manière à Luther à Worms. Outre que le temps est une école où les rois comme les peuples viennent s'instruire, la pensée des deux sectaires n'était pas la même. Jean Huss venait pour changer à la fois le dogme catholique et le dogme social de l'Allemagne, il en voulait autant à la tiare qu'aux couronnes; Luther, lui, avait eu grand soin, dès son début dans la révolte, de séparer le fait politique du fait religieux qu'il devait confondre plus tard. Il caressa d'abord les grands, c'est le reproche que lui adresse Érasme. Il fallait bien les enivrer, leur tourner la tête; sans eux il ne pouvait commencer son duel avec Rome. Si Rome succombe sous ses

périssons. » Le conseil de Wittemb... n-
moins pressant (1). ... un

— Oui, j'irai, répond-il, le ... ront
m'appelle, j'entends sa voix. ... sont
troupeau, là sont mes enf... u plu-
serais coupable de leur ... e Dieu.
secours : pour eux, je ... auté que
mort même. Satan ... Charles-
jeter le trouble ... lui pros-
arracher, car ... venir, malgré
Père éternel ... en plein Wittemberg
inutile, il ... monde de sa parole, quand il
Priez po... se taire. Aussi s'émeut-on en le
pent ... iter la Wartbourg ; car c'est sa vie qu'il
Sou... semble compromettre, et avec elle le sort même de
l'... sa doctrine, dont ses disciples se disputeront l'héritage, et qui périra faute d'une intelligence capable d'en porter le poids. Si cette œuvre, qui, à l'entendre, vient de Dieu, est du vivant de Luther livrée à de tels chocs, qu'on ne sait plus la reconnaître souvent, saignante et mutilée qu'elle est ; jugez ce qu'elle fût devenue, Luther dans le tombeau !

Aussi, comme nous l'avons déjà remarqué, s'est-il rencontré de graves esprits, qui regrettent que Charles-Quint n'ait pas fait usage de l'épée que, lors de son élection, il avait promis de tirer au besoin pour la défense de l'ordre social : hommes inflexibles qui voudraient que les rois se souvinssent plus souvent qu'ils représentent ici-bas la divinité, et que le glaive qu'ils portent à leur côté ne leur a pas été donné pour rester inutile. Ils croient que si

ieune empereur l'eût tiré, l'Allemagne n'aurait
été plus tard en proie à ces guerres cruelles où
le sang de ses enfants. Quelques gouttes seu-
prises comme châtiment expiatoire, en
épargné des flots à la Germanie. Ils de-
i le matelot, pour échapper à la tem-
it pas au besoin déchirer l'une de ses
le cours d'un fleuve est interrompu
limon dont on débarrasse son lit (1).
les qui ne veulent pas, dans l'inté-
nité, qu'on joue avec des principes
éternel, et qui justifient leurs théories par
histoire. Pour se renfermer dans cet espace où ils débattent cette grande question du droit de vie et de mort, donné au prince sur quiconque veut renverser la croyance commune : Voyez, disent-ils, ce que l'oubli de la justice a répandu de maux sur la malheureuse Allemagne ! le sang de cent mille paysans versé sur les champs de bataille; les franchises municipales détruites; les droits de propriété renversés; les lois civiles violées; le pouvoir confisquant à son profit les libertés du peuple; le glaive et la crosse passant dans la main séculière; l'art dégradé, l'humanité pleurant sur des ruines : et tant de sacrifices, et de larmes, et de misère, pour qu'un jour on dît tout haut que le luthéranisme n'est pas le christianisme !...

---

(1) C'est l'idée que Hochstraet avait, dit-on, défendue, dans la prévision de l'avenir. Avant Hochstraet, Luther avait écrit cette terrible formule : Melius est omnes episcopos occidi, omnia collegia monasteriaque eradicari, quàm unam perire animam.

Cette œuvre, qui eût pu mourir de mort violente à Worms sous le glaive de l'empereur, périssait aujourd'hui dans une lente agonie, si Luther fût resté plus longtemps à la Wartbourg. Ce n'était pas le tranchant d'une épée qu'elle avait à craindre; mais l'instrument dont elle était éclose, la parole. Luther comprit le danger. Ses amis, qui n'en avaient pas la conscience, parurent intimidés du conseil qu'ils lui avaient donné d'abord de revenir; et pour l'effrayer, ils le menacèrent de la colère de Charles-Quint. Mais quand leur voix eût pu se faire entendre jusque dans les solitudes de la Wartbourg, Luther n'aurait pas obéi; car il y en avait une autre qui criait plus fort, « celle qui parlait à Moïse sur le Sinaï, et qui renversait Paul sur le chemin de Damas, la voix de Dieu, » que Luther disait entendre au fond de son cœur. Il semble qu'il en est plein quand il répond à Frédéric qui lui défend par Jean Osswald Amtmann d'Eisenach (1), de venir à Wittemberg :

« Que Votre Grâce le sache bien : ce n'est pas des hommes, mais du ciel par Notre Seigneur Jésus-Christ, que vient mon Évangile. J'aurais pu, ce que je ferai désormais, m'appeler et me signer son serviteur et son évangéliste..... J'ai fait assez pour Votre Grâce en m'emprisonnant ici pendant une année. Ce n'est pas par peur au moins, le diable le sait bien! Il voyait mon cœur au moment où j'entrais dans Worms : quand il y aurait eu autant de diables pour me retenir qu'il y a de tuiles sur

(1) Lingke, l. c., p. 117.

les toits de la ville, j'aurais escaladé les murs avec joie. Or le duc Georges (1) ne vaut pas même un diable. Comme le père des miséricordes infinies m'a donné pouvoir par son Évangile sur tous les démons et sur la mort, et m'a livré la royauté de l'avenir, Votre Grâce électorale doit bien voir que ce serait outrager mon maître que de ne pas me fier à lui, ou d'oublier que je suis au-dessus de la colère du duc Georges. Si Dieu m'appelait à Leipzig comme à Wittemberg, j'irais, quand bien même, que Votre Grâce me pardonne cette folie, neuf jours durant, il pleuvrait des Georges, et que chacun serait neuf fois plus furieux que ce diable de duc (2). Il prend donc mon Christ pour un roseau: le Christ ni moi ne le souffrirons plus longtemps.

» Je vais à Wittemberg sous l'aile d'une protection plus forte que celle des princes et des électeurs. Je n'ai que faire de votre appui; vous avez besoin du mien. Il vous servirait davantage. Si je savais que vous voulussiez m'offrir votre protection, je ne partirais pas. Ceci est une affaire qui n'a besoin ni de conseil ni du tranchant d'une épée; Dieu seul, et sans aucun appareil de force visible, voilà mon maître et mon protecteur. Qui

(1) Le duc Georges s'était plaint à l'électeur des mouvements religieux de Wittemberg, et, comme membre de la diète germanique, avait appelé la sévérité du corps épiscopal contre les perturbateurs. Seckendorf, liv. I, p. 217. — Planck, l. c., t. II, p. 60. — De Wette, Dr. M Luther's Briefe, t. II, p. 139.

(2) Wenns gleich (E. K. F. G. verzeihe mir mein närrisch Reden) neun Tage, eitel Herzog Georgen regnete, und ein jeglicher wäre neunfach wüthender, denn dieser ist. — An den Kurfürsten Friedrich, 5. Marz 1522.

croit me protégera, et vous êtes trop faible dans la foi pour que je voie en vous un protecteur et un sauveur.

» Vous voulez savoir ce que vous avez à faire en cette occasion, persuadé que vous êtes que vous n'avez pas assez fait. Je vous le dis respectueusement : vous avez beaucoup trop fait, et vous n'avez plus rien à faire. Dieu ne veut pas que vous entriez en partage de mes chagrins ou de mes tourments : il les garde pour lui et non pas pour d'autres... Que si je ne veux pas obéir, Dieu ne vous imputera ni mes fers ni mon sang si je succombe. Laissez faire l'empereur, obéissez-lui comme prince de l'Empire; qu'il prenne ma vie, cela le regarde. Vous ne m'en voudrez pas, prince, si je ne consens pas à vous associer à mes peines et à mes dangers : le Christ ne m'a pas enseigné à me montrer chrétien aux dépens de mon prochain. Quand ils pousseraient la démence jusqu'à exiger que vous missiez la main sur moi, je vais vous dire ce que vous avez à faire. Je veux que vous obéissiez sans prendre souci de votre serviteur, et que vous ne souffriez pour moi ni dans votre esprit, ni dans vos biens, ni dans votre corps.

» A la garde de Dieu, mon prince! une autre fois, s'il est nécessaire, nous causerons plus longuement. Je me dépêche, de crainte que Votre Grâce électorale ne s'inquiète du bruit de mon arrivée : mon devoir, comme bon chrétien, est de consoler tout le monde et de ne nuire à personne. J'ai affaire à un autre homme que le duc Georges, qui me connaît bien et que je ne connais pas trop mal. Si Votre

Grâce croyait, elle verrait le royaume de Dieu : comme elle ne croit pas, elle n'a rien vu. Amour au Seigneur dans l'éternité. Amen. Donné à Borna, à côté de mon conducteur, le mercredi des Cendres 1522. »

Ce n'était pas du zèle de la parole divine qu'était tourmenté l'électeur, qui croyait toujours voir entre lui et Luther le spectre de l'empereur. En proie à des peurs toutes charnelles, il dépêchait au moine courrier sur courrier ; mais Luther marchait toujours, riant de ces folles considérations humaines dont on voulait l'effrayer. A quelque distance de Wittemberg il vit venir à lui son ami Schurf qui avait ordre du prince d'essayer, pour le détourner d'entrer à Wittemberg, des conseils d'amitié. Tout ce qu'il put obtenir, ce fut quelques mots en échange de ceux que lui transmettait le messager.

« J'irai, disait Luther ; le temps presse, Dieu m'appelle, il crie ; que la destinée s'accomplisse, au nom de Jésus-Christ maître de la vie et de la mort. Satan, en mon absence, s'est introduit dans ma bergerie de Wittemberg et y a fait des ravages que ma présence seule peut réparer : il me faut les yeux et la bouche pour voir et pour parler. Ce sont mes brebis que Dieu m'a données à garder, ce sont mes enfants dans le Seigneur. Pour eux je suis prêt à souffrir le martyre : je viens accomplir, avec la grâce de Dieu, ce que le Christ demande à qui le confesse (Jean, 10, 12). Si ma parole suffisait pour chasser le mal, m'appellerait-on à Wittemberg ? Plutôt mourir que de différer, mourir pour le salut de mon prochain. »

Et il congédia l'envoyé (1).

Ces paroles allaient bien à Luther, qui avait laissé pousser sa barbe, dépouillé ses vêtements de prêtre, jeté son bâton de pèlerin pour monter à cheval, et pris la cuirasse de fer, la grande épée, le casque, les éperons et les bottes de l'homme d'armes du seizième siècle. C'est sous ce costume guerrier, au milieu d'un nuage de valets et de poussière, que le peintre Lucas Cranach l'a représenté faisant son entrée à Wittemberg. On ne l'appelait plus Luther, mais le chevalier Georges (2).

Pour nous, nous n'aimons pas ce travestissement.

---

(1) Consultez, sur les préliminaires de ce voyage et sur son entrée à Wittemberg, les lettres de Luther à Spalatin, 17 janvier; à l'électeur Frédéric, 5 et 7 mars; à Spalatin, 7 mars 1522.

(2) Dans la bibliothèque de l'Académie de Leipzig, on conserve un portrait de Luther, partant de la Wartbourg pour Wittemberg. Au bas du cadre sont ces quatre vers, que Luther avait composés, malade à Schmalkald, en 1537 :

Quæsitus toties, toties tibi Roma petitus,
En ego per Christum vivo Lutherus adhuc.
Una mihi spes est quâ non confundar, Iesus,
Hanc mihi dum teneam, perfida Roma vale!

Voy. Sal. Stepner, in Inscript. Lipsiensibus, p. 306.

On l'a représenté dans un vieux cadre sur bois, précédé d'un serpent ailé, avec cette inscription :

Zu Wartburg Doctor Luther war
Verborgen fast ein ganzes Jahr;
Ein großer Bart ihm war gewachsen,
Wie damals trugen auch die Sachsen,
Und ganz verändert sein Gestalt;
War neun und dreißig Jahr gleich alt.
Gen Wittenberg geritten kam,
Zu Niclas Amsdorff, da er nahm
Die Herberg, eh er seinen Bart
Hat abgelegt, als bald er ward

Nous regrettons sa robe noire, et son capuchon de moine qu'il avait quand nous le rencontrâmes sur le chemin de Worms ; et puisqu'il allait au martyre, pourquoi dépouiller le vêtement de confesseur du Christ?

A peine est-il arrivé à Wittemberg qu'il monte en chaire dans cette église de Tous-les-Saints où six ans auparavant il avait jeté son premier cri de révolte contre la papauté. Elle était jonchée de débris de statues, et ressemblait à un atelier de sculpteur beaucoup plus qu'à une maison de prière. Carlstadt se tenait caché derrière un des piliers pour échapper à l'œil de son disciple qui le cherchait dans la foule. L'archidiacre n'avait pas osé rendre visite au docteur.

Le regard de Luther se promena longtemps en silence sur ces vestiges de la fureur anabaptiste : l'auditoire, pressé autour de la chaire, était dans l'attente de la parole de son maître. Luther bénit l'assemblée suivant la coutume catholique, mais cette fois sans invoquer Marie. Il ne fit pas d'exorde et entra tout d'un bond en matière.

« C'est du cœur, dit-il, en montrant les statues brisées, qu'il fallait les arracher, et bientôt on les aurait vues tomber d'elles-mêmes, ou la main des magistrats les aurait renversées. Mais il ne fallait pas donner à un zèle déréglé l'air d'une révolte

---

Von Lucas Kranach abgemalt,
Als wie er ist hie gestalt.

Fred. Scharfii, Dissert. de Luthero omnium theologorum... communi præceptore. Witteb., 1686.

que je ne puis approuver. Satan, en mon absence, est venu vous visiter, il vous a dépêché ses prophètes. Il connaît à qui il a affaire, vous deviez savoir que c'est moi seul qu'il fallait écouter. Dieu aidant, le docteur Martin Luther a marché le premier dans la voie nouvelle, les autres ne sont venus qu'après : ils doivent se montrer dociles comme des disciples; obéir est leur lot. C'est à moi que Dieu a révélé son verbe, c'est de cette bouche qu'il sort pur de toutes souillures. Je connais Satan : je sais qu'il ne s'endort pas, qu'il a l'œil ouvert dans les temps de trouble et de désolation. J'ai appris à lutter avec lui, je ne le crains pas; je lui ai fait plus d'une blessure dont il se sentira longtemps. Que signifient ces nouveautés qu'on a essayées en mon absence? J'étais donc bien loin pour qu'on n'ait pu venir me consulter? Est-ce que je ne suis plus le principe de la pure parole? Je l'ai prêchée, je l'ai imprimée, et j'ai fait plus de mal au pape en dormant, ou à Wittemberg au cabaret, en buvant de la bière avec Philippe et Amsdorf, que tous les princes et les empereurs ensemble (1). Si j'avais eu l'âme sanguinaire, si j'aimais les tempêtes, que de sang j'aurais fait répandre en Europe! L'empereur lui-même eût-il été en sûreté à Worms, si je n'avais épargné ses jours? Esprits de brouille et de discorde, répondez! Que pense le diable quand il vous voit bâtir toutes vos imaginations? le rusé, il

(1) Id verbum, dum ego dormivi, dum Wittembergensem cerevisiam bibi cum Philippo meo et Amsdorf, tantum papatui detrimentum intuli quantum ullus unquam princeps vel imperator. — Oper. Luth., t. VII. — Chytr. Chronol. Sax., p. 247.

se tient coi en enfer, comptant sur les tragédies que ces extravagants docteurs vont exciter. Je voudrais que moines et moinesses quittassent leurs cellules pour venir m'entendre; voici ce que je leur dirais : il n'est ni permis ni défendu d'avoir des images. A la vérité j'aimerais mieux que la superstition ne les eût pas introduites parmi nous; mais encore une fois, ce n'est pas tumultuairement qu'on devait les renverser. Oui, quand le diable m'en aurait prié, j'aurais fait la sourde oreille. »

Luther tint son auditoire captif pendant près de deux heures : la foule était muette, fascinée par cette parole monacale, si vive, si claire, si entraînante (1).

Le surlendemain, Luther tonnait encore. Il tenait cette fois les prophètes et les fouettait de sa parole. Ne vous semble-t-il pas entendre une voix catholique? De quels autres arguments se servirait pour châtier le fol orgueil de nos novateurs un prêtre de notre Église?

« Vous voulez fonder une Église nouvelle; voyons, qui vous envoie, de qui tenez-vous votre ministère? Comme vous rendez témoignage de vous-mêmes, nous ne devons pas vous croire tout d'abord, suivant le conseil de saint Jean, mais vous éprouver. Dieu n'a envoyé personne dans le monde qui n'ait été appelé par l'homme ou annoncé par des signes, pas même son fils. Les prophètes

(1) Conciones eo habente, omnia conquiescebant, et audientes, cùm singularem facultatem explicandi susceptas res, tum dicendi vim, tum etiam virtutem atque fortitudinem admirabantur, et reverebantur autoritatem. — Camerarius, Vita Melanchthonis.

tiraient leur droit de la loi et de l'ordre prophétique comme nous des hommes. Je ne veux pas de vous, si vous n'avez qu'une révélation toute nue à mettre en avant. Dieu n'aurait pas voulu que Samuel parlât autrement qu'en vertu de l'autorité d'Héli. Quand on vient pour changer la loi, il faut des miracles. Où sont vos miracles? Ce que les Juifs disaient au Seigneur, nous vous le redisons: Maître, nous voulons un signe (1). Voilà pour vos fonctions d'évangélistes.

» Voyons maintenant quel esprit souffle en vous. Je vous demande si vous avez éprouvé ces angoisses spirituelles, ces enfantements divins, cette mort, cet enfer dont parle l'Écriture. Si vous n'avez que des paroles douces et tranquilles, nous ne vous croirons pas, même quand vous diriez que vous avez été enlevés au troisième ciel : le signe du Fils de l'Homme vous manque, le Basanos ou la pierre de touche du chrétien. Voulez-vous connaître le lieu, le temps, la forme des colloques divins

(1) Bullinger a repris cet argument, dont il se sert fort habilement contre les anabaptistes. Luther insista, à diverses reprises, dans ses œuvres, entre autres, liv. III, chap. IV, Adversùs Anabaptistas, sur cette obligation, imposée à quiconque apporte une doctrine nouvelle, de prouver sa mission par des miracles. Plus tard il reconnut (von beiden Gestalten des Sacraments) qu'il n'en avait opéré aucun, et que son prodige le plus grand était d'avoir frappé Satan à la face, et la papauté au cœur. — L'Église luthérienne a depuis longtemps renoncé à invoquer le miracle en témoignage d'une vocation humaine. — Nos miracula non operamur, nec ea ad doctrinæ veritatem confirmandam necessaria judicamus. — Sutcliffus, in Ep. lib. D. Kelleinsonts, p. 8. — Ex miraculis non posse sufficiens testimonium, aut certum argumentum colligi veræ doctrinæ. — Whitaker, de Eccl., p. 349.

écoutez : Il a brisé mes os comme un lion, j'ai été jeté loin de la lumière de son œil, mon âme a été remplie de maux, ma vie a approché de l'enfer.... La Majesté ne parle pas immédiatement, afin que l'homme voie : elle dit : L'homme ne me verra pas, et il vivra. Notre nature ne pourrait supporter une étincelle de son verbe : elle parle donc par la bouche des hommes. Voyez Marie qui se trouble à la vue de l'ange. Que vous dirai-je encore ? Comme si la splendeur de Dieu pouvait s'entretenir familièrement avec le vieil homme et ne pas le tuer ou le dessécher, pour en chasser les immondes odeurs, car c'est un feu qui consume. Les songes et les visions des saints sont terribles quand on les comprend bien. Voyez ! Jésus n'est glorieux lui-même qu'après son crucifiement. »

Les prophètes n'assistaient pas au sermon, mais ils y étaient représentés par leurs disciples ; un d'eux, au sortir du temple, s'écria dans son enthousiasme qu'il venait d'entendre un ange (1). Marc Stubner arriva le lendemain à Wittemberg peur consoler ses frères et entrer en lutte avec l'orateur. Il fit porter son défi à Luther, qui, après une longue conférence avec Mélanchthon, consentit à recevoir le prophète, et Cellarius le néophyte. Luther a raconté l'entrevue.

« J'ai reçu, dit-il à Spalatin, la bordée des nouveaux prophètes, Satan s'est em..... dans sa

(1) Camerarius, in Vitâ Melanchthonis. — Seckendorf, Comm. de Luth., lib. I, sect. 48, § CXIX, p. 103.

sagesse (1). Esprits brouillons et superbes qui ne peuvent souffrir de douces admonitions, et veulent qu'on les croie de pleine autorité et dès le premier mot; qui n'endurent ni discussion ni examen! Quand je les ai vus s'opiniâtrer, mentir à eux-mêmes, et tâcher de m'échapper dans leur embarras de paroles, j'ai bien vite reconnu le vieux serpent. Prouvez-moi au moins votre doctrine par des miracles, ne cessais-je de leur répéter; car elle n'est pas dans l'Écriture. Eux de se récuser, et de me refuser des signes. Je les menaçai alors de les forcer de me croire. Maître Martin Cellarius frémissait, tempêtait comme un possédé, parlant sans être interrogé, et sans me laisser placer une parole. Je les ai renvoyés à leur dieu, puisqu'il refusait au mien des miracles. Ainsi finit l'entrevue.... ».

Camerarius ajoute que Marc Stubner interrompit Cellarius et s'adressant au docteur : — Pour preuve que je suis possédé de Dieu, je puis vous dire ce que vous pensez maintenant. — Bah! fit Luther d'un bon air moitié bouffon, moitié sérieux.—Oui, vous pensez que ma doctrine pourrait bien être véritable. — Luther sourit; justement en ce moment, il roulait dans sa langue : Va au diable, malheureux!

Luther n'a pas pas tout dit. Les historiens anabaptistes prétendent que le prophète Stubner et Cellarius demandèrent au réformateur à quels mi-

---

(1) Et inventus est Satan sese permerdâsse in sapientiâ suâ. — Spalatino, 12 april. 15 2. — De Wette, t. II.

racles lui aussi pouvait faire connaître qu'il était envoyé de Dieu. Question indiscrète qui mit si fort en colère le docteur, qu'il congédia l'assemblée sans vouloir plus rien entendre.

C'est un spectacle, du reste, bien remarquable, que Luther se réfugiant dans le catholicisme pour confondre son adversaire, et employant contre les fanatiques l'argument de saint Athanase contre Arius : cette grande preuve écrite dans les cieux, que saint Thomas d'Aquin, dont il s'est si hautement moqué, veut qu'avant tout on demande à qui s'est révolté contre l'unité! Quelques années plus tard, un autre réformateur, Zwingli, placé en face de la Soutane Bleue, Georges Blawrock, un autre illuminé, enfanté par l'anabaptisme, ne sollicite pas des signes dans le soleil, mais il invoque contre lui l'autorité et la tradition.

« Si nous permettions, disait-il (1), à tout homme à tête chaude et à esprit tracassier de répandre en public toutes les folles élucubrations de son cerveau, de faire des disciples, d'instituer un culte, nous verrions les sectes et les factions pulluler dans

(1) Si enim hoc permittamus ut capitosus quisque et malè feriatus homo, mox ut novum aliquid et insolens in suo animo concepit, illud in publicum spargens, discipulos colligat, et sectam instituat novam, brevì tot sectas et factiones videre licebit, ut Christus qui vix multo negotio, et summis laboribus ad unitatem reductus est, in singulis ecclesiis, in partes quàmplurimas denuò scindatur. Quapropter in ejusmodi rebus, communis totius Ecclesiæ autoritas consulenda, et hujus consilio, non cujusvis temerariâ libidine, omnia hæc transigenda sunt. Judicium enim Scripturæ nec meum, nec tuum, sed totius Ecclesiæ est. Hujus enim claves, et clavium potestas. — Zwingli, de Bapt., p. 72.

cette église du Christ qui n'a conquis l'unité qu'après de si grands travaux et de si grandes luttes. Il est donc nécessaire en cette occasion de consulter l'Église, et de ne pas écouter la passion et les préjugés. L'intelligence de l'Écriture n'appartient ni à vous ni à moi, mais à l'Église; à elle les clefs et la puissance des clefs. »

Bullinger (1) rapporte que la Soutane Bleue s'écria : N'avez-vous pas, vous autres sacramentaires, rompu avec le pape, sans avoir consulté l'Église dont vous sortiez, et une Église qui ne datait pas d'hier? Et il ne nous serait pas permis d'abandonner la vôtre, qui n'a que quelques jours d'existence; ce que vous avez fait, nous ne pourrions le répéter? » Bullinger se tait ici. Nous aurions voulu connaître la réplique de Zwingli.

Cellarius n'était pas un adversaire dont Luther eût pu tirer vanité, mais bien Munzer qu'il aurait voulu ramener par une sympathie secrète pour cette sauvage nature. Munzer, de son côté, pensait que s'il pouvait entretenir Luther, il le gagnerait à sa cause. On ménagea une entrevue entre ces deux hommes (2).

Munzer vint à Wittemberg. Les conférences furent sérieuses et tinrent les esprits dans l'anxiété. Luther employa la raison, la passion, la prière, la menace; son rival, les mêmes armes. Après un inutile échange de paroles, tous deux se séparèrent pour ne plus se revoir que dans l'éternité : Luther

(1) Bullinger, in Apol. Anab., p. 254.
(2) Sleidan, liv. V. — Meshovius, Ottovius, etc.

soutenant que Munzer était un démon incarné; Munzer affirmant que Luther était possédé d'une légion de diables. Luther, qui avait promis de n'employer contre ses adversaires que la parole, sollicita contre Munzer et ses adhérents un édit de proscription, que Sa Grâce l'électeur signa tranquillement, et la confiscation des livres de Carlstadt alors sous presse, et que Frédéric ordonna plus tranquillement encore (1).

Quelques mois s'étaient à peine écoulés depuis que Frédéric avait quitté Worms, pour n'être pas présent à la proscription de son protégé par Charles-Quint.

Munzer fit ses adieux à Luther en véritable Parthe, en lui lançant un écrit où l'ecclésiaste de Wittemberg est transformé en Satan: la même comparaison que le Saxon avait employé contre l'empereur.

Et Carlstadt, en jetant un dernier regard sur cette université où, quelques années auparavant, il avait donné l'accolade à son bien-aimé disciple, s'écriait:

« Condamné par mon élève sans avoir été entendu (2)! »

On se demande tristement, en voyant Carlstadt et Munzer obligés de quitter Wittemberg, de quel crime ils subissent le châtiment? Carlstadt voulait qu'on distribuât la cène sous les deux espèces;

---

(1) Eine Schrift Carlstadts, in seinem bisherigen Sinne abgefaßt, von der schon einige Bogen abgedrückt waren, wurde von der Universität die dem Churfürsten darüber berichtete, unterdrückt. — Ranke, l. c., t. II, p. 34.

(2) Hoch verursachte Schutzrede wider das geistliche sanftlebende Fleisch zu Wittenberg. — Arnold, l. c., lib. XVI, p. 697.

Luther la distribue. Munzer avait attaqué violemment la confession auriculaire : Luther, sans l'abolir, ne veut plus qu'elle soit obligatoire. Carlstadt contestait à la messe le titre de sacrifice : Luther vient d'effacer du canon tout ce qui pourrait rappeler au peuple l'idée de l'oblation propitiatoire. Munzer s'est emporté contre le célibat : Luther achève son traité contre les vœux monastiques. Carlstadt a renversé les images : Luther demande qu'on les fasse disparaître sans tumulte des lieux saints. Carlstadt et Munzer, qu'ont-ils donc fait pour être chassés de la Saxe ? Ils voulaient confisquer à leur profit une révolution dont Luther tenait à rester le maître et le modérateur.

— Docteur, demandait-on, peut-on mettre à mort les anabaptistes ? — C'est selon, répondit Luther : il y a des anabaptistes séditieux ; le prince peut les envoyer au supplice ; il y a des anabaptistes fanatiques, il faut se contenter de les bannir (1).

Il oubliait ce qu'il répétait quand il avait peur de l'empereur : le Christ n'a pas voulu qu'on fît des conversions à l'aide du fer ou de l'épée (2).

(1) Es sind zweierley Wiedertäuffer. Etliche sind öffentliche Auffchürer, lehren wider die Obrigkeit. Die mag ein Herr wol richten lassen und tödten. Etliche aber haben schwermerische Wahn und Meinung, dieselben werden gemeiniglich verweiset. — Tisch-Reden, p. 409.

(2) Christus non voluit vi et igni cogere homines ad fidem. — Mélanchthon approuva et conseilla le supplice des trois anabaptistes, Juste Muller, de Schœnau ; J. Peisker, d'Eustersdorf ; et Henri Kraut, tailleur à Eberfeld.

On peut consulter les Tisch-Reden, p. 408-410. Luther y parle longuement des anabaptistes, dont il fait autant de démons. Arnold a défendu leur mémoire dans la première partie de son Histoire des Hérésies.

CHAPITRE XV.

SERMON SUR LE MARIAGE. — 1522.

Les prophètes chassés de Wittemberg, la révolte n'était pas apaisée. — Il fallait donner un aliment nouveau à l'activité intellectuelle, créée par le libre examen. — Luther monte en chaire et parle sur le mariage. — Idée de son sermon. — Érasme n'y voit qu'un dévergondage d'esprit. — Il n'a pas compris la pensée secrète de Luther. — Que voulait Luther à l'aide de ces images charnelles transportées en chaire? — Les princes se taisent à ce scandale. — Et Wittemberg publie le recueil des sermons de Luther, où le moine est représenté la tête surmonté de l'Esprit saint. — Staupitz effrayé retourne au catholicisme et abandonne son ancien ami.

C'était un beau triomphe assurément que la parole luthérienne avait obtenu sur le fanatisme! Les prophètes, n'osant plus soutenir le regard du moine, quittaient Wittemberg et cherchaient à répandre leurs visions dans les campagnes et à entraîner les âmes à leurs rêveries : elles succombaient en foule. Plus hardi que Luther, Munzer secouait sur les provinces des paroles enflammées qui empruntaient « l'aile des anges pour messagère, » comme autrefois, si nous nous le rappelons, les propositions de Luther contre les indulgences. Les paysans commençaient à se révolter contre leurs seigneurs. Une lutte s'annonçait où le peuple jouerait son jeu, jeu de dupe et de martyr. Luther voyait l'orage, et prophétisait le jour où l'Allemagne se débattrait dans le sang. Ces tempêtes populaires lui avaient été annoncées par des signes qu'il était accoutumé à inter-

prêter (1) : d'abord par des feux qui s'éteignaient le soir, puis par la découverte de deux monstres, un pape-âne, un moine-veau, qu'on avait trouvés, l'un dans le Tibre, l'autre à Freyberg ; comme si sa doctrine elle-même n'était pas un augure assez éclatant de calamités prochaines, et la parole qu'il prêchait en chaire, un manifeste assez clair contre l'ordre social et religieux de l'Allemagne !

La révolte n'était pas apaisée : en chaire Luther était forcé de la combattre, mais au sortir du temple, il la caressait et la fêtait, parce qu'à tout peuple en rébellion il faut des ruines ou du sang. Luther sauva l'image un moment, mais abolit la messe pour plaire à la multitude. Le prince Frédéric, amoureux, comme tout artiste, des brillantes cérémonies du culte catholique, aurait voulu les conserver ; mais le pouvoir ne pouvait inspirer ni compassion ni terreur au réformateur ; aussi entend-on Luther proclamer comme un axiome : que le prince n'est qu'un régent séculier, qui peut bien toucher au glaive, mais qui ne saurait, sans pécher, manier l'encensoir. Le chapitre essaye de se cacher derrière l'épée de Sa Grâce pour braver les colères du moine, mais le moine, qui a pour lui la force réelle, brave le chapitre dans une lettre où la menace est tempérée par une fine ironie : il se rit des cris impuissants du clergé. « Vraiment, dit-il, est-ce que la patience avec laquelle j'ai souffert vos

(1) Quo et mihi non est dubium Germaniæ portendi, vel summam belli calamitatem, vel extremum diem : ego tantùm versor in particulari interpretatione, quæ ad monachos pertinet.—Wencesl. Link., 16 januar.

sottises ne serait plus de saison? Jusqu'à ce jour je n'ai, vous le savez, invoqué que l'assistance du Seigneur; me forcerez-vous d'avoir recours à d'autres armes?» Le chapitre feint de ne pas comprendre Luther. Le moine s'explique bientôt: une nuit le peuple rassemblé brise à coups de pierres les fenêtres du chapitre. Les chanoines tremblants déclarent qu'ils obéiront, et ils obéissent. Cette nuit le peuple fit acte de sacerdoce et de royauté (1).

Il ne faut pas comparer une révolution matérielle à une révolution intellectuelle : on peut se rendre maître de la matière révoltée, mais de l'intelligence, jamais. A Luther, rien n'était facile comme de relever les statues abattues par les fanatiques; l'ouvrier qui leur avait passé la corde au cou pour les faire tomber les reposait triomphalement sur leur piédestal de marbre. Mais il ne faut pas s'y tromper, l'ouvrier invisible, le Satan qui avait excité ces désordres n'avait pas quitté Wittemberg. A tous ces esprits qu'il avait mis en branle, il fallait du mouvement; tous étaient tombés dans le doute, maladie de l'âme, que le repos aurait rendue mortelle. Luther connaissait les besoins spiritualistes des intelligences qu'il avait poussées dans la révolte. Aussi, pendant que les maçons sont occupés à réparer les dégâts des iconoclastes, cherche-t-il à donner un aliment à cette fièvre de nouveautés dont Wittemberg est tourmentée. Luther, comme son œuvre, ne peut vivre qu'à la condition que l'ac-

---

(1) Menzel, l. c, t. I, p. 139-164. Die ganze Kirchenangelegenheit war bereits Volksangelegenheit geworden.

tivité créée par le libre examen sera incessamment entretenue.

C'est quelques jours après sa grande colère contre les prophètes, qu'il prêcha, sur le mariage, ce sermon que Bossuet a qualifié de fameux, ne trouvant probablement dans son idiome d'évêque aucun terme qui le peignît sans offenser les oreilles. Cette chasteté de parole ne nous conviendrait pas : le prêtre n'a osé en citer que quelques lambeaux, étouffés encore sous une phraséologie méticuleuse. L'historien peut se permettre des hardiesses dont s'épouvanterait un théologien. Toutefois, qu'on se rassure, nous n'écarterons qu'un coin du voile. Écoutons l'apôtre saxon.

« Dieu a créé l'homme (1) afin qu'il fût mâle et femelle, dit la Genèse, ce qui nous enseigne que Dieu a formé l'être double, voulant qu'il fût homme et femme, ou mâle et femelle : et cette œuvre lui plut tellement qu'il jugea que ce qu'il avait fait était bien...

» L'homme et la femme créés, Dieu les bénit en disant : Croissez et multipliez ; d'où nous déduisons la nécessité de l'union des deux sexes pour opérer la multiplication des êtres ; d'où encore que de même qu'il ne dépend pas de moi que je ne sois homme, il n'est pas dans ma nature que je m'abstienne de femme : et comme tu ne pourrais faire

(1) Martini Lutheri de Matrimonio, sermo habitus Wittembergæ. Anno 1522, t. V.— Oper. Luth. Wittembergæ, 1544, p. 19 et seq., 18 pages in-folio. — Une chose remarquable, c'est que ce sermon ne se trouve dans presque aucune édition des œuvres de Luther publiées depuis cette époque.

que tu ne sois femme, tu ne pourrais pas non plus te passer d'homme. Ce n'est pas ici un conseil, une option, mais une nécessité que le mâle s'unisse à la femelle, et la femelle au mâle.

» Car ce mot de l'Éternel : Croissez et multipliez, n'est pas seulement un précepte divin, mais plus qu'un précepte, une œuvre du créateur que nous ne pouvons fuir ou omettre : il est de nécessité souveraine que je sois mâle, destin plus impérieux que de boire, de manger, d'aller à la selle, de me moucher, de veiller et de sommeiller. La nature et les instincts ont leurs fonctions tout comme les membres du corps. Et de même que Dieu ne fait pas un commandement à l'homme qu'il soit mâle ou femelle, ainsi ne lui enjoint-il pas de croître ou de multiplier ; mais il lui donne une nature telle qu'il sort des mains de son Dieu mâle ou femelle, et que la génération est de son essence. C'est ici une loi de nature et non un précepte de conscience...

» Il y a trois variétés d'hommes auxquels Dieu a ôté le bienfait de la génération, ainsi qu'on le voit en saint Matthieu : les eunuques de naissance, les eunuques par castration, les castrats par amour du règne de l'Évangile : ôtez ces trois natures d'être, que personne ne songe à vivre sans une compagne : crois et te multiplie, tu ne peux sans crime décliner cet ordre de Dieu.

» Les eunuques du ventre de leur mère sont ces impuissants qui de leur nature ne sont idoines ni à procréer, ni à multiplier ; qui sont froids, maladifs ou atteints de quelque affection qui leur ôte la faculté

prolifique. Ils ressemblent au sourd ou à l'aveugle privés de la vision ou de l'ouïe....

» *Quid si mulieri ad rem aptæ contingat maritus impotens?*

» *Ecce, mi marite, debitam mihi benevolentiam præstare non potes, meque et inutile corpus decepisti. Fave, quæso, ut cum fratre tuo aut proximè tibi sanguine juncto occultum matrimonium paciscar, sic ut nomen habeas, ne res tuæ in alienos perveniant.*

» *Perrexi porrò maritum debere in eâ re assentiri uxori, eique debitam benevolentiam spemque sobolis eo pacto reddere. Quòd si renuat, ipsa clandestinâ fugâ saluti suæ consulat, et in aliam profecta terram, alii etiam nubat.*

» Quant aux castrats volontaires, c'est une espèce de mulets qui, non idoines au mariage, ne sont pas délivrés de la concupiscence, et ont appétit de femmes...

» *Illis accidit juxtà proverbium illud: qui canere non potest, semper canere laborat. Hâc viâ illi affliguntur, ut lubentiùs mulieribus conversentur, quùm præstare tamen nihil queant.*

» Le dernier ordre d'eunuques est formé de ces esprits élevés et riches, beaux instincts que conduit la grâce, êtres qui sont propres à la création, mais qui préfèrent vivre dans le célibat et qui se disent : Je pourrais de ma nature contracter et accomplir le mariage : cela n'est pas dans mes goûts, j'aime mieux travailler à l'œuvre évangélique ou enfanter des fils spirituels pour le

royaume des cieux. Mais ceux-là sont rares : il n'y en a pas un sur mille...

» Outre ces catégories d'eunuques, Satan, qui se fait dans l'homme plus sage que Dieu, en trouve d'autres qu'il séduit et qui, à ses instigations, renoncent à créer et à multiplier ; qui s'emprisonnent dans des toiles d'araignée, c'est-à-dire des vœux et des traditions humaines ; qui s'enferrent dans des chaînes pour forcer la nature, l'empêcher de porter semence et de multiplier, au mépris de la parole de Dieu : comme s'il dépendait de nous de conserver la virginité ainsi qu'un vêtement ou un soulier. S'il ne fallait que des liens de fer ou de diamant pour faire rebrousser la parole et l'œuvre de Dieu, j'aurais l'espoir de me munir de si bonnes armures que je changerais la femme en homme, et l'homme en pierre et en bois. »

Le prédicateur poursuit avec la même témérité d'images et traite des empêchements de mariage, dont il diminue le nombre fixé par les canons ; puis des dissolutions de mariage, car il admet le divorce, non-seulement pour cause d'adultère ou d'éloignement trop prolongé de l'un des époux, mais pour simples caprices de la femme ; et c'est ici que son langage est aussi étrange que sa pensée : ce n'est pas seulement la parole, mais l'idée qui devient de plus en plus effrontée.

Voici ce que l'orateur se demande. N'oublions pas que les cierges qui brûlent sur l'autel n'ont point été éteints ; qu'il fait jour dans l'église de Wittemberg, que les sexes y sont mêlés ainsi que dans nos temples catholiques.

« *Reperiuntur enim interdùm adeò pertinaces uxores quæ etiamsi decies in libidinem prolaberetur maritus, pro suâ duritiâ non curarent.*

» Le cas échéant, que dira le mari ? — Tu ne veux pas, une autre voudra ; si madame refuse, vienne la servante ; toutefois, après que le mari aura deux ou trois fois admonesté sa femme, proclamé l'entêtement de madame, et qu'en présence de l'Église on lui aura reproché publiquement son obstination : si elle refuse encore le devoir conjugal, — renvoie-la, et, à la place de Vasthi, mets Esther, pour imiter l'exemple d'Assuérus le roi (1).

» Donc tu te serviras ici des paroles du divin Paul, I, Corinth. 7 : Le mari n'a pas la propriété de son corps, mais bien la femme : et la femme n'est pas maîtresse de son corps, mais bien le mari. Point de fraude, si ce n'est d'un consentement mutuel, encore l'apôtre défend-il ce vol : car, en se mariant, tous deux ont aliéné la jouissance de leur corps. Ainsi, quand l'un refuse à l'autre le devoir, il lui fait un vol, il le spolie, et ce vol est défendu par le code conjugal, ce vol brise les liens du mariage. Le magistrat doit donc employer la force contre la femme revêche ; en cas de besoin, le glaive. Si le magistrat *use du glaive*, le mari imaginera que sa femme a été enlevée et tuée par des voleurs, et il en prendra une autre (2).

(1) Sermo de Matrimonio, ib., p. 123, 133.
(2) Sermo de Matrimonio, ib., p 123.

Le prêtre traite ensuite de la nature du lien matrimonial et des devoirs de l'époux auprès de l'accouchée.

« Le mariage n'est qu'un contrat politique qu'on peut passer avec tout individu infidèle, gentil, turc ou juif, et c'est devant le magistrat civil qu'on devrait porter toute cause matrimoniale.

» La femme est-elle délivrée ? C'est à l'homme de changer les draps, de laver le linge, et de rendre à la mère et à l'enfant (1), même quand le nouveau-né serait issu d'un mariage adultère (2), tous les petits services dont le monde se moque.—Mais on dira que vous faites l'office de femme, de singe : que vous importe ? Dieu à son tour rira avec ses anges de ceux qui vous raillent.... Moines et moinesses enchaînés dans la chasteté et l'obéissance, et qui font sonner bien haut leur dévouement, ne sont pas dignes de remuer les langes de l'enfant... »

Voilà ce sermon sur le mariage tenu en langue allemande dans lagrande église de Wittemberg, en face de l'image du Christ qui s'élevait encore sur l'autel, des statues mutilées des saints qui entouraient le chœur, de la tombe des anciens évêques, des prêtres et des fidèles morts dans la foi, des morts et des vivants ; en face de mères, de jeunes filles, d'époux et d'épouses, et de vieillards, qui accouraient à la voix du pasteur ! Voilà en quels

(1) Ubi prolem e conjuge sustulerit, cunas motare, lavare fascias, aliaque id genus vulgo contempta ministeria, tam matri quàm infanti exhibere debet.

(2) Vel illicito concubitu natus.

termes cet apôtre envoyé de Dieu, cet homme venu du ciel, cet ecclésiaste, cet autre Élie (1), parlait à son auditoire. Et l'église resta muette! Comprend-on qu'aucune voix ne se soit élevée pour imposer silence à l'orateur? que la mère n'ait pas pris par la main sa fille pour l'entraîner hors du sanctuaire; qu'aucun magistrat ne se soit armé de lanières pour chasser de la chaire ce marchand de paroles lubriques qui change le lieu saint en maison de prostitution? Qu'on nous dise si jamais, avant la réforme, prédicateur risqua de semblables images? Quel évêque catholique n'eût pas interdit le prêtre qui aurait eu le front de parler un semblable langage? Remarquons que ce n'est point ici une improvisation, mais un discours fait à la manière de l'école, composé dans le cabinet, selon les lois de la rhétorique, ayant son texte, ses divisions, ses points ou parties, sa péroraison; et qu'une fois prononcé, Luther traduit en latin, afin qu'aucune parole sortie de sa bouche ne soit perdue pour les oreilles savantes. Son succès dut être grand, et les Vasthi, s'il s'en trouva, durent se soumettre, de peur que leurs maris ne prissent au mot l'orateur et ne les livrasssent à la colère du magistrat.

Érasme, en lisant le sermon de Luther sur le mariage, s'était écrié: — C'est une farce! Voilà bien l'homme qui voit le rire au fond de toute chose! Comme si Luther avec ses inimaginables li-

(1) Mathesius, Pred., conc. I, p. I; conc. XV, p. 86; conc. XVII, p. 205.

bertés, avait eu pour but de faire rire son auditoire! comme s'il eût été assis alors à table, à côté de Jonas, de Mélanchthon, d'Amsdorf, commensaux joyeux de ses soupers de tabagie! Ce n'est point une facétie que son sermon. Ces transports érotiques pour le mariage avaient un but, c'était de préparer l'émancipation des couvents, l'hymen des prêtres et du prédicateur lui-même. Car, s'il est vrai que le célibat est un état contre nature, une offense envers Dieu, une révolte de la chair contre l'esprit, il est aisé de pressentir que celui qui se dit envoyé du ciel, pour réformer la société chrétienne, ne restera pas longtemps en lutte avec le Seigneur. Ces paroles, tombant de la chaire évangélique, devaient troubler la jeune fille consacrée au Seigneur, le lévite qui s'apprêtait à monter à l'autel, le prêtre, qui vivait dans la chasteté. Si l'union des sexes et, pour parler la langue du moine, la copulation de l'homme et de la femme, sont une des nécessités de notre organisation, tout autant que le sommeil, le boire et le manger; s'il est aussi impossible à l'être, homme ou femme, de se soustraire à cette loi de croisement qu'au besoin «de se moucher, de cracher, d'aller à la selle;» on doit penser si l'éloge de la virginité que fera le prêtre catholique, ira désormais à l'oreille ou au cœur du peuple. Quand donc, par un de ces inexplicables renversements de logique, qui le font tomber si souvent, Luther viendra nous dire, dans ce même sermon : Dieu me garde d'incriminer la virginité, » qui ne lui répondra tout aussitôt? « Vous nous trompez; vous vous trompez sciem-

ment; » car si le mariage, et le *meatus*, il a dit ce mot (1), est une loi de nature et une prescription providentielle, s'y soustraire, c'est se rendre coupable envers Dieu et envers soi-même; c'est un suicide, comme le jeûne par abstinence prolongée. Et vous verrez Luther, poussé par la main de fer de la logique à cette conséquence, contre laquelle il se débattait vainement, enseigner qu'une fille perdue est plus agréable à Dieu que celle qui vit chastement dans un monastère; que la femme enceinte d'une œuvre adultère peut se glorifier de son faix, parce qu'il est son ouvrage, et qu'elle a accompli le précepte divin : « Croissez et multipliez; » et que ce serait merveille à citer que cinq filles ou cinq garçons, ayant conservé, dans une ville, leur virginité jusqu'à vingt ans (2).

---

(1) Quod si quisquam prohibere molitur, egregiè ut est perdurat, suumque meatum scortatione, adulterio, καὶ διὰ ἀφώνων τῶν παραπτωμάτων quæritat.

(2) Benè si in aliquâ unâ civitate vel quinque virgines et quinque mares annum vigesimum casti attigerint; idque plus esse quàm tempore apostolorum et martyrum... demùm non minùs vires naturæ transgredi hominem cœlebem, quàm si nihil omninò comederet, vel biberet. — Luth. Serm. de Tribus Regibus, p. 198.

En 1843 parut, à Strasbourg, une petite brochure sous le titre de : « Le Vrai et le Faux Luther, » Der wahre und der falsche Luther. Voici comment le sermon sur le mariage y est apprécié. « Pour juger sans prévention cette œuvre de Luther, il faut se placer au point de vue du prédicateur. Ce qu'il voulait à l'aide de ces détails choquants, c'était de combattre cette fausse opinion du siècle, que le célibat, même avec des scandales apparents ou cachés, était méritoire aux yeux de Dieu. »—Page 20. Voilà tout le blâme que le protestant inflige à Luther, et, comme on le voit, en calomniant le ca-

Gottes wort bleibt ewigklich.



PORTRAIT DE LUTHER,

tel qu'il est representé dans un de ses sermons.

Hist. de Luther par Mr Audin.

Il n'y eut dans toute l'Allemagne qu'un prince qui s'effraya des hardiesses de Luther : c'était le catholique Georges ; les autres n'y prirent pas garde (1).

Voici qui attriste bien autrement l'imagination que le sermon sur le mariage.

A peine était-il prononcé, qu'on imprimait à Wittemberg sous les yeux mêmes du docteur, le recueil de ses discours. A la fin du livre, Luther est peint en habit de moine. Il n'y a pas à s'y tromper : c'est le disputeur de Dresde, le prisonnier de la Wartbourg, l'homme encore dans la fleur de la jeunesse. On le reconnaît à sa figure amaigrie, à son œil cave, à ses os saillants, comme Mosellanus nous le représentait à Leipzig, et tel qu'à cette époque l'a peint Lucas Cranach. Ici, le prédicateur a changé de nature, c'est un bienheureux dont la tête nage dans une large auréole. Au haut du ciel se balance l'Esprit-Saint, sous la forme d'une colombe dont les ailes d'or obombrent le chef de l'apôtre. Luther tient dans ses mains le livre des Évangiles ; son

---

tholicisme, qui n'a jamais prétendu que le célibat impur fût agréable à Dieu.

Mais il y a bien d'autres excentricités dans cette apologie de Luther : l'auteur y soutient que Luther a toujours été d'une tempérance extrême de paroles à l'égard du pape, de l'empereur, des princes, de ses adversaires.

(1) On comprend que Flacius Illyricus ait pu dire, en parlant de l'Université de Wittemberg, dont un membre pouvait impunément prêcher un sermon semblable :

Rectiùs facturos parentes si in lupanar liberos suos mittant, quàm in Academiam Wittenbergensem. — Ulenberg, Vita, etc., cap. 2, n° 4, p. 396.

regard, plein d'une quiétude céleste, a quitté la terre pour s'abîmer dans les rayons de la majesté divine (1).

Nous nous rappelons l'ancien vicaire général des Augustins, Staupitz, que Luther avait tant aimé. Il ne put lire sans rougir le discours sur le mariage, et voir sans être scandalisé cette couronne céleste que l'évangéliste saxon se laissait décerner par son libraire; et tout à coup, illuminé du ciel, il abandonna à la fois le docteur et le bienheureux. Dieu devait éclairer, d'un rayon de miséricorde, ce père dont l'âme était toute charité. Staupitz revint à la vieille foi de son couvent. Il avait fait ses adieux au monde dans un petit traité, espèce de Bon jour bon an, que les moines avaient coutume, à Pâques, d'adresser aux âmes qu'ils chérissaient le plus vivement. Son petit livre est dédié à la duchesse de Bavière (2). Écoutez, ne diriez-vous pas des lignes échappées à l'auteur de l'Imitation? — Aimer, c'est prier; qui aime, prie; qui n'aime pas, ne prie pas. Qui aime Dieu, le sert; qui ne l'aime pas, ne saurait le servir, même quand il aurait le don d'élever montagne sur montagne. »

Et Staupitz pleurait ses erreurs dogmatiques, et

(1) XIII Predig D. Martin Luthers. Le recueil ne porte pas de date, mais il est évidemment de 1522, époque où Luther n'avait pas cette exubérance de santé qu'il montrait trois ans plus tard, lors de son mariage. En 15 2, il portait encore l'habit de moine qu'il allait bientôt quitter. Nous avons fait graver le portrait. (Voir l'atlas.)

(2) Ein sáligs newes Jar von der Lieb Gottes. Cet opuscule, annoté de la main de Staupitz, fait partie de la bibliothèque de M. Alexandre Martin.

répudiait cette foi morte qu'il avait si longtemps annoncée, pour embrasser la foi catholique, animée et vivifiante. Allemand de vieille race, il disait à Luther : Je vous quitte, mon frère, parce que je m'aperçois enfin que vous avez les sympathies de tous ceux qui fréquentent les maisons suspectes (1).

(1) Jactaris ab iis qui lupanaria colunt. — Seckendorf, l. c., t. I, p. 48. — Staupitz mourut abbé de Sainte-Brigitte, à Salzbourg.

CHAPITRE XVI.

LE LIVRE CONTRE LE SACERDOCE. — 1522.

Développement du principe luthérien.— Myconius, Bugenhagen, Capiton, Hédio, OEcolampade embrassent la réforme. — Les moines sécularisés au sortir du couvent. — Tentatives de propagande luthérienne dans les monastères de religieuses. — Écrit spécial que compose à leur usage le docteur Luther. — Le livre contre le sacerdoce. — Examen de l'ouvrage.

Il semble que le sort fût de connivence avec Luther : tout marchait à son gré. L'homme qui seul eût pu le troubler à Wittemberg rôdait autour de ses murailles, n'osant point en franchir la porte; Carlstadt se cachait dans les ténèbres; Gabriel venait de se rétracter publiquement (1); Munzer exhalait des colères impuissantes dans la Thuringe, et le couvent des Augustins tenait un synode, où l'Esprit Saint, au dire de Luther, avait présidé, et où l'on avait décidé l'abrogation de la messe (2).

Le duc Georges avait en vain essayé de défendre l'entrée de ses états aux livres de Luther.

Le moine chantait :

« Satan a été vaincu, le pape a été vaincu, avec

---

(1) Gabriel in alium virum mutatus est. — Winceslao Link, 19 mart. 1522. — De Wette, l. c., t. II.

(2) Neque enim Spiritus Sanctus unquàm in synodis monachorum videtur fuisse, præter istam. — Ibid.

ses abominations ; il nous reste à triompher de la colère des bulles : mais le Seigneur n'est-il pas le Dieu des vivants et des morts ? Qu'avons-nous à craindre , nous...... ? Il ne saurait mentir celui qui a dit : Vous avez tout jeté à ses pieds. Tout ! cela ne signifie-t-il pas aussi la bulle de l'homme de Dresde ? Qu'ils tentent donc de précipiter le Christ du ciel ! Nous contemplerons sans crainte comment le Père gardera de sa dextre son Fils bien-aimé contre la face et la queue de ces tisons fumants (1). »

A Magdebourg, à Osnabruck, à Lippe, à Anvers, à Ratisbonne, à Dillingen, à Nuremberg, à Strasbourg, dans la Hesse, comme dans le Wurtemberg, partout où pénétraient les écrits de Luther, des moines se hâtaient de quitter leur couvent et d'apostasier. Jean Stiefel annonçait à Eslingen, que Luther était l'ange de l'apocalypse (2), parcourant le ciel l'Évangile à la main, pour délivrer les peuples qui marchaient encore dans les ténèbres, et il célébrait le séraphin en vers allemands (3). Frédéric Myconius (Mecum) en se rappelant tout à coup un songe qu'il avait eu la nuit après sa prise d'habit, embrassait les doctrines nouvelles. Il avait vu pendant son sommeil un homme à tête chauve, comme on représente saint Paul, qui l'avait conduit pour se désaltérer à une source

(1) Ut Pater Filium in dexterâ suâ possit servare à facie et caudâ istorum titionum fumigantium. — Wencesl. Link, 19 mart. 1522.

(2) Strobel, Neue Beiträge, t. I, p. 10.

(3) Von der christförmigen, rechtgegründeten Lehre doctoris Martini Lutheri.

d'eau qui tombait d'un crucifix. Il n'y avait pas de doute que l'homme, ressemblant à Saint-Paul, c'était Luther, et que la source d'eau mystérieuse, était la parole de vie que le Saxon prêchait dans sa Captivité de l'Église ou dans son sermon sur le Mariage (1).

La conversion de Bugenhagen (Pomer), a quelque chose aussi de miraculeux. C'était un prémontré du cloître de Belbuck, en Poméranie. Un jour à table, il ouvrit le livre de la Captivité de l'Église à Babylone, en parcourut quelques pages, et le rejeta indigné, comme l'œuvre de l'hérétique le plus affreux qui eût infesté l'Église depuis la mort du Christ (2). Plus tard, après que Luther eut écrit contre le célibat, Bugenhagen eut envie de relire la Captivité, et cette fois pour annoncer à ses frères que le monde entier s'était trompé, et que Luther seul venait de découvrir la vérité (3). Et quelques jours après, une partie des moines et des prêtres du couvent, Jean Kyrich, Jean Lorich, Jean Boldewin, Christ. Kettelhut, jetaient bas un froc importun et se mariaient pour obéir au pré-

(1) Myconius eut un autre songe prophétique, qu'il raconta à Ratzeberg — Seckendorf, l. c., t. III; p. 629. Cet historien prétend que Luther avait prédit qu'il mourrait six ans avant Myconius. Ib., p. 630.

(2) Multos à passo Christo salvatore hæreticos ecclesiam infestasse, ac duriter exercuisse, sed nullum, ejus libri auctore, pestilentiorem unquàm extitisse.—Scult. ann. Evang. renovati, in-4°, p. 39, ed. de Van der Hart.

(3) Quid ego vobis multa dicam? Universus mundus cæcutit, et in Cimmeriis tenebris versatur. Hic vir unus et solus verum videt. — Id. ib.

cepte : *crescite et multiplicamini;* pendant qu'à leur instigation les jeunes gens de la ville abbattaient les statues qui ornaient le chœur de l'église du Saint-Esprit, et les précipitaient dans les puits voisins (1).

A Mayence, Gaspard Hédio et Capiton, sous l'œil de l'archevêque osaient répandre les doctrines nouvelles avec une témérité de langage, et un faste de dévotion que Œcolampade a blâmé lui-même (2). Dans chacun de ces discours, prêchés dans le cloître, en chaire, à la porte des cimetières et quelquefois en plein champ, sous des tilleuls, comme faisait Hermann Tast, à Husum, l'orateur saluait Luther des noms d'évangéliste, d'apôtre de la vérité, d'ecclésiaste selon le cœur de Dieu. A les entendre, Dieu n'avait révélé qu'à Luther les mystères de la parole éternelle. Et quelques mois, quelques jours peut-être s'étaient à peine écoulés, que Sébastien Hoffmeister, minorite à Scaphus, enseignait que le Christ ne saurait être présent dans l'eucharistie après son ascension (3), proposition qu'il n'avait pas trouvée assurément dans le Paul de Wittemberg; et Œcolampade écrivait : Ne vous avisez pas de dire à Luther qu'il a pu se tromper, ce serait rejeter l'évangile : non, non, mon frère vous ne nous convaincrez pas que le

(1) Scult. Ann. ib., p. 39.

(2) Sed tu videas an Evangelicæ sermonis libertati ad amussim hæc tua respondeat modestia. — Epist. Œcolampadii et Zwinglii, lib. I.

(3) Sculletus, Ann. Ev. renov., l. c., p. 49.

Saint-Esprit ait élu domicile à Wittemberg (1).

Si vous suivez ces moines au sortir du couvent, vous les trouvez quand ils ne rentrent pas dans leur ménage, prenant le chemin de Wittemberg où Schneidewins les emploie à reproduire les pamphlets de Luther. Ils ont de l'ouvrage pour longtemps, car rien n'égale la fécondité du docteur. Écrire pour lui est un besoin encore plus qu'une jouissance intellectuelle. En 1520 il publia 133 opuscules, en 1522, 130 ; en 1523, 183 (2). Ce sont des sermons, des homélies, des postilles, des dialogues, des exégèses, des livres de polémique ou de controverse : tel de ces ouvrages, par exemple, la Captivité de l'Église à Babylone, formerait plusieurs in-8°. A presque tous était attaché un titre gravé sur bois dont le dessin avait été fait par l'auteur. Les ouvriers typographes se dédommageaient des rigueurs de la vie claustrale, en dépensant joyeusement leur argent dans une de ces pintes qu'on trouve à la porte des villes Allemandes. A défaut de pipes, car le tabac n'était pas encore trouvé, ils avaient pour se réjouir de grands pots de bière, qu'ils vidaient en chantant :

> Qui n'aime ni les femmes, ni le vin, ni le chant,
> Sot est, et restera sot sa vie durant (2).

Distique improvisé par Luther dans un de ces

(1) Antwort auf Luther's Vorrede zum Syngramma. — Luther's Briefe. Halle, t. XX, p. 727.

(2) Panzer. Ann. — Ranke, l. c., t. II, p. 84.

(3) Wer nicht liebt Wein, Weiber und Gesang,
Der bleibt ein Narr sein Leben lang.

rares moments de loisir que lui laissait le diable ou le pape, et qui a eu le bonheur de survivre à la symbolique du docteur. Plus d'une fois nous l'avons entendu le soir sur la terrasse du vieux château de Heidelberg chanté par des candidats en théologie.

Ce furent les moines qui donnèrent le premier exemple de la violation publique de leurs vœux de chasteté. Les nonnes n'osaient pas abandonner leur couvent. Luther avait trop compté peut-être sur son sermon *de matrimonio;* les religieuses rougissaient en le lisant. Il vint au secours de leur pudeur alarmée en publiant à l'usage de celles qui voulaient être libres, un petit traité sous le titre de « Raisons qui prouvent que les nonnettes peuvent benoîtement quitter leur cellule (1). »

La jeune fille pouvait lire le plaidoyer en faveur du mariage, sans trop de crainte pour sa vertu. C'est en termes assez décents que le prêtre recommande le précepte donné à nos premiers pères.

Le livre est dédié à Léonard Kœppe, bourgeois de Torgau, jeune homme de vingt-quatre ans, aussi beau de figure que bien fait de corps, et qui tout fier de cette dédicace se mit à escalader nuitamment les monastères pour en arracher les nonnes de bonne volonté. C'est Kœppe, comme nous le verrons, qui enleva au couvent de Nim-

(1) Ursach und Antwort, daß Jungfrauen Clöster göttlich verlassen mügen. — Dr. Martin Luther an Leonhard Köppen, Bürger zu Torgau. Wittemb., 1523.

ptsch, Catherine Bora, qui devait être la femme de Luther. Dans la crainte que le bel allemand qu'écrivait si purement le moine, ne pût être compris de toutes les religieuses, Luther fit traduire son livre en vieux saxon, en saxon rustique (1).

Dans cette croisade contre le célibat ecclésiastique, nous voyons jusqu'à des femmes, théologiens en jupon, qui viennent prêter à Luther quelques gouttes d'encre que le moine est heureux d'accepter. Argula Stauf, depuis son voyage à la Wartbourg, travaillait sans relâche à répandre le symbolique de Luther : elle prêchait et écrivait. Dans un « Avertissement chrétien, au peuple comme aux magistrats, » elle soutenait que la doctrine saxonne venait du ciel, que les vœux de chasteté étaient d'invention satanique, qu'une femme avait le droit de parler théologie (2), et qu'elle parlerait malgré tous les Eck du monde. Luther a vanté la tendre piété d'Argula.

L'homme du peuple se présentait partout pour prendre part aux disputes religieuses sur le célibat; le livre de la Bible à la main, il venait gravement décider qui, du catholique ou du luthérien, s'appuyait sur la parole divine. Dans quelques villes

---

(1) Orsacke unde Antwort, dat Junckfruwen Klöster göbliken verlaten mögen. — Dr. Martin Luther an Leonhart Köppen, Börger zu Torgau. 1523.

(2) Ein christliche Schrift, einer erbahren Frauen von Adel, darin sie alle christliche Stände und Obrigkeiten ermahnet, bei der Wahrheit und dem Wort Gottes zu bleiben, und solches aus christlicher Pflicht zum ernstlichsten zu handhaben. — Argula Staufferin, an Herrn Wilhem, Pfalz-Grafen bey Rhein, Herzoge in Ober- und Nieder-Bayern. 1523.

impériales, les magistrats favorisaient ces luttes théologiques. Au jour fixé, les deux rivaux montaient sur un théâtre formé à l'aide de quelques tonneaux vides empruntés à l'auberge de la ville, et pendant une heure ou deux se renvoyaient des textes latins, grecs et hébreux. Puis, dit Schmidt, les magistrats qui ne savaient ni le grec, ni l'hébreu, ni le latin, prononçaient le jugement (1). A Constance, les règlements portent qu'il sera permis aux deux partis de citer du grec et du latin (2).

Érasme riait aux éclats de cette nuée d'ecclésiastiques selon Luther, qui s'étaient abattus en Allemagne. Plus d'une fois on choisit, pour remplacer des prêtres dépouillés de leurs cures, des maçons, des tailleurs, des tanneurs, des maréchaux. Quelquefois un homme de cœur, comme Georges Éberlein, s'avisait de demander à ces apôtres nouveaux au nom de qui ils venaient; mais c'est en vain qu'il s'écriait : Pourquoi donc laisser prêcher chaque imbécile qui se présente au nom du Saint-Esprit, qu'il n'a jamais connu? Ces prêtres improvisés avaient toujours la même réponse : Est-ce que l'Esprit-Saint n'aime pas à visiter les simples et les ignorants? Luther, en conférant plus tard l'ordination à des ouvriers imprimeurs qu'il envoyait, en leur disant : Allez et prêchez mes sermons, ne

(1) Schmidt, Hist. des Allemands, t. VI, p. 320.
(2) Ib., note.
3) Theobulu's Gastmahl, von Baron Starck. — Buchol's Geschichte der Regierung Ferdinands I. Vienne, 1831, t. II, p. 220 et suiv.

regardait pas plus à la condition qu'à l'intelligence. Il n'y a que le prêtre catholique qu'il voulait repousser.

Il vient d'achever en quelques jours et quelques nuits, car il travaille sans relâche, son traité contre la hiérarchie sacerdotale (1), pamphlet, dit un de ses biographes, qu'on dirait écrit, non pas avec de l'encre, mais avec du sang (2). Ce sont toujours des ruines qu'il fait autour de lui : il ne veut plus de papes, de cardinaux, d'évêques, de prêtres : l'Église est une assemblée où tout est pape, cardinal, évêque ou prêtre. — Crois-tu? voilà la tiare, la crosse, la mitre, l'huile sainte, le bâton pastoral; tu es prêtre selon l'ordre de Melchisédech. Chante, catéchise, impose les mains, ce sont des fonctions que le baptême t'a conférées. Que l'archevêque de Mayence, que l'évêque de Salzbourg, ne se présentent pas pour défendre le sacerdoce et ses immunités.

« Les belles larves que nos prêtres, s'écrie le moine, qui se prélassent parce qu'ils savent asperger et encenser des pierres et du bois, pierre qui asperge la pierre, bois qui encense le bois!... Colléges, évêchés, monastères, universités, autant d'officines et de cloaques où l'or des princes et du monde entier va s'enfouir. *Pape, tu n'es pas pape, mais Priape; papistes, dites priapistes.*

---

(1) Adversùs falsò nominatum statum ecclesiæ papæ et episcopoporum.

(2) Non atramento, sed humano sanguine scripsisse videtur. — Ulenberg, p. 161.

» Fornicateurs spirituels qui croient servir Dieu, comme si le Dieu du ciel était devenu Priape.

» Mais, me dira quelqu'un : Bon ! tu as rejeté le pape, tu veux donc maintenant renverser l'épiscopat et le régime ecclésiastique. Tiens, sois mon juge et porte la sentence. Dis-moi, est-ce que je les renverse, quand je glorifie le verbe de Dieu? Tous nos fameux évêques, Cyprien, Hilaire, Ambroise, Augustin, Irénée, n'étaient évêques que d'une communauté ! Mais nos chevaliers orgueilleux, nos gracieux maîtres, qu'ont-ils de l'évêque? le nom et les vêtements. J'aimerais autant qu'un peintre figurât une image et inscrivît : voilà l'évêque de....

« Attendez, évêques, attendez, larves et diables, le docteur va vous lire une bulle qui sonnera mal à vos oreilles. — Bulle du docteur Martin : Quiconque aidera de son corps, de ses biens, à dévaster l'épiscopat et l'ordre épiscopal, est enfant chéri de Dieu et bon chrétien. Si cela n'est pas possible, qu'on condamne au moins et qu'on évite cette milice. Qui défend l'épiscopat ou lui prête obéissance est ministre de Satan (1). — Amen. »

Puis le chant de guerre cesse; Pindare se transfigure en Pétrone, c'est à peine si nous osons le suivre.

---

(1) Attendite episcopi, imò larvæ diaboli, doctor Lutherus bullam vobis et reformationem legere vult quæ vobis non benè sonabit... Doctoris Lutheri bulla et reformatio. Quicumque opem ferunt, corpus, bona et famam in hoc impendunt ut episcopatus devastetur et episcoporum regimen exscindatur, hi sunt dilecti filii Dei, et veri christiani, observantes præcepta Dei, et ordinationibus diaboli repugnantes.

« Fi de votre continence, dit-il au prêtre ; mais faire des enfants c'est chose aussi « implantée » dans la nature que de boire et de manger. » Et puis :

Propterea dedit Deus corpori membra, venas, fluxus et omnia quæ ad hoc serviunt.

« Tu veux m'empêcher de procréer ; mais dis donc au feu de cesser de brûler, à l'eau d'humecter, à l'animal de boire et de manger. Et d'ailleurs, cela leur est bien aisé à dire à eux, »

Qui concumbunt cum mulieribus quandòcumque volunt, et dant naturæ sufficiens spatium ac aerem.

« Imbéciles qui n'ont jamais compris les grandes lois de la génésie. »

Caro seminat se sicut ipsam Deus creavit.

Et qu'arrive-t-il de leurs préceptes ?

Si fluxus non fluit in carnem, fluit in camisiam.

Il y a un an, le vieux Frundsberg frappait Luther sur l'épaule en lui disant : Moinillon, es-tu sûr de toi, en avant ? et Luther, relevant la tête, répétait : en avant !

Le moinillon a bien marché pour arriver au *fluit in camisiam.*

Qu'est donc devenu l'édit de l'empereur (1) ?

---

(1) On consultera, si l'on veut connaître le mouvement des idées en Allemagne pendant l'année 1522, les livres suivants :

Ulrichi de Hutten equitis Germani ad Carolum imp. adversùs intentatam sibi à Romanistis vim et injuriam, conquestio. Ejusdem ad Albertum Brandenburgensem et Fred. Saxonum ducem, principes electores. Omnibus omnis ordinis ac status in Germania principibus, nobilitati et plebeiis : Sebastiano de Rotenhan Equiti aur. *Jacta est alea.* Wittenb. ;

— Ein schöner Dialogus von den vier größten Beschwernissen eines jeglichen Pfarrhers nach Sag eines sonderlichen Vers ;

Die vier Bandel thun den Pfarr weh:
Aussätzig, Jud, Junker, Mönch.

Felix plebanus, felix parochia sub quâ,
Leprosus, judæus, præfectus, monachus,

Nec Naanima, Abraham, Sem, neque vivit Helias.

— Ich kann nicht viel Neues erdenken.
Ich will den Katzen die Schellen anhenken.

Exitus rerum prudentiâ metitur. Wittenb.

—Quòd expediat Epistolæ et Evangelii lectionem in missâ, vernaculo sermone plebi promulgari. Œcolampadii ad Hedionem concionatorem Moguntinum, epistola, nec non epistola Hedionis ad Œcolampadium, Ebernburgi.

— De interdicto esu carnium... epistola apologetica Erasmi Rot. Coloniæ.

— Pasquilus sive dialogus de statu romano.

— Ein Sermon von dem dritten Gebott, wie man Christlich Feyren sol, mit Anzeig etlicher Mißbräuch, geprediget durch Dr. Ubanum Regium, Prediger zu Hall im Intall, cum præf. ad Lucam Gasner.

— Kayser all und Babst all. Ein kurzer Begriff aller Kayser und Päbst Historien. An Kayser Carolum, Doct. Jacob Mennel. Basil. 1522.

CHAPITRE XVII.

ADRIEN VI. DIÈTE DE NUREMBERG. — 1522-1523.

Florent d'Utrecht monte sur le trône pontifical et prend le nom d'Adrien VI. Caractère de ce pape. — Jugement qu'en portent les historiens protestants. — Réforme qu'il veut introduire dans l'Église. — Il envoie Chérégat à la Diète, rassemblée à Nuremberg. — Physionomie de l'assemblée. — Tentatives de rapprochement essayées par la papauté et qui viennent échouer contre les dispositions hostiles des membres de la Diète. — Écrits publiés par Luther pour entretenir les défiances et les haines contre Rome. — La Diète redige ses cahiers de doléances connus sous le nom de *Centum gravamina*. — Commentaire de Luther. — Chagrin et douleur d'Adrien VI. — Mort de ce pape. — Pamphlet de Luther contre ce qu'il appelle le diable antique de Meissen. — Mélanchthon essaye de justifier les emportements de Luther. — Ce qu'Érasme pense du moine.

Pendant que Luther prononçait dans l'église de Wittemberg son sermon sur le mariage, un autre moine, sur qui la Providence avait aussi ses vues, montait sur le trône pontifical. On l'appelait le docteur Florent. Dieu ne lui avait pas accordé les dons qui remuent la multitude : sa parole était simple, sans ornements mondains, comme ses vêtements. Il habitait autrefois, à l'université de Louvain, une petite chambre, véritable cellule pleine de livres théologiques. Il se levait de bonne heure pour étudier, et ne faisait qu'un repas par jour. Il aimait les pauvres et partageait avec eux les mille florins que lui rendait sa place de professeur, et leur abandonnait une des deux robes dont la ville lui fai-

sait présent chaque année. Un jour, Dieu prit par la main Florent, que Maximilien I[er] avait donné pour maître à Charles d'Autriche, et l'éleva sur le trône pontifical à la place de Léon X. Florent prit le nom de Adrien VI (1).

Adrien était d'une tout autre nature que son prédécesseur, qui aimait le faste et la représentation. Il n'élèvera pas de monuments; il ne dépensera pas les trésors du Vatican à enrichir Rome de chefs-d'œuvre; il ne creusera pas la terre pour en retirer des statues antiques; il ne marchera pas dans les rues au milieu de flots de poussière et de poëtes et d'historiens. Il a d'autres goûts et une autre mission. Élevé loin de l'Italie, il a puisé sur les bancs de l'école une grande simplicité de mœurs et de manières. Il aime les lettres toutefois, parce qu'elles polissent l'âme, et donnent de l'élégance aux mœurs. Par-dessus tout, c'est une organisation empreinte de bonté, et qui, pour rendre la paix à l'Église, sacrifierait son repos et sa vie.

Son portrait est tracé de main de maître par deux protestants : honnête Flamand, dit Schrœckh, franc, sincère, prêtre grave et studieux, pontife d'une rare modération, et sous la tiare ayant toute la simplicité d'un homme privé (2); modèle de tempérance et de modestie, dit Menzel (3), ennemi du faste, des pompes mondaines et du luxe des cours.

---

(1) Spond. ad ann. 1521. — Ciaconius, l. c., t. III, p. 430.
(2) Schrœckh, l. c., t. I, p. 315.
(3) Menzel, l. c., t. I, p. 105.

Adrien avait conservé une véritable affection pour tous ses élèves ; son premier souvenir, à Rome, fut pour Érasme, son meilleur écolier à Louvain ; deux intelligences que le bruit des disputes religieuses fatiguait, parce qu'il les arrachait à ce qu'il y avait de plus doux pour elles, la quiétude de l'esprit. Aussi en montant sur le trône, Adrien se hâte-t-il d'écrire à son ancien disciple. Dans une lettre où le souverain a bien soin de se cacher, il le conjure de travailler à la pacification de l'Église, au nom de ce Dieu qui le récompensera magnifiquement dans l'éternité, et aussi de leur vieille et sainte intimité. Il ne cache pas les torts de la papauté ; peut-être même, tant il a désir d'en finir avec les troubles, les exagère-t-il à dessein pour exciter le zèle d'Érasme ; c'est du moins le reproche que lui font des historiens catholiques (1). Adrien eût voulu que le philosophe prît en main la défense du catholicisme, et qu'il entrât en lutte ouverte avec le réformateur.

« Levez-vous, levez-vous, disait le pape à Érasme, pour la défense du Seigneur ; et pour le glorifier, servez-vous, comme vous l'avez fait jusqu'à présent, des talents merveilleux dont il vous a comblé (2).

Érasme hésite ; il n'ose s'associer à l'œuvre que lui propose le chef de l'Église ; il balbutie je ne sais quelles timides excuses sur son âge, sur ses

---

(1) Pallavicini, Storia del Concilio di Trento, lib. II, cap. 7.

(2) Erasmi Epist., lib. XXIII.—Seckendorf, Comm., lib. I, p. 309. Raynaldus, an. 1522, n° 70.

infirmités, sur son imagination qui se glace avec ses doigts, et sur la difficulté d'aller jusqu'à Rome, où le pape le presse de venir. A l'entendre pourtant il connaît les maux de l'Église et le remède qu'on doit leur appliquer ; mais ce remède, il ne peut le confier qu'à des messagers fidèles, et il n'en trouve pas. Il est tout fier d'avoir, dès le début, deviné le drame qui allait se jouer, et quand il pourrait le dénouer, lui, le Dieu tombé du ciel, recule lâchement (1).

« J'ai crié sur les toits, dit-il, dès le principe, que les moines servaient la cause de Luther, et on ne m'a pas écouté. Plus tard, j'indiquai comment on pouvait en finir avec le mal et le couper dans sa racine, on a rejeté mes conseils. »

C'était un véritable allemand que le pape Adrien, allemand dans son langage, dans ses vêtements, dans ses mœurs, dans sa foi qui, pour être excitée, n'avait pas besoin, comme celle des Italiens, de symboles et de simulacres ; véritable chrétien de la primitive Église, mais qui, malheureusement, ne comprenait pas que la forme extérieure, si elle veut durer, doit se renouveler avec les mœurs d'un peuple. Vêtu plus que simplement, on ne le reconnaissait quand il parcourait les rues de Rome, qu'au cortége de boîteux, de paralytiques, d'aveugles, de mendiants de tout sexe qui s'assemblaient sur son passage, et auxquels il faisait l'aumône. D'artistes, aucun, car il ne les aimait pas, et leur reprochait de voler le bien des pauvres ; non qu'il fût étranger

(1) Sentiments d'Érasme de Rotterdam, in-12.

à l'esthétique ; mais la charité était sa seule muse. Un jour qu'on lui parlait de la magnifique pension que Jules II avait faite au seigneur qui avait trouvé le groupe du Laocoon, il hocha la tête : — Ce sont des idoles, dit-il (1) ; je connais d'autres dieux que je préfère : les mendiants, mes frères en Jésus-Christ. On voit si la Providence fut sage en donnant à Léon X un successeur tel qu'Adrien. Si Florent fût venu plus tôt, quand l'art avait besoin d'un pont d'or pour entrer dans Rome, peut-être eût-il passé outre, ainsi qu'il fit quand on lui montra le Laocoon, et Rome eût été déshéritée d'une de ses plus belles gloires. Tous deux accomplirent leur mission, l'un en s'associant au mouvement des idées, en élevant et dotant magnifiquement tout ce qui possédait une âme d'artiste, pour faire comprendre aux peuples que la papauté, loin d'être l'ennemie des lumières, les glorifie comme un don qui vient de Dieu ; l'autre quand l'art était créé et ne craignait plus de tempêtes, en oubliant un moment la forme pour ne songer qu'aux maux de l'Église, c'est-à-dire à une œuvre plus belle encore et que nul mieux qu'Adrien ne pouvait opérer. Car il brillait par toutes les qualités que l'Allemagne reprochait à Léon X de dédaigner. Il aimait la solitude, la bure, une table frugale, la simplicité dans le culte et les cérémonies, la science qui se cache et la piété qui tremble d'être devinée. Longtemps avant que Luther touchât de sa main ardente aux indulgences, il avait étudié la nature de ces

(1) Lettere de' principi, Venezia, 1564, t. I, p. 96.

œuvres de satisfaction, posé leur limite et assigné leur véritable caractère, séparant admirablement l'usage de l'abus, et conciliant l'exigence du dogme avec les lumières de la raison. A son exaltation au pontificat, il fit publier une bulle où l'on retrouve les doctrines qu'il avait professées d'abord avec un si grand talent, sur le mérite du sang de Jésus-Christ, trésor d'indulgences, comme l'enseigne l'Église. C'est là qu'il s'élève, avec une énergie que quelques casuistes n'ont pas approuvée, « contre les scandales qu'avait donnés au monde la papauté; contre les dissolutions des prélats et leur luxe effréné; contre le trafic honteux des choses saintes dont Rome avait la première montré l'exemple. » Pour prouver que les plaintes n'étaient pas vaines, il s'était mis à l'œuvre sur-le-champ, et avait réduit le prix des dispenses qu'on était obligé d'acheter à Rome pour contracter des mariages aux degrés défendus. On se plaignait, en Allemagne surtout, des prérogatives des coadjuteurs de la chancellerie. Adrien les leur retira en partie. Aux quêteurs, il ôta le pouvoir de distribuer et de vendre les indulgences. Ce n'était que le commencement des réformes qu'il méditait, si l'Allemagne eût voulu le suivre dans ces voies d'amélioration : mais la bonne volonté du pape devait se briser contre les caprices du corps germanique, contre Luther et ses adhérents (1).

---

(1) Il ne faut point oublier que les réformes dans le chef et les membres, comme on disait alors, avaient été commencées par Jules II et poursuivies par Léon X. — Voir, dans le tome II de notre

L'édit de Worms, donné par l'empereur, avait eu le sort de toutes les lois qu'on est décidé d'avance à ne pas appliquer, et qui ne sont destinées qu'à faire peur ; on s'en moqua quand on vit la réforme marcher la tête levée et répandre au grand jour ses doctrines. Il n'y avait pas en Allemagne de main assez forte pour faire exécuter les ordres de l'empereur. Charles-Quint, alors en Espagne, semblait ne point entendre ce bruit de querelles religieuses qui troublait la Germanie. De grandes pensées l'occupaient. Il rêvait une monarchie où le soleil ne devait pas se coucher.

Un seul homme fit son devoir. Quand la foi et le pays sont menacés, vous pouvez être sûr de voir accourir pour les défendre, au péril de son sang, le duc Georges de Saxe. Le 6 août 1522, il envoya à la Diète quelques-uns des pamphlets où le pape et le roi d'Angleterre étaient grossièrement insultés. « J'ai marqué, disait-il, les passages injurieux pour l'empereur, quant à ceux où le moine outrage Henri VIII et Adrien VI, cela eût été trop long ; le livre en est rempli (1). » Le conseil de régence répondit assez sèchement au duc que ces insultes lui déplaisaient. « Je n'en doute pas, reprit Sa Grâce, mais je demande qu'on les réprime. » Vivement attaqué dans une lettre de Luther à Hartmuth de Kronberg (2) ; le duc dénonça de nouveau le moine au

---

Histoire de Léon X, le chapitre qui a pour titre : *Concile de Latran.*

(1) Schmidt, l. c., t. VI, p. 315.

(2) An Hartmuth von Kronberg, feb. 1522. — Luther's Werke. Leipzig, t. XVIII, p. 226.

conseil de régence, qui ne tint aucun compte des plaintes de l'électeur. «C'est donc encore cette grosse vessie, disait Luther, qui s'en vient assiéger le ciel avec son énorme abdomen, et qui s'imagine manger le Christ, comme un loup gobe une mouche (1).» Georges, indigné, prit le parti de demander à Luther s'il avait écrit la lettre qui courait l'Allemagne et qui était adressée à Hartmuth; et le moine répondit sans s'émouvoir que cette lettre dont se plaignait Sa Grâce était de lui, et que tout ce qu'il écrivait pour être publié ou pour être secret, et qu'il signait de son nom, était bien du moine qu'on appelait Luther (2).

Il travaillait sans relâche à gagner le peuple à sa cause. Le peuple comprenait le langage qu'on lui parlait, et accueillait avec joie des déclamations contre l'oppression; plein d'espoir que son tour viendrait, et qu'il pourrait un jour compter avec ses maîtres, et de gré ou de force jouer aussi son jeu. Le manifeste que Luther publia à cette époque, et que Seckendorf lui-même a blâmé, devait susciter des troubles, en exaltant cette fièvre d'indépendance dont la multitude était malade. Il avait donné à son livre le titre de : *la Magistrature séculière* (3). Son exorde est moqueur et colère. « Dieu,

---

(1) Hat auch im Sinn er wolle Christum fressen wie der Wolf eine Mücke. — Luther's Werke. Leipzig, t. XVIIII, p. 227.

(2) An den Herzog Georg von Sachsen. 3 jan. 1523. — De Wette, l. c., t. II, p. 285.

(3) De Magistratu seculari, Opera Lutheri, t. II. Ienæ, p. 189.— Negari non potest vehementi stylo scriptum esse libellum.—Comm., l. I, p. 211.

s'écrie-t-il, enflamme le cerveau des princes. Ils croient qu'il faut obéir à leurs caprices; ils se mettent à l'ombre de César, dont, à les entendre, ils ne font qu'exécuter les ordres, en sujets obéissants, comme s'ils pouvaient cacher leur iniquité à tous les yeux! Polissons qui voudraient passer pour chrétiens (1)! Et voilà les mains auxquelles César a confié les clefs de la Germanie; insensés qui extermineraient la foi de notre sol et y feraient croître le blasphème, si on ne leur résistait au moins par la force de la parole. Si j'attaquai en face le pape, cette grande idole romaine, est-ce que je pourrais avoir peur de ses écailles ou de ses bulles? »

Luther entre ensuite en matière, et met en présence quelques maximes de l'Écriture qui traitent du pouvoir civil, et de l'obéissance du sujet, et qui au premier aspect semblent se contredire : il s'attache à les concilier. Il partage la société en deux camps, l'un qui appartient au royaume de Dieu, l'autre au royaume de ce monde; le premier, congrès de fidèles, Jérusalem de chrétiens, n'a besoin pour se gouverner, ni de glaive, ni de magistrature, ni de ministère politique; là nulle anarchie n'existe; là tous les membres sont égaux; là il n'est point de maître que le Christ; là les évêques et les prêtres ne se distinguent que par le ministère qui leur a été dévolu; là, on ne peut établir des lois et faire des règlements sans l'assentiment de la volonté commune.

« Ce n'est pas pour cette société d'élite qu'ont

(1) Olim nebulones, nunc verò christiani principes appellari.

été faites les lois, établies les magistratures et fondés les tribunaux, mais bien pour cette assemblée d'infidèles qui ne sauraient exister sans toutes ces inventions humaines. Que les prêtres ou les évêques portent le glaive et exercent la magistrature politique, mais seulement dans cette société civile d'hommes qui n'ont de chrétien que le nom. Nulle âme chrétienne ne doit se mettre à l'abri sous le glaive de la loi civile, se revêtir de l'office de juge pour administrer la justice. Qui dispute devant les tribunaux, qui vient y mendier ou défendre son honneur, ou des biens temporels, est indigne de porter le beau nom de disciple du Christ : c'est un gentil, un infidèle : tous ont reçu le baptême, mais parmi ceux qui ont été régénérés, combien peu de vrais chrétiens que le Christ peut confesser! »

Après quoi Luther se hâte d'abandonner la déduction de théories métaphysiques qui ne sont pas faites pour le peuple, et qui l'ennuyeraient si elles se prolongeaient trop longtemps ; formes logiques qui ne s'adressent qu'à des intelligences élevées, comme Mélanchthon ou Jonas; et il revient à la lutte passionnée de la parole où il est si puissant et n'a pas de rival ; à cette langue de feu, qui enflamme, remue, électrise comme un hymne de combat, et dont ses disciples s'effrayaient eux-mêmes.

« Voici que Dieu, dit-il, livre les princes catholiques à leur sens réprouvé ; il veut en finir avec eux et avec tous les grands de l'Église ; leur règne est clos ; ils s'en vont descendre dans la tombe cou-

verts de la haine du genre humain; princes, évêques, prêtres, moines, polissons sur polissons. Depuis que le monde est monde, c'est un oiseau rare sur la terre, qu'un prince sage et prudent (1), mais plus rare encore un prince honnête homme. Que sont la plupart des grands? des fous, des vauriens, et les plus grands vauriens qui vivent sous le soleil; licteurs et bourreaux, dont Dieu se sert dans sa colère pour punir les méchants et conserver la paix des nations : car notre Dieu est grand, et il est nécessaire qu'il ait à son service des nobles, des riches, d'illustres bourreaux, et il lui plaît que nous appelions maîtres très-cléments, ses bourreaux et ses licteurs (2). Princes, la main de Dieu est suspendue sur vos têtes; la contemption se répandra sur vous; vous mourrez, votre puissance fût-elle au-dessus de celle du Turc lui-même. Déjà votre récompense est arrivée; on vous tient pour polissons et bélîtres : on vous juge d'après le rôle que vous jouez : le peuple vous connaît, et ce châtiment terrible, que Dieu appelle le mépris, vous presse de tous côtés; vous ne pourrez le détourner. Le peuple lassé ne peut plus supporter votre tyrannie et votre iniquité. Dieu ne le veut pas. Le monde n'est plus le monde d'autre-

---

(1) Ab initio mundi rara avis in terrâ fuit princeps prudentiâ pollens; multò rarior probus princeps. Ut plurimum, vel maximi sunt moriones, vel nebulones omnium qui sub sole vivunt, pessimi. — Luther, l. c., ibid.

(2) Estque ipsius benè placitum ut hos carnifices clementissimos dominos appellemus. — Ibid.

fois, où vous chassiez aux hommes, ainsi qu'aux bêtes fauves. »

Placez Luther à Florence, comme Savonarole, et cet hymne soulèvera la multitude qui courra aux armes et brisera ces instruments d'iniquité, auxquels on a donné le nom de princes. En Allemagne, la parole du réformateur ne pouvait produire le même effet sur un peuple froid, ne recevant l'atteinte que d'un pâle soleil, et accoutumé d'ailleurs à une obéissance passive aux puissances de ce monde, obéissance dont le catholicisme lui faisait un impérieux devoir. La révolte ouverte eût pu s'organiser difficilement, car un lien commun ne réunissait pas les populations. Quand les paysans s'insurgeront, ce ne sera point au nom de la religion, mais d'intérêts tout matériels : guerre d'esclaves, qu'un autre Spartacus entreprendra. Et Luther connaissait les chances de ses paroles et la nature des intelligences auxquelles elles s'adressaient. Ces âmes façonnées depuis longtemps au joug avaient pressenti les destinées de Charles-Quint; elles savaient qu'il n'était pas si loin qu'il ne pût rebrousser chemin, et venir noyer dans le sang une révolte ouverte. Au lieu donc de s'attaquer de front aux pouvoirs, le peuple se contenta de les embarrasser dans leur marche, de multiplier les obstacles sur leurs pas, de créer des défiances, de les importuner de ses plaintes, de les étourdir de ses doléances, de calomnier leurs intentions, de leur prêter des désirs de sang et de les accuser de chercher dans un repos hypocrite à refaire leurs forces pour frapper ensuite les consciences avec plus de sécu-

rité; c'était le thème indiqué par Luther. Les princes catholiques avaient surtout à souffrir. La réforme avait trouvé moyen de se glisser jusque dans leur cour. Elle les dénonçait à Luther qui pouvait passer quelquefois pour jouir du don de seconde vue : car il prophétisait des événements qui s'accomplissaient plus tard : c'est ainsi qu'il connaissait les secrets de l'archevêque de Mayence que lui livrait son secrétaire, Wolfgang Capiton, qui ne tarda pas à embrasser la réforme (1) ; et les projets de Frédéric l'électeur, que lui révélait le secrétaire du prince, Georges Spalatin. Quand s'ouvrit la Diète de Nuremberg, en 1522, au mois de novembre, Luther était instruit d'avance des dispositions des princes qui devaient en faire partie. La majorité, sans pencher pour les doctrines nouvelles, redoutait l'immense popularité dont le moine jouissait en Allemagne, et plus encore sa parole, qui brûlait comme du feu tout vêtement auquel elle s'attachait, et surtout la pourpre ou l'hermine. Il était certain qu'aucune voix ennemie ne crierait : « Malheur à l'évangélisme! » et que s'il s'en élevait du banc des princes catholiques, elle serait étouffée sur-le-champ par des voix autrement nombreuses que la peur saurait rendre éloquentes. A ce congrès de Nuremberg, toutes les opinions religieuses de l'époque étaient représentées; il y avait des catholiques tièdes, des luthériens, des anabaptistes, des sacramentaires, des zwingliens, des mélanchthoniens, qu'on nommait

(1) Ulenberg, Historia de Vitâ, etc., p. 182.

hiérarchistes, des carlstadiens et des indifférents. Les opinions politiques offraient la même confusion. En l'absence de l'empereur, toutes ces voix s'agitaient, faisaient du bruit, voulaient sauver l'Allemagne. La Diète n'offrit que le triste spectacle d'une assemblée où les princes séculiers firent de la théologie, et les princes ecclésiastiques du pouvoir. Si le nonce du pape Adrien, Chérégat, eût eu l'éloquence d'Aleandro, ambassadeur de Léon X, il aurait certainement entraîné toutes ces pâles volontés : aucune n'eût essayé de faire résistance. Il n'y avait pas dans l'assemblée une seule tête forte. Le moment était favorable : la révolte aurait pu être réprimée. Mais au lieu de cette parole d'Aleandro, vive, impétueuse, étincelante d'images, qui séduisait avant de convaincre, ce n'est plus qu'une phrase traînante, incertaine, molle et pleine de timidité. Chérégat était un patient sur la sellette au lieu d'un juge sur son siége. La Diète parut frappée d'étonnement, et elle s'attendait à un autre ton. Comme cela arrive, le cœur revint à tous ces héros de théâtre, en face du nonce qui abaissait la pourpre jusqu'à la prière, car c'était une véritable confession que sa harangue. — Il reconnaissait « que la chaire de Saint-Pierre s'était la première souillée (1) ; que l'Église avait besoin de réforme ; que si Dieu l'avait si cruellement punie, c'était à cause des fautes de ses prélats et de ses prêtres ; que depuis quelques années, l'abus

(1) Scimus in hâc sanctâ sede, aliquot jam annis multa abominanda fuisse.

des choses saintes, l'insolence du pouvoir, le scandale, venaient de Rome; que le vœu ardent de Sa Sainteté était de travailler à réparer le passé, à faire descendre la réforme de la tête aux membres; que la chaire pontificale, siége principal du mal, devait être traitée d'abord, et qu'une fois guérie, les plaies de l'Église se fermeraient bien vite (1). » Le nonce ajoutait qu'il fallait cependant se garder de toute exaltation, repousser des remèdes héroïques qui ne feraient qu'accroître la maladie, employer des liniments qui guériraient le malade, et qu'à l'aide de Dieu, le pape qui ne s'était chargé du gouvernement des âmes que pour obéir à la volonté du ciel, viendrait à bout de rendre la paix à l'Église. Ensuite, s'adressant aux membres de la Diète : « Je suis prêt, disait-il, à écouter vos plaintes : si vous avez des griefs, veuillez les formuler; le pape est disposé à les accueillir dans sa bonté paternelle. N'oubliez pas que les ordres lui doivent le concours de leurs volontés; qu'un édit existe, celui de Worms, qu'en l'absence de l'empereur, vous êtes chargés de maintenir, et qu'il dépend de vous d'arrêter les mesures les plus opportunes, pour que le cœur du père commun des fidèles ne soit pas contristé par le triomphe de l'hérésie; que l'Église a parlé, et qu'enfants dociles vous devez lui obéir et veiller à l'exécution de ses décrets (2). Paix à quiconque abjurera ses erreurs (3). »

(1) Edm. Kicherii, Historiæ conciliorum, libri quatuor.

(2) Menzel, Neuere Geschichte der Deutschen, t. I.

(3) Detur venia iis qui errores suos abjurare voluerint. Instructio pro Cheregato.

On voit tout ce qu'il y a de mou, d'embarrassé et d'imprudent dans ce langage du représentant d'une cour accoutumée à parler si haut. Il n'était pas fait assurément pour donner une grande idée ni du souverain au nom duquel on le tenait, ni de l'orateur qui s'en faisait l'organe. Les membres de la Diète ne se seraient jamais grandis d'eux-mêmes jusqu'à la hauteur où les élevait le nonce de Sa Sainteté. Luther n'était pas entièrement rassuré sur leurs dispositions, il redoutait les princes catholiques. Pour les compromettre aux yeux de la nation allemande, il avait eu soin de les représenter comme des instruments de vengeance dans les mains de Dieu. La harangue du nonce fit autant de petits despotes aux mains de fer d'hommes qui, livrés à leurs instincts, seraient venus se briser contre un souffle énergique. Au delà des monts, elle jeta dans le cœur des prélats italiens la défiance et le découragement. On trouva que le langage de Chérégat convenait à des enfants du siècle, mais qu'il était un contre-sens dans la bouche d'un nonce. L'Allemagne réformée se vanta d'avoir imposé silence à Rome; et Luther ne manqua pas, à Wittemberg, de mettre en parallèle les paroles de Chérégat à la Diète de Nuremberg et celles de Cajetan à Worms, et de montrer aux réformés combien sa cause avait fait de progrès, puisqu'un nonce était obligé de confesser au monde — que tout ce qu'il y avait eu de trouble jusqu'alors avait sa source dans les désordres de la cour de Rome (1).

(1) Il publia une partie du « Mandat » d'Adrien, avec des notules en marge. — Sleidan.

L'assemblée de Nuremberg n'eut pas besoin de méditer longtemps sa réponse. Il fallait commenter la harangue officielle. Elle déclara que si on n'avait pas exécuté l'édit impérial contre les partisans de Luther, la faute en était à Rome, dont l'Allemagne avait tant à se plaindre ; que des mesures de rigueur n'auraient servi qu'à répandre au lieu d'étouffer les doctrines nouvelles ; que le peuple se serait ému et révolté contre le pouvoir, sous prétexte qu'on voulait éteindre la lumière de l'Évangile. Elle félicitait le pape, qui avait si noblement reconnu la nécessité d'une réforme dans le clergé, et témoignait l'espoir qu'on ne détournerait plus désormais le produit des annates de leur destination primitive : la guerre contre les Turcs et les infidèles (1).

Aux yeux de la Diète, il n'y avait plus qu'un moyen de rendre la paix à l'Allemagne, c'était de convoquer un concile national où toute voix dissidente pourrait se faire entendre. En attendant, les Ordres promettaient de travailler à la réconciliation commune. Ils se chargeaient d'obtenir de l'électeur que Luther gardât le silence ; que les prédicateurs ne prêchassent plus que la parole de Dieu, appuyée sur la doctrine et la tradition de l'Église ; qu'on laissât aux ordinaires le soin de punir des peines canoniques les prêtres mariés et les moines qui avaient abandonné leur couvent,

(1) Coch., in Act. Luth. — Ulenberg., Historia de Vitâ Lutheri. — Maimbourg, p. 76. — Menzel, Neuere Geschichte der Deutschen, t. I, p. 150. — Les actes de la Diète se trouvent dans les Œuvres de Luther, t. XV, p. 2667, 2674, édit. de Walch.

et qu'on les privât de leurs bénéfices ou de leurs priviléges sans que le magistrat pût y mettre obstacle (1).

L'archiduc Ferdinand et l'électeur de Brandebourg voulaient qu'on eût recours aux mesures de rigueur que Chérégat avait fini par demander contre ceux qui refuseraient d'obéir à l'édit de Worms. Mais ils trouvèrent dans le sein de la Diète de vives oppositions : il y eut entre ces princes et quelques membres de l'assemblée des paroles amères d'échangées. — Ne suis-je pas ici le représentant de l'empereur, s'était écrié Ferdinand impatienté ? — Sans doute, avait répondu Planitz, mais après la Diète et après les Ordres de l'empire. Les princes réformés avaient amené avec eux deux prédicateurs luthériens qui ne se contentaient pas de travailler à entretenir les haines religieuses, mais qui montaient en chaire pour insulter la papauté. « Quand le pape, disait l'un d'eux dans l'église de Saint-Laurent, à ses trois couronnes en ajouterait une quatrième, il ne me ferait pas déserter la parole de Dieu (2). »

La Diète publia son édit le 6 mars 1523 au nom de l'empereur absent. Luther attendait impatiemment cette délibération : ce fut un triomphe pour lui que le rescrit de cette assemblée. Il eut soin

(1) Nullos libros edendos; Evangelium purè juxtà probatas et ab Ecclesiâ receptas interpretationes docendum. — Ab episcopis diligendos homines idoneos qui concionatores exorbitantes leniter castigent. — Sacerdotes, qui uxores duxerant, juxtà leges pontificias mulctandos.

(2) Ranke, l. c., t. II, p. 55.

de relever sa victoire sur la papauté, dans un écrit plein d'artifices (1), où la louange envers les Ordres est adroitement tempérée par des avertissements qui ne partent pas de lui, dit-il, mais de Dieu même dont il accomplit le commandement : lui qui n'est entre les mains du Seigneur qu'un faible roseau, tout pareil à ceux qui sont élevés en honneurs et en dignités, et que le Seigneur renverserait d'un souffle, si jamais sa parole était méconnue. Il demande grâce pour ces prêtres, pour ces moines, qu'on voudrait punir parce qu'ils ont obéi au précepte de Dieu donné à Adam et à toute sa postérité. — Triste aveuglement, dit-il, impitoyable dureté du pontife ! Prescription qui sent le diable ! Transformer en commandement divin la continence, que notre nature ne saurait garder ! Décréter la chasteté, c'est-à-dire ordonner à l'homme de s'abstenir des fonctions de nos misérables organes, de retenir ses excréments, ou de garder une urine intempérante (2) !..

Cet appel à la violation du célibat, formulé si brièvement, avait été, en 1522, longuement motivé dans une lettre de Luther aux chevaliers de l'ordre teutonique (3). — Mes amis, leur disait-il, le précepte de multiplier donné de Dieu est plus vieux que celui de continence décrété par les conciles ; il date d'Adam. Mieux vaudrait vivre dans le concubi-

(1) Luther, Contrà falsa edicta Cæsaris.

(2) Perindè facere qui continenter vivere instituant, ac si quis excrementa vel lotium contrà naturæ impetum retinere velit. — Ulenberg, l. c., p. 91.

(3) Ad milites ordinis Teutonici, Oper. Luth. Ienæ, t. II, p. 211. — Dr. Martin Luther's Ermahnung an die Herrn deutschen Ordens.

nage que dans la chasteté : la chasteté est un péché impardonnable, et le concubinage, Dieu aidant, n'impliquerait pas la perte du salut (1).

Et Luther dit pourquoi : c'est que le libertinage est une offense à Dieu, mais n'est pas un mépris de la parole de Dieu, de tous les crimes le plus grand. Le libertin pèche, mais il ne se roidit pas contre l'Évangile; le célibataire au contraire. Et comme il arrivait que Rome quelquefois relevait certains militaires de leurs vœux de chasteté, à ces militaires Luther dit en propres termes : Point de mariages semblables, quand un, cent, mille conciles vous l'auraient permis; avec une, deux, ou trois maîtresses, la vie durant, vous pourriez encore obtenir la grâce de Dieu; mais à qui prendrait une femme donnée par un concile, par une dispense papiste, pas de miséricorde : pourquoi encore? parce que pape et concile sont des instruments du diable (2).

La Diète présenta ses griefs : il y en avait cent, *centum gravamina* (3), dont elle demandait le re-

---

(1) In statu scortationis vel peccati, Dei præsidio implorato, de salute non desperandum. — Ulenberg, l. c., p. 187.

(2) Qui per omnem vitam unum vel duo, triave scorta domi fovet, credere quòd is potiùs sit in gratiâ Dei, quàm alius quispiam qui juxta concilii definitionem matrimonii se nexu vinciri patiatur. — Ulenberg, l. c., p. 187. — Voir tous ces passages, et beaucoup d'autres encore d'une témérité plus grande, dans les œuvres allemandes de Luther. Leipzig, t. XVIII, p. 408 et suiv.

(3) Pontificii oratoris Legati in conventu Norimbergensi, 1522, inchoato, sequenti verò finito. Unà cum instructione ab eodem Legato consignatâ : nec non responsione, Cæsareæ Majestatis ac reliquorum principum et procerum nomine redditâ.

—Was auf dem Reichstag zu Nürnberg, von wegen päbstlicher Heiligkeit

dressement. C'étaient des remontrances plutôt que des plaintes, faites avec dureté et acrimonie, et auxquelles, en général, le pape n'eût pu faire droit sans toucher à son autorité, à la discipline ecclésiastique et aux plus saintes traditions. Chérégat fut effrayé en fixant les yeux sur ce cahier de doléances que lui remit le secrétaire des Ordres. Il portait la peine de ses timidités. La Diète refusa formellement de revoir son travail : d'ailleurs la presse s'en était emparée, l'avait reproduit et répandu dans toute l'Allemagne; Chérégat dut se résigner.

Pendant qu'il était en route pour Rome, l'imprimeur de Wittemberg, publia l'exposé des *Centum gravamina* en allemand et en latin, à l'usage des savants et du peuple, avec des scholies et des gloses demi-sérieuses, demi-bouffonnes, toujours insultantes pour le catholicisme, et du reste pleines de Luther. C'est lui qui a dicté ces lignes âpres et mordantes, qui a remué tout ce fiel, qui a pétri toute cette boue : c'est son souffle et son haleine;

---

käyserlichet Majestät Stathalter und Stände, lutherischer Sachen halben gelanget, und darauf geantwortet worden ist. Item : Der weltlichen Reichsstände Beschwerden, so sie gegen den Stul zu Rom und andern geistlichen Ständen haben, und der päbstlichen Heiligkeit Oratorem, auf dem Reichstag zu Nürnberg, im Jahr 1522 angefangen, und darnach im 23. geendet, übergeben worden sind. Ein Verzeichniß von etlicher teutscher Bisthümer und Aebten Annata die sie gen Rom geben. Von dem Mangel vorgesetzter Annaten. Von andern Gefällen aus teutschen Landen gen Rom. Nürnberg, 1523.

—Teutscher Nation Beschwerden von den Geistlichen. Durch die weltlichen Reichsstände, Fürsten und Herrn, Pabst Adriano schrifftlich überschickt, nechst vergangenen Reichstage zu Nürnberg, im 22. Jahr angefangen, und im 23. geendet.

car Ulrich de Hutten était malade et mourant. Or, il n'y a pas à s'y méprendre. Lui-même a pris soin d'indiquer le procédé de divination, et il est bien simple. « Quand, sur une belle page blanche, vous trouvez de petits points noirs et visqueux, vous dites : Une mouche a passé par là (1). » Et nous, quand nous voyons une belle face de vieillard, celle d'Adrien, ou du cardinal archevêque de Mayence, toute rouge d'un soufflet que lui imprima une main de prêtre, nous disons : Cette main est celle de Luther, et nous ne nous trompons pas.

Luther est peut-être plus cruel, quand il raisonne au lieu de railler. Chérégat, rhéteur méridional, amoureux de la figure, avait dit dans son exorde : Périclès lui-même était intimidé toutes les fois qu'il était obligé de parler en public : vous ne vous étonnerez donc pas que je m'effraye à la vue de tant de princes réunis dans cette illustre assemblée.

La note marginale dit : Préface impie et qui sent le païen.

Chérégat annonçait que si la Hongrie tombait dans les mains des Turcs, l'Allemagne tout entière deviendrait l'esclave des barbares.

La note dit lestement : Nous aimerions mieux appartenir aux Turcs qu'aux papistes (2).

Le parti teuton, en majorité à la Diète de Nuremberg, crut faire un acte courageux d'opposi-

---

(1) Tisch-Reden.
(2) Schmidt, l. c., t. VI, p. 321.

tion contre Rome, en demandant la convocation d'un concile. Il espérait que cet appel serait regardé au delà des Alpes comme une dérision ou une insulte envers la papauté. Ces vieux Germains se trompaient : Rome parut disposée, pour donner la paix à l'Église d'Allemagne, à la tenue d'un concile général. Alors Luther qui, depuis son entretien avec le cardinal Cajetan à Augsbourg, ne cessait d'afficher sur les murs des cathédrales un appel au futur concile, quand il voit Rome prête à l'accorder, se ravise et rejette violemment cette voie de conciliation. Veut-on connaître le mystère de cette palinodie? C'est qu'un concile ne serait formé que de papes, d'évêques, de prêtres, de moines; or, tout cela a déserté l'Évangile. Voilà un de ses arguments contre la tenue d'un concile. Ce n'est pas le plus sérieux : toute brebis, enseigne-t-il formellement, a le droit de juger si la nourriture que le pasteur lui sert est saine ou corrompue; donc, à quoi bon des conciles, des prêtres, des savants (1) ?

Le malheureux Adrien, ce pape si pur, ce chrétien de la primitive Église, ce bon pasteur qui aurait donné sa vie pour ses brebis, cet apôtre qui « ne pensait pas le mal » et dont le monde n'était pas digne (2), suivant la belle expression d'un his-

(1) Dr. Martin Luther's Grund-Ursache aus der Schrift daß eine christliche Versammlung oder Gemeine Recht und Macht habe, alle Lehre zu urtheilen, und Lehrer zu beruffen ein- und abzusetzen. — Luther's Werke. Leipzig, t. XVIII, p. 429 et suiv.

(2) Ad. Menzel, t. I, p. 111. Aus diesem Verdruffe wurde der fromme Mann, dessen die Welt nicht werth war, zur Freude der Römer am 14ten September 1525, durch den Tod befreit.

torien protestant, eut le cœur brisé quand il revit Chérégat, et la douleur le tua. Tous les pauvres de Rome suivirent son convoi en pleurant; ils disaient : Notre père est mort! Et, sur leur passage, le peuple agenouillé versait des larmes. Jamais pompe funèbre n'avait fait éclater une semblable douleur : Rome enfin comprit tout ce qu'elle avait perdu. Quelques cardinaux accompagnèrent le corps à l'église de Saint-Pierre : c'étaient les amis d'enfance du moine d'Utrecht. Par leurs soins, un petit monument fut érigé qui devait garder ces restes chéris; et sur la pierre on lisait : — « Ci gît Adrien VI, qui regarda le pouvoir comme le plus grand des malheurs (1). » Plus tard, un cardinal allemand, Eckenwoirt, fit élever, à ses frais, dans l'église dell' Anima, un cénotaphe moins simple, qui portait ces paroles qu'aimait à répéter Adrien : — A l'âme la plus honnête, rien n'importe comme le temps où elle a vécu.

Quelques jours avant de mourir, Adrien avait canonisé Benno (2), évêque de Misnie, saint prêtre dont la mémoire est encore vénérée dans toute la Saxe catholique : c'était un autre Martin, qui souvent, après avoir vendu ses bijoux, coupait sa robe en deux pour la donner aux pauvres. Luther,

(1) Hadrianus sextus hic situs est, qui nihil sibi infeliciùs in vitâ duxit quàm quòd imperaret.

On a de ce pape : Commentarii de rebus theologicis in IV sententiarum quæstiones, unà cum quæstionibus quas quodlibetas vocant.

(2) Emser a écrit la vie de cet évêque. — Coch., in Act, p. 108, 109.

qui proposait à la vénération des chrétiens ceux de ses disciples qui avaient trouvé la mort dans le cours de leur apostolat, voulut empêcher qu'on ne fêtât ce nouveau saint. Il écrivit son livre — Touchant la nouvelle idole et le vieux démon, — où il trouva moyen d'outrager les vivants et les morts.

— Satan, dit-il, ne pouvant supporter l'éclat de l'étoile naissante de l'Évangile, a résolu de se venger, et pour se moquer de Dieu, voilà qu'il imagine une farce d'histrion, une fable bonne à jouer sur les tréteaux. Il prend le nom de Benno et veut se faire adorer. Il s'est servi pour cette comédie du pape Adrien, dont on vante la chasteté et l'innocence; hypocrite, impie, ennemi acharné de la parole de Dieu, qui a fait mourir deux de nos frères augustins à Bruxelles; qui tue les saints vivants du Seigneur, et canonise le valet de Rome, ou plutôt le diable lui-même. C'est comme à Constance, où les Pères du concile ont répandu le sang de Jean Huss et de Jérôme de Prague, deux fils de Dieu, deux saints, deux martyrs, et canonisé Thomas d'Aquin, fontaine et sentine d'hérésies! Qu'était-ce que Benno? Le séide de Grégoire VII, ce polisson mitré qui a jeté à bas de son trône Henri IV, le César. Si Benno n'a pas fait pénitence de ce crime, il est à tout jamais damné; en mourant, il est tombé dans les mains du diable (1). Misniens, vous allez adorer un sicaire, un infâme homicide, un voleur tout couvert de sang, l'auteur de toutes les calamités

(1) Contrà novum idolum et antiquum diabolum qui Misenæ exaltabitur. Ienæ, t. II, p. 446. b.

qui pèsent sur la Germanie, l'ennemi de l'Évangile, le compagnon de l'Antechrist, un saint à la façon d'Anne et de Caïphe.

Mélanchthon contristé, écrivait à Érasme : « Luther vaut mieux que ses pamphlets (1). »

Mais Érasme secouait la tête en signe d'incrédulité, et répondait à son ami : « Non, je ne saurais croire que des hommes dont les mœurs sont si contraires à la doctrine du Christ, soient guidés par l'esprit du Christ. Autrefois l'Évangile donnait de la douceur au colérique, des remords au spoliateur, du calme au turbulent, de la charité au médisant. Aujourd'hui nos évangélistes font de la fureur, s'emparent par fraude du bien d'autrui, excitent partout des troubles et maudissent même leurs bienfaiteurs. Je vois bien des hypocrites et des tyrans, mais d'esprit évangélique, pas une étincelle (2). »

Érasme n'avait pas encore lu l'épître de Luther à Henri VIII !

---

(1) Quem quidem virum ego meliorem esse judico, quàm qualis videtur facienti de eo judicium ex illis violentis scriptionibus ipsius. —Epist. ad Erasm. inter Epist. ad Camerar., p. 90.

(2) Qui possim mihi persuadere illos agi Spiritu Christi quorum mores tantûm discrepant à doctrinâ Christi ! Olim Evangelium ex ferocibus reddebat mites, ex rapacibus benignos, ex turbulentis pacificos, ex maledicis beneficos ; hi redduntur furiosi, capiunt per fraudem aliena, concitant ubique tumultus, maledicunt etiam de bene merentibus. Novos hypocritas, novos tyrannos video, ac ne micam quidem Evangelii spiritûs. — Erasm. Ep., ep. LXIX. ad Melanchth., p. 726.

CHAPITRE XVIII.

HENRI VIII ET LUTHER. — 1523.

La Captivité de l'Église à Babylone excite une vive sensation en Angleterre. — Henri VIII attaque l'ouvrage. — Idée de l'œuvre royale. — Réponse de Luther au pamphlet du souverain. — Bugenhagen et Mélanchthon approuvent la polémique luthérienne. — Henri VIII dénonce à l'Allemagne les insultes de Luther. — Thomas Morus défend la cause du roi. — Son livre. — Les hardiesses de Luther expliquées. — Nouvelle lettre où le moine fait amende honorable à Henri VIII. — Et pourquoi ?

La Captivité de l'Église à Babylone, répandue en Allemagne avec profusion, lue avidement et louée par les antagonistes de l'école de Cologne, vint en Angleterre exciter quelque bruit. La scholastique avait à Londres, dans le clergé et les séminaires, de chauds défenseurs. La révolte de Luther y avait causé un étonnement mêlé d'effroi. Par hasard le théologien de l'époque le plus irritable était justement le monarque qui régnait sur la Grande-Bretagne. Henri VIII lut un des premiers le pamphlet de Luther, et sur-le-champ il se proposa de le réfuter. Érasme eut connaissance de cette fantaisie royale, et y applaudit. Le prince, pendant quelques semaines, s'enferma avec son chancelier, l'archevêque d'York et d'autres prélats, qui, s'il faut en croire Luther, prêtaient à leur maître leurs sophismes et leur colère. La réponse parut sous

le titre de: *Défense des sept sacrements contre le docteur Martin Luther* (1).

Une nuit, une apparition bien plus réelle que celle de Satan vint tourmenter le réformateur à la Wartbourg, ce fut le fantôme de Henri VIII. Il descendit au château, non pas tel que les historiens nous le représentent avec cette « bonne mine » qui ne le cédait qu'à celle de François I[er], ou comme Holbein l'a peint avec son hermine chatoyante, sa figure encadrée dans une collerette à petits plis, et l'œil fauve du renard; mais sous la cape d'un moine, et tenant en main la Défense de la foi catholique qu'il avait dédiée à Léon X (2).

Ce fut un grand événement dans le monde religieux que cette apologie du catholicisme par une tête couronnée. L'œuvre de Henri VIII traversa bientôt la mer, et fut reproduite sous tous les formats en Hollande, en Belgique, en Allemagne et en France (3). En Italie, il y eut une pluie de sonnets, d'odes et de poëmes, en l'honneur du monarque. Vida et Cicoli célébrèrent l'œuvre royale en vers latins (4); Érasme chanta la prose, Eck, l'argumen-

(1) Assertio septem sacramentorum adversùs Martinum Lutherum.

(2) On conserve et on montre au Vatican le manuscrit royal qui porte en tête le distique suivant :

Anglorum rex, Henricus, Leo decime, mittit
Hoc opus et fideï testem et amicitiæ.

La première édition du livre parut à Londres, in ædibus Pynsionanis, 1521.

(3) En 1522, l'Assertio fut imprimé à Anvers, en deux formats, in ædibus Michaëlis Hillenii.

(4) Vidæ Op., t. II, p. 161.

tation du prince. Pendant plus de six mois, le monde ne s'occupa que de Henri VIII et de sa gloire littéraire. Cette gloire est oubliée, et son livre gît enterré, en un suaire de parchemin, dans quelques bibliothèques allemandes, où nous l'avons retrouvé, à côté des œuvres de Priérias, de Latomus et de Cochlée, qui firent eux aussi tant de bruit sur cette terre. Il fallait bien l'y chercher, pour en remettre en lumière quelques lambeaux.

« — Il fut un temps, dit Henri, où la foi n'avait pas besoin d'être défendue : elle n'avait pas d'ennemis. Aujourd'hui il en est un qui surpasse en malignité ses devanciers, qui a les instincts du démon, qui se couvre du bouclier de la charité, et, tout plein de haine et de colère, vient vomir son venin de vipère contre l'Église et le catholicisme. Il faut donc que toute âme chrétienne, que tout serviteur du Christ, que tout âge, que tout sexe, que tout ordre, se lèvent, à leur tour, contre cet ennemi commun...

« Quelle peste semblable s'abattit jamais sur le troupeau du Seigneur? Quel est le serpent qu'on pourrait comparer à ce moine qui a écrit sur la Captivité babylonnienne de l'Église ; qui se joue de la langue sacrée pour attaquer les sacrements? Railleur de nos vieilles traditions, qui n'a foi aux saintes intelligences, aux vieux interprètes de nos livres sacrés, qu'autant qu'ils abondent dans son sens ; qui compare le saint-siége à l'impure Babylone, traite de tyran le souverain pontife, et fait de ce nom sacré le synonyme d'Antechrist? Homme d'orgueil, de blasphème et de schisme! Loup dé-

vorant, qui voudrait déchirer la chair du troupeau chrétien ! Enfant de Satan, qui cherche à détacher les ouailles du Christ, leur pasteur. Ame de boue, qui tente de ressusciter des hérésies couchées dans la tombe depuis des siècles, qui mêle des erreurs nouvelles aux vieilles erreurs, et, semblable à Cerbère, ramène des enfers à la lumière des blasphèmes qui dormaient honteux dans les ténèbres, et met sa gloire à troubler de sa parole l'Église et la communion catholique (1)! »

Henri entre aussitôt en matière, et combat et détruit la symbolique saxonne. Le théologien couronné est serré, pressant, incisif. Il ne ressemble pas à ces argumentateurs que nous avons vus à Worms, à ces robes de juristes qui flattent Luther, lui prodiguent l'encens et le miel, et essayent, par des paroles de lait, de faire rentrer l'âme égarée dans la voie de l'autorité.

Henri VIII, c'est le monarque de l'histoire et de la peinture : l'œil flamboyant, le front plein de colère, les lèvres agitées de fureur. Le théologien voudrait bien jeter le froc et saisir l'épée pour faire entrer son argument dans la gorge de son adversaire.

« — Malheureux, dit-il à Luther, tu ne comprends pas combien l'obéissance l'emporte sur le sacrifice ! Tu ne vois pas que si la peine de mort est prononcée dans le Deutéronome contre tout esprit d'orgueil en révolte contre le prêtre, son

(1) Assertio septem sacramentorum adversùs Mart. Lutherum, Henrico VIII, Angliæ rege, auctore. Parisiis, 1562, in-12.

maître ; tu mériterais tous les supplices pour avoir désobéi au prêtre suprême, au grand juge sur cette terre.... (1) »

Il y a parfois dans l'écrit de Henri VIII des mouvements d'éloquence. Lorsqu'il parle de la majesté des fronts couronnés, du respect des sujets envers leur prince, des humiliations qu'a fait subir Luther à la tiare, il s'anime, se colore et jette du feu. Sa phrase s'épand, et il s'en échappe des images pleines de grandeur :

« — Qu'il nie donc que la communion chrétienne tout entière salue dans Rome sa mère et son guide spirituel ! Jusqu'aux extrémités du monde, les Chrétiens séparés par l'Océan et la solitude obéissent au saint-siége ! Donc, si ce pouvoir immense n'est échu au pape ni par l'ordre de Dieu, ni par la volonté de l'homme, si c'est une usurpation et un vol, que Luther nous en assigne l'origine ! La source d'un si grand pouvoir ne saurait être enveloppée de ténèbres, surtout si le souvenir peut en retenir l'époque. Veut-il que son berceau remonte à un ou deux siècles au plus ? Voilà l'histoire, qu'il en ouvre les pages.

» Mais si ce pouvoir est si vieux que son principe repose dans la nuit des temps, alors il doit savoir que les lois humaines établissent que toute possession dont la mémoire est impuissante à désigner la source, est légitime, et que du consentement unanime des nations, il est défendu de toucher à ce que le temps a fait immuable.

(1) Assertio, etc., p. 10.

» Il faut avoir une rare impudence pour affirmer, quand on a soutenu le contraire, que le pape n'a fondé son droit qu'à l'aide du despotisme. Mais pour qui nous prend donc Luther ! Nous croit-il assez stupides pour nous persuader qu'un pauvre prêtre ait pu parvenir à établir un pouvoir tel que le sien ? Que sans mission et sans aucune espèce de droit, il ait soumis tant de nations à son sceptre ? Qu'il se soit trouvé tant de villes, tant de royaumes, tant de provinces assez prodigues de leurs libertés pour reconnaître ainsi un étranger auquel on ne devait ni foi, ni hommage, ni obéissance... (1) »

La page la plus curieuse du livre de Henri VIII, est celle où il défend la messe contre les arguments du moine augustin, sous le double point de vue, de bonne œuvre et de sacrifice, qualités que Luther dénie à ce sacrement. En lisant cette argumentation solide, bien tissée, brillante de poésie quelquefois, et où apparaît le rhéteur rompu aux cavillations de l'école, à l'intelligence des textes sacrés, et aux raffineries de la langue latine, nous n'avons pas de peine à comprendre d'un côté que Luther ait soupçonné que le monarque n'était qu'un écolier écrivant sous la dictée d'un de ses évêques; de l'autre que le pape ait donné au théologien le titre de défenseur de la foi. Sadolet, le secrétaire du pape, n'eût pas mieux fait; son latin n'eût pas été certainement

(1) Assertio, etc., p. 10.

plus élégant, ni sa période plus cicéronienne (1).

Luther soutenait que ces paroles du Christ : « Tout ce que vous délierez sur la terre sera délié dans le ciel, » s'adressaient à la communauté des fidèles, à tout chrétien, homme ou femme.

Henri VIII quitte ici le rôle de théologien : il n'a garde de s'embarrasser dans les langes de l'école : il se rappelle tout à coup son histoire ancienne, et évoque une des grandes ombres romaines pour confondre son adversaire, celle d'Émilius Scaurus.

— Quirites, s'écriait le vieux Romain accusé par un homme sans foi devant le peuple romain ; Varus affirme, et moi je nie. Qui croirez-vous? Et le peuple battit des mains, et l'accusateur fut confondu. Je ne veux pas d'autre argument dans cette question du pouvoir des clefs. Luther dit que les paroles d'institution s'appliquent aux laïques, Augustin dit non ; qui croirez-vous? Luther dit oui, Beda dit non ; qui croirez-vous? Luther dit oui, Ambroise dit non ; qui croirez-vous? Luther dit oui, l'Église tout entière s'est levée et dit non ; qui croirez-vous?

Le théologien n'a laissé aucune des assertions de Luther sans réponse : Eck à Leipzig n'était assurément ni plus pressant, ni plus incisif. Aussi, comme il se complaît en lui-même, comme il déroule avec orgueil toutes les erreurs du moine, comme il cite les textes sacrés pour faire montre de sa science bi-

(1) Luther le reconnaît pour être « inter omnes qui contrà se scribunt latinissimum. » — Roscoë, Vie de Léon X, t. IV, p. 47.

blique, et les historiens profanes pour prouver qu'il n'est pas tellement couvert de la poussière scholastique, qu'on ne puisse voir en lui l'écolier qui a fait une cour assidue aux muses grecques et latines! Arrivé au terme de sa longue apologie, il se fait rhéteur à l'instar d'Isocrate, et, dans un flux de périodes cadencées avec art, il va nous montrer Luther tel qu'il l'a compris (1) :

« —Ainsi donc, il n'est pas de docteur si ancien au monde, pas de saint si élevé en béatitude, pas de savant si versé dans la connaissance des Écritures, que ce doctrillon, ce petit saint, cette ombre d'érudit (2) ne rejette de sa superbe autorité. Puisqu'il méprise tout le monde, puisqu'il ne croit qu'en lui, pourquoi s'indignerait-il qu'on lui rendît mépris pour mépris et dédain pour dédain?.... A quoi bon désormais un duel avec Luther qui n'est de l'avis de personne, et qui ne s'entend pas lui-même, qui nie ce qu'il avait d'abord affirmé, qui affirme ce qu'à l'heure même il niait? Si vous vous armez de la foi pour le combattre, il vous oppose la raison ; si vous vous enveloppez du bouclier de la raison, il se jette dans la foi; si vous citez les philosophes, il en appelle à l'Écriture ; si vous invoquez les livres saints, il s'entortille dans ses sophismes : écrivain éhonté, qui se met au-dessus des lois, qui méprise nos vieux docteurs, et, du haut de sa grandeur, se rit des lumières du jour ; qui poursuit de ses insultes la majesté des pontifes,

(1) Assertio, p. 55.
(2) Doctorculus, sanctulus, eruditulus.

qui outrage les traditions, le dogme, les mœurs, les lois, les canons, la foi et l'Église elle-même, qu'il ne trouve nulle part, si ce n'est au milieu de ce cénacle de deux ou trois novateurs dont il s'est constitué le chef (1).

Il y avait dans l'organisation de Luther une fibre irritable au suprême degré : la fibre de l'orgueil ; malheur à qui osait y toucher! Henri connaissait bien son adversaire. Il voulut lui faire expier les louanges qu'on lui décernait de tous côtés, et, avec une joie cruelle, il offensa et railla la vanité littéraire du moine. Voyez un peu, Luther traité de *doctorculus*, de *sanctulus*, d'*eruditulus*, diminutifs que vous ne trouverez certainement pas dans les écrivains du siècle d'Auguste, et qu'Henri emploie justement pour que son mépris semble tomber de plus bas. Mais Eck, mais Miltitz, mais Latomus lui-même, s'étaient montrés plus courtois et n'avaient pas nié ses titres de docteur et de lettré. Ah! si Luther avait eu le gantelet de son rival, comme il aurait aimé à l'enfoncer dans les chairs royales! Mais il avait heureusement une plume qui lui avait déjà servi dans plus d'un duel, et qui pouvait jeter de la boue et salir une figure à la rendre méconnaissable; nous disons de la boue par pudeur, car Thomas Morus prétend qu'il alla chercher ailleurs l'ordure dont il couvrit le front de son rival.

La réponse à Henri d'Angleterre ne se fit pas attendre : Luther ne mit que quelques heures à la com-

(1) Assertio, p. 97-98.

poser et bientôt l'Allemagne toutentière fut conviée à un spectacle inouï.

C'est au tour du moine maintenant.

« —Il y a deux ans, je publiai un petit livre sous le titre de : La Captivité de l'Église à Babylone (1). Il a troublé le cerveau des papistes, qui ne m'ont épargné ni mensonges, ni colères, je leur pardonne volontiers. D'autres l'auraient avalé de gaieté de cœur, mais l'hameçon était trop dur et trop pointu pour ces gosiers. Tout dernièrement le seigneur Henri, par la non grâce de Dieu roi d'Angleterre, a écrit en latin contre ce traité. Il en est qui croient que ce pamphlet n'est pas sorti de la plume du roi Henri : de la plume du roi Heintz, du diable ou de l'enfer, c'est chose indifférente. Qui ment est un menteur : je n'en ai guère peur. Voici ce que je pense : que le roi Henri a donné une ou deux aunes d'un drap grossier, et que ce sophiste pituiteux (2), cet élève du troupeau thomiste (Lée) qui a écrit contre Érasme, a pris l'aiguille et le ciseau, et en a fait une cape (3). »

Luther alors fait comme Henri : il passe en revue les assertions de son rival et les réfute.

« Si un roi d'Angleterre me crache à la figure ses effrontées menteries, j'ai le droit à mon tour de les

(1) Die Babylonische Gefängniße.

(2) Leus ille... frigida pituita sophista qualem in grege suâ alerent crassi illi porci Thomistæ.

(3) C'était une calomnie : Henri était d'abord destiné aux Ordres. — Il avait longtemps étudié la théologie. — Sub optimis præceptoribus ætatem trivisse et in sacris scripturis plurimùm versatum fuisse, dit Joh. (Clericus), légat d'Henri VIII, dans son Oratio ad Leonem habita.

lui faire rentrer jusqu'à la gorge. S'il blasphème mes sacrées doctrines ; s'il jette ses excréments à la couronne de mon monarque et de mon Christ (1) ; pourquoi s'étonnerait-il, si je barbouille d'une matière semblable son diadème royal, et si je proclame que le roi d'Angleterre est un menteur et un maraud (2) ?

» Il a pensé peut-être : Luther est pourchassé, il ne pourra pas me répondre ; ses livres sont rôtis, mes calomnies passeront : je suis roi, on croira que je dis la vérité ! Je puis me donner le courage de jeter à la face du pauvre moine tout ce qui me viendra à la tête, de publier tout ce qui me fera plaisir, et de chasser à sa réputation en champ vide. Ah ! mon petit, dis tout ce que ta tête te chantera ; moi, je te forcerai bien d'écouter de bonnes vérités qui ne t'amuseront guère : je veux qu'il t'en cuise pour tes piperies. — Il m'accuse d'avoir écrit contre le pape par haine et méchanceté, d'être hargneux, médisant, orgueilleux et de me croire seul sage au monde !... Mais si je te demandais, mon petit, qu'importe ici que je sois vaniteux, acariâtre et méchant ? la papauté est-elle innocente, parce que je ne vaux rien ? donc le roi d'Angleterre est sage, parce que je le tiens pour fou ! que dirais-tu ? Mais le cher roi, qui a tant en horreur le mensonge et la calomnie, en a plus rassemblé dans son livre empoisonné que moi dans tous mes écrits. Peut-être faut-il en cette querelle

(1) Und schmieret seinen Dreck an die Krone meines Königs.
(2) Ein Lügner ist und ein Unbiedermann.

faire acception des personnes : un roi injuriera à son aise un pauvre moine, mais fera le papelin avec le pape (1). »

Nous avons vu que le roi d'Angleterre soutenait avec quelque éclat de paroles que la vieillesse, dans l'humanité ainsi que dans les institutions, a droit à nos respects, et que la papauté, par conséquent, ne devait pas être traitée comme si elle était née d'hier. Le moine se garde de discuter la proposition, il a recours pour la combattre à son arme ordinaire, la raillerie.

« J'en veux finir avec les papistes une fois pour toutes, et leur répondre, en m'adressant au roi d'Angleterre : Ton juste, vieux d'un siècle, ne saurait être juste une heure seulement. Si la vieillesse faisait le droit, le diable serait sur cette terre la chose la plus juste du monde, car il a plus de cinq mille ans. »

Il poursuit son adversaire à travers l'œuvre théologique, s'occupant fort peu de questions dogmatiques, ne s'inquiétant ni de la voix de la tradition que le roi fait parler si haut, ni du témoignage de ces grandes lumières catholiques que Henri appelle à son secours, ni de ces terribles déductions pour le repos des sociétés que le thomiste tire des propositions de son rival. Il a réservé pour la fin de son plaidoyer ses meilleurs arguments : le diable et la voix du sang.

« Ce qui m'étonne, ce n'est pas l'ignorance de Heintz, le roi d'Angleterre, ce n'est pas qu'il en-

(1) Luther's Leben, von Gust. Pfizer, p. 367.

tende moins la foi et les œuvres qu'une bûche qui ressent son Dieu ; c'est que le diable joue ainsi le rôle de paillasse à l'aide de son Heintz, quand il sait bien que je me ris de lui. Le roi Henri connaît le proverbe : Il n'y a pas de plus grands fous que les rois et les princes. Qui ne voit le doigt de Dieu dans l'aveuglement et la folie de cet homme !.... Je veux le laisser un moment en repos, car j'ai sur le dos la Bible à traduire, sans compter d'autres occupations qui ne me permettent pas de barbotter plus longtemps dans la m.... de Sa Majesté. Mais je veux, si Dieu le permet, prendre mon temps une autre fois pour répondre à mon aise à cette bouche royale qui bave le mensonge et le poison. — Je pense qu'il assume son livre par esprit de pénitence, car sa conscience lui crie assez haut qu'il a volé la couronne d'Angleterre, en faisant mourir de mort violente le dernier rejeton de la lignée royale, et en tarissant la source du sang des rois de la Grande-Bretagne. Il tremble dans sa peau que ce sang ne retombe sur lui, et voilà pourquoi il se cramponne au pape pour ne pas tomber du trône, et pourquoi tantôt il courtise l'empereur, et tantôt le roi de France, comme fait une conscience tourmentée de tyran. Heintz et le pape ont la même légitimité : le pape a volé sa tiare tout comme le roi d'Angleterre sa couronne : c'est pourquoi ils se frottent l'un contre l'autre comme deux mulets. — Qui ne voudrait pas me pardonner mes offenses envers cette majesté royale, doit savoir que je ne l'ai menée ainsi, que parce qu'elle ne s'est pas épargnée elle-même. Voyez donc, elle ment à la

face du ciel et le front levé comme une paillarde, elle vomit du poison comme une p..... en colère : c'est bien la preuve qu'il n'y a pas une goutte de noble sang dans ses veines (1). »

Puis, laissant là cette majesté du néant comme si elle ne méritait pas même un de ses regards, il évoque les plus glorieux représentants de l'école, les thomistes, et leur adresse ce superbe défi :

« Courage, cochons que vous êtes : brûlez-moi donc, si vous l'osez! Me voici, je vous attends. Je vous poursuivrai de mes cendres après ma mort, quand vous les auriez jetées à tous les vents et à toutes les mers. Vivant, je serai l'ennemi de la papauté ; brûlé, je serai deux fois son ennemi. Porcs de thomistes, faites tout ce que vous pourrez, Luther sera pour vous l'ours dans votre chemin, la lionne dans votre sentier; il vous poursuivra partout, se présentera incessamment à votre face, ne vous laissera ni paix ni trêve, tant qu'il n'aura pas brisé votre cervelle de fer et votre front d'airain, pour votre salut ou votre perdition. »

Ce sont là d'étranges paroles, sans doute, et qu'un

(1) So schilt er so bitter, giftig und ohne Unterlaß, als keine öffentliche zornige Hure schelten mag.

La réponse de Luther au roi d'Angleterre parut en deux langues, en allemand, et en latin sous le titre de : Contrà regem Angliæ Martinus Lutherus. Les deux textes, suivant la remarque de Pfizer, son biographe, offrent de grandes disparates. La version latine est plus âcre et plus cynique; elle est dédiée à Sébastien Schlinck, noble bohémien, et porte la date du 15 juillet 1522. — Voy. t. II, Ienæ, lat. fol. 546 et suiv. — La réponse allemande se trouve dans le tome II de l'édit d'Altenb., fol. 187 et suiv.

disciple de Luther pourtant n'a pas craint de mettre sur le compte du Saint-Esprit. « Un moment j'ai cru, disait Bugenhagen, que notre père Luther avait été trop violent contre Henri d'Angleterre, mais je vois bien maintenant que je m'étais trompé, et qu'il n'a été que trop doux ; c'est l'esprit du ciel qui a dicté toutes ses paroles : esprit de sainteté, de vérité, de constance et de force invincible (1). » Mélanchthon lui-même n'osait pas condamner les emportements de son maître. A Capiton qui les blâmait, il écrivait : Prenez garde mon ami ; rejeter Luther, c'est rejeter l'Évangile. Vous vous effrayez de ses colères ; et si c'est le zèle de Dieu qui le dévore? Vous ne comprenez donc pas l'état des esprits ; vous ne voyez pas le sel qu'il faut employer contre ces grosses natures de maîtres et seigneurs. Saint Paul ne veut pas qu'on éteigne l'esprit (2). » Érasme, au lieu d'inspiration divine, ne trouvait dans la réponse de Luther que des signes de démence et de grossièreté (3).

Luther pensait comme Bugenhagen, et s'applau-

(1) Opinabar patrem nostrum Lutherum nimis vehementem esse in Henricum regem Angliæ, sed jam video nimis lenem fuisse... Ita ut fateri cogar Spiritum Sanctum dictâsse omnia verba Luthero, cujus spiritus non est alius nisi sanctus, verax, constans et invictus — Selneccer, p. 144. — Seckendorf, lib. I, sect. 47, § CXV.

(2) Negare non potestis quin Evangelium doceat ; id rejicitis, si Lutherus rejiciatur. Nec ignoro te acerbitate offendi. Sed quid, si divinitùs accendatur? Obsecro, vide qui rerum ac temporum status sit, quo sale opus sit tam pinguibus dominis. Paulus cavere præcipit ne spiritus extinguatur. — Seckendorf, l. c., t. I, p. 188.

(3) Sentiments d'Érasme de Rotterdam, conformes à ceux de l'Église catholique. Cologne, 1688, in-12, p. 219.

dissait dans l'épilogue de son livre de sa modération et de sa douceur (1).

Qu'on fouille tous les pamphlets religieux et politiques, on ne trouvera nulle part un cynisme aussi révoltant de paroles, si ce n'est peut-être dans le *Vieux Cordelier* du père Duchesne; mais le journaliste faisait son métier, et ne croyait guère en Dieu; et le moine interrompait sa traduction de la Bible pour répondre à Henri.

Mais voici qui étonne encore plus douloureusement, c'est le silence des princes réformés; pas un, même l'électeur de Saxe, qui veuille donner une leçon à ce moine effronté et lui apprendre qu'on ne soufflette pas ainsi une face royale. Le libelle est édité en plein jour, signé du nom de l'auteur et du chiffre de l'imprimeur; on le vend publiquement à la foire de Francfort; il traverse les mers, il se répand parmi le peuple : et ce scandale n'excite dans les âmes ni émotion ni colère !

Henri s'était plaint pourtant des insolences du moine à l'électeur Frédéric dans une lettre (2) où

---

(1) Deinde à virulentiâ et mendaciis abstinui. Il écrivait cependant à Spalatin, 4 septembre : Sciebam multos offensurum quidquid in regem Angliæ scriberem, insulsum et virulentum thomistam; sed ità placuit mihi atque adeò multis causis necessarium fuit; quod facio nescitur modò, scietur posteà. — Au mois d'août précédent, il disait à un de ses amis : Aliqui amici mei sæpè monuerunt ut molliùs scriberem, sed semper respondi et respondeo me id non esse facturum. — Altenb., t. II, p. 207. — Seckendorf, lib. I, p. 187.

(2) Serenissimi ac potentissimi regis Angliæ, Henrici christianæ fidei defensoris, ad illustrissimos ac clarissimos Saxoniæ principes Fridericum electorem et Johannem et Georgium duces de coer-

il avait mis jusqu'à de l'esprit. « Singulier homme que votre Luther, disait entre autres le prince, qui commence par crier, puis qui s'irrite, puis qui s'enflamme, puis qui s'emporte, puis qui tempête, puis qui rugit (1). »

L'électeur dans sa réponse, proteste de son amour pour l'Évangile, affirme que c'est malgré ses ordres que Luther a quitté la prison de la Wartbourg pour venir à Wittemberg, et compte beaucoup sur la tenue d'un concile prochain où Dieu et son Christ assisteront nécessairement, suivant la promesse écrite en Saint-Mathieu, chapitre XVIII, versets 19 et 20, « car en quelque lieu que se trouvent réunies deux ou trois personnes, je suis au milieu d'elles » : mais des outrages de Luther à Sa Majesté, pas une parole, pas un mot.

Quelques écrivains réformés, tout en blâmant les formes de langage employés par Luther dans sa lettre à Henri VIII, sont tentés d'admirer la hardiesse du moine, qui, à la face du monde germain, ose insulter le plus puissant allié de Charles-Quint. C'est une triste gloire qu'on pourrait contester à Luther. Au moment où parut son pamphlet, la Trémouille venait de chasser du territoire français les bandes anglaises du duc de Suffolk, et les tentatives de l'empereur sur la Bourgogne et

---

cendo abigendoque Lutheranismo et Luthero ipso, epistola, Grenwici. 1523.

(1) Churfürst Friedrichs und Herzog Johannes Antwort auf vorhergehendes Schreiben Königs Heinrichs VIII, m. Ap. A. 1523. — Luther's Werke, Leipzig, t. XVIII, p. 213.

la Guyenne avaient été énergiquement repoussées (1). Luther pouvait donc sans danger braver l'empereur et offenser Henri VIII. Il n'y avait pas à craindre que Charles-Quint revînt en Allemagne pour le châtier : si l'empereur eût traversé le Rhin, l'Italie tombait au pouvoir de François Ier.

Il y a dans ces insultes à la royauté un motif caché dont Luther se réservait, a-t-il dit, de donner un jour l'explication. Le mystère n'est pas difficile à deviner. Luther en voulait beaucoup plus au théologien qu'au monarque. Il obéissait, sans s'en douter, et au risque de répudier son principe du libre examen, à cette constitution catholique qui ne reconnaissait pas au pouvoir le droit de s'immiscer dans les questions de doctrine. Nous l'avons surpris dans un moment d'humeur s'écriant qu'un prince ne doit jamais toucher à l'encensoir, oubliant que la veille même il avait proclamé que nous sommes tous prêtres. Mais s'il eût laissé Henri défendre le dogme catholique, l'électeur de Saxe, Frédéric, pouvait comme le roi faire de la théologie : il y avait alors deux ecclésiastes à Wittemberg ! Et Luther voulait être seul maître du dogme : il permettait de lire la Bible, mais à la condition qu'on n'y trouverait que ce qu'il y avait découvert.

Il y eut en Angleterre deux hommes qui songèrent à défendre la royauté blasphémée : Fisher, évêque de Rochester, dans un savant écrit publié

---

(1) Robertson, Hist. de Charles-Quint, t. I, p. 460 et suiv.

sous le nom de William Ross (1); et Thomas Morus (2) qui, au lieu d'appeler à son aide la haute raison dont il était doué, aima mieux faire de la raillerie à la manière de Luther. Par malheur, la sienne est apprêtée, et sans spontanéité, elle sent l'huile. Le sarcasme ne sort pas tout armé de sa tête, mais traverse, avant d'arriver au cœur de son adversaire, les satiriques de l'antiquité, et surtout Lucien, dont il avait fait une étude spéciale. Sa colère ressemble à celle d'un homme d'État. C'est la langue de la taverne que le chancelier croit parler, mais qu'il balbutie et écorche faute d'usage. On sait l'habileté de Luther, quand il veut prendre le style d'un homme ivre. Les bons mots, les saillies, les pointes, les concetti coulent de ses lèvres comme la bière de son verre. La fable seule imaginée par Morus est spirituelle.

Luther est à table au milieu de ses camarades de bouteille, de son sénat bachique, méditant, après de longues rasades de bière d'Eimbeck, sa réponse au roi d'Angleterre. Un de ses commensaux le tire d'embarras : — Des injures qui tombent à gros flocons pareils à la neige, ce sont les seules armes, dit-il, qu'il faille employer contre le roi.

---

(1) Eruditissimi viri, Gulielmi Rossei opus elegans, doctum, festivum, pium, quo pulcherrimè retegit ac refellit insanas Lutheri calumnias, quibus invictissimum Angliæ Galliæque regem Henricum ejus nominis octavum, fidei defensorem, haud litteris minùs quàm regno clarum, scurra turpissimus insectatur.

(2) Th. Mori Angli, omnia quæ hucusque ad manus nostras pervenerunt, latina opera, Lovanii, 1566. — M. Nisard, Thomas Morus, Revue des Deux Mondes, t. V, p. 590 et suiv.

Luther applaudit ; mais il se consulte, et trouve que son dictionnaire, tout volumineux qu'il est, ne pourrait jamais lui fournir une moisson assez abondante de bouffonneries, et il donne la volée à cette tourbe d'âmes damnées pour en aller cueillir partout où il en pousse. Qui s'en va d'un côté, qui de l'autre, et tous semblables à des guêpes, reviennent bientôt au logis commun avec un butin copieux et repartent de nouveau.

Ils s'abattent dans les carrefours, les voitures, les bateaux, les bains, les tripots, les boutiques de barbier, les tavernes, les moulins, les cabinets d'aisance, les maisons publiques, prêtant l'œil et l'oreille, et ramassant soigneusement les grossièretés des cochers, les insolences des valets, le caquetage des portiers, les joyeusetés des courtisanes, les bouffonneries des parasites, les saletés des baigneurs, les obscénités d'autres individus.

Et après une chasse de quelques mois aux injures, aux sarcasmes, aux paroles libertines, indécentes, infâmes, à travers la boue, le fumier et la fange, ils injectent toutes ces matières dans « le cloaque » de Luther, dont la bouche mâche, triture, et vomit ensuite une à une toutes ces immondices, — et le livre du moine est composé (1).

On avouera que l'honneur du diadème pouvait être défendu autrement. Nous n'admettons pas l'excuse d'Érasme : que le chancelier, en répon-

(1) Illi igitur abeunt, alius, alio, quo quemque tulit animus, et se per omnia plaustra, vehicula, cymbas, thermas, ganeas, tonstrinas, tabernas, lustra, pistrina, latrinas, lupanaria, diffundunt : illic observant sedulò, atque in tabellas referunt quicquid aut au-

dant au pamphlet luthérien, s'était inspiré des écrits du moine saxon.

Le catholicisme n'a dans cette polémique qu'un digne représentant, c'est le duc Georges qui, au nom de Dieu, de la morale et de l'Allemagne, vient dénoncer aux comices de Nuremberg les insolences de Luther, et en demander justice (1). Les Ordres de l'empire ne comprirent pas leur dignité.

Le duc aussi se faisait prophète dans sa lettre aux États, et il assignait même une époque rapprochée où les violences de Luther contre les papes et les monarques porteraient leurs fruits. Il ne fallait pas au duc des signes célestes pour deviner l'avenir; l'aveuglement des Ordres était un prodige assez marqué de la colère de Dieu sur l'Allemagne (2).

Deux années s'étaient passées lorsque le roi d'Angleterre reçut une lettre nouvelle de Luther :

« Sérénissime roi, illustrissime prince, écrivait

---

riga sordidè, aut servus vaniliter, aut meretrix petulanter, aut portitor improbè, aut parasitus scurriliter, aut leno turpiter, aut balneator spurcè, aut cacator obscenè loquutus sit. Atque hæc quùm aliquot fecissent menses, tùm demùm quicquid undecunque collegissent conviciorum et scurrilium scommatum, petulantiæ, spurcitiæ, sordium, luti, cœni, stercorum, omnem hanc colluviem in fœdissimam cloacam Lutheri pectus infarciunt; quam ille totam in libellum istum suum per os illud impurum velut comesam merdam, removit. — Opera Mori, p. 61.

(1) Seckendorf, Comm. de Lutheranismo, lib. I, § CVI, p. 187. — Le duc écrivit aussi une lettre pleine de noblesse à Henri VIII. Illustrissimi principis ducis Georgii ad Henricum regem. Quedlinburg., 7 idu. maii anno 1523.

(2) L'*Assertio septem Sacramentorum* fut réimprimée par les

le moine, je devrais craindre en vérité de m'adresser à Votre Majesté, quand je me rappelle combien j'ai dû l'offenser dans le libelle que, cédant à des conseils ennemis, et non à mes instincts, j'ai publié contre elle, moi, homme d'orgueil et de vanité ; mais ce qui m'encourage et m'enhardit, c'est votre bonté royale qu'on ne cesse chaque jour de me vanter dans mes entretiens et dans mes correspondances. Mortel, vous ne nourrirez pas une colère immortelle. Ajoutez que je sais, de témoignage certain, que l'écrit publié sous le nom de Votre Majesté, n'est pas du roi d'Angleterre, ainsi que voudraient le persuader quelques sophistes éhontés, qui n'ont pas compris l'ignominie dont ils couvraient par là Votre Majesté, et entre autres cet ennemi de Dieu et des hommes, l'archevêque d'York (Lée) (1). Je rougis aujourd'hui, et à peine si j'ose élever jusqu'à vous mes regards, moi qui, grâce à ces ouvriers d'iniquité, n'ai pas craint d'insulter un si grand prince, moi, ver de terre et pourriture, qui ne mérite que mépris et dédain.

» Prosterné à vos pieds dans toute mon humi-

---

soins de Gabriel de Saconay, précenteur ou chantre de Saint-Jean, à Lyon, lequel ajouta une préface à l'œuvre royale. Calvin attaqua Saconay au sujet de cette réimpression. Il est aussi violent que Luther, mais beaucoup moins littéraire. Nous avons retracé cette polémique dans le deuxième volume de notre Histoire de Calvin.

(1) Burnett, dans son traité *de Reformatione anglicanâ*, lib. I, fol 31, loue le savoir théologique du prince, et ne relève même pas l'assertion de Luther sur la culpabilité ou la complicité littéraire de Lée, ce qu'il n'eût pas oublié s'il eût eu seulement quelques soupçons sur l'origine de l'ouvrage. « Minimè taciturus, » dit Seckendorf, « si quid eo pertinens eruisset. » — Comm. de Luth., p. 189.

lité, je prie et supplie Votre Majesté, par la croix et la gloire du Christ, de me pardonner mes offenses selon le précepte du Seigneur. Que si Votre Grandeur juge nécessaire que dans un autre écrit je renie mes paroles, et que je glorifie votre nom, qu'elle daigne me transmettre ses ordres, je suis prêt, et plein de bonne volonté. Luther, qu'est-il comparé à Votre Majesté? un néant. Toutefois, la gloire de mon Dieu gagnera, si on me permet d'écrire au roi d'Angleterre dans l'intérêt de la cause évangélique (1). »

Que s'est-il donc passé dans cette courte période de temps? Henri a-t-il restitué le trône qu'il a dérobé? A-t-il pleuré le sang royal qu'il a versé? A-t-il étudié les écrivains du grand siècle que Luther l'accusait de négliger quand il écrivait à Sa Majesté en style de portier : *veniatis, ego docebos vos* (2)? Non! c'est toujours le même Heintz avec deux maîtresses de plus qu'il entretenait royalement, et une concubine qu'il veut faire monter sur le trône, décidé à rompre avec Rome, si le pape ne brise pas les liens contractés avec Catherine, fille de Ferdinand le Catholique. Or Luther connaissait très-bien

---

(1) Opera Luth., t. IV. Witt., p. 234. — Cooh., p. 156. — Ulemberg, p. 302 et seq.

Henrico VIII, regi Angliæ et Hiberniæ, 2 sept. 1525. — De Wette, l. c., t. III, p. 24. — Emser traduisit la lettre, sous le titre de : Ein Sendbrief M. Luthers an den König in England, Heinrichen, des Namens den Achten, darinnen er Verzicht und Gnade bittet um daß, damit er gemeldten König närrisch und zu jähe verletzet habe. 1527, in-4°.

(2) Quid invitabat Lutherum ut diceret in libello adversus regem Angliæ : Veniatis domine, Henrico, ego docebo vos. Certè regis libellus latinè loquebatur, nec ineruditè?—Scult. Ann. Ep., l. c., p. 46.

Henri. Il savait qu'à François Brian, qui disait au prince : Qu'entretenir la mère et la fille c'était comme si l'on mangeait la poule et le poulet, Sa Majesté avait répondu : « Très-bien : par Dieu, je te prends pour mon vicaire infernal (1). » Luther était sûr que pour se passer en sûreté de conscience cette fantaisie royale, Henri au besoin exterminerait le catholicisme de ses États.

Voilà l'explication la plus simple des avances que le moine faisait à Sa Majesté.

En attendant, l'imprimeur Hans Luft, successeur de Schneidewins, continuait de répandre la lettre à Henri VIII. Afin qu'elle parlât plus puissamment encore à l'œil, Luther avait fait graver sur le titre l'image du monarque, sous la forme d'un thomiste crasseux, le regard hébété, fixé sur une Somme de l'Ange de l'École.

---

(1) Sanderus, Hist. du Schisme d'Angleterre, traduit par Maucroix. Paris, 1676, in-12, p. 23.

CHAPITRE XIX.

LES IMAGES. — 1524.

Comment Luther se sert de l'image pour détruire le catholicisme en Allemagne. — Le pape-âne et le moine-veau. — Légende que le docteur joint à ces deux caricatures. — Nouvelles images contre la papauté. — Succès de ces iconographies. — Mélanchthon s'associe à Luther pour outrager la représentation catholique.

Luther avait compris la toute-puissance de l'image, et il s'en servit pour vulgariser ses idées et ameuter le peuple contre la représentation catholique. Cette image devait donc parler tout à la fois à l'intelligence et aux sens. Il en fit une caricature mordante et polissonne. C'est lui qui ordinairement en trouvait l'idée. Lucas Cranach ou quelque autre peintre de l'école de Nuremberg la sculptait sur bois. L'image reproduite par la presse se plaçait dans le texte qu'elle expliquait ou commentait. L'ouvrage achevé, on la tirait à part, on la débitait sur les places publiques et on la suspendait aux vitres des librairies et aux boutiques en plein vent des foires d'Allemagne.

Le *pape-âne et le moine-veau* sont deux débauches d'artiste destinées beaucoup plus à provoquer le rire que la colère du peuple. La légende où sont encadrées ces deux figures grotesques s'adressait à ceux qui avaient besoin de merveilleux pour

croire. Mélanchthon et Luther y font jouer un singulier rôle à la Divinité qui vient avec ses signes accoutumés quand elle a besoin de châtier l'obstination des pécheurs. Les signes, cette fois, n'apparaissent pas au ciel, mais au fond du Tibre, d'où l'on a retiré le pape-âne, et à Freyberg en Misnie, où est né le moine-veau.

Il n'est pas besoin de dire que ces deux prodiges sont tout entiers éclos du cerveau des docteurs. Si l'on veut admirer cette gloire luthérienne qui, dans son interprétation graphique, se fait sérieuse à tromper le lecteur; qui ment avec une candeur si persuasive; qui joue la conviction, la foi, la crainte du Seigneur et de ses jugements; qui singe la peur, et faire rire aux dépens de ce qu'on avait coutume de vénérer; on avouera sans peine que c'est abuser étrangement du nom de Dieu que de l'appeler à son aide pour commenter et répandre un tel mensonge.

« En tout temps, Dieu a marqué, comme au doigt, sa colère ou sa miséricorde, et par des signes miraculeux annoncé aux hommes le bouleversement, la ruine ou la splendeur des empires, ainsi qu'on le voit en Daniel, chap. 8... (1).

» Pendant le règne pestilentiel de la papauté, il a multiplié ces signes de colère, et, tout nouvelle-

(1) Interpretatio duorum horribilium monstrorum Papaselli, Romæ in Tiberi, anno 1496, inventi, et monachoviti Fribergæ in Misniâ, anno 1523 editi, per Philippum Melanchthonem et Martinum Lutherum. — Op. Luth., t. II, p. 392 et seq. — Le même pamphlet parut en allemand sous le titre de : Deutung der zwo greulichen Figuren, Bapstesels, zu Rom, und Münchkalbs zu Freiberg in Meissen funden. Witt., IX, 184. Jen. II, 285. Walch, XIX, 2403.

ment, il a, par cette figure horrible de pape-âne, trouvé récemment dans le Tibre, donné la représentation si exacte de la papauté, qu'aucune main humaine n'aurait pu en tracer une plus ressemblante.

» Et d'abord, 1° *Tête d'âne*, qui désigne si bien le pape. L'Église est un corps spirituel qui ne peut avoir ni tête, ni membre visible, mais le Christ seul pour modérateur, seigneur et maître...

» Les saintes Écritures entendent par l'âne une vie excentrique et charnelle, Exode 13. Et autant la cervelle de l'âne diffère de l'intelligence de l'homme, autant la doctrine papale s'éloigne des dogmes du Christ.

» Ainsi, tête d'âne, suivant l'Écriture, tête d'âne, suivant la signification du droit naturel et de la lumière de la raison, comme le témoignent les juristes impériaux qui disent : pur canoniste, pur âne.

» 2° *Main droite semblable au pied d'un éléphant*, qui signifie le pouvoir spirituel du pape, dont il frappe et brise les consciences tremblantes ; comme l'éléphant qui de sa trompe appréhende, foule, brise et déchire. Car, le papisme est-ce autre chose qu'une sanglante immolation des consciences au moyen de la confession, des vœux, du célibat, des messes, d'une fausse pénitence, des piperies indulgentielles, du culte superstitieux des saints ?... suivant ce que dit Daniel, 8 : Il tuera le peuple des Saints.

» 3° *Main gauche d'un homme :* c'est le pouvoir civil du pape que le Christ lui a dénié, Luc. 22,

et qu'il s'est conféré à l'aide du diable pour se constituer le maître des rois et des princes.

» 4° *Pied droit à sabot de bœuf*, qui indique les ministres spirituels de la papauté, les *bajuli* qui aident et soutiennent le papisme pour l'oppression des âmes ; c'est-à-dire les docteurs catholiques, les prédicateurs, les prêcheurs, les confesseurs et cet essaim de moines, de vestales, et surtout les théologiens scolastiques, race de serpents qui inculquent et infiltrent dans le peuple les recettes et les ordonnances de la papauté, et enchaînent sous le pied de l'éléphant les consciences captives : base et fondement du papisme qui sans eux n'aurait pu subsister aussi longtemps.

» Car, la théologie scolastique qu'enferme-t-elle, sinon des songes délirants, fous, ineptes, exécrables, sataniques; des rêves de moines, dont on se sert pour troubler, fasciner, endormir, perdre les âmes? Math. 24.

» *Pied gauche d'un griffon* : ministres du pouvoir temporel, c'est-à-dire les canonistes. Quand le griffon tient dans son ongle une proie, il ne la laisse plus aller; de même, ces satellites du papisme qui, à l'aide des hameçons canoniques, ont pêché les biens de l'Europe, qu'ils gardent et retiennent.

» 6° *Ventre et poitrine de femme* : le corps papal, savoir, les cardinaux, les évêques, la prêtraille, la moinerie, les saints et martyrs du calendrier romain, et cette race, et cette famille de lions et de cochons d'Épicure, qui n'a souci que de boire, de manger et de se vautrer dans toutes sortes de

voluptés, avec l'un et l'autre sexe. Comme le pape âne montre à qui veut son ventre de femme ; eux vont tête levée, et font parade de leurs souillures au grand détriment de la jeunesse et des peuples.

» 7° *Écailles de poisson aux bras, aux pieds, au cou et le ventre nu :* ce sont les princes et les seigneurs temporels de ce royaume. Les écailles, Job 41, c'est union ou étreinte ; ainsi, les princes, les puissances de la terre, sont unis et collés à la papauté.

» Et bien qu'ils ne puissent, ces grands du monde, dissimuler, approuver, pallier le luxe, le libertinage, les infâmes instincts du papisme ; car le ventre est là tout nu pour montrer son dévergondage ; cependant ils dissimulent, ils se taisent, ils souffrent, et s'attachent à son cou, à ses bras, à ses pieds ; c'est-à-dire qu'ils l'embrassent, l'étreignent, et défendent ainsi son pouvoir tyrannique...

» 8° *Tête de vieillard adhérente à la cuisse :* vieillesse, déclinaison et chute du royaume papalin. Dans l'Écriture la face signifie le lever et le progrès ; le dos ou postérieur, le coucher et la mort. Cette image donc nous montre que la tyrannie pontificale touche à son terme, qu'elle vieillit et meurt de sa maladie ou de consomption, usée par toutes ses violences extérieures.

» Ainsi, pour la gloire du monde, la farce est jouée, et la toile tombe.

» 9° *Le dragon qui sort du c.l papal :* la flamme à la bouche, veut dire les menaces, les bulles virulentes, les blasphèmes que le pontife et ses satellites vomis-

sent sur le globe au moment où ils s'aperçoivent que leur destin est accompli et qu'il faudra dire adieu à cette terre.

» Vous tous, tant que vous êtes, et qui me lirez ! je vous prie de ne pas mépriser un si grand prodige de la majesté divine, et de vous arracher de la contagion de l'Antechrist et de ses membres. Le doigt de Dieu est ici dans cette peinture si fidèle, si ornée, comme dans un tableau ; c'est une preuve que Dieu a pitié de vous, et qu'il a voulu vous tirer de cette sentine de péché.

» Réjouissons-nous, nous autres chrétiens, et saluons-le ce signe comme l'aurore qui nous annonce le jour de notre Seigneur et de notre libérateur Jésus-Christ. »

On ne saurait imaginer quelle fortune eut en Allemagne cette iconographie de la papauté : ce succès dure encore. Il y a des âmes candides, toutes pleines de foi en Luther et ses œuvres, qui appellent cette image une inspiration de son bon génie, une pensée évangélique ; qui croient au signe annoncé par ce dualisme réformé, Mélanchthon et Luther, et à la trouvaille du pape-âne dans le Tibre. Elles attendent la chute de l'Antechrist prédit par le dragon qui vomit des flammes. Leurs yeux n'ont pu être dessillés ni par les splendeurs toujours croissantes du catholicisme, ni par les merveilles opérées de nos jours en faveur de la chaire de Saint-Pierre, ni par la transformation, la décroissance et la ruine du principe protestant. Nous avons vu dans le Wittemberg la figure du pape-âne suspendue au chevet du lit de pauvres paysans, à



Caricature de Luther,
contre la Papauté.

la place de l'ancien bénitier catholique, de la Vierge Marie, consolatrice des affligés, ou du saint patron de la paroisse ; nous l'avons retrouvée derrière les vitres des libraires, comme au temps de Luther, et sur l'étalage des échoppes d'Eisenach et de Francfort.

Ce n'est pas la seule œuvre graphique de Luther. A table avec ses amis, il donnait souvent l'idée d'une caricature dont un artiste son commensal apportait le lendemain le dessin que le prêtre corrigeait à sa manière. Deux de ces images, mais tout entières sorties du cerveau du docteur, obtinrent un succès prodigieux en Allemagne.

Dans la première, le pape, en habits pontificaux, siége sur un trône, les mains jointes, avec deux énormes oreilles d'âne qui se dressent, comme celles de l'animal en colère. Autour du pontife nagent et volent dans l'air une myriade de démons de toutes formes : les uns sont occupés à poser solennellement sur la tête sacrée la triple couronne que surmonte un emblème que Luther est allé ramasser dans le lieu le plus immonde du couvent ; d'autres le tirent à force de cordes dans les enfers ; d'autres apportent du bois et du feu pour le faire brûler ; d'autres enfin lui soulèvent les pieds afin qu'il descende doucement dans la géhenne (1).

La seconde, qui est connue en Allemagne sous le nom de la *Truie papale*, représente le pontife as-

(1) Voyez l'atlas.

sis sur une truie aux larges flancs, aux mamelles gonflées que le cavalier pique comme le cheval de Job, à grands coups d'éperon ; d'une main il bénit ses adorateurs, de l'autre il présente le même emblème stercoral, mais dans un nuage odorant. La truie alléchée lève son groin et hume avec délices le nectar fécal. Le pape, la bouche ouverte, laisse tomber ces mots :

— Mauvaise bête, veux-tu bien aller : tu m'as donné assez d'ennuis avec ton concile... va donc, voici ce concile que tu désirais ardemment (1).

D'autres caricatures antipapales sont encore dues au moine d'Erfurt : dans toutes la truie, le pape et le Dreck allemand ou Stercus latin, occupent les plans divers de l'image.

L'image était regardée comme prophétie et malheureusement personne n'en riait : on y croyait.

Mais cette foi inepte en Luther nous semble moins merveilleuse que la complicité de Mélanchthon à quelques-unes de ces imaginations ignobles ! lui, cet homme de vie élégante, cet amant des Muses, ce polisseur de mots, ce professeur de

---

(1) Sau du mußt dich lassen reiten, und meine Sporen erleiden, ob du gleich nicht gern thust. Du hast mir bisher des Concilii halben viel Virdrieße gethan, damit du mich übel ausrichten und frei sicher schelten mögest. Siehe da hast du das Concilium welches du also oft begehrt hast.

Nous renonçons à traduire, même en latin, la phrase suivante de Luther :

Ich hab den Pabst mit der kösen Belderen sehr erzürnt ; o wie wird die Sau den Brzel in die Höhe recken i aber ob sie mich gleich töstet, so fressen sie erst Dreck, so der Pabst welcher auf der Saue reit, in der Hand hat. — Tisch-Reden. Eisleben, f. 26. Franckf., 19. Dresd., 613.

grec, trempant chaque jour ses lèvres aux belles eaux de l'antiquité, qui se dégrade jusqu'aux peintures du pape-âne et du moine-veau! ce Schwartzerde, changeant son nom inharmonieux en celui de Mélanchthon, qui se vautre dans une pareille fange de signes et de mots, salit son papier et sa plume à retracer de si dégoûtantes images! cet hôte brillant des cours électorales, ce commensal des ducs, cet ami d'Érasme et de Sadolet, qui jette ainsi de la boue à la face de cette royauté spirituelle qui a civilisé le monde, objet de la vénération des peuples et du culte de sa mère catholique! Mélanchthon, cette glorieuse intelligence, qui croit ou feint de croire à la chute de la papauté prédite par un dragon en flamme! Cette âme aimante, qui trompe les peuples, les fanatise, les pousse au blasphème en invoquant le ciel : cela n'est-il pas abominable? Quelle chute, quelle transfiguration!

Tous deux ont dit vrai en annonçant que l'Allemagne serait bientôt visitée de Dieu (1). La prédiction va s'accomplir. Ils ont, suivant la belle expression de l'Écriture, touché les montagnes, et les montagnes ont fumé (2). Quand un peuple laisse ainsi outrager tout ce qu'il y a de saint au monde, il peut être certain qu'il portera tôt ou tard la peine de sa lâcheté, et qu'il sera châtié dans son sang et dans ses larmes. C'est ce qui doit arriver.

---

(1) Wenc. Link, 1523.
(2) Tange montes et fumigabunt. — Proph.

Mais un ennemi autrement redoutable pour le repos de Luther, que Henri VIII et Clément VII se présentait en ce moment, et cherchait à ruiner la royauté du moine saxon en Allemagne. Érasme déclarait la guerre au docteur.

CHAPITRE XX.

ÉRASME ET LE LIBRE ARBITRE. — 1524.

Gloire littéraire d'Érasme. — Sa guerre aux moines. — Les thèses luthériennes.—Érasme est jaloux du bruit que fait Luther.—Lettre de Luther à Érasme. — Réponse du philosophe. — Sa couardise. — Indifférence de son rival. — Érasme a l'idée d'un pamphlet contre Luther.—Adrien VI a recours à Érasme. — Refus d'Érasme, qui continue d'attaquer sourdement le Saxon. — Luther éclate. — Versatilité d'Érasme. — Le libre arbitre; opinions psychologiques de Luther. — Appréciation de son système philosophique. — Appel à la Bible. — Le principe du libre examen discuté par Érasme. — Son livre sur le libre arbitre. — Réponse de Luther au libre arbitre d'Érasme. — Érasme réfute le « serf-arbitre, » l'Hyperaspistes. — Mort d'Érasme.

Il y eut au seizième siècle un homme qui occupa de son nom et de ses travaux le monde entier; qui compta parmi ses courtisans des papes et des empereurs; qui correspondit avec Henri VIII, Charles-Quint, François I[er] et Maximilien d'Autriche; que les villes d'Allemagne recevaient sous des arcs de triomphe (1); qui eut pour admirateurs Thomas

(1) M. Nisard, dans la *Revue des Deux Mondes*, a examiné, sous des points de vue neufs et avec une admirable sagacité, l'action d'Érasme sur son siècle : on pourrait lui reprocher un enthousiasme trop vif pour le philosophe batave.

Sentiments d'Érasme de Rotterdam. Cologne, in-12, 1688, p. 212.

Sous le titre de : Ansichten über Erasmus Charakter, M. Th. Effner a essayé de donner une idée du philosophe comme homme; le portrait

Morus, Bembo, Sadolet, Mélanchthon, Ulrich de Hutten, Jules II, Léon X, Adrien VI; à qui l'on écrivait : Au prince des lettres, à l'astre de la Germanie, au soleil des études, à l'*antiste* des humanistes, au vengeur de la théologie, sans crainte que l'épître n'arrivât pas à son adresse, car il n'y avait qu'Érasme qui méritât ces titres glorieux. C'était bien le prince des lettres, lui qui les avait tirées de leur sommeil; l'astre de la Germanie, lui qui pendant trente ans l'avait éclairée des feux de son génie; le soleil des études, lui qui les réchauffait aux rayons de ses écrits; l'antiste des humanistes, lui qui leur servait de père et de protecteur; le vengeur de la théologie, lui qui l'avait arrachée des limbes de la scolastique. Jamais intelligence ne fut aussi fêtée, et si la gloire était mortelle, Érasme eût succombé sous le poids des couronnes qu'on tressait pour lui, aux accents des muses qui ne cessaient de chanter en son honneur, aux mélodies des poëtes grecs et latins, aux louanges des philosophes, aux caresses des princes, aux applaudissements de la multitude. De 1500 jusqu'en 1518 son existence est la plus douce que pourrait rêver un homme de lettres; c'est une suite de triomphes qui n'attirent aucune haine; un sommeil qui n'a que des songes d'or; une béatitude intellectuelle qui se repaît de fêtes, de concerts et d'hymnes formulés dans tous les idiomes européens; une vie d'artiste, insouciante, paresseuse au besoin, toujours folle, in-

---

qu'il en trace ne manque pas de vérité. — Voyez Dr. Luther und seine Zeitgenossen, t. II, p. 111 et suiv.

dépendante, qui se passe sans s'user au milieu des livres, à la table des humanistes, dans le palais des empereurs, dans l'atelier des peintres ou des sculpteurs. Tous se disputent Érasme, parce que c'est Érasme qui donne l'immortalité et qu'Érasme, selon l'expression de Morus, « déifie tout ce qu'il touche. » Heureuse nature! heureux génie! dont le bonheur dura jusqu'à l'apparition de Luther en 1518. Alors cette félicité s'évanouit, le bruit qu'il avait fait dans le monde s'apaise et s'éteint, sa couronne se flétrit : un moine l'a détrôné.

Céla devait être : Érasme était l'homme de son époque. Quand il vint, toutes les intelligences étaient dans le repos ; nulle d'entre elles ne cherchait à sortir de son sommeil. Le philosophe voulut les réveiller, mais doucement.

Les moines régnaient alors dans les écoles, à l'ombre d'Aristote : il fallait une révolution pour renverser leur dynastie ; Érasme l'essaya un des premiers. Il se mit à rire, et son rire contagieux gagna de proche en proche et devint universel. C'est alors que commença contre les religieux franciscains, dominicains, mendiants et carmélites, cette polémique toute nouvelle où l'on fit usage d'épigrammes, d'injures, de calomnies, de railleries et de raison même (1). Il y eut une race d'homme maudite qui eut le privilége et la ferme de toutes les sottises qui se commettaient ou se disaient en Europe. Un moine représentait à la fois l'ignorance et le libertinage, la morgue et la vanité

(1) Monachus monachos insectatus est. — Canisius.

doctorale, la haine des lumières et les préjugés, l'obésité et l'hypocrisie, la gourmandise et la superstition. Si les péchés capitaux se fussent perdus, on les aurait retrouvés sous le capuchon. Ce fut Érasme qui, pendant un demi-siècle, pourvut le monde latin d'épigrammes contre la gent monacale, que quelque lettré subalterne saisissait au passage, arrangeait à sa manière, et jetait ensuite dans la circulation comme une improvisation. C'est ainsi qu'on formula en apophthegme cette scène où Érasme traduit un religieux qui se vante de n'avoir jamais lu les livres du philosophe batave, parce que le latin en est trop relevé, et qu'un latin de cette sorte doit sentir l'hérésie. Vous trouverez dans Reuchlin, dans Mélanchthon, dans Luther même, cette singulière définition de l'hérésie : gréciser c'est être hérétique ; le mot devint proverbe (1). Les moines se défendirent mal ; ils n'avaient pas l'habitude de l'arme qu'on employait contre eux ; le rire moqueur leur était défendu sous peine de péché ; ils firent donc usage de la phrase austère qu'on trouve dans leurs maîtres, Scot, Durand, Pierre Lombard, et du syllogisme d'Aris-

(1) Expolitè loqui hæresis est ; græcè scire hæresis est. Quidquid ipsi non faciunt hæresis est. — Ep. Erasmi Alberto cardinali Moguntino. — C'est ainsi qu'il fait dire à Thomely de Diez, en 1526, au colloque de Lintz : « Plût à Dieu que le grec et l'hébreu n'eussent jamais envahi notre pays : nous serions en paix à cette heure ; » propos qui n'a jamais été tenu. Un écrivain réformé, M. Ad. Muller, qui récemment a écrit la biographie d'Érasme, a remarqué que tant que le philosophe fut en Italie, il vanta les mœurs et l'intelligence des moines. Mais à peine eut-il repassé les Alpes, qu'il les calomnia dans leur vie de collége et de cloître.

tote, l'esprit le moins railleur qui jamais ait existé. Lucien et Aristophane, qu'avait étudiés Érasme, leur étaient inconnus. Ils devaient être battus. Plus tard, ils sentirent la nécessité de changer de polémique. Ils se présentèrent donc avec quelques plaisanteries dérobées à la hâte aux beaux esprits de la scolastique, mais Érasme avait cédé sa place à un moine plus puissant. Ils se trouvèrent en face d'un adversaire sorti des bancs de l'école, moine comme eux, qui n'avait pas besoin de s'inspirer des anciens pour trouver le rire, mais dont la raillerie était toute passionnée, aussi emportée que celle de son rival était calme, et qui jeta le premier, dans la discussion théologique, des flammes, de l'éloquence, une parole intempérante et désordonnée, quand Érasme n'y apportait qu'une raison froide et une phrase savante. Érasme discutait dans un idiome cadencé, et il eût rougi de tout ornement qui ne serait pas venu en droite ligne de Rome ou d'Athènes.

A tout prendre, les moines auraient pu soulever le sarcasme poignant du rhéteur et s'en servir, au besoin, sans trop de désavantage; mais la hache de Luther était trop pesante pour qu'ils pussent la manier, et à plus forte raison l'arracher des mains de leur antagoniste.

Donc, l'astre de la Germanie était dans tout son éclat quand un jour un messager vint lui apporter, parmi des flots de prose et de vers, et de doux encens, les thèses de Luther sur les indulgences; adolescent aussi obscur que son ordre, et caché dans un petit coin de terre que la lumière n'avait pas

encore visité. Jugez de sa surprise ! un augustin qui, d'un trait de plume, efface du symbole catholique des remèdes spirituels, sur lesquels Érasme avait, dans sa hardiesse de philosophe, jeté quelques gouttes d'encre ! Un frère qui prend le pape corps à corps, tandis qu'Érasme croyait avoir fait acte de courage en travaillant une semaine entière à deux ou trois bons mots contre le monachisme ! Un religieux qui bouleverse l'Évangile, quand Érasme, après dix ans, a trouvé ces deux propositions : Tout moine est ignorant, tout moine est gourmand ! Un enfant encore au lait des études et qui fait plus de bruit, avec son badinage théologique, *nugæ scholasticæ*, comme dit Luther lui-même, qu'Erasme avec ses colloques, son duel contre les cicéroniens, sa polémique avec Scaliger, son Enchiridion de la vie spirituelle, et ses comédies contre les couvents ! Aussi a-t-il beau faire, vous voyez percer dans sa correspondance un secret dépit contre l'aigle qui sort tout seul de son nid, et dont le vol est si haut que l'Allemagne en est émerveillée. Il est jaloux de la renommée naissante du petit frère ; il a peur qu'on oublie le philosophe, au milieu des tempêtes que doit exciter la tentative de Luther.

Luther, il est probable, ne connaissait à cette époque aucun ouvrage du polygraphe. Seulement il savait avec quels généreux efforts le Batave s'occupait depuis longtemps à seconder le mouvement des intelligences qui se manifestait de toutes parts ; avec quel succès il avait aidé à l'émancipation de la pensée. Il fallait gagner une gloire aussi puis-

sante, et comme il connaissait la vanité proverbiale de l'écrivain, il jugea qu'il devait, pour se l'attacher, répandre sur la barbe du philosophe, et à pleines mains, les parfums de la flatterie. Érasme fut pris. La lettre que Luther écrivit au savant dénote dans l'enfant une connaissance profonde du cœur humain. Vous allez voir comme il se fait petit, comme il sait le langage de l'adulation, les ruses du style épistolaire! Ne diriez-vous pas d'un homme qui aurait vieilli dans les cours d'Italie?

« Voilà bien longtemps (1) que nous devisons l'un et l'autre sans nous connaître, mon cher Érasme, ma gloire et mon espérance : n'est-ce pas monstrueux? Quel coin de terre qu'Érasme n'occupe de son nom? Qui n'a reçu des enseignements d'Érasme? Qui ne reconnaît Érasme pour maître? Je parle de ceux qui aiment les lettres. C'est une joie, pour moi, je ne saurais assez vous le dire, que, parmi les dons magnifiques que vous avez reçus de Dieu, vous comptiez celui de déplaire à beaucoup de gens, signe qui m'aide à discerner le don de la clémence du don de la colère divine. Mais voyez ma folie à moi, de vous parler avec une telle familiarité; être obscur, pauvre, isolé que je suis, moi condamné à vivre parmi les sophistes, et qui n'ai pas même appris à saluer une gloire comme la vôtre? Sans cela je vous aurais déjà fatigué de mes lettres, et je n'aurais pas voulu

---

(1) Erasmo, 28 mart. — De Wette, Dr. M. Luther's Briefe, Sendschreiben und Bedenken, t. I, p. 247.

que vous eussiez eu seul la parole dans ma chambrette. Maintenant que j'ai appris par Capiton que, grâce à mon badinage sur les indulgences (1), mon nom est arrivé jusqu'à vous, et par la préface de votre Enchiridion que mes fabulations vous sont connues, que vous les avez lues et approuvées, force m'est bien, dans mon style barbare, de reconnaître les splendeurs de votre génie. Mon cher Érasme, tournez vos regards, je vous prie, mon tout aimable, sur un pauvre petit frère qui vous aime si tendrement, qui ne mériterait, l'ignorant, qu'une sépulture dans un petit coin de terre oublié du ciel et du soleil; doux silence que j'ai toujours souhaité à ma robe, et qui m'échappe, je ne sais pourquoi. Ne suis-je pas forcé de faire parade de ma malheureuse ignorance devant ce qu'il y a de plus docte au monde? — Je vous ennuie de ma verbosité : vous n'oublierez pas que vous devez être quelquefois infirme avec les infirmes. »

La réponse d'Érasme ne se fit pas attendre : elle est polie; ornée, écrite avec un art exquis, mais sans abandon. On sent, à chaque période, la gêne d'un écrivain à la recherche de formules d'éloges qui ne porteront point à la tête de son correspondant, qui le flatteront, mais sans lui donner des vertiges. Concevez le mécompte du petit moine qui croit candidement, parce que Capiton son ami l'a dit, qu'Érasme a lu son bavardage amusant sur les indulgences, et à qui le philosophe vient ôter cette

(1) Per nugas illas indulgentiarum nomen meum tibi cognitum.

vaniteuse illusion, en affirmant qu'il n'a jamais parcouru une ligne des *Élucubrations* du frère augustin. Il trompait Luther, car il avait lu les thèses sur les indulgences, comme le témoignent les lettres qu'il écrivait à ses amis à cette époque. C'était un de ces mensonges familiers à Érasme, et qui lui ont presque toujours porté malheur. Or voici quelle était sa pensée.

S'il avoue qu'il connaît les thèses, il a besoin d'une profession de foi. S'il en approuve les doctrines, il s'aliène les catholiques. S'il en rejette les enseignements, il se compromet avec une renommée naissante qui menace de grandir. Or, il faut bien le dire, c'étaient autant d'œuvres de cœur dont Érasme était incapable. Il n'est pas dans l'histoire du seizième siècle d'âme plus faible, plus efféminée que la sienne, plus soucieuse du repos, qui se réfugie plus vite, au moindre bruit, dans le silence; que le trouble effraye davantage, et qui pâlisse comme elle devant l'ombre du danger! Vous la voyez dans sa longue correspondance, tremblant au moindre mot qui pourrait la compromettre, toujours enveloppée de voiles, amoureuse des demi-teintes, craintive, alarmée, obséquieuse jusqu'à l'humilité, avide de louanges qu'elle profane; jetant les couronnes à une foule d'obscurités dont le nom n'a pas même été oublié. De conviction religieuse, aucune; de symbole apparent, aucun. A Reuchlin, Érasme adresse quelques phrases entortillées contre la confession; à Hutten, deux ou trois joyeusetés contre l'abstinence des viandes; à Mélanchthon, quelques pâles sarcasmes sur le

célibat ecclésiastique ; à Jonas, des plaisanteries édentées sur l'ambition de certains pontifes qu'il a peur de nommer. Si vous lui surprenez quelque velléité d'audacieuse expression, c'est quand il parle en général des moines ; car s'il écrit à l'un d'eux, à Hochstraët par exemple, que fouettent jusqu'au sang Hutten et Luther, c'est pour faire l'éloge à demi-voix de l'institution cénobitique. Il arriva que, voulant la paix à tout prix, il fut sur la brèche toute sa vie ; que, flattant et caressant tous les partis, il eut toutes les opinions pour ennemies ; qu'aux yeux des catholiques, il passa pour mécréant, aux yeux des luthériens, pour papiste ; qu'il fut déchiré par les moines pour avoir pondu l'œuf de la réforme qu'avait fait éclore Luther (1), et fustigé comme un ilote par les réformés qui l'accusaient de garder un pied en enfer, l'autre dans le paradis, pour se ménager à la fois Dieu et Satan ; que les cordeliers le regardaient comme le dragon des Psaumes dont il fallait briser la tête, et Luther (2) comme un païen qui voulait rétablir le culte des faux dieux (3).

Voilà ce qu'à partir de 1518 Érasme gagna à ces misérables études d'une vanité peureuse : une vie de trouble, la haine des partis, la colère et le mépris des deux communions, et une renommée de lâcheté que les services qu'il rendit à la philosophie et aux lettres ont à peine pu faire pardonner.

---

(1) Erasmus hat das Ey gelegt, und Luther es ausgebrütet.
(2) Erasmi, 13, lib. XXX. — Vie d'Érasme, par de Burigny, t. II.
(3) Annales Sculteti, p. 127.

Ainsi, dans cette réponse à Luther, à côté d'expressions louangeuses, il a soin de placer quelques lieux communs sur la modération, sur la continence en polémique, sur le respect qu'on doit aux vieilles institutions, que sais-je? sur le démon de l'orgueil qui nous tend des piéges au milieu même de pensées d'abnégation et d'humilité : et comme s'il s'effrayait de ce paroxysme d'audace dont il est si rarement malade, soudain il ajoute : mais à quoi bon ces conseils? vous n'en avez pas besoin ; finissez, vous, comme vous avez commencé (1).

Cette épître déplut à Luther et aux catholiques. Le cardinal Campeggio, l'ami d'Érasme, en fut scandalisé. Le philosophe fut obligé d'écrire une longue lettre au prince de l'Église, où il balbutiait une excuse entortillée et qu'il terminait ainsi : Me feriez-vous donc un crime de répondre au sultan, s'il m'écrivait (2)?

En 1518, Érasme avait chargé son ami Hutten de porter une lettre au cardinal Albert, archevêque de Mayence : Hutten décacheta la lettre, en prit copie, la traduisit en allemand, l'imprima dans les deux langues et la répandit dans toute la Saxe. — Il est un homme qui a fait briller l'étincelle de la piété évangélique, disait Érasme en parlant de Luther; s'il suit le chemin de la vérité, il peut rendre de grands services au christianisme.

(1) Ep. Erasmi, ep. 4, lib VI, 30 maii 1519. — De Burigny, t. II, p. 35-38.

(2) Vie d'Érasme, par de Burigny, t. II, p. 49. — Epist. Erasmi ep. 42, lib. XIII.

Vous pensez bien que, selon sa coutume, Érasme avait tempéré ces éloges par des expressions de blâme sévère, coquetterie de femme qui veut plaire à tout le monde. Mais Hutten eut l'effronterie d'effacer de la traduction tout ce qui pouvait chagriner Luther, qu'Érasme n'appelait jamais que « notre Luther, unser Luther. » Cette lettre causa un grand scandale. Erasme, pour se justifier, fut obligé de désavouer la supercherie de Hutten. La querelle s'envenima dans des libelles qu'ils publièrent l'un contre l'autre (1).

Luther, qui sentait sa force et son avenir, et qui voyait bien que l'amitié ou la haine d'Érasme ne pouvait l'arrêter en son chemin, ne fit rien pour gagner l'une ou l'autre. L'indifférence lui suffisait, il ne lui demanda pas même son silence. A peine si, dans l'immense correspondance qu'il entretient avec les lettrés d'Allemagne, on voit revenir deux

---

(1) Herrn Ulrichen von Hutten mit Erasmo von Rotterdam, Priester und Theologo, Handlung, allermeist die Lutherische Sache betreffend.

Spongia Erasmi adversùs Aspergines Hutteni, seu purgatio Erasmi Rotterdami ad expostulationem Ulrici Hutteni. Érasme écrivait au sujet de cette querelle :

Subitò ac præter omnem spem exortus fuisset Ulricus Huttenus, ex amico repentè versùs in hostem. Hoc nemo scripsit in Erasmum hostiliùs, nam omninò res ipsa loquitur, Huttenum non alio consilio scripsisse sic in me, quàm ut calamo jugularet, quem gladio non poterat, et, ut sibi videbatur vir fortis, sic cogitabat : seniculus est, valetudinarius est, meticulosus et imbecillis est, mox efflabit animum, ubi legerit hæc tam atrocia. Hoc illum cogitâsse, voces etiam, quas jactabat, arguebant. — Ego Hutteni manibus, ubi mihi mors hominis est nuntiata, animo Christiano precatus sum Dei misericordiam : et audio hominem sub mortem deplorâsse, quòd deceptus quorumdam versutiâ, lacessisset amicum.

ou trois fois le nom d'Érasme. Quand ce nom se présente dans le cours d'un entretien épistolaire, Luther en relève la valeur littéraire par quelques mots de politesse plutôt que d'éloge. Il n'est aucun des dons que Dieu répartit à Érasme qui exalte ou éblouisse son rival, aux yeux duquel l'intelligence de la parole divine est la plus grande grâce que l'homme puisse ici-bas recevoir du Créateur : trésor qu'il ne croyait pas que le ciel eût fait au philosophe. Si la colère ou l'admiration n'avait pas rassemblé de si nombreux matériaux sur Luther, on trouverait sa biographie dans les lettres d'Érasme. Il n'y a pas une épître où ce nom n'apparaisse. Mais en vain vous chercheriez à deviner la pensée de l'écrivain sur l'œuvre intime du réformateur, sur la valeur philosophique du moine, sur sa doctrine ou ses enseignements, sur l'action ou l'influence de son apostolat ; Érasme change de formules en changeant de correspondant, et sa phrase, selon qu'elle sera lue dans les appartements du Vatican par le cardinal Campeggio, ou dans la salle d'étude de Mélanchthon, se teint diversement : inutile précaution, car il pourrait lire à Campeggio ce qu'il écrit à Mélanchthon, tant il a peur d'un ennemi ou d'un partisan exalté ! Il ne veut que des haines ou des amitiés molles comme son caractère. Voilà ce qu'on a nommé la sagesse d'Érasme : ce n'était pas celle de Luther ; leurs destinées ne pouvaient se ressembler, pas plus que leur âme.

Cette étoile, qu'on n'aperçut d'abord que comme un point lumineux à l'horizon de la Saxe, grandit

en éclat, avec une incessante vitesse, tandis que le soleil de la Germanie va perdant chaque jour de sa force et de sa lumière, si bien qu'il meurt en se couchant derrière Bâle, sans que le monde y fasse attention. Il y eut, toutefois, un moment où Érasme eût pu cacher cette étoile, en dérober et peut-être en éteindre les feux. C'est quand il était à l'apogée de sa gloire et de son talent, que son action sur les esprits était aussi vive qu'incontestée, et que ses Colloques avaient remplacé dans les mains des écoliers les barbares enseignements des moines. Alors il n'y a plus réellement qu'un roi des intelligences dans le monde, c'est Érasme. Vous seriez étonné, si vous pouviez lire sa correspondance, des cajoleries que lui font les monarques et les papes, pour l'exciter à prendre en main la défense du catholicisme et à se mesurer avec Luther. Pour prix de son courage, les papes parlent d'indulgences plénières et de pourpre romaine; les rois de titres brillants; Bembo d'immortalité mondaine; les théologiens, ses amis, du ciel et de la vie éternelle, et Tonstall, l'évêque de Londres, du corps et du sang de Jésus-Christ (1). Érasme était parfois tenté d'écouter ce chant de sirènes et de se prendre à son jeune rival, non pas par amour du dogme catholique, dont l'intégrité ne lui tenait guère au cœur, ni par l'appât des honneurs qu'on faisait briller à ses regards, car il s'en montrait

(1) Te obsecro, atque obtestor, Erasme, imo verò te orat atque obtestatur Ecclesia, ut cum hâc hydrâ tandem congrediare. Aude tantùm, et orbis tibi spondet victoriam.

alors assez dédaigneux ; mais dans l'intérêt de sa vanité, qui souffrait du triomphe de Luther et plus encore peut-être des dédains affectés du docteur. Le moine apprenait par ses amis les tourments d'Érasme, et il en riait dans sa barbe : « Pauvre aveugle, répétait-il, crucifié à une parole dont il n'a jamais compris le sens mystérieux ! » Il est probable que Luther jugeait avec prévention Érasme, qui avait passé neuf ans de sa vie dans un couvent de chanoines réguliers et qui devait entendre les matières théologiques. D'ailleurs il n'eût pas manqué d'amis qui l'eussent aidé dans ses travaux dogmatiques. Bembo, Sadolet, Prierias l'auraient aidé ; Aleandro surtout, qui avait étudié les questions religieuses que Luther, le premier, avait déplacées, pour les porter de l'école parmi le peuple.

Un jour donc le bruit se répandit en Europe qu'Érasme allait écrire contre les nouveaux dogmes. Erasme qui ne connaissait pas les doctrines de Luther, s'était adressé au nonce Aleandro pour obtenir la permission de lire les œuvres du réformateur. Aleandro l'avait renvoyé à Bembo, qui obtint à cet égard un bref du pape (1). A cette nouvelle il y eut un long cri de joie parmi les catholiques : on félicitait Érasme sur ses futurs triomphes ; on chantait en vers et en prose sa gloire et son courage. « C'est votre faute, lui disait le duc Georges de Saxe, si Luther a fait d'aussi grandes conquêtes parmi les Allemands ; vous pouviez arrêter l'aigle dans son vol : vous avez manqué de

(1) Ep. Erasmi, ep. 14, lib. XVII, p. 590.

cœur ; mais Dieu vient à votre aide, et il n'y a rien de désespéré (1). »

Sadolet, évêque de Carpentras, peignait les maux de l'Église, qu'il n'était donné qu'à un homme de guérir, et cet homme c'était Érasme. « Courage donc, lui disait-il, marchons au secours de la religion catholique qui s'en va, assaillie de toutes parts par des ennemis acharnés (2)! »

L'œuvre dont Érasme avait conçu l'idée était un dialogue à trois personnages : Thrasimaque, Eubule et Philalèthe. On devine que Thrasimaque eût été un réformé puritain, un luthérien embourbé dans ses préjugés; Eubule un catholique encapuchonné, un moine obscur, un hérésiphobe; Philalèthe l'ami de la vérité, ou Érasme lui-même, conseiller de sagesse, homme de paix, qui serait venu, suivant sa coutume, parler au moine et à l'hérétique une langue qu'ils n'auraient comprise ni l'un ni l'autre, langue de courtisan, mielleuse, mais oblique et pleine d'ambages. Avec ses inspirations couardes, ses lâches tempéraments, ses tièdes caresses, l'écrivain aurait irrité les deux croyances. Voilà pourtant cette conception dont la pensée seule couvrait le front d'Érasme d'une sueur froide, et qu'il ne voulait imprimer « qu'après avoir quitté l'Allemagne, de peur de mourir de mort violente avant d'avoir paru sur l'arène (3). »

Érasme ne mourut pas : il n'eut même pas besoin

(1) Ib., ep. 78, lib. XXX.
(2) Sad. Op. Veronæ, 1737, t. I, p. 73.
(3) Ep. Regi Angliæ, lib. XX, p. 35.

de quitter l'Allemagne, et de son œuvre si fastueusement annoncée, et si impatiemment attendue, le titre même ne parut pas. C'est un secret qu'Érasme garda pour lui; encore se tourmentait-il comme si le livre eût été publié; et c'est pour faire oublier ses petits semblants de colère que, pendant plusieurs mois de suite, il répète, dans les lettres adressées aux partisans de Luther, sa comédie accoutumée, où intervient toujours un moine qui lui sert de plastron, et reçoit les coups destinés aux réformés. Encore un moine qui n'a pas de nom, qui ne s'appelle ni Priérias, ni Hochstraët, qui porte seulement le capuchon, et dont on ne devine même pas l'ordre, parce que le religieux, s'il eût été désigné, aurait crié, se serait vengé peut-être, et aurait troublé un repos que le Batave ne voulait sacrifier à aucun prix.

Voici un de ces petits drames où le philosophe remplit le rôle principal, son rôle à double face.

Charles-Quint s'était arrêté à Cologne avant d'arriver à Aix-la-Chapelle où devait se tenir la Diète, et où il allait recevoir la couronne impériale. Érasme devait assister au couronnement en qualité de conseiller de l'empereur, titre qu'on lui avait accordé pour le gagner à la cause catholique. Frédéric, l'électeur de Saxe, le protecteur de Luther, voulait avoir avec le philosophe un entretien au sujet des troubles qui désolaient l'Église germanique. Il eut lieu à l'auberge des Trois-Rois. On parla latin. Spalatin servait d'interprète. Le catholicisme était représenté par Érasme, l'indifférentisme par Frédéric, la réforme par un religieux du

couvent des Augustins. Érasme bégayait, souriait, s'approchait du duc, faisant toutes les mines d'un courtisan qui n'ose dire le secret qui l'oppresse. Mais le duc le regardait d'un œil fixe, et le prenant par le bras : « Allons donc, parlerez-vous, docteur ? Dites-moi quel péché a commis mon père, qu'on lui en veut tant ? — Deux bien grands, répondit Érasme, il a touché à la couronne des papes et au ventre des moines (1). » L'électeur et les assistants se mirent à rire, et l'entretien finit.

Cette saillie courut l'Allemagne, irrita les cathotholiques et mit en colère Luther, qui disait à l'un de ses amis : « Pauvre cerveau en qui n'a pu jamais se loger qu'une idée fixe, la paix, et qui ne sait pas ce qu'est la croix du Christ (2). » Quelques jours après on brûlait publiquement les livres de Luther : Érasme écrivait : « Brûler n'est pas répondre ; et au recteur de Louvain, Rosemond : « Que me reprochez-vous donc ? M'a-t-on vu plus triste, quand on a incendié les œuvres de Luther ? n'ai-je pas toujours enseigné qu'elles renfermaient des doctrines que je ne pouvais approuver (3) ? « Quand Léon X publie sa bulle, *Exsurge*, Érasme va partout disant que c'est une œuvre monacale. Luther répond à la bulle en faisant paraître son antibulle ; Érasme alors écrit au pape qu'il a eu recours à la me-

---

(1) Lutherus peccavit in duobus, nempè quod tetigit coronam pontificis et ventrem monachorum. — Seckendorf, Comm. de Luth., lib. I, sect. 34, § 81, p. 125, 126.

(2) Seckendorf, lib. I, § 87, p. 140.

(3) Ep. Erasmi, ep. 18, lib. XII.

nace pour empêcher Froben de la publier à Bâle (1).

Adrien VI venait de monter sur le trône qu'avait occupé si glorieusement Léon X ; sa première pensée est pour Érasme, son compagnon d'études à Louvain, avec qui il s'était entretenu si souvent des maux de l'Église et des moyens de les guérir. Adrien croyait qu'aux temps difficiles Dieu suscitait toujours, dans sa miséricorde, quelque créature d'un ordre élevé pour faire tête aux orages ; que, cette grande mission accomplie, Dieu la retirait de la terre ; or, à ses yeux, ce messie c'était Érasme. Il lui écrit donc : une belle lettre en vérité !

« J'ai vu, dit le prophète, l'impie exalté au-dessus des cèdres du Liban ; j'ai passé, et il n'était déjà plus ; j'ai cherché et je n'ai pu trouver la place où il s'asseyait... Différerez-vous encore, Érasme, de vous prendre à cet homme de chair que Dieu a rejeté de sa face, qui trouble le repos de l'Église, et précipite dans les voies de la damnation tant d'ames malheureuses? Levez-vous, levez-vous, au secours de la cause de Dieu ! n'oubliez pas les dons admirables du Seigneur ! songez qu'il vous a été donné de sauver ceux qu'égare Luther, de raffermir ceux qu'il ébranle, de relever ceux qu'il a jetés à terre ! Quelle gloire pour votre nom ! Quelle joie pour les catholiques ! Rappelez-vous cette sentence de l'apôtre saint Jacques : qui convertit à la vérité son frère égaré ; qui rappelle de la voie de perdition le pécheur, se sauve de la mort et couvre la multitude de ses iniquités. Je ne pourrais vous

(1) Ep. 40, lib. XIV.

exprimer de quelle joie mon cœur serait inondé si, grâce à votre plume, ceux que le poison de l'hérésie a corrompus venaient à résipiscence, sans attendre que la verge des canons et des décrets impériaux les eût frappés. Vous savez si les mesures de rigueur conviennent à ma nature, vous que je voyais avec tant de charmes dans notre douce solitude de Louvain. Que si vous croyez accomplir plus sûrement à Rome cette œuvre de salut, venez quand sera passé l'hiver; venez quand l'air sera purgé des miasmes pestilentiels qui l'infectent depuis quelque temps; venez la joie dans le cœur et la santé au corps : tous les trésors de nos bibliothèques vous sont ouverts; je vous offre et mes entretiens particuliers et ceux de tous les doctes que Rome possède (1). »

Mais Érasme a vieilli; l'âge et les maladies ont usé sa verve, décoloré son sarcasme, éteint le feu de ses regards et blanchi ses cheveux. Sa phrase, jadis exubérante de vie et de coloris, s'est creusée comme ses joues, et son rire grimace comme celui d'un vieillard. Si bien que lorsque arriva la lettre d'Adrien, Érasme comprit qu'il était trop tard, et qu'un duel avec Luther était impossible.

« Très-saint père, lui répond-il (2), je vous obéirais volontiers, mais il est un tyran plus cruel que Phalaris, auquel je dois obéir d'abord, la gravelle, si vous voulez savoir son nom. L'hiver s'est enfui, la peste a quitté Rome, mais le chemin est bien

(1) Ep. Erasmi, ep. 639. — Sentiments d'Érasme de Rotterdam, p. 26-37.
(2) Ep. 640.

long! et voyager à travers les Alpes neigées, affronter des hypocaustes dont l'odeur seul me met en pâmoison, de sales et incommodes hôtelleries, des vins violents qui me porteraient à la tête! Et puis le style a fait ainsi que le corps; il a blanchi; j'ai des maîtres aujourd'hui; mon érudition est médiocre, puisée dans de vieux écrivains plus propres à la harangue qu'à la polémique; pauvre homme, qui a perdu toute sa gloire! Voyez de quel grand poids serait l'autorité d'Érasme aux yeux de gens qui font fi de l'autorité des académies, des princes et du souverain pontife lui-même? La renommée, si elle m'a visité, s'est bien attiédie; elle s'est refroidie et changée en haine. On m'écrivait : Au grand héros, au prince des lettres, à l'astre de la Germanie; aujourd'hui, à peine si on s'occupe de moi, que pour me dénigrer. Venez à Rome!.... Mais c'est comme si vous disiez à l'écrevisse : Vole. — Donnez-moi des ailes, répondrait l'écrevisse. Et l'écrevisse aurait raison. »

Mais Érasme ne disait peut-être pas toute la vérité à son ancien ami de Louvain : l'écrevisse, quand elle eût pu voler, ne se serait pas abattue dans Rome : elle aurait eu peur de l'aigle de Wittemberg, à qui les ailes avaient poussé, de son regard de feu, et surtout de ses serres, qui étreignaient jusqu'au sang, et dont la face de tant de moines portait les déchirures. Il n'avait qu'à perdre à rompre le silence heureux où il se tenait caché depuis l'apparition de Luther. Voyez-le donc, cet Athénien, au style odorant, obligé de se frotter à un barbare qui crache l'injure avec le solécisme;

cet humaniste, qui reprochait sérieusement à Cicéron deux fautes de syntaxe, disputant avec un écrivain qui improvisait sa langue et la traitait en véritable papiste; ce poëte nourri d'ambroisie, fait au beau langage des cours, guerroyant avec un moine qui, dans sa visite à Rome, n'a pas même retenu le nom d'un seul de ses artistes; ce courtisan de Médicis, obligé de se faire un idiome colérique, quand Luther en possède toute la poétique. Adieu donc le doux repos qu'il s'est fait et qu'il aime avec tant d'amour! Une fois aux prises avec Luther, ce n'eût pas été comme avec les moines, qui ne savaient pas garder rancune, et à qui la règle du couvent recommandait l'oubli des injures. Luther n'aurait pas craint de risquer le salut de son âme pour tourmenter son ennemi : il ne lui eût laissé ni paix ni trève; il l'eût traîné, sans pitié pour ses cheveux blancs et pour cette auréole de gloire qui couronnait son front, sur le champ de bataille, et là, pour le combattre, il se fût servi de toutes sortes d'armes, de la calomnie même, si la victoire eût été douteuse. Pauvre Érasme! que fût devenu ce prestige qui s'attachait encore à ton nom, cette fascination que tu exerçais encore sur quelques esprits d'élite, et cette gloire acquise par trente années de travaux littéraires! Comme tu étais bien inspiré en demandant à Adrien de donner des ailes à l'écrevisse!

Mais un silence absolu eût trop coûté à Érasme. Il fallait bien qu'il obéît à son penchant pour l'épigramme, et qu'à défaut du fer que sa main ne pouvait plus porter, il se servît de l'épingle qu'il

avait toujours si bien maniée. Il continua donc sa petite guerre contre Luther, faisant pleuvoir sur la tête de son rival, au lieu de rochers, des épigrammes et des railleries, et jusqu'à des prophéties qui souvent avaient le mérite de s'accomplir, mais que tout autre, en étudiant le moine de Wittemberg, eût pu faire comme le philologue; riant surtout jusqu'aux larmes de cette fureur utérine dont étaient atteints les cénobites des deux sexes, qui à la voix de Luther rompaient leur ban de chasteté et la porte du couvent. Tous ces petits propos d'Érasme, tous ces aparté prononcés assez haut pour que le spectateur pût les entendre, arrivaient aux oreilles de Luther, qui n'y prenait pas garde, tant il était occupé de son grand duel avec le papisme. Mais maintenant que le papisme à ses yeux était couché à terre pour ne plus se relever, ces bruits venaient bourdonner comme des mouches à ses oreilles. Il prit patience quelque temps, plus longtemps qu'on n'aurait pu l'espérer, essayant à son tour, dans ses correspondances intimes, de mettre le masque d'Érasme; mais quand il croyait avoir contrefait la voix, les gestes, la pantomime du rhéteur, ses amis venaient qui l'avertissaient charitablement qu'il ne jouerait jamais la comédie comme son rival, et il s'en fût bientôt aperçu. Il n'avait pas deux pensées ni deux paroles; il fallait qu'il dît tout ce qu'il avait sur le cœur, et, lion ou aigle, qu'il se servît de ses serres ou de ses griffes, et qu'il déchirât : c'était dans sa nature. On a dû le voir dans sa guerre avec le pape, où sa voix, quand elle essaye de flatter, rugit comme

la bête fauve, ou crie comme l'oiseau de proie.

Luther résolut donc d'en finir avec Érasme, et il lui écrivit la lettre suivante. Il faut bien se souvenir en la lisant, qu'au savant de Rotterdam Luther ne pouvait jeter, comme à la tête de ses ennemis, les épithètes de papiste, de sycophante, d'obscurant, d'ami des ténèbres, et que de gré ou de force il était obligé de subir la dictature que le philosophe avait exercée pendant un demi-siècle en Europe au bénéfice des lettres humaines.

« ..... On m'a irrité, moi, irritable ; on voulait me pousser à écrire avec amertume : je ne l'ai fait qu'à l'égard des âmes opiniâtres et indomptées. Ma conscience et la voix publique témoignent assez de ma clémence et de ma mansuétude envers les pécheurs et les impies. C'est ainsi que j'ai retenu ma plume, malgré vos coups d'épingle, et que je la retiendrai, je l'ai promis à mes amis, jusqu'à ce que vous ayez jeté le masque..... Que faire dans cette excitation des deux partis? Je voudrais, médiateur de paix, que vos ennemis cessassent de vous attaquer si violemment, et laissassent votre vieillesse s'endormir en paix au Seigneur. Ils le devraient, à mon avis, par égard pour votre faiblesse et la grandeur de cette œuvre qui domine de si haut votre petite taille, surtout quand la chose en est à ce point que notre Évangile n'a rien à redouter d'Érasme avec toutes ses forces, je ne parle ni de ses ongles ni de ses dents (1)..... »

(1) Erasmo Rotterodamo. — Voir Dr. Martin Luther's Briefe, t. II, p. 498.

Il règne dans cette épître de Luther un dédain fastueux qui dut blesser profondément l'orgueil d'Érasme. Comment donc expliquer son silence? Comment ne trouve-t-on dans sa correspondance aucune réponse à cet insolent défi? Préparait-il alors son manifeste contre Luther? Voulait-il le tenir comme endormi, pour le réveiller tout à coup au bruit de cette œuvre à laquelle il travaillait en silence et que le monde catholique attendait depuis tant d'années? On ne peut à cet égard former que des conjectures. Seulement toute relation épistolaire entre ces deux hommes est rompue : ils semblent s'oublier l'un l'autre; Luther surtout, qui va poursuivant sa pensée de réformation sans plus songer désormais au rhéteur dont on lui faisait peur à son entrée dans l'arène théologique. Mais on remarque qu'Érasme garde, à partir de cette époque, beaucoup moins de ménagements avec les réformés, qu'il s'enhardit jusqu'à se moquer d'eux en face, à les nommer tout haut dans ses lettres, à rire des dons qu'ils s'attribuaient si libéralement, de leur science, de leur foi, de leurs mœurs et de leur continence même, et si fort cette fois que Luther aurait pu l'entendre de sa Rome saxonne (1). Ainsi peut-on expliquer ces accès de courage chez Érasme qui ne cache plus ses convictions ni ses croyances, et dit tout haut à qui veut l'entendre : Je suis catholique,

(1) Voyez, dans les Ep. d'Érasme, les lettres de 1522 à 1524, adressées à Mélanchthon, à Campeggio, aux chrétiens des Pays-Bas, etc.

non-seulement aux cardinaux et aux évêques, mais aux nouveaux évangélistes et jusqu'à Mélanchthon. Sa verve se réchauffe, son style étincelle; il a retrouvé son jeune sang de vingt ans : la foi lui tient lieu de colère. C'est que le vieil athlète de la Germanie était de la nature du tilleul de Morat, qui pousse des feuilles avec ses trois siècles de vie. Érasme eût encore pu se heurter à Luther. A moins qu'on n'ait étudié profondément le seizième siècle, on ne se figure pas quelle action il exerçait, tout décrépit qu'il était, sur les intelligences, comme l'esprit croyait en lui, avec quelle foi on recevait sa parole! S'il ne lui eût pas été donné de prévaloir contre Luther, du moins aurait-il détaché de la réforme les âmes qui ne s'étaient laissées séduire que parce que Hutten avait annoncé Luther à l'Allemagne comme un apôtre des lumières. Il aurait fallu qu'Érasme eût écarté le dogme, que Luther comprenait beaucoup mieux que lui, et qu'il eût écrit l'histoire de la réforme considérée dans son influence sur les mœurs, sur l'intelligence et la société allemande. Quelle thèse féconde pour la raillerie du critique! Comme son sarcasme aurait trouvé de quoi vivre et se déployer dans la vie du Saxon, depuis ces positions où il joue la soumission au pape jusqu'à son hymen avec Catherine Bora! Quel tableau que celui de toutes ces sectes engendrées et mortes au même soleil! Quelles images funèbres que ces champs de la Thuringe, de la Souabe, de la Westphalie, de l'Alsace, engraissés du sang de paysans qui n'ont péché que pour avoir cru à Luther! Quelles scènes à décrire

que ces bris d'images, de statues, de vitraux, d'œuvres matérielles par le marteau des réformés! Quels masques que ceux de Bernard, de Carlstadt, de Didyme, de Storch! Quelles bonnes figures pour un peintre que celles de ces moines et moinesses qui se ruent dans le mariage par appétit gastrique, comme dit décemment Luther! Quelle matière à de nouvelles lettres à l'instar de celles des *virorum obscurorum*, que la création spontanée de cette myriade d'embryons d'apôtres et de prophètes, dont les livres ressemblent à une armée de sauterelles (1); évangélistes mâles et femelles, qui s'exorcisent, s'anathématisent, se damnent les uns les autres, et ferment à Luther les portes du ciel, que le réformateur leur avait ouvertes! Il y avait tout un livre à faire pour Érasme dans ce fragment de la lettre de Luther aux chrétiens d'Anvers (2) :

« Le diable est parmi nous : il m'envoie chaque jour des visiteurs qui viennent frapper à ma porte : l'un ne veut pas du baptême, un autre rejette le sacrement eucharistique, un troisième annonce qu'un monde nouveau sera créé de Dieu avant le jugement dernier, un autre que le Christ n'est pas Dieu, un autre ceci, un autre cela. Il y a presque autant de croyances que de têtes. — Il n'est pas de butor qui,

---

(1) Rari sunt apud adversarios qui non aliquid scribant, quorum libri non jàm ut cancer serpunt, sed velut agmina locustarum vo litant. — Bellarminus, t. I. — Op. de Controv. Christianæ Fidei, in præfat.

(2) Ein Brief Dr. Mart. Luther's an die Christen zu Antwerpen. — Wittenberg, 1525, in-4°. — Dr. Mart. Luther's Briefe, t. III, p. 60.

s'il rêve, ne se croie illuminé de Dieu ou prophète au moins.

» J'ai souvent la visite de ces hommes aux visions, qui en savent tous plus que moi, et veulent m'en remontrer; je voudrais bien qu'ils fussent ce qu'ils s'annoncent. Hier, encore.... — Maître, je suis envoyé de Dieu qui a créé le ciel et la terre; et mon homme se met à prêcher en véritable rustre : que l'ordre de Dieu était que je lui lusse les livres de Moïse. — Ah ! et où avez-vous trouvé ce commandement de Dieu? — Dans l'évangile de saint Jean. Après qu'il a bien parlé : — Donc, mon ami, revenez demain; car je ne puis vous lire, dans une séance, les livres de Moïse. — Adieu, maître, le père céleste, qui a répandu son sang pour nous, nous montre, par son fils Jésus, notre droit chemin. — Adieu..... — Voilà ces esprits d'élite qui ne savent ni Dieu, ni le Christ. Quand le papisme vivait, il n'y avait pas de ces divisions ni de ces dissidences : le fort régnait en paix sur les cœurs : mais maintenant, un plus fort est venu, qui l'a vaincu et chassé, et l'ancien tempête et ne veut pas s'en aller. Un esprit de trouble est aussi parmi vous, qui vous tente et veut vous détourner du vrai chemin : voici les signes auxquels vous le reconnaîtrez ;—lorsqu'il vous annoncera que tout homme possède l'esprit saint; que l'esprit saint n'est autre que la raison que Dieu a mise en nous; qu'il n'y a ni enfer, ni damnation; que la chair seule sera damnée; que l'esprit aura la vie éternelle; que la loi n'est pas détruite par la concupiscence, tant que je n'y prends pas plaisir; que celui qui n'a pas

l'esprit ne pèche pas, puisqu'il n'a pas la raison.... Arrière, cohorte de Satan, marquée au signe de l'erreur; car Dieu est un Dieu de paix et non de dissension (1). »

Ce récit de Luther, esquisse coloriée avec finesse, se fût changé, sous la plume d'Érasme, en un drame saisissant, où nous aurions vu les prophètes, les anabaptistes, les zwingliens, les sacramentaires, ce que le libre examen avait enfanté de dissidents, disputer ensemble, chacun en appelant au texte biblique pour témoigner de la vérité de sa doctrine. Érasme aurait pu dépenser, en mettant en scène la réforme, tout ce que Dieu lui avait donné de verve et de causticité. C'était le rire qui avait fait le succès de Hutten, et tué les couvents; c'était par le rire qu'il fallait attaquer les novateurs; et, dans l'église de Wittemberg, il y avait plus d'un capuchon vulnérable. N'est-il pas vrai que le diable au service de Luther, le grand homme blanc de Zwingli, l'inconnu qui tord le cou à Œcolampade, l'esprit familier des prophètes, valaient bien les démons de saint Antoine dans le désert, dont les réformés se sont si souvent moqués? Ceux-là, au moins, ne devisaient pas sur la messe, et n'entendaient pas le grec.

Erasme se trompa. Luther nous a déjà dit que le philosophe avait oublié quelque peu de sa théologie dans l'étude de l'antiquité qu'il connaissait si mer-

---

(1) Ista sectarum pugnantia signum et Satanæ esse quod docent, et quòd spiritus Dei non sit dissensionis Deus, sed pacis.—Michaëli Stiefel, 31 decemb. 1524.

veilleusement. Que si jamais il eût voulu disputer avec Luther, il devait bien se garder de matières dogmatiques où sa parole, fine et spirituelle, ne pouvait s'épandre à son aise et jouer comme dans une comédie littéraire. Que croyez-vous donc qu'il vient exhumer de l'œuvre déjà si immense de Luther? De toutes les questions qu'on agite dans l'école, la plus mystérieuse, le libre arbitre; prodige qui confondra toujours la raison, et qu'il faut croire comme on croit à l'éternité, à l'immortalité de l'âme, à la création. C'est le sentiment interne qui proclame la liberté morale. L'homme cède-t-il au mouvement de la grâce, et produit-il des œuvres de justice, sa conscience est heureuse. Se laisse-t-il séduire et emporter par la concupiscence, le ver du remords vient le ronger; mais il n'y a joie ni remords dans l'accomplissement d'actes nécessaires. Si l'homme n'est pas libre, à quoi bon des préceptes, des peines et des récompenses? S'il est esclave du péché, pourquoi le juger? Il n'y a plus en lui que de la matière. Voilà ce que prouve, avec un incontestable talent, Érasme dans le livre auquel il donne pour titre: *Dissertation sur le libre arbitre*(1).

Luther croyait à la chute d'Adam et à une grande expiation de la nature, qui devait durer jusqu'au jour où une nouvelle terre et de nouveaux cieux seraient créés. A peine l'homme s'était-il mis en révolte contre son Dieu, que la lumière du soleil s'était affaiblie; que les astres s'étaient voilés; que les fleurs avaient laissé échapper une partie de leur

(1) De libero arbitrio diatriba sive collatio.

parfum; que les animaux et les plantes s'étaient étiolés; que l'air avait perdu sa pureté, et la lumière sa primitive splendeur. De sorte que ce que l'œil humain admirait dans l'œuvre de la création n'était qu'une ombre de son état primitif. Mais de tous les êtres le plus cruellement puni, parce qu'il avait fait entrer le péché dans le monde, c'était celui que Dieu avait créé à son image et qui avait perdu l'attribut qui le rapprochait le plus de son créateur, le libre arbitre! Enfant conçu dans les larmes et la corruption, qui pèche dans le sein de sa mère quand il n'est encore que fœtus (1); boue immonde qui, avant d'être changée en vase humain, commet l'iniquité, et est acquise à la damnation (2). A mesure qu'il grandit, l'élément de corruption qu'il apporta en naissant croît et se développe et porte ses fruits. Il dit au péché : Vous êtes mon père, et chaque acte qu'il produit est un crime; aux vers: Vous êtes mes frères, et il rampe comme eux dans la fange et la pourriture. S'il essaye de lever la tête, ce mouvement, dont il n'est pas, du reste, le maître, est une souillure, comme tout ce qu'il pense ou commet; c'est un arbre mauvais

(1) Lutum illud, ex quo vasculum hoc fingi cœpit, damnabile est. —Fœtus in utero, antequàm nascimur et homines esse incipimus, peccatum est. — Luther, in Psal. 4.

(2) Cette doctrine sur la corruption de la nature, qui fut depuis légèrement modifiée par Luther et surtout par ses disciples, est un des articles du symbole de Calvin : Ex corruptâ hominis naturâ, nihil nisi damnabile. — Inst., lib. II, c. 3, p 93. — Voyez Mœhler, qui, dans sa Symbolique, a développé admirablement le double enseignement du catholicisme et de la réforme sur les grandes questions du péché originel.

qui ne saurait produire de bons fruits; un rocher déchiré par la foudre, qui ne peut plus donner d'eau vive; du fumier, car Luther emploie toutes ces images, qui ne peut exhaler que des odeurs immondes. Et ce qu'il y a de plus désolant dans ce système psychologique, c'est qu'il n'est pas donné à ce roi de la création de se relever de l'abîme où le jeta la chute du premier homme; d'effacer de son front le stigmate qu'imprima la main vengeresse du créateur; de recouvrer les titres de sa céleste origine. Plus malheureux que cette violette dont Luther nous parlait naguère, l'homme se connaît; il sait tout ce qu'il a perdu de félicité, tout ce qu'il porte en lui de misère et d'ignorance, et l'héritage de gloire qui lui est échappé. Quelques gouttes d'eau vont relever la fleur flétrie sur sa tige; et l'homme destiné à ramper, rien désormais ne pourrait vivifier ou faire refleurir sa nature; ni le désir, ni la pensée, ni l'acte; car ces trois opérations de l'intelligence sont corrompues comme leur mère: l'homme pèche en faisant le bien. C'est la doctrine de Luther : doctrine de désespoir qu'on comprendrait en enfer, où l'âme, surprise dans le péché, ne peut mériter; mais qui, sur une terre toute teinte du sang expiatoire de l'agneau, n'est qu'un outrage à la Divinité. La nécessité pousse le moine, le chasse de blasphème en blasphème : le voilà qui proclame que Dieu damne quelques créatures qui n'ont pas mérité ce sort (1); d'autres avant même

(1) Daß Gott etliche Menschen verdammet, die es nicht verdient haben.

qu'elles soient nées (1) ; qu'il nous incite au péché, et produit en nous le mal (2). Et ses disciples, à leur tour, annoncent un Dieu qui vole dans le voleur, tue dans l'assassin, est tronc dans un tronc, arbre dans un arbre (3).

Ainsi déshérité, l'homme de Luther a cessé de s'appartenir : il pèche quoi qu'il fasse : en lui toute volonté est éteinte, c'est l'esclave du destin. S'il commet le bien ou le mal moral, ce n'est pas de sa volonté, parce qu'il n'en a pas, mais parce que Dieu ou Satan « tient la bride. » « Ne me parlez pas, dit le réformateur, du libre arbitre : c'est un vocable divin qu'on ne peut appliquer qu'à l'essence divine qui peut tout ce qu'elle veut dans le ciel et sur la terre. En décorer l'homme, c'est le décorer de la divinité, ce qui est un blasphème, et le plus grand qu'on puisse imaginer. Que les théologiens bannissent donc cette expression de leur terminologie, et qu'ils la réservent à Dieu. Cessons de nous en servir, et laissons au Seigneur ce nom saint et vénérable (4).

Personne mieux que Luther n'avait compris la puissance de l'image pour arriver à l'intelligence. Dès qu'il voulait faire entrer une idée dans le

(1) Daß Gott etliche Menschen zur Verdammnüs verordnet habe, eh sie gebohren worden. 3 Jen. lat. fol. 207 a. t. 6 Witt. ger. fol. 534 b. 535 a. t. Alt. fol. 249 b. 250.

(2) Daß Gott die Menschen zur Sünde antreibe, und alle Laster in ihnen würcke. 3 lat. fol. 199 a. t. 6. Witt. fol. 522. b. 523. a.

(3) Deum furari in fure, trucidare in latrone, esse truncum in trunco, arborem in arbore. — Althammer, in Diallage, fol. 67.

(4) Luth., de Servo Arbitrio, ad Erasm. Rotterd., lib. I, fol. 117, 6.

monde, il la revêtait d'une forme sensible, lui donnait un corps, des vêtements ; et cette idée, ainsi personnifiée, courait alors dans la société, conquérant des prosélytes, comme eût pu le faire celui de qui elle tenait la vie et la parole. Ce don de création hors du domaine de la vie réelle a manqué à tous ceux qui se sont faits chefs d'hérésie. Mélanchthon, avec son esprit positif, ne l'eût pas compris, et il ne s'en fût jamais servi. Voyez-le, au début de la réforme, attaquer la papauté avec les armes ordinaires aux novateurs, c'est-à-dire, les vieux arguments tirés de la poussière des écoles, et se dresser sur leur pointe émoussée contre le rocher de Saint-Pierre ! Luther entendait autrement la dispute. Il imagine une lanterne magique où Satan paraît avec le pied fourchu d'un âne, l'ignorance avec le ventre enflé d'un moine, et l'esprit de nouveauté sous la figure d'un anabaptiste. Ainsi dans sa réponse au philosophe, il souffle sur cette volonté humaine qu'Érasme drapait en reine, et il en compose deux figures, d'abord une figure de cavale, puis une figure de sel. Voilà la cavale en plein champ : « Dieu monte-t-il en croupe ? La cavale s'assouplit, obéit, se laisse emporter à tous les mouvements du cavalier, et va où il veut. Dieu abandonne-t-il les rênes ? Alors Satan s'élance sur le dos de l'animal qui s'assouplit, obéit et se laisse emporter à tous les mouvements du cavalier, et va où il veut (1). La volonté n'a pas

(1) Sic humana voluntas in medio posita est, seu jumentum ; si insederit Deus, vult et vadit quò vult Deus, ut Psalmista dicit : Factus sum sicut jumentum et ego semper tecum ; si insederit Sa-

le choix de sa monture, et ne saurait regimber contre l'aiguillon qui la presse. Il faut qu'elle marche, et sa docilité même est une désobéissance ou un péché. Il n'y a de lutte possible qu'entre les deux cavaliers, Satan et Dieu, qui se disputent l'empire momentané de la cavale. Et alors s'accomplit cette parole du Psalmiste : J'ai été fait comme une bête de somme. »

Il est aisé de voir que le système philosophique de Luther sur la liberté de l'homme et sur l'origine du mal n'a de neuf que sa forme plastique, et que l'idée mère appartient à Manès : c'est le dualisme persan, la lumière et les ténèbres, ou le mal et le bien se disputant la possession de l'homme. Mais si l'action de Dieu sur la créature est un mystère dont la raison ne pourra jamais entièrement soulever les voiles, la lutte que Luther établit entre Satan et Dieu est un prodige autrement incompréhensible. C'est une image poétique que celle de Satan entrant en lutte avec Dieu, mais bien autrement belle dans le Paradis perdu de Milton que dans le traité du Serf-arbitre. Est-ce que l'esprit peut croire à un antagonisme semblable ? Dès que Luther nous donne le nom des combattants, son drame est dénoué. Qu'est-ce que Satan contre Dieu ? le fini contre l'infini, le créateur contre la créature. Chez le poëte, il y a allégorie ; chez Luther, il y a enseignement, et par conséquent absence de poésie

---

tan, vult et vadit sicut Satan, nec est in ejus arbitrio ad utrum sessorem currere, aut eum quærere, sed ipsi sessores certant ob ipsum obtinendum et possidendum. — Op. Luth., t. III, p. 177, 6.

réelle. L'idée du docteur est un dogme. Mélanchthon, pour ne pas chagriner son maître par une objection insoluble, prit le parti, pour professer le servisme de Luther, de rendre Dieu auteur du bien et du mal qui arrive ici-bas; de l'adultère de David, de l'apostolat de saint Paul, et de la trahison de Judas; et non pas, comme le disait la scolastique, *permissivè*; mais, *potenter*, ou efficacement (1). C'est l'Écriture à la main que Mélanchthon soutient son argument; en sorte que, s'il fallait croire en lui, c'est Dieu ou la Bible qui nous enseignerait que l'homme est esclave du destin. Mais alors quelle inspiration écoutait-il, lorsqu'en 1530 il affirmait dans la confession d'Augsbourg— que la cause du péché est la volonté du méchant, c'est-à-dire du diable et de l'impie, et que cette volonté, sans aide surnaturelle, se retire de Dieu (2)?

A Leipzig, Luther comparait l'homme à une scie dans les mains d'un ouvrier. Eck, pour réfuter la comparaison, avait dit en riant qu'elle criait; et ce jeu de mots fit sur l'auditoire beaucoup plus d'effet qu'un argument en règle. Dans sa querelle

---

(1) Hæc sit certa sententia, à Deo fieri omnia, tam bona, quàm mala. — Nos dicimus non solùm permittere Deum creaturis ut operentur, sed ipsum omnia propriè agere, ut sicut fatentur, proprium Dei opus fuisse Pauli vocationem, ità fateantur opera Dei propria esse sive quæ media vocantur, ut comedere, sive quæ mala sunt, ut Davidis adulterium. Constat enim Deum omnia facere, non permissivè, sed potenter, id est ut sit ejus proprium opus, Judæ proditio sicut Pauli vocatio. — Mart. Chemnitz loc theol. edit. Leyser., 1615, p. 1, 173.

(2) Art. XIX, Symbolik von Möhler, p. 47.

avec Érasme, Luther change d'image : l'homme n'est plus une scie: c'est tantôt la femme du patriarche, changée en statue de sel, tantôt un tronc d'arbre, un bloc informe de pierre qui ne voit ni n'entend, n'a ni cœur ni sens (1). Affreuse ironie, comme vous voyez, que cet être jeté de Dieu au milieu de la création, et que l'Écriture nous représente comme créé à son image. Comment le souverain juge, après cette vie, pourrait-il demander compte de ses désirs, de ses pensées, de ses regards, de ses actes, à cet homme cadavre qui n'a jamais vécu, qui n'a jamais senti; en qui vous ne trouvez ni sang ni artères? Et la justice humaine ou la société, comment jugera-t-elle ce qui n'a de nom dans aucune langue; ce qui n'est qu'argile ou pourriture? Demandez à Luther la solution de ce problème psychologique : il ne répond que par ses comparaisons prises au tombeau. Vous étonnerez-vous du cri de douleur qu'arrachait aux catholiques cette doctrine de néant, quand ses disciples eux-mêmes rougissent de leur maître? Honneur au moins à Pfeffinger, à Victorin, à Strigel surtout, qui eurent le courage d'en appeler à la conscience pour combattre le nihilisme du réformateur, et qui restituèrent à l'homme le rayon de lumière que Dieu en le créant avait mis en lui!

C'est que Luther, cloué au principe qu'il avait

(1) In spiritualibus et divinis rebus quæ ad animæ salutem spectant, homo est instar statuæ salis in quam uxor patriarchæ Loth est conversa; imò est similis trunco et lapidi statuæ, vitâ carenti, quæ neque oculorum, oris aut ullorum sensuum cordisque usum habet. — Luth., in Gen. CXXIX.

posé, luttait en vain pour échapper à sa chaîne : il tombait nécessairement dans le rationalisme, faute de vouloir se servir de la foi pour concilier la prescience divine avec la liberté morale. Il en avait appelé à l'Écriture, et un texte commenté par son entendement avait en lui obscurci la lumière la plus vulgaire. L'autorité enseignait comment devait s'interpréter ce verset de Moïse où Dieu dit qu'il endurcit le cœur de Pharaon ; mais il préfère à la voix œcuménique son sens privé, et il s'égare. Suivez un moment toutes les déductions qu'il tire d'une interprétation erronée. — Que le chrétien sache donc que Dieu ne prévoit rien d'une manière contingente, mais qu'il prévoit, propose et fait de son éternelle et immuable volonté : c'est le coup de foudre qui brise et renverse le libre arbitre ! Que ceux qui se posent en champions de ce dogme nient donc d'abord ce coup de foudre. Ainsi il suit irréfragablement que tout acte humain, bien qu'il paraisse s'opérer d'une manière contingente, et être soumis à des chances aléatoires, est nécessaire et immuable dans l'ordre providentiel. Ce n'est donc pas le libre arbitre, mais la nécessité, qui est en nous le principe actif (1)... A la vérité, je voudrais pouvoir me servir d'un autre terme que de celui de nécessité, qui ne s'applique qu'imparfaitement quand on parle de la volonté humaine. C'est une expression ingrate et incongrue que celle de coaction, car ni l'une ni l'autre ne sont astreintes ou sou-

(1) Luther, de Servo Arbitrio adv. Erasm. Rotterod. — Opera lat. Ienæ, t. III. f. 170, 171, 177.

mises nécessairement, toutes deux obéissent à leur nature, en faisant le bien ou le mal: volonté immuable et infaillible qui gouverne une volonté muable et faillible, et comme chante le poëte: Immuable, tu donnes à tout le mouvement.

.....Stabilisque manens das cuncta moveri.

Mais qui tirera l'homme de cet abîme de ténèbres où l'a plongé Luther? Qui criera pour celui qui n'a pas de voix? Qui priera pour cet ange déchu qui ne peut former ni désir ni pensée que ce ne soit une souillure? Qui intercédera en faveur de cette âme crucifiée au péché? Qui ouvrira le sein de la miséricorde à cet enfant du démon, à cet autre Abbadona, mais plus malheureux que le pur esprit de Klopstock, car celui-là peut pleurer sans péché? Luther n'a que la grâce; il s'y jette et l'embrasse à corps perdu. Mais puisque l'homme n'est pas libre, qui nous expliquera comment la Providence frappe et couronne, punit et pardonne, damne et récompense dans l'éternité? D'où vient que l'un est condamné et l'autre glorifié, quand nul n'avait d'yeux pour voir, d'oreilles pour entendre, et d'instinct pour choisir? que tous deux dans l'opération du bien ou du mal étaient poussés par une concupiscence irrésistible, laquelle est l'œuvre de Dieu, comme l'acte qu'ils opèrent est son ouvrage? Quel Dieu nous fait donc la réforme? Ce n'est pas le Dieu de l'Écriture. Elle a beau dire, elle n'a pu le trouver dans nos livres saints, c'est le dieu de son entendement: un dieu aveugle, créé à l'image de celui que rêvait le gnostique Marcion.

Luther complète sa pensée psychologique sur la liberté humaine.

« Quant à moi, je dois le confesser, m'offrît-on le libre arbitre (1), je n'en voudrais pas, non plus que de tout autre instrument qui pourrait aider à mon salut : non-seulement parce que, assiégé de tant de périls et d'adversités, au milieu de cette horde de démons qui m'assaillent de tous côtés, il me serait impossible de garder cet instrument de salut ou d'en faire usage, puisque un seul démon est plus fort que tous les hommes ensemble, et qu'aucune voie de salut réelle ne me serait ouverte; mais parce que les dangers écartés, et les démons mis en fuite, je travaillerais dans l'incertitude, et que mon bras se fatiguerait vainement à frapper l'air de coups inutiles. Car ma vie fût-elle sans fin, ma conscience ne serait jamais assurée d'avoir satisfait à Dieu. Après tout acte réputé parfait, un scrupule resterait toujours : qui me dirait, si j'ai su plaire à Dieu ; s'il ne demandait pas davantage, ainsi que le prouve l'expérience de toutes les âmes réputées justes, et malheureusement la mienne plus que toute autre?

» Mais comme Dieu s'est chargé de mon salut, indépendamment de mon libre arbitre, et qu'il a promis de me sauver par sa grâce et sa miséricorde, sans le concours de mes œuvres, je suis certain qu'il sera fidèle à sa promesse, qu'il ne mentira pas, qu'il est assez puissant pour empêcher que je ne sois brisé par l'adversité, ou emporté de ses bras par

(1) De Servo Arbitrio, Op., t. I, p. 171.

le démon ; car il a dit : « Personne ne l'enlèvera » de ma main, parce que le père, qui me l'a abandonné, est plus fort qu'eux tous. » Ainsi donc, si tous ne sont pas élus, beaucoup du moins le seront ; tandis que, par le libre arbitre, aucun ne serait sauvé, et tous seraient perdus. Ainsi encore sommes-nous assurés de plaire à Dieu, non par le mérite de nos œuvres, mais grâce à la miséricorde qu'il nous a promise, et parce qu'il ne nous imputera pas le plus ou le moins de mal que nous aurons commis, mais qu'il nous pardonnera et nous recevra dans sa bonté paternelle : c'est la glorification des saints en Dieu. »

Que Luther se débatte ou non contre les conséquences du principe d'esclavage moral qu'il a posé, son dieu sera toujours un dieu aveugle ou méchant, qui sauvera ou perdra sans raison une âme qui par elle-même ne pourra ni mériter ni démériter : âme inerte, passive. S'il y a une logique au monde, il n'est de refuge, pour l'âme qui embrasserait la doctrine de Luther, que dans le désespoir ou l'indifférentisme. Voici sa profession de foi : que nul ne sera heureux dans l'éternité, s'il ne croit pas à l'inefficacité du libre arbitre (1). Qu'est donc devenu ce principe de libre examen qu'il apportait au monde? Il a proclamé l'indépendance de la raison, et il enchaîne la pensée et l'entendement. Il a re-

(1) Luth., de Servo Arbitrio adv. Erasm. Rotterod. Op., t. I, p. 236. Daß Niemand selig werden könne, der nicht gerade seine Meinung von dem völligen Unvermögen des freyen Willens, ohn Einschränkung annehme. — Das Resultat meiner Wanderungen, p. 262. — Menzel, Neuere Geschichte der Deutschen, t. I, chap. 5.

trouvé, selon M. Charles Villers, les titres à la royauté de l'intelligence humaine, perdus au Vatican, et il ne consent maintenant à les montrer qu'autant que la reine de ses mains fera acte de vasselage ; c'est-à-dire qu'il fait du « papisme, » après avoir voulu tuer la papauté ! Que faudra-t-il penser du salut de ses disciples qui, dans leurs confessions diverses, désobéirent à la parole du maître, et enseignèrent le dogme de la liberté morale ? Le despotisme de l'erreur est encore plus pesant que celui de la vérité : dès que l'erreur vous a touché de son doigt, vous lui appartenez, et vous êtes condamné à parcourir le cercle entier de mensonges qu'elle a tracé autour de vous. Quand l'anabaptisme vint annoncer la nécessité d'une seconde purification du péché originel dans l'adulte, se fondant sur une pharisaïque exégèse, Luther enseigna hautement que la lettre tuait et qu'il fallait étudier l'esprit. Aujourd'hui voici ce qu'il dit : « Qu'il faut se garder, comme d'un poison, de toute exégèse, s'en tenir à la lettre, quelque dure qu'elle paraisse, à moins que l'Écriture ne nous force de chercher le sens mystérieux renfermé sous l'écorce du mot (1) ; que le démon seul a pu soutenir que la parole divine est enveloppée de ténèbres, et a besoin de passer par la bouche de l'homme pour arriver jusqu'à l'intelligence ; que l'esprit illumine toute âme

(1) Menzel, Neuere Geschichte der Deutschen, t. I, p. 144. — Das Resultat meiner Wanderungen, etc., von D. Julius Höninghaus, p. 264. Man soll alle verblümte Worte meiden und fliehen wie Gift, und bei den klaren dürren Worten bleiben, wo nicht die Schrift selbst zwingt, etliche Sprüche, als verblümte Worte zu erklären.

qui vient à lui avec amour et lui révèle le sens caché du verbe éternel. »

Érasme, assourdi de tout ce tumulte de voix réformées qui criaient à la fois l'Écriture ! comme si l'Écriture eût été jusqu'alors un livre scellé, et que Luther, l'ange de l'Apocalypse, aurait ouvert le premier, voulut en finir avec ce bruit passionné, et montrer que l'Écriture, réduite à sa lettre muette, n'est pas l'unique fondement de la foi chrétienne. Il avait retrouvé, dans l'examen du principe luthérien, sa verve juvénile, son style animé, et qui semble quelquefois avoir pris des ailes, comme celui du poëte. Sa phrase court et ne laisse pas reposer le lecteur.

— Mais je vous écoute — à quoi bon les commentaires, si l'Écriture rayonne d'une si vive clarté ?.... Je réponds : Si l'Écriture est aussi lumineuse que vous le dites, comment tant d'hommes de science ont-ils marché, depuis des siècles, dans les ténèbres, quand il s'agissait pour eux d'une question aussi importante que celle de la liberté morale ? Si aucune obscurité ne plane sur le texte des livres saints, pourquoi la parole écrite eut-elle besoin, au temps des apôtres même, de commentaires ? Mais je vous accorde que l'esprit se soit révélé aux faibles et aux ignorants et caché aux hommes d'intelligence, et que cette parole du Christ se soit accomplie : Mon Père, je vous rends grâces de ce que vous avez appris aux simples et à ceux que le monde regarde comme des insensés, ce que vous avez tenu caché aux sages. Qui sait si Dominique et François ne seraient pas devenus semblables à

ceux dont parle le Christ, s'ils n'avaient suivi que leur propre sens? Quand Jean veut, alors que le don de Dieu était dans toute sa force, qu'on éprouve si ceux qui viennent à nous sont animés de l'esprit de Dieu, nous sera-t-il permis de tenter la même épreuve dans ces jours où toute chair est corrompue? Comment nous prouveront-ils leur mission? Par le don d'éloquence qui brillerait en eux; mais, de chaque côté, je vois des rabbins. — Par leurs actes? — De chaque côté, je vois des hommes de péché : voici tout un chœur de saints qui enseignent que l'homme est libre. On dit : ce sont des hommes! Mais je compare, prenez-y garde, l'homme à l'homme, et non l'homme à Dieu. On dit : à quoi bon cette nuée de témoins pour témoigner du don de l'esprit? Je réponds : à quoi serviraient davantage quelques rares intelligences? On dit : à quoi bon le bonnet de prêtre pour la compréhension de l'Écriture? Je réponds : et le manteau de chevalier ou le capuchon de moine? On dit : à quoi bon la philosophie et la science pour comprendre les livres inspirés? Je réponds : et l'ignorance! On dit : à quoi bon des conciles où pas un membre peut-être n'a reçu l'esprit saint? Je réponds : et votre cénacle où vraisemblablement le don de Dieu est aussi rare? On n'aurait pas cru aux apôtres, s'ils n'avaient prouvé la vérité de leurs enseignements par des miracles : chez vous, tout individu qui se dit héritier de la lumière veut être cru sur parole. Quand les apôtres endormaient les serpents, guérissaient les malades, réveillaient les morts, il fallait bien avoir foi en eux, alors même qu'ils an-

nonçaient des choses merveilleuses ! Et parmi ces docteurs qui ne nous ont pas fait faute de merveilles, en est-il un seul qui ait redressé un cheval boiteux (1) ?.... On me crie : ce sont des hommes que tous ceux dont vous invoquez le témoignage ; mais, quand j'insiste et demande sur quel témoignage on veut que je juge de la vérité d'un enseignement, si, des deux côtés, je n'entends que des voix humaines, on me répond par la preuve de l'esprit ; et quand je poursuis : comment l'esprit aurait-il manqué plutôt à ceux que le monde a connus à leurs œuvres toutes miraculeuses, qu'aux disciples de la nouvelle science évangélique ? on voudrait me faire croire que l'Évangile n'a pas été prêché depuis treize siècles ! Je demande une doctrine fondée sur des œuvres. On me répond que la foi justifie, et non l'œuvre. — Donnez-moi des miracles. — Ils sont inutiles, il y en a assez, il n'en est pas besoin avec la vive lumière des Écritures. En ce cas l'Écriture n'est pas très-claire, puisque je vois tant d'hommes errer dans les ténèbres. Et lorsqu'on aurait l'esprit de Dieu, qui me prouvera qu'on a encore l'intelligence de sa parole ? Que faut-il que je croie quand, au milieu de ces dogmes contradictoires, chacun prétend qu'il a l'infaillibilité dogmatique, se pose comme un oracle, et s'élève, de son autorité contre l'enseignement de tous ceux qui l'ont précédé ! Eh quoi ! pendant plus de treize siècles, Dieu n'aurait suscité, parmi tant de saints personnages qu'il a

---

(1) Ist noch keiner gewesen, der auch nur ein lahmes Pferd hätte heilen können. — Menzel, l. c.

donnée à son Église, aucun homme auquel il aurait révélé la doctrine évangélique? »...

Quand après trois siècles, on rassemble dans le silence de l'étude les factums de ce procès qui se débat entre ces deux belles intelligences, on hésite quelquefois à s'en rapporter au témoignage du sens de la vision : on croit rêver et non pas lire. Deux prêtres sont en présence : l'un, Luther, a étudié l'homme dans les livres; l'autre a voulu l'étudier dans l'œuvre même de la création; Luther soutient que l'homme agit fatalement, comme l'animal même dont la peau recouvre le livre sur lequel le moine a pâli; l'autre lui reconnaît cette liberté, principe de tout ce qu'il a trouvé de beau, de grand, dans la vie des peuples qu'il a visités. D'un texte de Moïse, Ex. ch. VII, v. 14, Luther conclut que Dieu a endurci le cœur de Pharaon; Érasme soutient qu'il faut se garder de s'en tenir à la lettre qui tue, mais s'élever jusqu'à l'esprit qui vivifie : et pour prouver que la lettre elle-même proclame la liberté de l'homme, il cite à son adversaire le passage où saint Paul recommande à la créature d'opérer son salut et de dépouiller le vieil homme.

Poussé jusque dans son tombeau, dans sa lettre morte, que fait Luther? on ne le croirait pas : Si Paul, dit-il, parle ainsi, ce n'est pas qu'il suppose que nous puissions jamais dépouiller le vieil homme : c'est un conseil qu'il donne, lui et les apôtres : faites cela, si vous le pouvez; mais vous ne le pouvez pas! Est-ce assez de déraison, et la

(1) De Libero Arbitrio diatriba seu collatio.

déraison ici n'est-elle pas une véritable impiété?

Alors le philosophe reprend comme le ferait un enfant : — Mais nous ne sommes donc pas libres de vouloir? — Non, répond sèchement Luther. — Et si nous périssons, poursuit Érasme, la faute en est donc à Dieu? — Sans doute ; mais distinguons, reprend Luther, à la volonté manifeste de Dieu, non ; à sa volonté secrète, oui ; et c'est cette volonté secrète qu'il ne faut pas scruter.

Plank, qui a résumé toute la discussion avec une rare impartialité, arrivé à cette distinction du père de la réforme, est obligé de se couvrir la figure (1).

L'ouvrage d'Érasme est un traité de théologie qu'on dirait échappé à la plume de l'un de ces moines, dont on se moquait alors ; qui sent le glossateur, le disciple de Scot, et où l'on ne surprend que bien rarement l'écrivain inspiré. Érasme entasse les textes, s'embrouille dans les citations, fait intervenir toute la cohorte des Pères : saint Basile, saint Chrysostome, saint Cyrille, saint Jean Damascène, Théophylacte, Tertullien, saint Cyprien, Arnobe, saint Jérôme, saint Ambroise, saint Hilaire, les scolastiques, les facultés de théologie, les conciles, les docteurs, les papes : c'est-à-dire des témoignages que ne prisait guère un rival qui en appelait au rationalisme. Mais ce qu'il y de remarquable, dans cette polémique, c'est que Luther fut obligé de se servir des armes de son adversaire pour lui répondre, et d'invoquer à son aide la parole divine et la parole humaine. Érasme

(1) Plank, l. c., t. II, p. 113, 131.

n'était pas changé : il gâta sa diatribe déjà si pâle par des lieux communs de rhétorique en faveur de son adversaire. Son exorde est un hymne à Luther qui souleva la colère de la Sorbonne. Érasme ne voudrait pas que l'erreur de Luther sur le libre arbitre obscurcît les vérités qu'il a si pieusement enseignées sur l'amour de Dieu, sur l'inanité des œuvres. Sa péroraison est un nouveau chant en l'honneur de son rival. Ses amis étaient scandalisés. Le prince de Carpi lui écrivait : Vous avez confondu Luther ! quel art, que d'esprit, que de génie dans votre réfutation ! quelle richesse de style et de témoignages ! avec quelle clarté vous expliquez les matières les plus difficiles ! Mais je veux vous faire un reproche : comme vous menez doucement Luther ! un furieux, un hérétique obstiné dans son péché ! Vos louanges sont indécentes, votre douceur ridicule (1). » Jérôme Emser, cet infatigable athlète du catholicisme, traduisit en allemand le livre d'Érasme, mais en effaçant de sa version les éloges donnés au novateur (2).

Le bouc de Dresde, comme Luther nommait Emser, ne se doutait pas que ces phrases parfumées qu'Érasme glissait adroitement dans l'exorde et la péroraison de son livre, étaient destinées à apaiser un rival, dont il connaissait la nature colérique. Comme le pauvre Érasme s'était trompé !

(1) Resp. ad Erasmum. Hist. Litt. Ref., part. I, p. 127.

(2) Seckendorf, liv. I, p. 312. Emser écrivait à Erasme : At tu cunctando, ut ingenuè tecum agam, suspectum te nobis reddis. Vide igitur, ut promissum de reliquâ parte arbitrii persolvas. — Hermann de Hardt, Hist. litt. Reform., part. I, p. 10.

il s'attendait à quelques grains d'encens, qu'on lui promettait que Luther ne manquerait pas de brûler pour le grand humaniste du siècle.

Le Serf-Arbitre, la réponse de Luther (1), est, comme tout ce qui sort de sa plume, acéré, violent, grossier parfois ; Érasme y est transformé en pyrrhonien, en épicurien, en blasphémateur, et même en athée, lui qui justement à cette époque faisait un vœu à Notre-Dame-de-Lorette, et composait, à la louange de la Vierge, des hymnes que l'archevêque de Besançon plaçait dans sa liturgie (2). Le Serf-Arbitre de Luther eut dix éditions.

Érasme se faisait illusion sur la valeur de son nom ; il se croyait toujours au temps de ses gloires : il s'avisa donc de demander justice à l'électeur de Saxe des insolences de Luther ; mais sa lettre, que Frédéric, dix ans auparavant, n'eût pas échangée contre une province, resta sans réponse. Il crut se venger du silence du duc Jean, successeur de ce prince, en écrivant à Luther lui-même, qui ne répondit pas non plus. Il avait pourtant travaillé avec soin sa lettre, qui finissait ainsi : « Je vous souhaiterais un meilleur esprit, si vous pouviez n'être pas si content du vôtre : vous pouvez à votre tour me souhaiter tout ce que vous voudrez, pourvu que ce ne soit pas le vôtre, à moins que vous n'en changiez. » C'étaient des *concetti* dépensés en pure perte (3).

Alors il rêve une réponse en forme à la diatribe

(1) De Servo Arbitrio adversùs Liberum Arbitrium ab Erasmo defensum.

(2) Canisius.

(3) De Burigny, l. c., t. II, p. 96.

de son ennemi. Il s'enferme donc dans sa cellule, et là, en face des eaux bleuissantes du Rhin qui venaient mouiller son jardin, des montagnes verdoyantes du Jura, de toutes ces fleurs où Bâle s'encadre comme dans un tableau, il travaille pendant dix jours entiers à courroucer son style, ainsi qu'on ferait d'un lion pour lui apprendre à rugir : mais peine inutile. Il avait pourtant pris la précaution de tenir constamment ouverts devant lui les livres de polémique de Luther, afin de leur dérober quelques images colériques; mais tout ce qu'il put faire, ce fut une œuvre sans spontanéité, sans souffle inspirateur, où l'injure a des rides, où la parole grelotte et tremble. Il fallait que cet ouvrage, enfanté si péniblement, parût à la foire de Francfort : Froben, l'imprimeur de Bâle, homme à double foi, catholique et réformé, mit six presses au service d'Érasme. L'*Hyperaspistes* (1) se montra donc à Francfort, à côté des diatribes de Luther : on l'acheta, on le critiqua amèrement ; Mélanchthon s'en moqua (2) ; Luther le compara au sifflement d'une vipère (3). Alors Érasme, dans son désenchantement, de s'écrier : « Voilà donc ma récompense ! Si je n'avais rien fait, je ne voudrais pas écrire un mot aujourd'hui (4). »

Une lettre de Mélanchthon à Camer et qui cou-

(1) Hyperaspistes, diatriba adversùs Servum Arbitrium Martini Lutheri.

(2) Ep. Camerario, lib. 4.

(3) Seckendorf, lib. II, § 32.

(4) Ep. Carpi.

rut bientôt l'Allemagne, vint adoucir un peu la douleur d'Érasme. Mélanchthon écrivait : « Luther me fait beaucoup d'ennemis, sans que je l'aie mérité. Ne m'accuse-t-on pas d'avoir écrit quelques pages, les plus virulentes encore, de son livre contre Érasme? Je souffre sans dire mot. Plût à Dieu que Luther se tût : malheureusement l'âge et l'expérience ne servent qu'à le rendre plus violent : cela me chagrine (1). »

Le malheur est chose sacrée, quand surtout il atteint des intelligences telles qu'Érasme, au moment où, après avoir quitté tout ce que la vie a de plus enivrant, elles se voient dépossédées de leur gloire, et que pour elles le terme de la vie approche. On peut regarder l'Hyperaspistes comme un testament de mort. En le lisant, le cœur se serre à la vue de tout ce qu'Érasme a souffert dans ses affections, dans sa vanité, dans ses espérances; de tous les combats que, vieil et infirme, il est obligé de livrer à une âme jeune et ardente; de toutes les couronnes que lui décernait le monde, et qu'il n'emportera pas avec lui dans la tombe, mais qu'il verra passer une à une sur la tête de son rival! Quand on pense qu'au titre de restaurateur des lettres, Érasme pouvait ajouter celui de défenseur de l'unité catholique; qu'il refusa d'arrêter ou de comprimer l'expansion du protestantisme; de sauver l'Allemagne, son vieux culte et ses libertés nationales; de prévenir les guerres qui l'ensanglan-

(1) Epist. Melanchth., 28. lib. V. — De Burigny, l. c., t. II, p. 98.

tèrent, les dévastations sacriléges de ses temples, le bris de ses images, de sauver sa foi et ses arts; on est tenté de le plaindre d'avoir failli au rôle que lui destinait la Providence. Du moins dans ce naufrage volontaire d'Érasme, une consolation nous reste, c'est qu'il ne déserta pas la religion de ses pères, ainsi qu'on l'en accuse (1). Ces lignes du dernier hymne qu'il chantait avant de mourir, et qu'il traçait d'une main défaillante dans l'Hyperaspistes, témoignent heureusement de la possibilité d'une alliance entre la foi et le génie.

— « Devant Dieu, qui m'entend et dont je ne peux pas fuir la colère, si j'ai jamais sciemment péché, je veux que tout ce qui a reçu le baptême sache que je ne crois pas moins à la parole muette de l'Écriture que si le Christ me parlait à cette heure de sa bouche, et que je doute moins de ces signes matériels que de ce que je perçois de mes oreilles, vois de mon œil ou touche de ma main. Et comme je crois que l'Évangile a accompli toutes les figures de la loi et les vaticinations des pro-

---

(1) M. le chanoine de Ram a publié à Bruxelles, en 1842, une brochure in-8, sous le titre de : Particularités sur le séjour d'Érasme à Bâle, et sur les derniers moments de cet homme célèbre. Ce savant cite une lettre tirée d'un recueil manuscrit de la bibliothèque impériale de Vienne (Opuscula polemica var. cod. MS. N. CXCI, O. l. 445, in folio), et qui ne laisse aucun doute sur les sentiments religieux dont était animé Érasme au moment de sa mort (voy. p. 10-13). Depuis quelques années, la Belgique s'est enrichie de beaux travaux philologiques dus à M. de Ram, Nève, etc.

Louvain se souvient de l'éclat qu'il jetait dans les lettres au commencement du seizième siècle : il fait revivre son ancienne renommée.

phètes, je crois aux promesses dù second avénement ; c'est cette vive foi qui m'aide à supporter les peines et les injures, les maladies, la vieillesse, toutes les traverses de la vie ; qui m'illumine, et me fait espérer en la miséricorde divine et en la vie éternelle. Je ne pense pas avoir volontairement douté d'une seule parole du Christ ; j'aimerais mieux mourir de mille morts que de toucher à un iota des textes évangéliques : en Dieu toutes mes espérances, dans l'Évangile toute ma joie. »

— « Érasme de Rotterdam n'est plus, disait Luther à table : c'était un écrivain qui eut tout le temps de rendre service aux lettres ; car sa vie s'est écoulée sans combats ni chagrins. Il a vécu et il est mort sans Dieu en toute quiétude de conscience. Au moment suprême, il ne demanda ni prêtre ni sacrement, et près de rendre le dernier soupir : Fils de Dieu, dit-il, ayez pitié de moi. Peut-être ce cri qu'on lui prête est-il un mensonge : Cet homme n'a-t-il pas étudié à Rome (1) ? Si, pour dix mille gouldes, je ne voudrais pas prendre dans l'autre vie la place de Jérôme, pour beaucoup plus je ne voudrais pas de celle d'Érasme (2). »

De la colère en face d'un cadavre encore chaud ;

(1) Luther n'avait point attendu la mort d'Érasme. En 1526, il avait publié contre le philosophe une lettre toute pleine de calomnies, où il essayait de prouver que le philosophe n'avait jamais cherché qu'à établir le paganisme sur les ruines de la religion chrétienne. Érasme réfuta cette lettre. — Erasmus ad calumniosissimam epistolam Lutheri. — Annal. Sculteti, p. 197.

(2) Ich wollte nicht zehn Tausend Gulden nehmen, und in der Gefahr

un outrage à l'une des saintes gloires du catholicisme; une calomnie envers la mémoire d'un rival, et un jeu de mots cruel sur l'âme de l'un de ses frères en Jésus-Christ! voilà tout ce qui sort à la fois de la poitrine de Luther.

---

stehen, für unserm Herrn Gott, da St. Hieronymus inne stehet, viel weniger darinne stehet Erasmus. — Tisch-Reden, p. 413.

Luther avait parodié contre Érasme deux vers de Virgile :

> Qui Satanam non odit, amet tua carmina, Erasme,
> Atque idem jungat furias et mulgeat Orcum.

On consultera sur Érasme : Adolf Müller, Leben des Erasmus von Rotterdam. Hamburg, 1828, in-8. — Das Leben des fürtrefflichen Erasmi von Rotterdam, abgefasset von Knight, ins Deutsche übersetzt von Theodoro Arnold. Leipzig, 1736, in-12. — Burscher, Spicil. — Hottinger, Hist. eccles., t. VI. — Melchior Adam, in Vitâ Erasmi. — Strobel, Miscell. litt. — Les Propos de Table de Martin Luther, traduits par M. Gustave Brunet. Paris, 1844, in-12, p. 345-348. — Hœninghaus, dans le tome Ier de la Réforme contre la Réforme, in 8. 1845.

CHAPITRE XXI.

TRAVAUX LITTÉRAIRES, LA BIBLE.

Luther travaille à la Wartbourg à coordonner les éléments de sa dogmatique. — La bible allemande. — Examen de la version du docteur. — Enthousiasme qu'elle excite. — Emser critique l'œuvre du réformateur. — Ce que pense l'Allemagne de la traduction de Luther. — Fautes qu'il a commises. — L'Église catholique avait traduit la Bible en langue vulgaire avant Luther. — Elle n'a jamais caché, comme on le lui reproche, la parole divine, et pourquoi? — Dangers que courrait la parole révélée, si l'Église ne veillait sur le dépôt des vérités de la foi. — Exégèse protestante. — Agricola.

Luther, à la Wartbourg, s'occupait de fonder une dogmatique à laquelle on pût reconnaître désormais l'âme révoltée. Les catholiques lui reprochaient son incessante mobilité de doctrines. Ils se réjouissaient hautement en face de cette pensée novatrice et capricieuse, que ses disciples mêmes ne pouvaient ni saisir ni formuler, et qu'Emser comparait avec raison aux figures bizarres que la mer jette sans cesse sur la grève. Ils demandaient enfin à ceux qui venaient tenter leur foi, de leur donner une symbolique où vinssent se représenter les croyances de leur maître. Luther avait compris que sur les ruines de la vieille Église devait s'élever la Jérusalem nouvelle qu'il annonçait aux hommes, et qu'il n'en était pas de la foi comme de l'intelligence, dont les conquêtes sont indéfinies et le progrès incessant. C'est à sa symbolique qu'il travail-

lait nuit et jour à la Wartbourg. Dans ce dessein il composa divers traités, où sont posés assez clairement les points fondamentaux de la doctrine protestante et dont nous avons déjà parlé. Ce sont : l'écrit sur l'abrogation des messes privées (1), adressé à ses frères augustins; celui qu'il dédie à son père Hans sur les vœux monastiques (2), et où, tout en écartant ce qui se rattache à la dogmatique, on surprend une effusion de piété filiale qui honore le cœur de Luther; ses pamphlets contre Amb. Catharin, où il s'attache à prouver l'Écriture à la main que la bête de l'Apocalypse vit et règne dans Rome (3); enfin des commentaires sur quarante versets de David, pour entretenir le courage du troupeau de Wittemberg (4). Là encore, si vous oubliez les tortures que le théologien fait subir au texte du poëte-roi pour l'accommoder à ses espérances, y trouver des menaces contre le règne de Satan, représenté par le pape et les cardinaux, ou

(1) Vom Mißbrauche der Messe. Wittenberg 1522.—Luth., de Abrogandâ missâ privatâ, qu'Olearius place en 1521, mais qui ne parut que l'année suivante au commencement de janvier, comme l'indique la correspondance de Spalatin.

(2) An Hans Luther, 21 novembre 1521. C'est la préface du Traité : De votis monasticis M. Lutheri judicium. Witemb. 1521. Jonas le traduisit en allemand sous le titre de : Von den geistlichen und Kloster-Gelübden, Martini Luther's Urtheil.

(3) Contrà Amb. Catharinum, sive revelatio Antichristi.

(4) Der sechs und dreißigst Psalm des königl. Propheten Davids, den Zorn und Unmuth zu stillen, in der Anfechtung der Gleißner und Muthwilligen. Cette paraphrase, souvent admirable, de l'écrivain sacré, adressée aux chrétiens de Wittemberg, parut sous le titre modifié de : Der sechs und dreißigste Psalm Davids einen christlichen Menschen zu ehren und trösten, widder die Mütterei der bösen und freveln Gleißner.

des armes contre Emser qui, comme un véritable fantôme, se présente toujours sur sa voie, il est bien difficile de ne pas admirer l'intelligence avec laquelle l'artiste soude sa pensée à celle du Psalmiste; son langage empreint d'images orientales, et la fusion intime de ces deux styles qui se reflètent l'un l'autre, et semblent vivre et se mouvoir sous la même inspiration.

Mais de tous ces ouvrages, celui auquel il travaillait avec le plus de constance, parce qu'il devait avoir le plus d'influence sur la destinée de la réformation, son œuvre de prédilection, sa gloire aussi comme écrivain, c'est la traduction en langue vulgaire des saintes Écritures (1). A l'entendement maladif ou sain, riche ou pauvre, élevé ou infime qu'il constitue à des titres égaux interprètes de la lumière révélée, il fallait un livre qui n'eût désormais aucun mystère de linguistique. Comme il avait détruit le sacerdoce, ou plutôt comme il l'infusait dans l'être humain, l'homme-prêtre devait posséder la charte où son apostolat fût écrit de la main même de Dieu. A l'âme indocile qui se repaît d'illusions et qui s'évanouit en pensées d'orgueil ou en saillies extatiques, comme celles de Munzer et de Storch; à l'âme rêveuse, hallucinée comme celle de Carlstadt; à l'âme qui se laisse emporter à tout souffle comme celle de Didyme; à l'âme simple comme celle des enfants de l'anabaptisme, Luther avait dit: « Voici le livre de vie, il n'y a plus de voiles, plus de ténèbres pour vous;

(1) Fred. Mayeri, Hist. vers. germ. Bibl. Lutheri, p. 4-7.

vous êtes juges du sens de l'Écriture ; à vous de le traduire, que Dieu vous ait accordé ou refusé le don si difficile de l'interprétation ! » Chose étonnante ! au moment même où il parle ainsi, lui, Luther, cet homme de savoir, qui avait lu et pratiqué la Bible toute sa vie, demande une scholie nouvelle sur un verset des Corinthiens, qui semble d'abord aussi clair que le soleil : *alioqui filii vestri immundi essent, nunc autem sancti sunt* (1). Et le voilà à cette heure même qui se croit en droit de rire des folles interprétations de Carlstadt ou de Munzer. Mais quand le souffle de l'Esprit descendait dans Munzer ou Carlstadt, c'est que tous deux avaient lu la parole divine dans un livre dont les signes immuables ne craignaient plus désormais ni la rouille des ans, ni les fantaisies de la critique qui corrompt un texte bien autrement que le temps. A l'Évangile il faut une langue morte.

(1) Volo enim scire ut tractâris illud, 1 Corinth., VII, etc. Num de solis adultis aut de sanctitate carnis intelligi velis? — Melanchthoni, 13 jan. 1521. — Dans une lettre à Amsdorf, Luther avoue qu'en cherchant à traduire la Bible, il a entrepris une œuvre au-dessus de ses forces, et qu'interpréter le texte latin est d'une grande difficulté. Là se trouvent rapportés divers textes : 1° Dormiunt cum patribus suis, en parlant des âmes des justes ; et 2° Virum injustum mala capient in interitu, du Psalmiste, que le réformateur ne peut comprendre, et qu'il entend tout autrement qu'Amsdorf. C'est là qu'après avoir avoué l'infirmité de l'intelligence pour interpréter divers passages des Livres Saints, il en appelle contre les prophètes de Zwickau à l'Écriture. « Qu'ils ne vous troublent pas, dit-il : pour les confondre, vous avez le Deutéronome XIII et le 1er verset de Saint-Jean, ch. V. » Or, ces prophètes, Nicolas Storch, Marc Stubner, M. Cellarius, Thomas Munzer, qui avaient divorcé avec le réformateur, venaient justement annoncer leur doctrine, la Bible à la main. — Amsdorf, 13 janv. 1522.

Jugez du sort à venir de ce livre, s'il arrive à l'entendement à l'aide d'images qui passent de mode comme des vêtements, qui changent ou s'altèrent à chaque transformation de l'humanité, et suivent toutes les lois du progrès matériel. L'autorité veille en vain sur la destinée de la parole révélée, comme sur les préceptes qu'elle renferme; ce verbe, que Dieu nous a donné pour notre salut, n'est plus qu'un signe capricieux et menteur. Avec une langue morte qui a cessé d'être en travail, la parole de l'Esprit, c'est l'arche sainte surnageant au-dessus des flots qui ne peuvent arriver jusqu'à elle. Voilà pourquoi le catholicisme a conservé dans sa liturgie l'usage du latin. Toute langue vivante suit la condition humanitaire du peuple qui la parle, et il n'y a pas de nation qui ne mourra un jour. Marot, dans son temps, essaya, aux applaudissements de ses coréligionnaires, de coudre aux psaumes quelques paillettes d'or, qu'on appelait alors des vers (1) : pauvre poésie tellement fanée aujourd'hui, qu'on ne sait comment la nommer; c'est le cadavre dont parle Bossuet. La Bible latine était un assemblage de signes qui avaient besoin d'un interprète. Or, au sens de Luther, l'homme-prêtre devait être son propre exé-

(1) Qui habitat in cœlis irridebit eos, et Dominus subsannabit eos. Psal.

Mais cestuy là qui les hauts cieux habite,
Ne s'en fera que rire de là haut.
Le Tout-Puissant de leur façon despite
Se moquera, car d'eux il ne lui chaut.

MAROT.

gète. Il la traduisait donc en termes compréhensibles à quiconque savait lire, et il disait de nouveau : prenez et lisez : mais son signe devait vieillir, un peu plus tôt, un peu plus tard.

Supposez un moment Marot traduisant le Christ dans l'Évangile, ou saint Paul dans les Épîtres, sans le secours des muses si vous voulez, et voyez si la langue du Nouveau-Testament ne serait pas de nos jours un tourment pour l'entendement ; si elle pourrait arriver à nous sans commentaire ; si ce ne serait pas un véritable mythe, et souvent une lettre inexplicable, jusqu'à ce qu'un signe moderne remplaçât celui que le temps aurait rendu méconnaissable : emblème nouveau qui ne survivrait peut-être pas lui-même à l'artiste qui l'aurait trouvé.

L'idiome dont s'est servi Luther, souple et docile, obéissant à tous ses caprices, cédant à toutes ses fantaisies ; cet allemand saxon aux formes si viriles, à l'allure si franche ; cette vieille langue d'Hermann que n'avait pu tuer l'épée romaine, la seule qui convînt peut-être pour reproduire sans trop de désavantage le texte sacré, a vieilli et éprouvé le sort de toutes les langues humaines. C'est toutefois un noble monument élevé aux lettres, que la traduction de la Bible ; vaste entreprise qui semblerait défier la vie d'un homme, et que Luther accomplit dans l'espace de quelques années. Que la critique lui reproche d'avoir commencé ce travail avec une intelligence trop faible encore des termes hébraïques qu'il n'étudia sérieusement que dans sa solitude de la Wart-

bourg (1); le poëte doit souvent applaudir à cette version où la muse biblique revit fraîche et mélodieuse. Il est certain que la parole de Luther reproduit la phrase originale avec un charme de simplicité qui va jusqu'au cœur, et qu'au besoin elle s'empreint de pompe et de lyrisme, et subît toutes les transformations que l'artiste veut lui imposer: naïve dans le récit du patriarche, saintement emportée avec le Roi-prophète, populaire avec les évangélistes, douce et intime dans les épîtres de saint Paul et de saint Pierre. Partout l'image suit l'image, et c'est souvent lumière pour lumière, flamme pour flamme. Ajoutez ce parfum de vieillesse que porte avec elle la langue dont se sert Luther, et qui séduit comme la teinte rembrunie qu'on voit aux gravures des anciens maîtres allemands.

Il ne faut donc pas s'étonner de l'enthousiasme qu'excita en Saxe la version de Luther, qui ne parut pas d'abord tout entière, mais dont il détacha le Nouveau-Testament, c'est-à-dire le plus merveilleux fragment du code inspiré. Pour les catholiques et pour les réformés, qui ne voyaient dans ce travail que la glorification de l'idiome national, ce dut être, en effet, une curieuse nouveauté, que le vieux saxon réfléchissant comme un miroir fidèle les beautés diverses de l'original. Les lettrés surtout étaient dans le ravissement. Cette traduction réhabilitait à leurs yeux la langue populaire

---

(1) Voir Richard Simon, dans son Histoire critique du Nouveau Testament, liv. II, chap. XXIII.

qui pouvait désormais lutter avec toutes les langues orientales. Ils appelaient cette œuvre lexicologique, un prodige (1); ses disciples la nommaient un miracle, une inspiration céleste (2). La presse, alors dirigée par des typographes qui avaient suivi le mouvement religieux des esprits, et s'y étaient associés dans des intérêts matériels, prit soin de reproduire le chef-d'œuvre du moine, avec une élégance, une pureté de types, inconnues à cette époque, et qu'on admire même aujourd'hui. Hans Lufft fondit des caractères exprès; il tirait jusqu'à trois mille feuilles par jour. De 1537 à 1574, il jeta en Saxe cent mille Bibles allemandes (3). La calcographie vint aussi, qui ne pouvant mêler ses merveilles à celles de l'imprimerie, dans un moment où on faisait une guerre si cruelle aux images, mit sur les couvertures en bois des festons, des arabesques, des fleurs et des figures fantastiques, dont Lucas Cranach ou Albert Durer donnèrent plus d'une fois le dessin. Le Nouveau-Testament de Luther devint donc un livre à la mode qu'on trouvait alors jusque sur la toilette des femmes, qui se prirent d'une belle passion pour la Bible de Luther. Elles la portaient avec elles à la promenade, la lisaient et la commentaient avec une ferveur tout ascétique, et en soutenaient le texte, dit Cochlée, contre les prêtres, les moines,

(1) Mathes., Comm. 13, de Luth.—Florimond de Remond, liv. I, chap. XV.

(2) Georges d'Anhalt.

(3) Georg. Zeltner, Abrégé de la Vie de Hans Lufft, p. 55, 56. — J. A. Fabricius, Cent. Luth., p. 621, 622.

les docteurs en théologie, les magistrats catholiques, qu'elles taxaient d'ignorance crasse (1); envieux, disaient-elles, qui n'entendaient rien aux Écritures, qui ne comprenaient ni le grec, ni l'hébreu, ni le latin, dont Luther avait seul l'intelligence! Le docteur a loué le prosélytisme d'Agula (2), qui demanda à disputer en pleine chaire sur l'Écriture, en latin ou en allemand. « Le Christ, disait-elle, n'a pas rougi de parler religion avec Magdeleine, et avec une autre petite Samaritaine; ni saint Jérôme d'entretenir un commerce épistolaire avec des femmes. Honte à qui tient pour suspecte la version de Luther! La parole du docteur est un son divin: même quand le réformateur déserterait cette parole, je la défendrais et en soutiendrais l'honneur. »

Le catholicisme veillait sur le dépôt sacré de la foi. Au moment où l'Allemagne réformée recevait la version du Nouveau-Testament en livre tombé du ciel, un homme parut, que le réformateur avait appris à connaître aux rudes coups qu'il lui avait portés: c'était « ce bouc » (3) que Luther demandait à Dieu, pour toute grâce, d'ôter de son chemin: le bouc l'attendait. Emser épiait de l'œil son ennemi, au moindre signe prêt à accepter un autre duel. Celui-là fut vif. Emser prit la version nou-

(1) Ut non solùm cum laicis partis catholicæ, verùm etiam cum sacerdotibus, et monachis atque cum magistris disputare non erubescerent... Et quidem procacissimè insultantes ignorantiamque improperantes : id quod de nobili quâdam muliere compertum habetur.

(2) Seckendorf, Comm. de Luth., lib. I, § CXXVI.

(3) Emser portait un bouc dans ses armes.

velle, disséqua la préface, où le lait de la doctrine luthérienne était si adroitement caché, découvrit le venin des notules attachées à la marge du livre, où le docteur faisait de l'autorité en père de l'Église, et imposait au lecteur une terminologie préférable à celle des Septante. Emser releva sans aigreur, mais avec une grande force de vérité et de science, les corruptions systématiques du texte. Luther avait affaire à un hébraïsant, à un helléniste, à un humaniste rompu avec les mystères des trois idiomes du monde savant. Le moine fit de la colère : il appela de nouveau à son aide ces vocables impertinents dont aucune langue comme l'allemand ne possède des trésors. Emser reparut aux yeux de la réforme sous la figure d'un âne, d'une bûche, d'un cuistre de collége, d'un basilic et d'un disciple de Satan. C'étaient les mêmes masques, mais les lettrés ne riaient plus comme la première fois. On eut même l'audace de se moquer du traducteur quand on le vit revoir son travail et en effacer un grand nombre de fautes grossières que lui avait signalées son adversaire (1), tout en protestant de son superbe mépris pour ces ânes de papistes, indignes de juger son livre (2). « Triste ouvrage, disait Emser, où le texte est falsifié presque à chaque page, où l'on *pourrait*

(1) Ipsum non pauca de quibus in notis suis litigat Emserus mutâsse, supplevisse, aut quæ per errorem irrepserant sustulisse. — Seckendorf, Comm. de Luth., lib. I, sect. 52, § CXXII.

(2) Asinos pontificios non curo. Indigni enim sunt qui de laboribus meis judicent. — Seckendorf, Comm. de Luth., lib. I, *sect.* 52, § CXXVII, p. 240.

compter plus de mille altérations (1); où Luther tombe à chaque pas, ajoutait Bucer (2).

Le temps a donné gain de cause à Emser: la traduction de Luther est regardée aujourd'hui en Allemagne comme insuffisante et fautive; l'ancien

---

(1) Hunc ferè libris, singulisque propè capitibus, Biblia falsâsse ac ferè mille quadringentos errores hæreticos, mendaciaque occultavisse. — Jer. Emser., in Præf. Ann.

(2) Lutheri lapsus in vertendis, explanandisque scripturis manifestos esse, nec paucos.— Bucer., Dial. contrà Melanch.

Citons ici quelques-unes des fautes relevées par Emser :

Psaum. CXVIII, v. 112. Inclinavit cor meum ad faciendas justificationes tuas in æternum; Luther a omis : Propter retributionem.

Épître de saint Jean; a omis le v. 7 : Tres sunt qui testimonium, etc.

Saint Paul aux Romains, ch. III, v. 26 : Arbitramur hominem justificari per fidem sine operibus; a ajouté : Solam. A celui qui, comme Emser, se plaignait de cette addition, Luther répondait : Si papista se morosum et difficilem præbere vult de voce *solâ* statim dic : Papista et asinus eadem res est : Sic volo, sic jubeo, sit pro ratione voluntas. Il ajoute dans l'édition de ses œuvres (Altenburg): Contendunt papistæ solam fidem charitate formatam justificare. Hìc debemus repugnare et totis viribus nos opponere : hìc nullis cedere debemus nec latum unguem, nec cœlestibus angelis, nec inferorum portis, nec sancto Paulo, nec centum imperatoribus, nec mille papis, nec toti mundo, et hæc sit mea tessera ac symbolum.

1 Cor., ch. IX, v. 5. Nunquid non habemus potestatem mulierem fortem circumducendi; il ajoute : In uxorem.

Ps. LXXV, v. 12. Vovite et reddite Domino Deo vestro; il traduit : Habete Dominum pro Deo vestro.

Prov. XXXI, v. 10. Mulierem fortem quis inveniet; il met en marge : Nihil meliùs est in terrâ amore mulierum, si hæc sors obtingat alicui, ut eo possit frui.

Act. XIX, v. 18. Multique credentium veniebant confitentes et annuntiantes actus; il écrit : Veniebant et annuntiabant quid quisque eorum negotiatus esset.

Osiander asserit Lutherum multa loca Scripturarum magnâ falsitate et dolo esse interpretatum.

Testament comme incompréhensible pour le fidèle (1) ; les épîtres comme obscures (2) ; la version comme si pleine de ténèbres (3), qu'en 1836 quelques consistoires exprimèrent le vœu qu'elle fût revue tout entière (4).

La réforme accuse le catholicisme d'avoir caché le verbe de Dieu jusqu'à la venue de Luther. Qu'un écrivain comme M. de Villers ose imprimer que « c'eût été une témérité digne du dernier supplice, que de traduire les livres saints en langue vulgaire, » c'est ce qui nous surprend au plus haut degré ; car enfin Bossuet avait écrit ces lignes dans son Histoire des Variations : « Nous avions de sem-

---

(1) Neue deutsche Bibliothek, t. XIII, p. 327.

(2) Seruensee, allgemeine deutsche Bibliothek, t. LXXVI, p. 60.

(3) Consistorialrath Horstig's neue deutsche Bibliothek, t. XIII, p. 66. — Voyez Geschichte der deutschen Bibel-Uebersetzung Dr. Martin Luther's, Leipzig, Köhler, 1836, von Heinrich Schott.

(4) Luther fut aidé dans son travail de translation par Mélanchthon (à Spalatin, 1522). Il fit paraître d'abord l'évangile de Saint-Mathieu, puis celui de Saint-Marc, l'épître aux Romains, et les autres parties enfin du Nouveau Testament, qui fut publié en entier au mois de septembre 1522. C'est vers la fin de novembre 1522 qu'il commença à traduire avec une ardeur extraordinaire l'Ancien Testament ; au mois de janvier de l'année suivante, il publiait Moïse, qu'il avait mis sous presse au mois de décembre 1522 (à Spalatin, 2 novembre). Job, achevé en 1524, lui offrit de grandes difficultés : il semble, disait-il à Spalatin, que l'écrivain voulait qu'on ne le traduisît jamais ; les Prophètes parurent en 1527 (à Lange, 4 février) ; Isaïe, en 1528 ; en 1530, sa traduction était achevée. Elle fut revue et corrigée successivement en 1541 et 1545. — Seckendorf, Comm. de Luth., lib. I, sect. 51, § CXXV, CXXVI, p. 204. La bibliothèque de Wittemberg possède l'édition originale du Nouveau Testament de Luther, sous le titre de : Das Newe Testament Deutsch. Wittenberg, in fol., sans nom de traducteur ni d'imprimeur, et sans date.

blables versions à l'usage des catholiques dans les siècles qui ont précédé les prétendus réformés. » La parole de l'évêque de Meaux n'est pas une de ces paroles vaines qu'on a le droit de mépriser! Jean Lefèvre d'Etaples, en effet, avait publié en 1523 la traduction de la Bible, à laquelle il travaillait avant même que le nom de Luther fût connu en France (1). Seckendorf écrivait avant M. de Villers, que des versions allemandes de la Bible avaient paru à Wittemberg en 1477, 1483 et 1490, et à Augsbourg en 1518 (2). Tout préoccupé de la gloire de l'Allemagne, jamais M. de Villers n'est tenté de jeter les yeux sur les autres pays pour y étudier le mouvement des idées. S'il eût connu l'Italie, il aurait vu que ce fut elle encore qui devança les autres nations dans l'élucidation du texte sacré. C'est un évêque de Gênes, Jacques de Voragine, l'auteur de la légende dorée, qui vers la fin du treizième siècle, à peu près au même temps que chantait Dante, traduisait en italien la Bible. A Venise, vers 1421, un moine camaldule, Nicolo Malermi ou Malerbi, translatait l'œuvre de Dieu (3) avec un si grand succès, que sa version

(1) On a pu soupçonner Jean d'Étaples, vicaire général de Meaux, de penchant aux doctrines de la réforme, mais bien certainement il s'était occupé de sa traduction longtemps avant d'avoir prêté l'oreille aux nouveautés luthériennes.

(2) Seckendorf, Comment. de Luther, lib. I, sect. 51, § CXXV, p. 204.

(3) Fontanini, della Eloq. ital., p. 673. On cite une autre traduction de la Bible, qui parut au mois d'octobre de la même année sans nom d'imprimeur ni nom d'auteur. — Dibdin's Ædes Althorp, t. II, p. 44. — Bibl. Spencer, t. I, p. 63.

était réimprimée neuf fois dans le quinzième siècle, et jusqu'à vingt dans le siècle suivant (1). Un autre moine, frère Guido, vulgarisait les quatre évangélistes avec des expositions de Simon de Cascia, et maître Federico de Venise, commentait l'Apocalypse en 1394 (2). Enfin Brucioli donnait en 1530 une traduction complète des livres saints : Brucioli auquel l'Arétin écrivait en 1537 (3) : « Vous êtes un homme sans pareil dans l'intelligence des langues hébraïque, grecque, latine, chaldéenne, » et italienne, aurait dû ajouter le poëte; car Brucioli, c'est Luther écrivant en allemand; il possède tous les secrets du vieil idiome de Dante, comme Luther du saxon. L'autorité ecclésiastique condamna cette traduction ; Brucioli se soumit.

Qu'on cesse donc de nous dire que l'autorité ecclésiastique s'oppose à la diffusion de la parole divine. Et pourquoi ? Cette parole qu'est-elle donc, sinon la manifestation de la vérité et de l'immortalité de notre Église? Mais ce qu'elle ne peut souffrir, c'est que cette parole de vie soit aban-

---

(1) Foscarini, della Letteratura veneziana, t. I, p. 339. — Propectus of a New Translation, par le docteur Geddes, p. 103.

(2) Li quattro volumini de gli Evangeli volgarizzati da frate Guido, con le loro esposizioni fatte per frate Simone da Cascia. Ven. 1486. — L'Apocalisse con le chiose de Nicolo da Lira, traslazione di maestro Federico da Venezia, lavorata nel 1394, e stampata. Ven. 1519. Esame del signore Marchese Scipione Maffei, p. 19. — Roveredo, 1739.

(3) Ergötzlichkeiten aus der Kirchenhistorie und Litteratur, von Schelhorn. — Mazzucchelli, Scritt. It., t. II, p. 4.—Th. Maccrie, Hist. du progrès et de l'extinction de la Réforme en Italie au seizième siècle, p. 59 et suiv.

donnée comme une phrase prophane à tout commentateur sans mission; que toute intelligence, qu'elle s'appuie ou non sur la foi en Jésus-Christ, vienne s'y essayer comme sur un texte ordinaire, afin de donner au monde le témoignage de sa folie ou de ses misères; qu'on traite enfin le verbe de Dieu comme un poëme antique qu'on trouverait pour la première fois et que personne n'eût encore expliqué. L'écriture, a dit Platon, ne ressemble pas à la parole : la parole se défend, mais l'écriture, son père n'est pas là pour la défendre. Cette parole a parlé par la bouche des pères, des docteurs, des martyrs de la nouvelle loi. Est-ce que l'exemple des hérésiarques n'est pas là pour justifier ce grand souci du Verbe divin? Quelle serait sa destinée, si l'Église n'eût veillé de tout temps sur ce dépôt sacré?

Nous allons le dire : —Il est vraisemblable que la pure doctrine de Jésus-Christ n'a pas été conservée intacte dans le Nouveau Testament (1).

— L'Évangile de saint Mathieu n'est ni d'un apôtre ni d'un témoin oculaire (2).

—Les Évangiles de saint Mathieu, saint Marc et saint Luc ont été rédigés d'après un manuscrit araméen (3).

—L'Évangile de saint Jean est l'œuvre de quelque philosophe d'Alexandrie (4).

---

(1) Augusti, Theol. Monatsschrift, n° 9.
(2) Fischer, cité par Hœninghaus, l. c., t. I. p. 176.
(3) J. G. Eichhorn, Bibl. der bibl. Litteratur, t. V, p. 761, 996.
(4) Staeudlin, Magazin der Religionsgeschichte, t. III.

— Les Épîtres attribuées à saint Jean sont d'un juif inconnu (1).

— L'Épître aux Hébreux a été composée par un philosophe d'Alexandrie (2).

— L'Apocalypse de saint Jean est repoussée par la plus grande partie des exégètes protestants (3).

— L'Histoire de Moyse jusqu'à la conquête de la terre promise, a été falsifiée par des prêtres dans l'intérêt de la hiérarchie judaïque (4).

— Le livre de Judith roman pieux, le cantique de cantiques, idylle pastorale (5).

— Les Psaumes, produit d'un cerveau exalté (6); les écrits de Salomon sont en désaccord avec le Nouveau Testament (7).

Faites traduire maintenant la Bible en langue vulgaire, par un écrivain qui croit au droit de libre examen, que deviendra le christianisme?

Mais que l'Eglise soit sûre de la foi d'un interprète, voyez ce qu'elle fait! Bossuet distribue dans les provinces de France cinquante mille exemplaires du Nouveau Testament du père Amelotte, et autant de livres de prières liturgiques en français (8).

---

(1) Claudius, cité par Hœninghaus, t. I, p. 177.

(2) Lucke, Uebersicht der zur Hermeneutick gehörigen Litteratur, von Anfang 1828 bis Mitte 1829. Theol. Stand-Krit. 1830, t. II, p. 440.

(3) Allgem. d. Real-Encyklop., t. IV.

(4) Zur Vorlesungen über die Geschichte des jüdischen Staates. 1828.

(5) Haffner, Einleitung zu der neuen, von der straßb. Bibel-Gesellschaft veranstalteten Ausgabe der H. Schrift. 1819.

(6) Bretschneider, Handbuch der Dogmatik, t. II, p. 93.

(7) V. Minerva, Archenholz, Julius. 1809, p. 97. — Robelot, Influence de la Réformation, in-8, p. 418.

(8) Robelot, Influence de la Réformation, p. 389.

Voilà comme elle cherche à céler aux fidèles la parole de Dieu.

Veut-on comprendre le péril que courrait cette parole abandonnée à l'interprétation de chaque individualité ?

— Je vous salue Marie, pleine de grâce, dit l'ange à cette Vierge que l'Église nomme l'Étoile du matin — Καῖρε κεχαριτωμένη, traduit la version grecque ; — *ave Maria, gratiâ plena*, la Vulgate ; — *ave gratis dilecta*, Théodore de Bèze (1) ; *ave gratiosa*, Érasme de Rotterdam (2) ; *ave gratiam consecuta*, André Osiander le jeune (3) ; qui est reçue en grâce, le Nouveau Testament de Genève (4) ; bist gegrüßet, du Begnadete, l'Église de Zurich (5). Pitoyables traductions ! s'écrie ici Luther, — Je vous salue, Marie, pleine de grâce, *grattosa !* quel lourdaut d'Allemand a jamais songé à faire parler ainsi un ange ! pleine de grâce, comme qui dirait un pot plein de bière, une escarcelle pleine d'argent ; j'ai traduit, moi : je te salue, Très-Sainte, du Holdselige. Ma traduction est la bonne, je ne veux pour juge aucun âne de papiste : qui répudie ma version aille à tous les diables (6). C'était en 1523, un an après l'apparition du Nouveau Testament : Luther ne se

---

(1) In Novo Testamento græcè et latinè. An. 1567-8.

(2) 1520. Nov. Testamentum. Basil.

(3) Biblia sacra. Tubingæ, an. MDC, in-fol.

(4) An. 1587.

(5) Bible imp. à Zurich, an. 1530, in-8.

(6) Welcher Deutscher verstehet, was gesagt sey : voll Gnaden ? Er muß denken an ein Faß voll Bier, oder Beutel voll Geld. — Op. Luth., t. V, fol. 160.

rappelant plus son souhait satanique, traduisait dans une postille sur l'*Ave Maria* : Et l'Ange vint et dit « Je te salue, Marie, pleine de grâce : Gegrüßet seyst du Maria voller Gnaden (1).

Maintenant voici le commentaire de J. Agricola, le disciple et le successeur de Martin Luther dans l'administration de l'Église de Wittemberg, un homme de lumières assurément.

« Gabriel, sous la forme d'un adolescent, entre dans la chambre à coucher de la jeune fille, et entonne un cantique d'amour, un choral nuptial, comme pour en obtenir les faveurs : Je te salue, belle enfant, dit-il, *ave gratiosa !* La Vierge offensée d'un salut semblable, réfléchit, se trouble, et ne comprend rien au message. Sa pudeur est alarmée, sa chasteté émue : cette pudeur qu'elle espère ne perdre jamais, et qu'elle sent si vivement attaquée ; elle ne sait ce qui doit arriver (2). »

Et J. Agricola a récité cette exégèse en pleine chaire aux ouailles de la réforme!

La lettre peut donc tuer quelquefois.

---

(1) Op. Luth., part. II. Ienæ, 1555, fol. 510, a.

(2) Ingressus cubiculum puellæ Gabriel, adolescentis formâ, amatorium quiddam et nuptiale orditur, virginem, ut apparet, pellecturus ad concubitum, etc.

Voici quelques exemples d'exégèses protestantes :

Quand les bergers, dans les champs de Bethléem, furent illuminés par la gloire du Seigneur, ils ne virent que la lumiere d'une lanterne qu'on leur avait portée aux yeux ;

Si Jésus conjura l'orage, c'est qu'il prit le gouvernail d'une main habile, et bien loin de marcher sur les flots, il se promenait sur la grève ;

Cinq mille hommes furent rassasiés dans le désert, mais ils avaient apporté du pain dans leurs poches :

Les morts ressuscités n'étaient que des léthargiques; les possédés délivrés, que des enthousiastes, des personnes d'une imagination malade;

Lorsque le Sauveur sortit du tombeau, il n'avait pas encore vu la mort, et s'était dérobé à la faveur d'un nuage quand ses disciples crurent qu'il était monté au ciel;

La foudre tomba aux côtés de Paul, et il s'imagina être enveloppé de la lumière céleste. — Voyez Theodul's Gastmahl.

Le docteur Thiess compte quatre-vingt-cinq commentaires différents sur la parabole de l'homme infidèle, et cent cinquante sur le texte Mediator autem unius non est; Deus autem unus est.—De l'Incompatibilité de la puissance spirituelle et profane, p. 17, note 14. — M Lachat, note à la Symbolique de Mœhler, t. II, p. 125, 126.

CHAPITRE XXII.

DIÈTES DE NUREMBERG ET RATISBONNE. — 1523-1524.

Le légat Campeggio à la Diète de Nuremberg.—Physionomie des États.— Décrets de la Diète. — Protestations de Luther contre les Ordres. — Les catholiques s'assemblent à Ratisbonne pour défendre leur foi. — Othon Pack trompe les princes réformés en inventant un plan de conspiration catholique contre les protestants. — Sa fourberie est découverte, grâce au duc Georges de Saxe. — Ligue des dissidents. - Luther défend de fournir des subsides pour faire la guerre aux Turcs. — Instabilité de ses paroles expliquée.

Les Ordres se rassemblèrent de nouveau à Nuremberg, en 1524. Clément VII venait d'être exalté. La guerre désolait l'Italie, où deux princes se disputaient l'empire du monde : Charles - Quint et François Ier. Le pape avait fait alliance avec le roi de France par peur des armes de l'empereur. Ces troubles occupaient la pensée et servaient les progrés de la réforme. Charles fut plus heureux que son rival; il le battit, et Clément VII se jeta dans les bras du vainqueur. L'empereur fut grand et généreux; il oublia le passé et promit de songer aux affaires religieuses de l'Allemagne. Le pape fit choix, pour le représenter à la Diète, avec le titre de *légat à latere*, du cardinal Campeggio, homme de tête et de caractère, théologien habile, rhéteur exercé à la parole, admirateur et ami d'É-

rasme (1). Mais les esprits en Allemagne s'irritaient de plus en plus : le luthéranisme gagnait chaque jour de nouvelles forces, et croissait en audace, comme en puissance. Déjà les signes du catholicisme lui déplaisaient tout autant que ses dogmes, et il leur faisait une guerre ouverte. Il abattait sur les grands chemins les croix, les statues des saints et les tableaux, et proscrivait ou honnissait la soutane du prêtre et le froc monacal. Campeggio, en entrant à Augsbourg, voulut donner sa bénédiction, et le peuple se prit à rire et à se moquer du légat (2). Les princes qui étaient allés le recevoir aux portes de Nuremberg le prièrent de se dépouiller des marques de sa dignité, de peur que la populace ne lui fît quelque insulte. Campeggio fut donc obligé de revêtir des habits séculiers, et d'entrer à Nuremberg sans aucune espèce de pompe. Le cardinal croyait trouver l'électeur Frédéric, auquel il était chargé de remettre, de la part du pape, un bref plein de bienveillance. Il se fiait à son éloquence naturelle pour décider ce prince à embrasser les intérêts de l'Église catholique; mais l'électeur s'était éloigné. Campeggio expédia le bref. On ne connaît pas la réponse de l'électeur.

Le lendemain le cardinal fut reçu en audience solennelle par les princes et les députés des villes impériales. Il s'était préparé. Sa harangue ne manque ni d'adresse ni d'habileté. La peinture qu'il fit

(1) Schmidt, Hist. des Allemands, t. VI, p. 333.
(2) Freilitschii Relatio ex Archiv. de comitiis. — Schmidt, l. c., t. VI, p. 334.

des maux auxquels les doctrines nouvelles avaient livré l'Allemagne, et de l'avenir qu'elles préparaient, est vive et prophétique. Il ne parla pas du concile national que les États avaient réclamé avec tant d'insistance, mais il affecta de s'étendre sur les griefs dont la Diète avait demandé le redressement. Il promit en son nom qu'on écouterait leurs plaintes et qu'on ferait droit à leurs doléances, sous la condition toutefois que de cet exposé de griefs les Ordres voudraient retrancher quelques articles qui tendaient manifestement au renversement de l'autorité pontificale et des priviléges de l'Église (1).

Les forces des deux partis dans la Diète étaient ainsi partagées : le légat pouvait compter sur les voix de l'archiduc Ferdinand, frère et lieutenant de l'empereur, des ducs de Bavière, du cardinal-archevêque de Salzbourg, de l'évêque de Trente et de dix autres princes séculiers ou ecclésiastiques. Presque tous les députés des villes impériales étaient infectés de luthéranisme : ils formaient la majorité. La délibération fut longue et orageuse : Charles-Quint avait envoyé aux états un mandat où il insistait sur l'exécution de l'édit de Worms et les menaçait de sa colère en cas d'infraction. Les princes luthériens auraient voulu, ce jour-là même, proclamer la liberté de conscience, en d'autres termes, la révolte contre l'édit impérial : on prit un moyen

(1) Menzel, Neuere Geschichte der Deutschen, t. I, p. 151. — Cochlæus, in Act. Luth. — Maimbourg, Histoire du Luthéranisme, in-4°, liv. I, p. 87.

terme. La Diète décréta que le pape convoquerait, du consentement de l'empereur, un concile général en Allemagne pour y terminer les différents religieux, et qu'on tiendrait une nouvelle assemblée à Spire le jour de la fête de Saint-Martin, où les Ordres, après avoir fait examiner par d'habiles docteurs ce qu'on devait retenir ou rejeter des doctrines de Luther, formuleraient ensuite leur décret. En attendant la décision du concile, elle promettait d'examiner et, s'il était possible, d'amender en quelques points l'exposé des Centum gravamina contre la cour de Rome, et pour obéir à l'empereur, de tenir la main à l'exécution de l'édit de Worms (1).

La Diète était absurde : elle choquait toutes les consciences. Aux laïques, elle remettait le droit de juger de nouveau des doctrines que le saint-siége avait condamnées ; aux vassaux de Charles, le pouvoir de désobéir à un rescrit impérial. Elle admettait le décret de Worms comme loi de l'empire, et provoquait l'Allemagne à s'en affranchir. Les Ordres se constituaient juges en matière de foi et de législation, et par une contradiction manifeste, absolvaient et condamnaient Luther, en approuvant l'édit de 1520, où il avait été déclaré hérétique, et en prescrivant un nouvel examen de sa symbolique à Spire.

Le légat protesta, et l'ambassadeur de Charles-Quint déclara qu'il porterait ses plaintes aux pieds de son maître.

(1) Maimbourg, l. c., liv. I, p. 89. — Raynaldus, Annal. eccles., ad annum 1524, n° 15. — R. J., der Reichsabschied, t. II, p. 253.

L'empereur était alors absent. Le pape lui avait appris la résolution de la diète et le mépris qu'on faisait de l'édit impérial et des décisions de l'Église. Charles, irrité, adressa aux princes allemands un rescrit où il menaçait de la peine de mort quiconque désobéirait à l'édit de Worms. Ce n'était qu'une menace, dont les États ne tinrent aucun compte. Le luthéranisme ne se cachait pas : il allait tête levée, affrontant pape et empereur, proclamant ses croyances et forçant la porte des églises catholiques quand on refusait de lui en livrer les clefs. Magdebourg, Nuremberg (1) et Francfort changeaient ouvertement la forme du culte catholique. A Magdebourg, la bourgeoisie s'assemblait le 24 juin 1523, intimait l'ordre au magistrat civil de fermer les couvents, de chasser les prêtres, de reconnaître les ministres envoyés de Wittemberg, et d'établir la communion sous les deux espèces ; et les magistrats, qui n'avaient pas assez de force pour faire exécuter l'édit de l'empereur, en trouvaient pour obéir à cette bourgeoisie fanatique. Des chevaliers offraient sérieusement aux habitants de Nuremberg, si on voulait les soutenir, de ne pas laisser une tête d'évêque dans un espace de vingt milles (2) ; à Neu-

(1) A Nuremberg, deux curés apostasièrent et donnèrent les motifs de leur abandon du principe catholique dans une brochure en langue allemande : Raison et fondements de la conduite des deux curés de Saint-Sebald et de Saint-Laurent, etc. La brochure était à peine publiée, qu'ils se mariaient tous deux.

(2) Si receptum sibi et sociis in urbe suâ daturi essent, effecturos se esse ut intra milliarum viginti spatium nullus reliquus esset episcopus. — Seckendorf, lib. I, p. 290.

stadt, des luthériens dressaient une embuscade au chapelain de Ferdinand et le mutilaient (1). Luther n'était pas satisfait; l'édit de la Diète le mit en fureur. Jamais assemblée politique ne subit un châtiment tel que l'infligea le moine saxon. S'il y avait eu quelques gouttes de sang allemand dans les veines de l'un des membres de la Diète, on aurait mis Luther au ban de l'empire, pour châtier son insolence. Si l'on ne s'attache qu'à la forme littéraire, sa parole est grande et magnifique.

« Scandale (2) que toutes ces piperies d'empereur et de princes, à la face du soleil! scandale affreux que ces décrets contradictoires où l'on ordonne de me courir sus, l'édit de proscription de Worms à la main, et où l'on indique une Diète à Spire pour trier de mes livres ce qu'il y a de bon et de mauvais! Condamné en dernier ressort, et renvoyé pour être jugé à Spire! Coupable, de par les Ordres, aux yeux des Allemands, qui doivent me pourchasser sans relâche, moi et ma doctrine! Coupable qu'on renvoie pour être jugé à de nouvelles assises!.... Têtes folles! cerveaux avinés de princes! Allons, enfants de l'Allemagne! il faut que vous restiez Allemands, ânes, martyrs d'un pape; que vous vous laissiez piler dans le mortier comme de la paille, ainsi que parle Salomon. Plaintes,

(1) In sylvis propè Neustadium ab equitibus sex captus atque castratus capellanus Ferdinandi. — Seckendorf, l. c., p. 290

(2) Zwei kaiserliche uneinige und widerwärtige Gebote, das Wormser Edict und den Nürnberger Reichsabschied, mit Anmerkungen und einer Vor- und Nachrede, rc. — Luther's Werke, t. XV, p. 2, 712. — Ad. Menzel, t. I, p. 135 et suiv., p. 190. — Cochl., in Acta Luth., p. 116.

enseignements, prières, larmes, longues souffrances, abîme de douleurs où nous avons été plongés, rien ne doit nous servir! Mes chers princes et seigneurs, venez, dépêchez-vous de tuer un pauvre diable; quand je ne serai plus, vous aurez fait une belle affaire. Si vous aviez des oreilles pour entendre, je vous dirais bien un secret: — Si Luther et sa parole, qui vient de Dieu, étaient tués, croyez-vous que votre pouvoir et votre existence en vaudraient mieux, et que sa mort ne serait pas pour vous une source de calamités? Ne badinons pas avec Dieu! Allons! à l'œuvre, mes princes, assassinez, brûlez! ce que Dieu veut, je le veux: me voici. Je vous en prie seulement, quand vous m'aurez tué, n'allez pas me ressusciter pour me tuer de nouveau. Dieu ne veut pas, je le vois bien, que j'aie affaire à des êtres raisonnables; il me livre aux bêtes allemandes, comme à vous il livre les loups et les sangliers. Mais je dois un avertissement à à tous ceux qui croient: c'est qu'il est un Dieu qui défend de garder de semblables commandements. Le Seigneur, qui m'a fait la grâce de ne pas trembler devant la mort, comme je l'ai montré, saura bien me rendre la dernière heure douce et agréable; vous ne l'avancerez pas, vos menaces seront impuissantes; vous ne prévaudrez pas contre moi avant que Dieu m'ait appelé. Celui qui depuis trois ans m'a soutenu contre vos machinations, au delà même de mes espérances, prolongera mes jours s'il le désire, et malgré moi. Quand ils me tueraient, ma mort ne serait une victoire ni pour mes meurtriers, ni pour leurs fils. Ils ne pourront pas

dire que je leur ai ménagé les avertissements; mais à quoi bon? Dieu les a endurcis et aveuglés. Chers princes et seigneurs, qui m'en voulez ou non, je vous en prie, je ne vous souhaite pas de mal, Dieu m'en est témoin, et vous ne pourrez guère m'en faire, j'en ai l'espérance; je vous en prie au nom de Dieu, levez vos yeux au ciel, et changez de route. En vérité, en vérité, vous conduire comme vous faites, c'est pécher, c'est irriter le Seigneur. Que voulez-vous, mes chers maîtres? Dieu est assez fort, il vous brisera; craignez sa puissance, tremblez qu'il ne vous inspire vos pensées, qu'il ne vous pousse ensuite à les accomplir, et ne vous brise, ainsi qu'il fait des puissants de la terre, comme dit et chante le Psalmiste : « Dieu dissipe le conseil des nations, ps. 10 »; — et Moïse : « Car je vous ai suscités pour faire briller en vous ma toute-puissance et pour répandre mon nom parmi les nations; » — et encore le cantique de l'Apôtre: « Il a jeté bas les puissants de leurs siéges. Luc, 1-52. » Voilà ce qui vous attend, mes chers princes, comprenez-le bien..... Chrétiens, je vous en conjure, levez vos mains et priez Dieu pour ces princes aveugles, dont le ciel nous châtie dans sa grande colère, et gardez-vous bien de venir présenter votre offrande et votre aumône contre le Turc, qui est mille fois plus pieux et plus sage que nos maîtres. A des fous semblables, qui s'élèvent contre le Christ et méprisent sa parole, quel succès pourrait être promis dans leur guerre avec les Turcs? Vois donc ce pauvre empereur, ver de terre, qui n'est pas sûr d'une heure de vie, et qui ne rougit pas de

se proclamer le haut et puissant défenseur de la foi chrétienne! Que dit l'Écriture? « Que la foi est un rocher plus fort que le diable, la mort et les hommes, qu'elle est le bras de Dieu! » Et un bras semblable aurait besoin de la protection d'un enfant de la mort, que la teigne ou la petite-vérole va clouer sur son lit! Allons donc, mon Dieu! le monde est-il insensé? C'est comme ce roi d'Angleterre, qui se pavane aussi de son titre de protecteur de la foi et de l'Église du Christ, et les Hongrois, qui chantent dans leur litanie : « *Ut nos defensores tuos exaudire digneris!* Écoutez, Seigneur, la voix de vos défenseurs! » Ah! s'il prend envie à ce roi de se faire l'athlète du Seigneur, à cet autre du Saint-Esprit; les beaux protecteurs qu'auraient trouvés la Sainte Trinité, le Christ et la foi! Pitié! m'écrierai-je du fond de l'abîme de mon cœur, à tous les chrétiens, pitié pour ce ramassis de fous, d'insensés, de niais et d'idiots! mieux vaudrait mille fois mourir, que d'entendre pousser de tels blasphèmes contre la majesté du ciel. Mais c'est leur lot et leur châtiment de persécuter la parole de Dieu : leur aveuglement est une punition du Seigneur : que Dieu nous délivre donc de leurs mains, et que dans sa grâce il nous donne d'autres maîtres. Amen. »

Les princes catholiques furent effrayés. En sûreté à Wittemberg, le réformateur bravait l'empereur et le pape. Ses doctrines gagnaient du terrain. De la haute Saxe, elles s'étaient répandues dans les provinces septentrionales, puis établies, moitié par force, moitié par entraînement, dans les du-

chés de Lunebourg, de Brunswick et de Mecklembourg. La Poméranie, Magdebourg, Brême, Hambourg, Wismar, Rostock, leur avaient ouvert leurs portes : elles avaient traversé la mer Baltique et envahi la Livonie, puis étaient descendues en Prusse, où le marquis Albert de Brandebourg leur avait donné asile, et où l'évêque Georges les avait confessées hautement en se mariant (1). Le margrave après s'être marié, s'était approprié à titre de fief relevant de la Pologne, la Prusse qui appartenait à l'ordre Teutonique (2)! Les deux cultes se dressaient en face l'un de l'autre : le luthéranisme voulait traiter avec le catholicisme de puissance à puissance ; d'opprimé, il était devenu oppresseur. Il ne se contentait pas de se faire bâtir des temples, il prenait les églises catholiques, après en avoir renversé les images, et là il conviait au son des cloches, les évangélistes à ses cérémonies, et, de la chaire, il tonnait contre les superstitions d'une religion qu'il disait éteinte à jamais, et qu'il se vantait d'avoir blessée mortellement. Les princes catholiques, par intérêt pour la foi menacée, ou par crainte pour leur couronne, sentirent la nécessité de s'allier plus étroitement. Ils se réunirent à Ratisbonne pour conférer sur les moyens de soutenir la religion catholique; l'assemblee fut nombreuse : elle était formée de Ferdinand, lieutenant de l'empereur, de Mathieu Lang,

(1) Dans l'épitaphe de l'évêque, le poëte loue Georges de ce que, méprisant le monde, il a eu le courage de prendre femme :
Factus deinde maritus paterque. — Hartknochius, lib. II, c. 1, p. 308.
(2) Schmidt, l. c., t. VI, p. 376.

cardinal et archevêque de Salzbourg, de Guillaume et Louis, ducs de Bavière, de Bernard, évêque de Trente, de Jean, duc de Bavière, né comte palatin, en qualité de commissaire de l'Église de Ratisbonne. Ceux qui se firent représenter par des plénipotentiaires, étaient les évêques : Wigand de Bamberg, Georges de Spire, Guillaume de Strasbourg, Christophe d'Augsbourg, Hugues de Constance, Christophe de Bâle, Philippe de Freysingen, Sébastien de Brixen, et Ernest prince de Bavière, en qualité de commissaire du chapitre de Passau. Ils arrêtèrent que l'édit de Worms contre Luther et ses adhérents devait être observé comme une loi de l'Empire; qu'on ne changerait rien, ni dans l'administration des sacrements, ni dans les cérémonies, ni dans les commandements et les traditions de l'Église catholique; que les ecclésiastiques qui se marieraient et les moines apostats seraient punis suivant toute la rigueur des canons; qu'on prêcherait l'Évangile d'après l'interprétation des pères et des docteurs; que ceux de leurs sujets qui étudiaient à Wittemberg seraient contraints de quitter cette université dans l'espace de trois mois, sous peine de confiscation de leurs biens, et que ceux qui y avaient fait leurs études ne pourraient jamais posséder de bénéfice; qu'aucun luthérien banni ne trouverait asile dans les États confédérés, et que secours et assistance seraient donnés à tout prince attaqué pour l'une des clauses de la confédération.

(1) Schmidt, l. c., t. VI, p. 330, 340.

Le légat qui assistait à cette conférence demanda le premier qu'on satisfît aux justes réclamations des Ordres de Nuremberg contre certains abus qui s'étaient glissés dans le clergé. Il fit publier une constitution en 35 articles, pour régler le régime ecclésiastique, l'administration des paroisses, l'oblation des dîmes: quelques-unes des dispositions de ce règlement peignent les mœurs de l'époque. Dans un article, par exemple, on prescrit aux ecclésiastiques de porter un habit décent et de cesser de faire du commerce; dans un autre on leur défend de fréquenter les tavernes, et de disputer à table entre deux vins sur des matières religieuses (1).

Seckendorf a vu dans le colloque de Ratisbonne le tocsin qui souleva l'Allemagne; comme si le catholicisme, spolié, chassé, qui ne pouvait plus arborer ses images dans des cathédrales édifiées à ses frais, prêcher les peuples qu'il avait convertis à la foi, devait souffrir qu'on le livrât à ce que Luther nommait les bêtes de l'arène : la populace et les grands! Un homme court au martyre sans se plaindre; mais un culte a une autre mission, c'est de vivre. Si vous voulez lui donner la mort, il doit la repousser, au nom même de celui qui lui a donné et lui conserve la vie. Il y a deux prophéties, l'une de Jésus-Christ qui a promis à son Église de l'assister jusqu'à la consommation des siècles, l'autre de Luther qui assignait le terme où Dieu

(1) Nicht in den Tabernen, sondern in Herrnhäusern, ordentlich leben, und vom Glauben nicht freventlich, hinter dem Wein disputiren.—Menzel, l. c., p. 166.

cesserait de prêter secours au catholicisme. Les princes luthériens croyaient que le moment prédit par le moine était venu, et ils travaillaient à l'accomplissement de l'oracle. Contre la vieille foi allemande, tout leur était bon : la moquerie, l'outrage, la persécution, le vol, l'exil; et ils s'étonnaient qu'un culte « qui avait fait son temps » levât la tête, et étreignît de ses embrassements une terre tout arrosée du sang de ses martyrs! Et comme la violence n'avançait pas assez l'œuvre de la réforme, on eut recours à la calomnie.

Un misérable qui portait un beau nom, Othon Pack, offrit de vendre au landgrave de Hesse, le projet d'une prise d'armes contre les protestants, conclu récemment entre le duc Georges, les électeurs de Mayence et de Brandbourg, Guillaume et Louis de Bavière. Il mettait sa félonie à haut prix : il demandait 4000 gouldes de l'original du traité signé par son maître, car il était chancelier de Sa Grâce le duc Georges. Le landgrave les donne sans perdre de temps, et va trouver l'électeur de Saxe, et tous deux sur-le-champ conviennent de lever une armée nombreuse pour s'opposer aux projets des princes catholiques : quelques milliers d'hommes sont bientôt sous les armes. L'Allemagne réformée s'émeut. Le duc Georges réclame et demande qu'on lui produise la convention que Pack a promis de livrer. Pack pressé n'en peut donner qu'une copie où il a apposé le sceau de son maître. Arrêté et mis en jugement à Cassel, il est obligé de confesser sa fourberie. Chassé de la Saxe pour prix de son crime, il erre longtemps

en Allemagne et vient mourir à Anvers en 1536, de la main du bourreau (1).

Il faut rendre justice aux conseillers de l'électeur de Saxe. Luther, Mélanchthon, Bugenhagen, tout en croyant d'abord à la conspiration catholique, dissuadèrent leur maître de prendre les armes (2) ! A cette question nettement posée : L'électeur défendra-t-il violemment la foi de ses sujets attaquée par l'empereur (3)? Bugenhagen répondit : Non ! Ce fut l'opinion que soutinrent Luther et Mélanchthon. Mais nous devons remarquer peut-être que la lutte, si les protestants eussent voulu la soutenir, n'aurait pas été longtemps douteuse ; le protestantisme n'était pas en force. Quand il aura pris de la vie, le langage de Luther, seul maître alors de l'Allemagne réformée, changera visiblement : il trouvera dans l'arsenal de la Bible ce texte qui tranche toutes les difficultés : Il vaut mieux obéir à Dieu qu'aux hommes (4).

Les princes luthériens jouèrent admirablement leur rôle : ils simulèrent la peur, et feignirent de croire aux révélations d'Othon Pack. On les vit alors

(1) Arnold, l. c., t. I, p. 469.— Frid. Hortleboderus, von Ursachen des deutschen Krieges t. II, l. II. — Sleidan, t. I, l. VI.— Chytreus, l. c., l. XII.

(2) Seckendorf, l. c., lib. II, sect. XIII, § 35.

(3) Ob ein Herr seine Unterthanen, wenn sie von Kayser oder andern Fürsten der Religion halben Gewalt leiden sollten, mit den Waffen verfechten könne? — Seckendorf, dans le livre II de son Hist. du Luthéranisme, et Cochlée, dans ses Acta M. Luth. an. 1528, ont donné de longs détails sur cette curieuse affaire.

(4) Voir, dans le troisième volume, le chapitre qui a pour titre : *Politique de Luther*.

tenir des assemblées en plein jour, où ils s'excitaient à la révolte. Luther, de Wittemberg, applaudissait au courage de ceux qu'il appelait des enfants de lumière. Les enfants de ténèbres, c'étaient le duc Georges, le duc de Bavière, et les autres princes qui voulaient obéir aux ordres de l'empereur : l'obéissance était traitée de rébellion par les réformés, et la révolte exaltée comme une inspiration du ciel. Il y avait des couronnes toutes prêtes pour la félonie et l'apostasie, et des mépris et des haines pour la fidélité envers Dieu et le monarque. Les circonstances servaient Luther. Le guerre venait d'éclater entre l'empereur et le pape Clément VII, qui avait embrassé le parti de François I[er]. Pavie voyait finir en Italie la gloire de ce monarque : les armes de son rival étaient victorieuses ; Rome avait été prise et pillée par le connétable de Bourbon. Son armée, formée en partie de luthériens, avait rempli d'abominations la ville sainte : les goujats de ce prince avaient changé la basilique de Saint-Pierre en écurie, donné pour litière à leurs chevaux les bulles papales, et, revêtus de chapes de cardinaux, proclamé pape Luther dans une chapelle du Vatican (1). Clément s'étant déclaré pour la France, Charles-Quint se vengeait en vomissant sur l'Italie des flots de luthériens qu'il voulait exterminer de l'Allemagne : dociles instruments de colère qui brûlaient jusqu'à l'herbe des champs, et vendaient au poids

---

(1) Guicciardini, Sacco di Roma. — Cochlæus. — De Marillac, Vie du connétable de Bourbon. — Maimbourg, Hist. du Luthéranisme, l. I.

de l'or les oreilles de leurs prisonniers. C'en était fait de la ville éternelle, si Dieu n'eût jeté sur elle un regard de pitié. Il se servit de la peste que ces hordes avaient répandue sur leur passage pour les chasser d'Italie. En même temps, Soliman menaçait la Hongrie, et tôt ou tard devait forcer Charles-Quint à repasser les Alpes pour venir au secours de l'archiduc Ferdinand. La paix rendue à l'Italie, l'empereur tourna ses regards vers l'Allemagne. Une nouvelle diète fut convoquée à Spire. Les catholiques y furent en majorité. Elle avait pour présidents et commissaires le roi Ferdinand, Frédéric, comte palatin, Guillaume, duc de Bavière, et les évêques de Trente et de Hildesheim (1). Une secte nouvelle, celle des sacramentaires, s'était décidée à y tenir tête aux luthériens. Les villes impériales étaient presque toutes infectées de zwinglianisme: la division était parmi les sectaires. Le landgrave de Hesse, comprenant le danger d'une semblable scission, dut travailler à l'éteindre, mais ses efforts

---

(1) Sleidan, l. c., lib. VI. — Pallavicini, lib. II.

Sébastien Schertlin, présent au sac de Rome, écrit : *Le 6 mai*, nous avons emporté la ville d'assaut ; 6,000 hommes y ont été tués ; toute la ville a été pillée ; on a pris tout ce qu'on a trouvé dans les églises et ailleurs, et on a détruit ou déchiré tous les registres, lettres, diplômes, etc.; une partie de la ville a été livrée aux flammes. — Lebensbeschreibung Seb. Schertlins, p. 19.

Nous possédons le récit du sac de Rome, qui parut en Allemagne sous le titre de : Warhafftige newe Zeitung aus Rom geschrieben, wie Herr Jeorgen von Fronsberhssohn den Bapst mitt 18 Cardinalen gefangen hat. 1527, 4 pages d'impression. Voici quatre lignes tirées de cette narration : 25,000 Man darynne erschlagen alle Mönch, Pfaffen und Nonnen erstochen unnd ynn die Tiber geworffen; onn welche iung und hübsch geweest seyn.

étaient restés inutiles. Les catholiques se comptaient enfin. Après de longues contestations l'assemblée décréta : que partout où l'édit de Worms aurait été reçu, il serait défendu de changer de religion ; que les villes qui auraient embrassé les doctrines nouvelles les garderaient jusqu'à la tenue du concile, sans que toutefois elles pussent abolir la messe, ou enlever aux catholiques le libre exercice de leur culte ; que les sacramentaires seraient bannis de l'empire, et les anabaptistes punis de mort.

Les princes luthériens, Jean, électeur de Saxe, Georges, marquis de Brandebourg, Ernest et François, ducs de Lunebourg, Philippe, landgrave de Hesse, et Wolffang, prince d'Anhalt; les députés de quatorze villes impériales, de Strasbourg, entre autres, qui venait d'abolir la messe, se rassemblèrent deux jours après, et dans un écrit public protestèrent au nom de Dieu et des hommes — qu'ils ne pouvaient obéir à un décret si hostile aux vérités évangéliques, et ils en appelèrent du concile général à l'empereur et à tout juge non suspect. Ce jour-là les réformés reçurent le nom de PROTESTANTS, qu'ils adoptèrent comme un nom glorieux(1).

La Diète avait demandé et voté des subsides pour la guerre contre les Turcs : les catholiques apportèrent de l'or, les protestants en refusèrent : mais l'or des catholiques n'était pas assez abondant pour arrêter Soliman. Ses deux cent mille hommes s'avancèrent donc dans la Hongrie, et le vingt-six de

(1) Sleidan, lib. VI.

septembre 1529 allèrent planter leurs échelles contre les murailles de Vienne. C'est une tache ineffaçable pour le protestantisme que le lâche abandon de ses frères. En présence d'un péril qui menaçait la croix de Jésus, tout dissentiment eût dû cesser. La patrie était en danger, le nom chrétien allait être effacé et l'islamisme triompher, si derrière ces murailles battues en brèche n'avaient combattu des cœurs généreux. Honneur à ces chefs vaillants, Philippe, comte palatin, Nicolas de Salm, Guillaume de Regendorf, et à cette population de vieillards, de femmes et d'enfants qui, en proie à la famine, aux maladies, à la peste, car tout se réunissait pour les accabler, ne désespérèrent pas du ciel, et chassèrent jusqu'à Constantinople l'armée de Soliman! Après Dieu, ils durent ce succès à leurs bras, car l'empereur, l'Empire et ses princes les avaient abandonnés. Une voix, celle de Luther, avait crié : *paix aux Turcs!* qui avait été plus forte que la voix de la patrie en pleurs et de la croix du Christ. Que le lecteur prononce entre les réformés et les catholiques! qu'il *dise* dans quelles veines coulait le sang chrétien?

Le jour même où Soliman comptait changer en mosquée l'Église de Saint-Étienne, les députés de la minorité entraient dans le camp de Charles-Quint, alors à Bologne, et lui présentaient leur protestation (1).

— Dieu vous jugera, dit l'empereur : vous avez refusé le secours de vos bras et de votre argent à

(1) Hist. Hung., lib. X.

vos princes assiégés, et vous avez violé une loi fondamentale de l'empire (1).

Et il les congédia en leur promettant d'aller bientôt avec toutes ses forces régler les affaires d'Allemagne (2).

Il y a dans Luther des instabilités que les historiens catholiques constatent avec soin, sans en sonder les causes. Ainsi, au sujet de la guerre contre les Turcs, s'attachent-ils à décrier ses mobiles opinions, afin de faire le procès à cet esprit saint dont il se disait l'organe : argument scolaire, admirable sur les bancs d'un couvent! Mais ces antilogies annoncent autre chose que la misère ou le désespoir d'une intelligence.

En 1520, Luther affiche sur les murs de l'église de Tous les Saints que les Turcs sont des instruments de la colère de Dieu, que se révolter contre eux, c'est désobéir à la Providence (3). Il va son chemin et continue d'enseigner cette doctrine, que ses adversaires traitent d'absurde.

En 1521, il ne veut pas qu'on donne une obole pour repousser ces ennemis de notre foi, qui valent mieux, à son sens, que les papistes, et ce n'est pas sa faute si le Danube n'a pas porté jusqu'à Pesth les cadavres catholiques.

Mais en 1528, dans son traité de *Bello turcico* (4),

---

(1) Guicc., lib. XIX.

(2) Ibid.

(3) Præliari adversùs Turcas est repugnare Deo visitanti iniquitates nostras.

(4) De Bello turcico, Landg. Hess., t. IV. Ienæ, p. 430, ad 431, a. b.

qu'il adresse au landgrave de Hesse, comme il flagelle « ces misérables histrions, demi-hommes, demi-démons, qui s'en vont sur les places publiques, dissuadant le peuple de prendre les armes contre les Ottomans, et qui enseignent dans les carrefours qu'un chrétien ne peut porter l'épée ou exercer de magistrature politique ! » justement ce qu'il proclamait sur les toits hier encore dans son livre de la Magistrature séculière (1) !

Tout ceci est facile à expliquer (2) :

Jusqu'en 1528, Luther avait besoin d'occuper la maison d'Autriche, son implacable ennemie. Les troubles sont une bonne fortune pour Luther. La guerre des paysans entravera l'exécution de l'édit de Worms, et lui servira à répandre ses doctrines, à soulever les populations, à changer la liturgie, à

---

(1) De Magistratu seculari, t. II. Ienæ, 189.

(2) Quòd in Germaniâ quosdam audiat inveniri futiles et ineptos concionatores qui populum ab armis contrà Turcam capiendis dehortentur : quosdam verò ad eam insaniam provectos, ut dicant, non licere portare gladium christianis, vel politicum gerere magistratum : quin Germaniæ populum adeò ferum et agrestem esse, semidæmones et semihomines ut non desint qui Turcarum adventum desiderare videantur. —Op. Luth. Ienæ, t. IV, p. 430-431.— Ulenberg, Vita, etc., p. 350.

Ne ullâ ratione sequamur eos principes catholicos vel ad pugnandum, vel ad contribuendum contrà Turcam. Quandòquidem Turca decuplò prudentior est et justior quàm nostri principes. Wittenb., t. IX, fol. 197.

Quemadmodùm et gladii jurisve civilis præsidio nemo christianus uti, vel politici judicis officium ad justitiam administrandam implorare possit aut debeat ; imò quisquis id facit, quisquis litigat in judicio, sive de bonis temporalibus controversia sit, sive de honore, eum (asserit) non christianum, sed sub Christi nomine gentilem esse vel infidelem. Ienæ, t. II, fol. 189. De Magistratu seculari.

remuer les couvents, à exciter la convoitise des moines, à faire parler le « démon de la chair. »

L'empereur en Italie, Luther peut travailler sans crainte à son œuvre; que Charles retourne en Allemagne, Luther doit s'inquiéter. Donc voici le moment pour lui de formuler son code politique, où on lira : — qu'un chrétien ne peut, sans péché, porter le glaive, ou exercer une magistrature séculière. Si le prince, pour l'exécution de ses édits, a recours à la force, il n'y aura plus aux yeux du réformateur que des bourreaux et des martyrs : les bourreaux, on devine que ce sont les juges; les martyrs, les révoltés.

Sa doctrine grandit. Elle a conquis des villes, des duchés, des électorats, des royaumes. Il faut bien au nouveau culte une police, c'est-à-dire un glaive. Nous nous rappelons qu'il voulait l'ôter de toute main chrétienne; aujourd'hui il en arme ses magistrats. L'Écriture se ploie à ses caprices. Comme elle lui avait tour à tour dénié et octroyé le purgatoire, la prière pour les morts, la confession et la messe, elle lui rendra l'épée qu'elle lui avait retirée. Voilà sa société constituée et son glaive levé, dont il menace à la fois et le Turc et le mauvais chrétien qui ne veut pas combattre l'infidèle.

En 1521, c'est un crime de donner une obole pour faire la guerre aux Turcs : il avait besoin des Turcs.

En 1528, damnation à ces orateurs de tabagie, qui détournent le peuple de s'armer contre les infidèles: il avait peur des Turcs.

En 1522, porter un glaive ou s'en servir, c'est

renverser les lois constituantes d'une société chrétienne : il avait peur du glaive.

En 1528, le glaive est un attribut chrétien du pouvoir : il avait besoin du glaive (1).

---

(1) Il disait des Turcs : Le Turc est à Rome, ainsi que nous le démontre la prophétie de Daniel : Mais il ne règnera pas au delà de deux cents ans. — Tisch-Reden, trad. par M. Brunet, p. 60.

J'aimerais mieux avoir les Turcs pour ennemis que les Espagnols pour protecteurs. — Ib., p. 68.

Quelqu'un s'écriait : Que Dieu nous préserve des Turcs ! — Non, dit Luther, il faut qu'ils viennent nous châtier, et ils nous secoueront d'importance. — Ib., p. 68.

PIÈCES JUSTIFICATIVES.

N° I.

Sonnet sur le Moïse de Michel-Ange, p. 13.

Chi è costui, che in dura pietra scolto,
Siede gigante, e le più illustre e conte
Prove dell' arte avanza, e ha vive e pronte
Le labbra sì, che le parole ascolto?

Quest' è Mosè; ben mel diceva il folto
Onor del mento, e 'l doppio raggio in fronte,
Quest' è Mosè, quando scendea dal monte,
E gran parte del nume avea nel volto.

Tal era allor, che le sonanti e vaste,
Acque ei sospese a se d'intorno, e tale
Quando il mar chiuse, e ne fe' tomba altrui.

E voi, sue turbe, un rio vitello alzaste?
Alzata aveste imago a questo eguale,
Ch' era men fallo l'adorar costui!

— ZAPPI.

N° II.

Lettre d'Érasme à Luther, p. 46.

« Clarissime et præstantissime vir. Pro supplicatione tuâ ad me transmissâ gratias magnas habeo, utque ea felicem rerum exitum aperiat, opto; eum sanè consilio meo quoque lu-

bentissime promoverem, si vel quid in me consilii esset, vel deesse crederem hoc tibi, tuisque quos istic habes hominibus prudentissimis, et tuî amantissimis, vel si de toto negotio planè instructus essem, patereturque causæ qualitas ea quæ futura sunt providere. Cæterùm, cùm ignorem Cæsarne disputationes aperturus sit an judicium, et si judicium, quis actor futurus, quæ accusationis forma, quis ordo judiciarius; cùm, inquam, ignorem hæc, itemque an potiùs purgare te sine alio accusatore hactenùs sparsa crimina velis, difficile mihi est, in tantâ facti obscuritate, sententiam certam proferre. Nunc quæ vulgò à nostris de agendi et defendendi officio et advocatorum cautelis generalia præcepta proferuntur, ex Rhetorum scholis magnâ ex parte desumpta sunt, et parùm efficaciæ habent, nisi ea adjungantur, quæ ex singulorum factorum varietate et circumstantiis quasi ex ipsâ causâ nascuntur. De quibus autem doctus et exercitatus comes (quem, non dubito, tu, si voceris, assumpturus esses) prout negotia quæque emerserint, edocebit. Salvus conductus omninò videtur necessarius, quem jam postulâsti, et obtenturum, si voceris, omninò confido.

Contrà ejus leges ne quis à te quidquam factum esse cavillari possit magnâ ex parte (quantùm quidem ego intelligo) providebis, si tu cum deliberatione maturâ semper respondeas, et sine aliquâ asperitate; ut scilicet, prout decet, defendere te solùm videaris, accusare aut irritare neminem. Sed, ne ego *ululas Athenas;* quid hoc ad te, cùm et tu intelligas hoc longè meliùs, et omne idem comes tuus edocere possit. Affini tuo omnia opera meritò detuli, quibus tamen hactenùs usus nondùm est, usurus, cùm volet. De hospite spes exigua mihi est, ac, ut sine dolo dicam, ferè nulla; quòd aures eorum penès quos hujus rei arbitrium est, ità quorumdam literis obstructæ videantur, ut difficulter videantur mihi quidem, diversiter sentientibus patere. Ego virtutem eruditionemque tuam omni officiorum quæ potero genere observare non desinam.

Benè vale, vir clarissime. Basileæ, decimâ Calendas Novembres 1520.

N° III.

Mandat de l'empereur Charles-Quint adressé à Luther, p. 100.

Carolus V, Dei gratiâ Romanorum imperator semper augustus, etc.

Honorabilis, dilecte, devote. Quoniam nos et imperii Status, nunc hìc congregati, proposuimus et conclusimus, propter doctrinam, et libros aliquandiù hactenùs abs te editos, scrutinium de te sumere, dedimus tibi ad veniendum hùc, et iterùm hinc ad tuam securam reditionem, nostram et Imperii liberam directam securitatem, et conductum, quem tibi circà hæc mittimus.

Desiderantes, ut velis te statim accingere itineri, ità ut infra XXI dies in hujusmodi conductu nostro nominatis omnibus modis hìc apud nos sis, et non domi maneas. Neque ullam vel violentiam vel injuriam timeas. Volumus enim te in præfato nostro conductu firmiter manu tenere, et nobis persuadere te venturum. In hoc namque facies nostram veram sententiam.

Datum Vormatiæ, die sextâ Martii, anno Domini M. D. XXI, regnorum nostrorum secundo.

Honorabili nostro dilecto et devoto doctori Martino Luthero, augustiniani ordinis.

N° IV.

Choral de Luther, p. 110.

Ein' feste Burg ist unser Gott,
Ein' gute Wehr und Waffen.
Er hilft uns frei aus aller Noth,
Die uns jetzt hat betroffen.
Der alt' böse Feind
Mit Ernst er's jetzt meint.
Groß' Macht und viel List,
Sein' grausam' Rüstung ist.
Auf Erd' ist nicht sein's Gleichen.

Mit unser Macht ist nichts gethan,
Wir sind gar bald verloren;
Es streit für uns der rechte Mann,
Den Gott selbst hat erkoren.
Fragst du, wer der ist?
Er heißt Jesus Christ,
Der Herr Zebaoth;
Und ist kein andrer Gott,
Das Feld muß er behalten.

Und wenn die Welt voll Teufel wär',
Und wollt uns gar verschlingen,
So fürchten wir uns nicht so sehr,
Es soll uns doch gelingen;
Der Fürst dieser Welt,
Wie sau'r er sich stellt,
Thut er uns doch nichts;
Das macht, er ist gerich't,
Ein Wörtlein kann ihn fällen.

Das Wort sie sollen lassen stahn,
Und kein Dank dazu haben:
Er ist bei uns wohl auf dem Plan,
Mit seinem Geist und Gaben.
Nehm'n sie uns den Leib,
Gut, Ehr, Kind und Weib:
Laß fahren dahin,
Sie haben kein' Gewinn;
Das Reich muß uns doch bleiben.

N° V.

Rescrit de Charles-Quint (tiré des *Lettere de' principi*), p. 129.

Voi sapete, signori, ch' io ho havuta l'origine mia *da i* christianissimi imperatori della natione Germana, da i cattolici Re di Spagna, da gli archiduchi d'Austria, et da i duchi di Borgogna, i quali tutti insino da fanciulli, son stati sempre ubidientissimi alla sede apostolica, et a' sommi pontefici, et hanno fin' alla morte perseverato nella loro fideltà; et sono stati sempre difensori, et protettori della fede cattolica, delle ceremonie sante, de' santi decreti, de' santi ordini, et buoni

costumi, per l'honore di Dio, accrescimento della fede, et salute delle anime. Onde ancora che siano morti, ci hanno però per l'ordine della natura, et ragioni di heredità, lasciate queste sante constitutioni per osservarle di mano in mano : affine che seguendo i vestigi loro, et i loro esempi, venissimo poi a morte nella vera osservatione di quelle, come per la gratia di Dio, essendo noi veri imitatori de gli ottimi antichi nostri, habbiamo vissuto fin' a questo giorno, et pretendiamo di morire. A questo fine adunque mi sono fermato, et ho preso risolutione d'essere difensore, et far mantenere tutto quello, che i miei predecessori, et noi habbiamo fin quì osservato, et mandato in esecutione; ch'è quello stesso ch'è stato concluso, et diffinito, non tanto nel sacro concilio di Costanza quanto negli altri ancora. Et perciochè gli è cosa manifesta, che un solo frate ingannato dalla sua propria opinione, vuole mandar sottosopra, et abbagliare gli intelletti, et giuditii di tutta la christianità, con levar via quelle cose, che gia molti et molti anni sono confermate da un lungo uso : però se la sua opinione fosse vera, ci farebbe facilmente credere, che fin' a questi tempi tutto il christianesimo fosse vissuto in errore. Ma conciosia che ella è falsissima et pessima et inventione diabolica trovata da lui, ho deliberato del tutto di esponere et impiegare i miei regni, l'imperio et potentati, gli amici, il corpo, il sangue, la mia vita, et l'anima ancora, se bisognerà, perchè questo tristo, et infelice principio non passi più oltre; considerando che ciò mi ritornerebbe a troppo gran disonore et biasimo, come parimente ritornerebbe a voi stessi, che sete l'illustrissima natione della tanto celebrata Germania, essendo avenuto per special privilegio, che voi siate detti, et nominati osservatori della giustitia, protettori et difensori della fede cattolica, cosa certamente, che non v'è di poco honore, auttorità, et riputatione. La onde se a' tempi nostri qualche, non voglio dir' heresia, ma sospitione di errore, overo qual si voglia altra cosa, che indebolisse la religione christiana prendesse vigore ne i cuori de' christiani, et che noi gli lasciassimo fare la radice, senza farvi a tutto nostro potere la debita provisione, oltre che noi offenderiamo Dio, ci saria per sempre rinfacciato questo da i nostri succes-

sori di mano in mano, come cosa in vero degna d'ogni vituperio. Per tanto poiche habbiamo udita l'ostinata risposta, che hieri Luthero ci diede alla presenza di tutti voi, vi rendo sicuri per questa mia scrittura di mia propria mano, et vi dico certo, che mi dispiace molto, et mi duole nel cuore haver differito tanto tempo, et esser stato tanto a fulminar processo contra il detto Luthero, et contra la sua falsa doctrina, di modo che ho preso risolutione in me stesso di mai più non volerlo udire, commandando, che subito egli sia ricondotto fuori della Corte nostra, secondo il tenore del suo salvocondotto, con questo patto, che sieno a pieno osservate le conditioni, che vi sono espresse, di non predicare, scrivere, nè essere in modo alcuno occasione di sollevatione popolare. Nel rimanente poi sono deliberato, come ho già detto, di procedere, contro di lui, con quelle ragioni che si debbe procedere contra un heretico manifesto, et vi ricerco, che in questa causa sia deliberato quello, che voi sete tenuto di fare, come buoni et fedeli christiani, che sete, et come m' havete promesso di fare. Scritta di mia propria mano, in Vormatia, a 19 d'aprile 1521.

CARLO, imperatore.

N° VI.

Édit de Charles-Quint contre Luther, tiré d'Ulenberg, p. 157.

Principiò, Cæsaris officium ait, non in eo solùm consistere, ut imperii fines, majorum virtute et sanguine constitutos proferat; verùm, ut provideat quoque, ne qua labes aut macula hæreseos in ditionibus imperio romano subjectis, sanctissimam Christi fidem contaminet, et sicubi jam forsan hujusmodi lues deprehendatur, aut gliscere cœptârit, ut adhibitis remediis, eam extinguere atque delere summâ vi connitatur. Quâ in re sequenda sibi dicit vestigia majorum, quos paterni maternique generis habeat imperatores, reges, et principes laudatissimos, celebres etiam rebus magnis, pro fide christianâ præclarè gestis, quorum memoriam nulla temporum injuria vel hominum oblivio sit unquam deletura. Quòd si quis antecessorum unquam rem christianam jure

defenderit, se cum primis, ut id faciat, arctioribus vinculis adstrictum teneri, quem immensa Dei bonitas accessione regnorum quorumdam et provinciarum, potentiâ et opibus præ majoribus auxerit et locupletârit. Itaque si negligentia sua hæreses in Germaniâ nuper exortas foveat, atque insidere altiùs, et radices agere patiatur, planè futurum ut onus imponat conscientiæ suæ non exiguum; imò ut illustri suo majorumque suorum nomini, tum felicibus novi principatûs auspiciis, nebulam quamdam effundat.

Hæc præfatus, omnibus ait procul dubio notum esse, quàm detestandos errores, quidam augustianæ familiæ monachus, Martinus Lutherus, editis libellis, in vulgus disseminârit; idque in ipsis inclytæ Germaniæ visceribus, quæ natio cum primis nascentes hæreses aversari consueverit, et natas fortiter expugnare. Quòd si machinationibus istis maturè non obsistatur, metuendum videri, ne malum hoc per universam Germaniam, ac deindè porrò in reliquas etiam orbis Christiani provincias diffusum, perturbationem pacis publicæ, miserandam apostasiam, et fœdam fidelium dissipationem gignat. Quæ res meritò Leonem decimum in eam cogitationem impulerit, ut ex officio tanquam summus Ecclesiæ catholicæ pastor, nascenti malo remedium adhibendum judicârit. Et principiò quidem pontificem affectu paterno monuisse Lutherum, ut desisteret ab infandis machinationibus, et erroribus, quos in vulgus sparsisset, abdicatis, Ecclesiæ satisfaceret. Quam admonitionem cùm ille negligeret, imò post eam, factus cervicosior, in dies pejora machinaretur, ad alia fuisse remedia veniendum, ab Ecclesiæ decretis et consuetudine non aliena. Itaque, pontificis mandato, cardinales, episcopos, prælatos, theologos variorum ordinum, aliosque pietate atque doctrinâ præstantes viros convocatos esse magno numero, qui causam hanc cognoscerent: Lutherum quoque per litteras Romam à pontifice citatum termino constituto, in quo causam diceret. Quia verò per contumaciam emanserit, atque interim adeò non revocârit errores, ut eorum cumulum additamento novarum hæreseon potiùs auxerit, pontificem habito, priùs maturo examine, libros ipsius omnes editos, hactenùs, ac deinceps eden

dos, tam germanico, quam latino idiomate scriptos, publico decreto condemnâsse, eosque mandâssè flammis ubique locorum aboleri : Veniam autori tamen obtulisse, modò rediret in viam, et intrà bimestre spatium, hæresibus ejuratis, admissum scelus expiaret. Nisi hoc faceret, deinceps elapso sexaginta dierum spatio pro turbatore fidelium, Ecclesiæ hoste, et hæretico pestilentissimo palam ab omnibus habendum.

Hoc decretum sibi deindè per oratorem sedis apostolicæ Aleandrum, quem pontifex hanc ob causam in Germaniam ablegârit, transmissum, unàque postulatum, ut in eo promulgando, catholici principis et imperatoris officium exequeretur. Fecisse igitur se, quod supremum Ecclesiæ defensorem et advocatum decuerit, et decretum pontificis, in hæreditariis provinciis primum, deinde et in quibusdam Imperii civitatibus, Coloniæ, Treviris, Moguntiæ, Leodii promulgâsse. Lutherum verò, ne sic quidem resipuisse; imò deinceps quasi furiis agitatum, aut versum in rabiem, horrendum in modum sæviisse, et libris in Ecclesiæ perniciem magno numero divulgatis, errores partim veteres ab Ecclesiâ damnatos, partim novos, in dies in vulgus sparsisse. In iis libris sacramenta magnam obpartem ab ipso de gradu dejici ac violari, matrimonium affici contumeliâ, fœdèque profanari; extremam unctionem tanquam rem commentitiam contemni; Bohemicum eucharistiæ participandæ ritum urgeri : saluberrimam piis mentibus peccatorum confessionem in desuetudinem et contemptum adduci : negari sacerdotium novæ legis, et parem cum sacerdotibus potestatem baptizatis omnibus, adeòque fæminis et pueris tribui; imò laicos etiam in sacerdotum cædem, vel, ut ipse loquitur, ad lavandas in ecclesiasticorum sanguine manus concitari : summum pontificem, D. Petri successorem, Christique vicarium in terris, conspui maledictis, et inauditis contumeliis affici; negari liberum hominis arbitrium, et fatalem in rebus omnibus necessitatem, ex Manichæorum et Wiclevistarum disciplinâ revocari : missæ sacrificium enervari, ejusque negari virtutem et energiam; receptam in Ecclesiâ jejunandi orandique consuetudinem perverti penitùs et antiquari, doctores Ecclesiæ veteris vel patres contemni, eorumque auctoritatem conculcari et

scripta pro nihilo haberi : tolli prorsùs obedientiam, fractisque legum repagulis, quemdam aperiri libertatis campum, et effrenem peccandi licentiam introduci ; populum contrà magistratum utriusque ordinis, Ecclesiastici nimirùm et civilis, incitari, et ad seditiones, incendia, cædes, rapinas, adeòque ad defectionem à fide catholicâ provocari ; conciliis generalibus pro libidine sine omni verecundiâ contradici, eorumque decreta violari : in primis verò concilium Constantiense, cujus beneficio luctuosum illud et diuturnum Ecclesiæ schisma sublatum sit, et pax orbi christiano restituta, in catholicæ religionis et nationis Germanicæ contumeliam, Sathanæ synagogam, quique in eo convenerunt, antichristos, Sathanæque ministros appellari ; quæ contumelia in Sigismundum Cæsarem, et sacri imperii principes redundet.

Quin etiam Lutherum ipsum, ut se legum contemptorem, hostem obedientiæ, et rebellionis patronum reipsâ declararet, libros decretalium publicè flammis injectos exussisse ; neque mitiùs acturum fuisse cum jure civili, nisi plùs politicum quàm Ecclesiasticum gladium formidârit. Porrò tam multiplicem illius esse malitiam et impietatem, tam varios errores, tam immanem omnia turbandi libidinem, ut omnia, quæ istuc faciant, nullius oratione sigillatim possint explicari : Quasi hic unus non homo, sed sub humanâ specie Cacodæmon aliquis, monachi cucullo tectus in orbem prodierit, ut ipsius ministerio varii generis hæreses, partim damnatæ quondam, et hactenùs sepultæ, partim nunc excogitata primùm, in unam sentinam confluerent.

Hæc omnia, cum apud animum suum expendisset, rationem Cæsarei muneris à Deo impositi, cujus per pontificem admonitus sit, tum sincerum in religionem christianam et sedem Apostolicam affectum, quem à majoribus imbiberit, famam etiam et nominis existimationem, demùm illatam orbi christiano summam contumeliam, et præsens Ecclesiæ periculum à se postulâsse, ut hanc tanti momenti causam, prout æquum sit, non segniter aut negligenter ageret, sed laudatissimis insisteret superiorum Cæsarum vestigiis, eorumque decretis saluberrimis ad juvandam Ecclesiam, et hæreses extirpandas, quondam editis, inhæreret. Atque

hanc fuisse causam, cur in hoc Wormatiensi conventu sacri Imperii principes et ordines non semel convocârit, eisque negotium hoc proposuerit diligenter et maturè discutiendum. Tametsi verò sacris legibus prohibitum sit, ne hæreticus obduratus pertinaciâ, et per sententiam ab Ecclesiæ corpore resectus, audiatur; tamen ut nulla calumniandi remaneret causa, omnes ordines communibus suffragiis in eam sententiam descendisse, ut Lutherum sub fide publicâ Wormatiam evocandum censerent atque audiendum, priusquàm ulteriùs in exequendo pontificis decreto ipse progrederetur. Itaque missum cum litteris, qui ipsum adduceret, fecialem publicum. Quid verò cum eo sit actum, ordine Cæsar hoc loco recenset; quemadmodùm hoc ipsum à nobis quoque paulò superiùs commemoratum est.

Quoniam igitur animum omninò perversum habeat, et in erroribus penitùs obduratum, atque hæreses Ecclesiæ judicio pridem damnatas, obstinatâ mente, tueri pergat, eamque ob causam omnibus, qui timore Domini et rationis usu præditi sunt, vel lapsus in phrenesim, vel à malo dæmone quopiam obsessus videatur, mandatum illi fuisse vigesimoquinto aprilis, ut discederet, idque sub eâdem fide publicâ, quâ munitus Wormatiam venerit. Eam verò severitatem à tempore, quo jussus fuerit abire, ad viginti dies, non ampliùs extendi; quibus elapsis decretum hoc, aliaque remedia contrà pestem hanc adhibenda, robur habere debeant.

Et principiò quidem auctoritate Cæsareâ, consilio ac voluntate electorum, principum atque ordinum Imperii accedente, decretum condemnationis à Leone decimo pridem editum ratum habet, et confirmat, Lutherum pro rejectitio, et ab Ecclesiâ præciso membro, pro schismatico, pertinaciâ obdurato, atque hæretico manifesto, ab omnibus universum et singulis habendum decernit. Mandat deinde, sub pœnâ criminis læsæ majestatis et proscriptionis, ne quisquam à decimoquarto die maii, qui promissæ securitatis ultimus sit, in domum illum recipiat, defendat, aut foveat; vel ullum illi clam palamve præstet auxilium; sed ut, qui hominem deprehenderit, in potestatem redigat, captumque detineat, donec quod justitia postulat de eo statuatur. Deindè verò et

fautores, et asseclas Lutheri proscribit, qui scilicet eum ope, consilioque duxerint quoquo pacto juvandum. Demùm Lutheri libros damnatos per decretum pontificis emi, vendi, retineri, vel legi prohibet, sed omnes, sive latinè, sive germanicè scriptos per magistratus urbium et regionum in imperio, tum in Belgio quoque, flammis aboleri mandat: quin et commissariis apostolicæ sedis, quibus executio decreti per pontificem demandata sit, auxilio consilioque adesse præcipit, ubi necessitas id vel usus postulârit.

Jam et severè typographis et bibliopolis interdicit, ne ullibi in Imperio romano, vel hæreditariis suis ditionibus libellos famosos, vel Lutheri sordibus contaminatos, aut scripta contumeliosa, vel picturas in pontificem, Ecclesiam romanam, prælatos, principes, universitates, aliosque viros honestos excudant, aut ullo pacto distrahant, vel hoc ipsum ab aliis quocumque demùm titulo fieri patiantur. Eâdem severitate mandat omnibus in universum, quibus administrandæ justitiæ cura commissa est, ut quocunque loco hujusmodi libellos, chartas, vel scripta cujuscumque generis inveniant, excusa jam, vel futuris temporibus excudenda, lacerentur confestim, et publicè flammis consumantur, tum ut ii, qui ea scripserint, excuderint, distraxerint, aut legerint, pœnis afficiantur in hoc edicto constitutis. Demùm, ut libertas virulentos hujusmodi, ac hæresibus infectos libellos edendi deinceps cohibeatur, præcipit sub eâdem proscriptionis pœnâ, ne quisquam typographus in Imperii romani provinciis, vel Belgicis ditionibus, libros ullos vel tractatus, in quibus de rebus ad fidem pertinentibus agitur, deinceps excudat, vel alibi priùs excusos, prælo rursùs subjiciat, nisi priùs visos ab ordinario loci illius, et per facultatem theologicam vicinioris universitatis approbatos et admissos.

Hoc decretum tanquam constitutionem, autoritate Cæsareâ, et communibus omnium ordinum suffragiis legitimè factum, in perpetuum atque inviolatè mandat observari: Cujus unum aut plures articulos, si quis ullo modo, quem humana vafrities excogitare possit, vel comminisci, per inobedientiam violârit, eum pœnis in hoc decreto, tum in jure communi constitutis, afficiendum definit.

N° VII.

Sauf-conduit donné à Luther par le landgrave de Hesse, p. 160.

Wir Philipp von Gottes Gnaden, Landgraf zu Hessen, Graf zu Katzen-Elenbogen, zu Dietz, Ziegenhayn und zu Nidda ꝛc., bekennen und thun kund offenbar mit diesem Briefe gegen männiglich: Als D. Martin Luther von diesem Reichstag und hie aus Worms wiederum abgereiset ist, daß wir ihm, für sich, und alle diejenigen, so er bey und mit ihm hat, unser frey, stark, sicher und ohngefährlich Geleit in und durch unsere Fürstenthum, Grafschaft, Herrschaft und Gebiete, alle die Unsern, der wir ohngefährlich mächtig, und die um unsern Willen zu thun und zu lassen verpflicht sind, geben haben. Und geben ihm das also gegenwärtig in und mit Kraft dieses Briefs, allenthalben and Enden und Orten, da wir zu geleiten, auch zu gebieten und zu verbieten haben ohne gefehr. Und deß in Urkund ist dieser Brief mit unserm wissentlich beygedruckten Secret Insiegel besiegelt. Gegeben zu Worms, am Freytag nach Jubilate, das ist am 25sten Aprilis und Christi unsers lieben Herrn Geburt 1521.

N° VIII.

Récit de la conférence du diable avec Luther, p. 185.

Contigit me semel sub mediam noctem subitò expergefieri, ibi Satan mecum cœpit ejus modi disputationem. Audi, inquit, Luthere, doctor perdocte, nôsti te quindecim annis celebrâsse missas privatas; quid si tales missæ privatæ horrenda essent idololatria? Quid si ibi non adfuisset corpus et sanguis Christi, sed tantùm panem et vinum adorâsses, et aliis adorandum proposuisses?

Cui ego respondi, sum unctus sacerdos, accepi unctionem et consecrationem ab episcopo, et hæc omnia feci ex mandato et obedientiâ majorum. Quare non consecrâssem, cùm verba Christi seriò pronuntiârim, et magno serio missas celebrârim? Hoc nôsti.

Hoc totum, inquit, est verum, sed Turcæ et Gentiles etiam faciunt in suis templis omnia ex obedientiâ, et seriò sacra sua faciunt. Sacerdotes Jeroboam faciebant etiam omnia certo zelo et studio contrà veros sacerdotes in Ierusalem. Quid si tua ordinatio et consecratio etiam falsa esset, sicut Turcarum

et Samaritanorum falsi sacerdotes, falsus et impius cultus est?

Primùm nôsti, inquit, nullam tunc habuisti cognitionem Christi nec veram fidem, et quod ad fidem attinet, nihilo melior fuisti quovis Turcâ. Nam Turca adeòque omnes diaboli credunt historiam de Christo, ipsum esse natum, crucifixum, mortuum, etc. Sed Turca et nos, spiritus rejecti, non fidimus illius misericordiâ, neque habemus eum pro mediatore, aut Salvatore, sed exhorrescimus eum ut sævum judicem.

Ejus modi fidem, non aliam et tu habebas, cùm ab episcopo unctionem acciperes, et omnes alii ungentes simul et uncti sic sentiebant, et non aliter de Christo. Ideò à Christo, tanquam crudeli judice confugiebatis ad S. Mariam et sanctos; illi erant *mediatores* inter vos et Christum. Sic erepta est gloria Christo. Hoc neque tu, neque ullus alius papista poterit inficiari. Ergo uncti estis, consecrati et rasi, et sacrificâstis in missâ ut Gentiles, Ethnici, non ut Christiani. Quomodò ergò potuistis in missâ consecrare, aut veram missam celebrare? Ibi deficit (quod secundùm vestram propriam doctrinam vitiat) persona habens potestatem consecrandi.

Secundò, unctus es tunc in sacerdotem, et missâ abusus es contrà institutionem, contra mentem et sententiam Christi instituentis. Nam Christus voluit sacramentum inter pios communicantes distribui, ad edendum et bibendum Ecclesiæ porrigi. Sacerdos enim verus, est minister Ecclesiæ constitutus ad prædicandum verbum et porrigenda sacramenta, sicut hoc habent verba Christi in Cœnâ, et sicut Paulus I, ad Cor. II, de Cœnâ Domini loquitur. Undè et à veteribus *communio* appellata est, quòd non solus sacerdos debeat uti sacramento juxtà institutionem Christi, sed reliqui christiani fratres unà cum ipso. Nunc annos quindecim totos semper solus privatim pro te in missâ usus es sacramento, et non communicâsti aliis. Adeòque interdictum tibi erat, ne porrigeres totum sacramentum aliis. Cujusmodi nunc hoc est sacerdotium? Cujusmodi unctio? Cujusmodi missa et consecratio? Cujusmodi tu es sacerdos, qui non pro Ecclesiâ, sed pro te ordinatus es? de hoc sacerdotio, de hâc unctione (certum est), Christus nihil novit, nec eam agnoscit.

Tertiò, mens et sententia Christi est, sicut verba clarè habent, ut tractantes sacramentum, mortem ejus annuntiemus: *Hoc facite*, inquit, *in meî commemorationem*, et sicut Paulus inquit, *donec veniat*. Tu verò missator privatus in omnibus missis tuis semel quidem prædicâsti aut confessus es Christum; tu solus usus es sacramento, et apud teipsum demurmurâsti sibilo quodam tibi soli verba Cœnæ. Hæccine est institutio Christi? Cum hisne tuis factis profitebere te sacerdotem Christi? An hoc christianum est et pium agere sacerdotem? ad hocne ordinatus es?

Quartò mens et sententia et clara institutio Christi est, ut sacramento communicent et alii christiani. Verùm tu unctus es, non ad distribuendum sacramentum, sed ad sacrificandum: et contrà institutionem Christi missâ usus es pro sacrificio. Sic enim verba ungentis suffraganei clarè sonant; cùm enim juxtà traditam ceremoniam calicem in manus dat jam uncto, *accipe*, inquit, *potestatem consecrandi pro vivis et mortuis*. Quæ (malùm!) hæc est prorsùs sinistra et perversa unctio et ordinatio, quod Christus instituit ad edendum et bibendum pro totâ Ecclesiâ, et porrigendum à sacerdote unà communicantibus, ex hoc tu facias sacrificium propitiatorium coram Deo? ô abominatio super omnem abominationem!

Quintò, mens et sententia Christi est (ut diximus) ut sacramentum distribuatur Ecclesiæ et communicantibus ad erigendam et firmandam ipsorum fidem, in quovis agone variarum tentationum peccati, diaboli, etc. ad subinde renovandum et prædicandum beneficium Christi. Tu autem ex hoc fecisti proprium opus quod tuum sit, quod tu facias sine aliis, quod possis impartiri gratìs, vel pro pecuniâ aliis. Cedo, quid hic potes inficiari? In ejusmodi nunc tu unctus es sacerdotem, qui sine Christo, sine fide verâ fuisti? Ad hæc contrà mentem et institutionem Christi unctus et ordinatus non ad communicandum aliis, sed ad sacrificandum pro vivis et mortuis. Non ordinatus es in ministrum Ecclesiæ, etc. Item qui nunquam distribuisti sacramentum aliis, non prædicâsti in missâ Christum, adeòque nihil eorum fecisti quæ Christus instituit. Numquid igitur planè unctus et ordinatus es contrà

Christum, et institutionem ejus, ad facienda omnia quæ sunt contrà ipsum? si autem unctus et ordinatus es ab episcopis contrà Christum, tum haud dubiè unctio et ordinatio tua impia, et falsa est et antichristiana. Ergò nunc hoc urgeo, te non consecrâsse in tuâ missâ, sed obtulisse et adorâsse tantùm panem et vinum, et aliis adorandum proposuisse.

Hic vides in tuâ missâ, primùm deesse personam, quæ consecrare possit, nempe christianum hominem; secundò deesse personam, cui consecrari et porrigi debeat, nempe Ecclesiam reliquos pios et populum. Sed tu impius et ignarus Christi stas ibi solus, et putas Christum propter te instituisse sacramentum, et protinùs in tuâ missâ te conficere corpus et sanguinem Domini, cùm tu non sis membrum, sed hostis Christi. Tertiò, desunt ibi mens, sententia, fructus et usus sacramenti, ad quem Christus hoc instituit. Christus enim instituit sacramentum pro Ecclesiâ ad edendum et bibendum, ad coroborandam piórum fidem, ad prædicandum et extollendum in missâ beneficium Christi. Nunc reliqua Ecclesia piorum de tuâ missâ nihil novit, nihil ex te audit, nihil à te accipit, sed tu solus in angulo tuo tacens et mutus, comedis solus, bibis solus; qui tamen es rudis verbi Christi, incredulus, indignus, nemini tecum communicas; et ut in more vobis fuit, tanquam bonum opus pro pecuniâ vendis.

Cùm igitur tu non sis persona, quæ consecrare possit, aut debeat, et persona etiam desit, quæ sacramentum accipiat; tertiò cùm invertas, ac prorsùs evertas et mutes institutionem Christi, cùmque sic ad omnia facienda contrà Christum et institutionem Christi unctus sis, quid tum unctio tua, dein missa et consecratio tua, aliud sunt, quàm blasphemia, et tentatio Dei, sic ut tu nec sis verus sacerdos, nec panis verum corpus Christi?

Ponam similitudinem: si quis baptismo uteretur, ubi non esset persona baptisanda; ut si suffraganeus (aliquis quemadmodùm ridiculus mos apud papistas fuit) baptisaret campanam aut tintinnabulum, quod non potest esse persona baptisanda, vel baptisabilis, quæso te dicas, essetne hìc verus baptismus? Hìc cogeris fateri neutiquam esse. Nam quis potest hoc baptisare quod non est, aut quod non est persona

baptisabilis? Cujusmodi hic esset baptismus, si in ventum pronuntiarem hæc verba, *baptiso te in nomine Patris et Filii et Spiritûs sancti*, effunderemque aquam? quis ibi acciperet remissionem peccatorum, aut Spiritum sanctum? aërne, an campana? Hìc vel palpare potes, nullum esse baptismum, etiam si verba baptismi pronuntientur, aut aqua superfundatur, deest enim persona quæ baptismum accipiat. Quid si idem accideret tibi in tuâ missâ, ut verba pronunties, putesque te sacramentum accipere, et tamen non accipias nisi panem et vinum? Nam persona accipiens, Ecclesia, non est ibi, et tu impius et incredulus nihilo capacior es sacramenti sumendi, quàm campana est baptismi accipiendi, adeòque planè nihil es ad sacramentum.

Hîc forsan dices: Etiamsi aliis in Ecclesiâ non porrigam sacramentum, tamen ipse sumo, ipse mihi porrigo. Et multi in cœtu etiam sacramentum, aut etiam baptisma accipiunt, qui tamen increduli sunt, et tamen ibi est verus baptismus et verum sacramentum. Quare tunc in meâ missâ non esset verum sacramentum? Sed hoc non est simile; quia in baptismo sunt (etiamsi baptismus fiat in casu subitæ necessitatis) ut minimùm duæ personæ, baptisans et baptisandus, et sæpè multi alii de Ecclesiâ. Et baptisantis officium est ejusmodi, quòd aliis de Ecclesiâ quid communicat, ut membris, non aliis subtrahens, sibi soli sumit, sicut tu facis in missâ. Et omnia alia quæ ibi geruntur tum opus ipsum fit, secundùm jussum et modum institutionis Christi, tua autem missa contra institutionem Christi.

Secundò quare non docetis, quòd quis possit baptisare seipsum? Quare ejusmodi baptismum improbatis? Quare rejicitis confirmationem, si quis *more vestro* confirmaret seipsum? Quare non valet consecratio? si quis consecraret seipsum in sacerdotem? Quare non est absolutio, si quis absolveret seipsum? Quare non est unctio, si quis in extremis *juxtà ritum vestrum* inungeret seipsum? Quare non est conjugium, si quis nuberet sibi ipsi, vel velit opprimere puellam, et dicere hoc etiam invitâ puellâ debere esse conjugium? *Hæc enim sunt vestra septem sacramenta.* Si nunc nullum ex *sacramentis vestris* aliquis ipse pro seipso facere potest aut tractare,

quî fit, ut tibi soli hoc summum sacramentum facere velis?

Hoc quidem verum est, quòd Christus seipsum sumpsit in sacramento, et quilibet minister aliis porrigens etiam pro se sumit. Sed ipse non consecrat sacramentum pro se, sed sumit unà cum aliis et Ecclesiâ, et hæc omnia fiunt in verbo Dei, secundùm jussum et ordinationem Christi. Jam loquor de consecratione, an quis ipse possit consecrare et conficere sibi. Quia satìs scio quòd jàm consecrato singuli cum aliis possint uti; nam est communio, et mensa Domini multis communis. Sicut novî quæstionem, an quis possit ungere et vocare seipsum, satìs scio, quòd vocatus et unctus, posteà vocatione uti possit. Item quando quis puellam stupravit, an satis sit, quòd ipse stuprator vocet hanc conjunctionem conjugium, etc. nam benè sció, quando puella in conjugium primùm consentit, quòd posteà conjunctio sequens thori, etc. est conjugium.

In his angustiis, in hoc agone contrà Diabolum, volebam retundere hostem armis, quibus assuetus eram sub papatu, objiciebamque intentionem et fidem Ecclesiæ, scilicet quòd missas privatas in fide intentione Ecclesiæ celebrâssem. Etiamsi ego, inquam, non rectè credidi aut sensi, tamen in hoc rectè credidit, et sensit Ecclesia. Verùm Satan è contrà fortiùs et vehementiùs instans, age, inquit, prome ubi scriptum est, quòd homo impius, incredulus, possit assistere altari Christi, et consecrare ac conficere in fide Ecclesiæ? Ubi jussit aut præcepit hoc Deus? Quomodò probabis, quòd Ecclesia intentionem tibi impartiatur ad hanc tuam missam privatam? Si nunc verbum Dei non habes, sed homines hoc docuerunt sine verbo, tunc tota doctrina hæc est mendacium. En audaciam vestram, in tenebris geritis hæc, et abutimini nomine Ecclesiæ, ac deinde omnes abominationes vultis defensas prætextu intentionis Ecclesiæ. Deinde non est, ut tu doceas me intentionem Ecclesiæ. Ecclesia nihil credit, non sentit extrà verbum et institutionem Christi, multò minùs contrà ipsius mentem et institutionem, de quâ suprà dixi; Paulus enim dicit I. Corinth. 2, de Ecclesiâ et cœtu piorum, *nos mentem Christi tenemus*.

Unde autem disces, aliquid esse mentem et intentionem Christi et Ecclesiæ, quàm ex verbo Christi, doctrinâ et con-

fessione Ecclesiæ? Unde scis intentionem et mentem esse Ecclesiæ, quòd homicidium, adulterium, incredulitas, damnabilia sint peccata, et similia, quàm ex verbo Dei?

Si nunc intentio Ecclesiæ de operibus rectè, aut secùs factis est colligenda ex verbo et jussu Dei, quantò magis intentio de doctrinâ est colligenda ex verbo Dei? Quare ergò in missâ privatâ, blaspheme! contravenis claris verbis et ordinationi Christi? Et posteà tuo mendacio, tuæ impietati prætextis nomen et intentionem Ecclesiæ? Et misero hoc fuco tuum ornas commentum, quasi intentio Ecclesiæ sit contrà clara verba et institutionem Christi. Quæ hæc est audacia prodigiosa, ut per tam impudens mendacium nomen Ecclesiæ conspurces?

Cùm igitur missarius ad nihil aliud unctus sis ab episcopo, quàm ad faciendum per missam privatam contrà verba clara et institutionem Christi, contrà mentem, fidem et confessionem Ecclesiæ, tunc profanissima est, et nihil sancti nec sacri habet hæc unctio. Deinde vanior, inanior et tam ridicula est hæc unctio, quàm baptisatio saxi, aut mutæ campanæ, etc. Atque ultrà ursit Satan: ergò non consecrâsti, sed solùm panem et vinum (ut Ethnici) obtulisti, et per quæstum turpissimum ac blasphemum Christianis opus tuum vendidisti, serviens non Deo, non Christo, sed tuo ventri. Quæ est hæc inaudita abominatio in cœlo et in terrâ. Hæc ferè erat disputationis summa.

N° IX.

Manifeste de Munzer, page 238.

Ego Thomas Münzer de Stolbergk, cum desiderabili et inclito Christi athletâ Iohanne Huss canoras et ductiles tubas novo cantico repleturus, ingemiscens protestor coram universâ electorum Ecclesiâ et toto mundo, ubi præsentes poterint exhiberi litteræ, testimonium adstipulantibus mihi Christo et electis suis, qui me à puero noverunt. Recenseo me vehementiorem super omnes coætaneos meos operam navâsse, donec uberiorem raramque invincibilis sanctæ fidei christianæ eruditionem nancisci dignaret. Refero constanter, nullum sa-

criticulum, nullum monasticum hypocritam potuisse hanc ipsam præstare mihi; nulli quoque viventium, qui molestâ et verâ spiritûs angustiâ compressi erant, insinuaverunt infallibilia orthodoxæ fidei exercitia. Nec eas utilissimas prædestinatæ mentis evacuationes, ast profundissimas in tentatione abyssos, declarare per divini timoris Spiritum potuerunt : cùm omnes electi huic hærentes anchoræ desiderent Spiritum S. septies, et nisi quis toties eodem perfusus fuerit, Deum audire et intelligere minimè potest. Nec unicum de larvatis audivi doctoribus, qui ordinem Deo et creaturis congenitum in minutulo hiscens apice exposuisset. Postremò præcipui inter externos Christianos, sacerdoculos dico pestiferos, nec olfecerunt unquam totum vel perfectum, quod unicum et metrum, ad cognoscendas partium naturas.

Sæpissimè autem gelidas ab eis audivi scripturas, quas inïquissimè, tanquam rapidi fures et atrocissimi latrones, de Bibliis sunt furati. Quod nempe furtum Deus ipse execràtur dicens; Ecce ego ad vates, qui surripiunt oracula mea, unusquisque à proximo suo : nam decipiunt populum meum, nunquam eis sum locutus, et usurpant verba mea, quæ in fœtentibus eorum labiis, depravant suapte naturâ, dum Spiritum meum in sæcula negant loqui hominibus.

Acerrimo prorsùs eos subsannant scommate, qui Spiritum S. testimonia nobis reddentem loqui affirmant, contrariantur adstruentes impietatem suam. Quis affuit consilio Domini, et redit et audivit sermones ejusdem? Quis consideravit et audivit verbum illius? Super illos Dominus hisce temporibus crassissimam indignationem est emissurus, eo quòd scopum fidei inficientur, qui deberent se æneum murum pro populo Dei opponere calumniantibus.

Ipsi verò sunt, qui abominationem hanc spirant, vivunt et eructant. Quis mortalium diceret hos castos dispensatores multiformis gratiæ Dei, et imperterritos vivi non mortui verbi præcones, dum papistico corruptore agente sint ordinati et inuncti oleo peccatorum à capite in talos defluente? Hoc est à prævaricatore diabolo incipit eorum vesania, proficiscens in penetralia cordium ipsorumque (psalmo quinto teste) vana sunt sine Spiritu possessore, unde in plagam populi sunt

consecrati à diabolo patre illorum, qui cum eis non audit vivum Dei verbum, Joan. 8. Isaiæ 24 ; Oseæ 14 : nam idola sunt dæmonibus simillima, Zachariæ undecimo, id est, ut in summâ dicam, sunt homines damnati, Joannis tertio, imò damnatissimi, nullum jus nec apud Deum neque apud homines hæreditarium habentes, quod apostolus ad Galatas Genesin exponens declarat.

Quare quousque cœlum et terra perseveraverint, non proderint Ecclesiæ, quæ audit vocem sponsi, quam ipsi mordicùs in principio refutant. Quomodò igitur sunt ministri Dei, portatores verbi, quod meretriciâ fronte denegant? Necessaria profectò est omnibus sacerdotibus revelatio, quam dicunt plus quàm impossibilem contrà Apostolum ad 1 Cor. 14. Propterea alibi idem tonitru suo quassat obstinatos, quibus evangelium opertum est. Glorians ait electorum corda esse tabulas, in quas digito Dei eas findente exarantur vivi verbi mysteria, quæ omnes, quorum talenta usuram faciunt legere jucundissimè queunt. Reprobi verò tanquam marpesia cautes, cœlum in perpetua tempora abstersuri : quippe Dominus dicit : ipsos impios silices super quas cecidit frumentum in gaudio et dulcedine. Sunt quidem indicante Ezechiele lapidea corda damnatorum, præcipuè sacerdotum et consimilis farinæ hominum, qui crebrò suavissimè delectantur in suis codicillis, dicunt : sapientes nos sumus et lex Domini nobiscum est. In scrutinio autem fidei non est populus in mundo, qui ampliùs adversaretur Spiritui S. et vivo verbo, quòd inanes christianorum flamines. Jeremias enim verò, cap. octavo, hæc convenientissimè in eos torquet, qui ignorant omnibus scripturis fore adjungendam fidei experientiam et hanc omninò infallibilem.

Illi prorsùs stylum habent mendacem, dum verbum verum, quod à nullâ potest audiri creaturâ nisi passibili, rejiciunt, usurpantes verba, quæ non audient in æternum. Porrò corda impiorum in pejus obdurantur. Dum evacuari debeant, lubrica resiliunt, obominantia ex supernis possessorem cunctarum rerum et suum, hoc est in tempore piissimæ tentationis recedere à verbo incarnato. Nequaquàm impius passione suâ vult conformis Christo fieri, unde clavem scientiæ quærentibus aufert.

Hunc introitum vitæ dicit perversum et impossibilem. Hæc est causa, quâ jam judicatus est ante mortem adhuc in carne. Populus autem Dei tertio aspersus die, vehementer lavari septimo desiderat, dùm sentiat constantissimum testimonium in corde. Hinc illa eadem pressura, tùm anxius est miserandus, qui igitur nôrit, cui sectæ hærendum sit. Imò longo tempore universi homines esurierunt et sitiverunt fidei justitiam, et verificatum videmus Jeremiæ vaticinium dicentis : Parvuli petierunt panem, et non erat, qui frangeret eis. Multi fuerunt, qui illis tanquam canibus integros Bibliorum textus projecerunt. Sed artificio divini timoris impartiri non quiverunt. Ah, ah, frangere non potuerunt, non enutriverunt infallibili prædestinationis certitudine filios Dei, ut septiformi nomine proficiscerentur ad videndam methodum in vivum Deum directissimam. Eâ origine pastores se ipsos non pascentes ovibus matres efficiuntur lac suggerentes de uberibus inexhaustæ consolationis quam ipsi exhortantur à Deo. Sinistri præthereà homines Ciconiæ sunt ranas ex pratis paludibusque avidè colligentes. Posteà pullis suis in nidum crudas evomunt. Sic omnes impii ex libris divina verba venantes mortua deglutiant illa, donec miseram plebem faciant incertissimam de salute. Audent itaque asserere se ipsos prædicantes omnesque homines incertos esse, an odio vel amore digni sint. Quid faciunt, obsecro, nisi dispersionem ovium divinarum? Scabiem earum minimè curantes inter lepram et sanitatem non judicant. Impios ab electis non separant, quia oves non pascunt vivâ voce, hinc audiunt vocem alienorum contagione multâ, hoc est, non docent, quo tramite vacent : ut ipsi audiant et sentiant certissimum proprii evangelii præconem Jesum Christum in totâ animâ, cute, medullis et ossibus eorum.

Qui enim hunc semel, uti decet, receperit, damnari nunquam potest. Is. 55 et 59. Joh. 6. O væ, væ et in æternum væ instar Balaam prædicantibus : nempè Dei verba in ore illorum posita sunt, corda verò longiùs plùs quàm mille milliaria distant ab ipsis. Unde populum ferè omnem quasi oves sine pastoribus delitescentem reddiderunt nullâ fidei experientiâ opus esse hominibus. Iram Dei fugiendam frigidè de-

blaterant. Eia bonis operibus, miris quoque virtutibus cavendum Dei furorem affirmant. Ignorantes sunt, quid Deus, quæ fides, quæ christianorum virtutes, quid opus bonum in vertigine spiritûs inconcussi obtunduntur. Quas ob res non esset mirum, si Dominus iterùm generali cataclysmo exturbaret electum cum reprobo, ob fidem lignis et lapidibus stupidiorem. Nec apud me causa vacillat, quare totius orbis terrarum diversi populi fidem christianam importunam dixerunt stultitiam. Sæpenumerò rationem poposcerunt increduli à christianis vario respondentibus supercilio : Nos habemus scriptum in lege nostrâ hoc et illud, ibi Christus clamat, Paulus resonat, prophetæ vaticinantur. Hoc statutum sanctæ matris Ecclesiæ animarum prostibulum roborat ipsum papisticus et ligneus Romanus Pontifex in babylonico lupanari discernit. Ratione hâc adversarii nostri in deterius obdurantur, meditantes in seipsis : quid si eorum prophetæ, Christus et Paulus mentiti fuissent, unde sciamus vera dixisse istos? Satagunt sine dubio plerique Judæi et Turcæ, ut firmamentum fidei nostræ audire et intelligere possent. at roncho nostro vos impios sine Spiritûs S. judicio pronuntiamus, quod incommodum ignavia sacerdoculorum introduxit. Dicunt utique, qui crediderit et baptisatus fuerit, incolumis est. Ratio fidei talis sic redditur, et non alia. Ah digna, quæ pelleretur minutiis pulmonum, et dignissima, quæ expelleretur cum hominibus in pulveres. Omnibus enim larvis pompaticis insanior est. Quis sufficit deflere illam, quis hanc vesanam phrenesin ausus fuit curare, dum exundaret extolleretque ad cœlorum nubes? Quare ego flebili miseratione motus sum ; ex totis visceribus lamentans, deplango veræ Ecclesiæ Dei ruinam, quâ ipsa percussa non palpat ægyptiacas tenebras. Dominus omninò ampliùs conterere non poterit eam, nisi extingueret, quod non faciet, nisi impiis impostoribus, qui eam Baal adorare docuerunt, digni superque digni sunt, ut homines et angeli secent eos medios, non enim recordati sunt justorum Dei judiciorum. Legi et relegi priscorum patrum historias. Invenio immaculatam virginemque Christi Ecclesiam post mortuos Apostolorum discipulos, rugoso comminatam, prostitutam, expositam fuisse adulterio inter perfidorum sacrificulorum commercia. Quod

testantur Egesippus, Eusebius cæterique multi. Et quia populus sacerdotum electiones posthabuit, nullum concilium à principio imposturæ illius reddidit sinceram fidei rationem, ordo enim rerum et divinæ vocis auctoritas in his non fecerunt concentum ullum; ob id tradidit Deus illos dispensatione suâ mirabili in puerorum nænias, ut ipsimet dicunt, in cœremonias phantasticas, ut facerent, quæ lactantibus convenirent pueris, quousque tam tritici quam lolii natura ventilaretur, et omnium opera à cæcutiente mundo grassantia palparent in messe injustissimâ.

Gaudete ideò, charissimi, albescunt regiones vestræ deciduæ. Conductus ego cœlitùs denario diurno falcem in messem exacuo metendam. Veritatem prorsùs supremam meditabitur guttur meum, et labia mea detestabuntur impios, ob quos cognoscendos et destruendos, dilectissimi fratres Bohemi, inclytam vestram sum ingressus regionem, nihil desiderans, nisi quòd vivum suscipiatis verbum, quod ego vivo et spiro, ne vacuum revertatur. Admittite et subvenite, quod missales vestri examinentur sacerdotes. Videbitis seductionem in meridie. Ego polliceor afferendam vobis tantam gloriam, quantam apud Romanos contraxistis ignominiam et invidiam. Scio certissimus latera aquilonis in profluvium germinantis gratiæ ruitura. Hic incipiet renovata Ecclesia apostolica in universum orbem profectura. Occurrite igitur non mihi, sed verbo suo, ego nullum emolumentum à vobis desideravi, quod velociter est cursurum. Date duntaxat locum prædicaturo. Paratus invenior omni poscenti sufficere. Si verò neglexeritis admonitionem meam, tradet vos Dominus in manus desiderantium terminos vestros, et rediget in sibulum omni cœtui populorum. Si mentitus fuero in vivo verbo Dei, quod hodiè egreditur de ore ejus, patiar onus Jeremiæ, et tradendum meipsum offero tam præsentis, quàm futuræ mortis tormento, solidiora non sunt mihi pignora. Constringo et contestor vos propter roseum Christi sanguinem, ut judicetis inter me et vestros Romanosque sacerdotes, vestrum est judicare 1 Cor. 14. Infallibilis scio, quòd nullus eorum est certus in fide, nam suo phantasmate et incurabili avaritiâ, perversitate inexplicabili confusum chaos fecerunt ex sanctâ Ecclesiâ Dei, quam

Dominus confractam, derelictam, dispersam ædificabit consolabitur, adunabit, donec videat Deum Deorum in Sion in sæcula sæculorum, Amen. Datum anno Christi 1521.

Ego Thomas Münzer adhortor, ne Ecclesia adoret Deum mutum, sed vivum et loquentem, nullus Deorum contemptibilior gentibus, quàm vivus Christianus expertibus.

FIN DU TOME DEUXIÈME.

TABLE

DES MATIÈRES

CONTENUES DANS CE VOLUME.

Pages.

Pages.

FIN DE LA TABLE DU TOME DEUXIÈME.

PARIS. — IMPRIMERIE DE FAIN ET THUNOT,
Rue Racine, 28, près de l'Odéon.



